
IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN
SIGILLVM · COLLEGII · COLVMBIAE · NOVI · EBORACI



LE SYLPHE

REVUE LITTÉRAIRE

MÉDAILLE D'HONNEUR

de la Société nationale d'Encouragement au Bien

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur,

(*V. HUGO*, ballades).

DIXIÈME VOLUME



DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1896

1re LIVRAISON

JEHAN ECREVISSE
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président du Jury des Concours.

ALEXANDRE MICHEL
Secrétaire de la Rédaction

Administrateur, A. D'ARVILLIERS. *Gérant*, F. LEBON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

QUATORZIÈME CONCOURS DU « SYLPHE »

COMPTE-RENDU GÉNÉRAL

Avant d'aborder l'examen analytique de notre *quatorzième* concours, il est peut-être intéressant de constater qu'avec le numero du présent mois de janvier, le *Sylphe* entre dans sa dixième année d'existence. Dix ans ! c'est presque le *longe ævi spatinm* du poète ! C'est tout au moins une longévité assez notable pour une publication comme la nôtre qui ne se consacre qu'aux productions légères de la littérature, de la poésie, et de l'art. Si nous avons pu ainsi accomplir cette période heureusement prolongée, nous en sommes avant tout redevables à la fidèle et persistante sympathie de nos lecteurs et de nos abonnés qui ont droit à toute notre reconnaissance. Aussi, pour l'avenir, nous efforcerons-nous de mériter de plus en plus ces dispositions bienveillantes, en tâchant de nous maintenir fermement dans la voie qui a déterminé le succès de notre *Revue.*

Puisque nous en sommes à parler du mois de janvier, n'oublions pas qu'il inaugure le renouvellement de l'année. C'est le moment où se formulent et s'échangent, sous forme de compliments, les souhaits et les vœux et l'expression de tous les sentiments que peut dicter mutuellement la sympathie. L'administration du *Sylphe* ne veut point laisser échapper cette occasion favorable de présenter à ses bienveillants lecteurs, à ses gracieuses

lectrices, ses compliments empressés de nouvel an. Elle a à cœur de leur exprimer ses meilleurs souhaits de bonheur et de leur offrir, comme un tribut légitime, ses vœux les plus chers et les plus intéressants. Double aspiration, où faisant *pratiquement* la part de l'intérêt général et de l'intérêt particulier, le *Sylphe* semble dire à ses lecteurs et lectrices :

« Si mes vœux les plus chers sont de vous voir heureux,
Les plus *intéressés* sont de vous voir nombreux !... »

Venons à l'exposé de notre quatorzième concours. Nous pouvons dire de prime abord, sous forme d'appréciation d'ensemble, que la qualité des œuvres présentées est sérieusement louable et que la note générale est satisfaisante. Le niveau n'a point baissé, quoique le nombre des concurrents et par suite celui des manuscrits ait été moins considérable qu'au concours précédent. Au reste, nous serions mal fondés à nous plaindre de cette diminution qui, dans la plupart des cas, est loin de constituer un insuccès. Pour peu, en effet, qu'on soit habitué à l'examen et à la correction des concours littéraires, on reconnait que maintes fois la surabondance des manuscrits n'est qu'une richesse stérile. Le plus souvent, on est en pareille occurence frappé de ce fait caractéristique, qui consiste dans le nombre relativement considérable d'œuvres sans valeur, aussi pauvres d'idées que de formes. Laissons donc de côté une diminution qui n'a fait que restreindre le nombre des pièces nulles et qui n'a point influé sur le niveau déterminé par la valeur des ouvrages présentés. Cette différence dans le nombre des manuscrits s'explique d'ailleurs tout naturellement par la circonstance que le Concours comptait une section de moins que le précédent, et qu'en outre il s'est ouvert durant les vacances, époque habituellement consacrée aux déplacements, aux voyages et aux loisirs variés de la villégiature.

Quoi qu'il en soit, le niveau général n'a nullement faibli, nous devons le redire, et ce qui en témoigne de la façon la plus précise, c'est que l'Administration du *Sylphe* a eu cette fois encore, comme précédemment, la bonne fortune d'avoir à décerner un prix *d'honneur* a un concurrent qui dans tous les genres, et spécialement dans trois sections, a obtenu des avantages décisifs et exceptionnels. Cet heureux concurrent, ce poète bien inspiré, est M. A. C. Coche, qui déjà avait été notre premier lauréat au précédent concours. Nous avions alors, en saluant son succès, émis l'espoir que nous ne tarderions pas à le retrouver au premier rang des victorieux. Le *Palmarès* montrera que notre prévision à cet égard n'a point été déçue.

Mais avant d'énumérer les succès remportés et de citer les vainqueurs, remplissons un devoir en adressant, au nom de l'Administration du *Sylphe*, aux concurrentes et concurrents qui se sont faits les tenants de notre tournoi, les remerciements les plus chaleureux et les plus sincères. Nous avons retrouvé, dans cette brillante phalange, des talents déjà connus et appréciés, et nous les saluons de nos actions de grâce. Ajoutons que dans cette élite se distingue une cohorte féminine élégante et nombreuse ; aimable clientèle qui est bien l'ornement et la grâce de nos joûtes littéraires, en leur prêtant l'ingéniosité et la vivacité de l'esprit, la finesse d'une plume exercée, le charme et l'attrait de la poésie !

Non seulement nous aimons à remercier les concurrents et concurrentes, mais nous osons leur exprimer un vœu encore *intéressé* : C'est qu'ils ne se contentent pas d'être pour nous des collaborateurs d'un jour, mais qu'ils veuillent bien nous favoriser plus encore en devenant nos collaborateurs permanents et assidus, et en demeurant les fidèles abonnés de notre *Revue*. L'administration du *Sylphe* qui tient à n'omettre aucun devoir de reconnaissance, adresse ses témoignages de gratitude à MM. Ernest Chalamel, Emile Trolliet et Morice Viel qui ont consenti à partager avec les membres habituels du Comité d'examen, la tâche laborieuse et parfois épineuse, de la correction des manuscrits. Enfin, elle remercie cordialement les organes de la Presse qui ont bien voulu l'aider de leur publicité en reproduisant l'annonce du Concours et ceux de ses amis et adhérents qui par l'envoi de médailles ou volumes lui ont donné le moyen d'augmenter le nombre et la valeur des récompenses à décerner.

Après ces préliminaires, nous n'avons plus qu'à rappeler que le concours avait été divisé en *cinq sections*, quatre pour la poésie, une pour la prose, et qu'à passer successivement en revue les pièces primées et distinguées dans chaque genre.

La **Première Section** était consacrée au *Sonnet*, avec *sujet emposé*. Le sujet proposé aux concurrents était celui-ci : *le Cœur*. On le voit, c'était un sujet qui pouvait se prêter à toutes les nuances du sentiment comme aux plus hautes spéculations philosophiques.

Il s'agissait bien, en effet, de ce cœur qui est, pour l'homme, le grand ressort de la vie morale plus encore que de la vie physique, de ce cœur à la fois fort et fragile, passionné et volage...

.... Ce cœur qui tour à tour
Bat de joie ou de crainte, ou de haine ou d'amour !

Le sujet ainsi était vaste, peut-être même dangereux à raison de

son étendue, de sa complexité et de la surabondance des éléments qu'il pouvait offrir ; car enfin, pour les concurrents, il fallait faire un triage et se restreindre à un choix d'idées précises à enfermer dans la forme étroite et rigoureuse du sonnet Là était la difficulté : plusieurs des concurrents l'ont surmontée heureusement.

Le premier rang, dans ce groupe de sonnettistes, a été attribué à M. A. Finck aîné, pour un sonnet excellent et de belle facture, réunissant à l'élévation de la pensée, la force et la grâce de l'expression. Le trait final, sans mettre en relief une idée absolument neuve, n'est pas moins d'une superbe allure.

Au second rang, se place un sonnet de M. Robert Myriel, qui, moins brillant peut-être que le précédent, offre de l'art dans la forme, de l'enchaînement dans les idées, en un mot, un ensemble intéressant terminé par un vers d'une douce mélancolie.

Le troisième rang est échu à un sonnet de M. Pierre Myrtil, très élevé et très poétique, présentant de l'énergie dans l'expression et une chûte très heureuse.

Au quatrième rang, vient M. J. M. Bimoz pour un sonnet très louable que déparent pourtant un peu, certaines expressions forcées ou manquant de justesse.

Enfin au cinquième rang se place le sonnet de de A. C. Coche, d'une belle forme, élevée, poétique et d'une envolée superbe, mais qui donne prise néanmoins à la critique par la surcharge et la redondance des épithètes.

Après l'attribution de ces cinq prix, viennent trois mentions *très honorables* (avec *Diplômes*) allouées à M. Joseph Destibarde, à Mlle Marie François et à M. Fabre des Essarts, pour des sonnets d'un sérieux mérite.

A ces premières mentions succèdent quatre mentions *honorables* (avec Diplômes), trois mentions *speciales (honorifiques)* et trois mentions *simples*, dont le *Palmarès* donnera le détail et indiquera les bénéficiaires.

Cette section n'a produit, il faut le dire, que peu d'œuvres d'un mérite supérieur, s'élevant sans conteste au-dessus de la moyenne. Mais, par contre, il y a lieu de reconnaître qu'aucun des sonnets présentés n'est sans valeur et que les plus faibles même se distinguent par certaines qualités très appréciables. .

La **Deuxième Section**, plus considérable que la précédente par le nombre des pièces produites, était encore consacrée au Sonnet, mais avec *sujet libre*. Six prix ont été distribués.

Le premier est échu à M. Robert Myriel, déjà couronné dans la section précédente. L'œuvre présentée par ce sonnettiste a pour titre les *Sensitives*. C'est une pièce gracieuse et élégante, d'une inspiration douce et touchante.

Le deuxième rang est dévolu à M. Edmond Porée, pour un sonnet intitulé *Régence*, qui forme une jolie idylle enfantine, pleine de fraîcheur et de grâce poétique.

Au troisième rang se place M. Léon Delmotte. Son Sonnet à l'*Obélisque* est une inspiration originale et spirituelle, mais qui affecte un peu trop peut-être la forme d'une boutade humoristique.

Au quatrième rang est classé un sonnet de M. André Jurénil, le *Goëland*. Ce sonnet bien versifié est généralement d'une belle allure poétique. On a critiqué néanmoins le trait final comme ne donnant pas la note juste.

Le cinquième rang est alloué à un sonnet de M. Simon Le Beaudour, *Nocturne*. Ce sonnet est d'une heureuse conception, malgré une ou deux expressions faibles ; le dernier tercet est fort joli.

Enfin, le sixième rang échoit au sonnet de M. Coche, intitulé : *Fin de Rêve*, pièce d'une versification remarquable et d'une forme harmonieuse, mais où se manifeste la prédominance d'un sentiment personnel qui manque peut-être un peu de mesure.

A la suite de ces six primautés, viennent trois mentions *très honorables* et trois mentions *honorables* (toutes avec diplômes), trois mentions *spéciales* (*honorifiques*) et quatre mentions *simples ;* le tout plus amplement indiqué et spécifié au *Palmarès*.

Cette section, plus importante que la précédente par le nombre des œuvres présentées, ne la dépasse pas au point de vue de la valeur générale des productions à apprécier. Toutefois la liberté laissée aux concurrents dans le choix des sujets semble avoir été profitable à plusieurs et leur a permis de montrer de belles et sérieuses qualités dont il est juste de tenir compte.

La **Troisième Section** comportait pour chaque concurrent une *Élegie* sur un sujet imposé. Le sujet proposé était celui ci : *Premier deuil.*

Ce titre seul indique qu'il ne s'agissait pas ici de la forme élégiaque telle que l'entendaient les anciens : Mimnerme Simonide ou Méléagre, chez les Grecs, Tibulle ou Properce chez les Latins, ni telle non plus qu'André Chénier, d'après ses modèles exquis, l'a cultivée et pratiquée plus tard chez nous. Mais c'était bien « *la plaintive Elégie* » décrite dans l'*Art poétique*. Or, comme l'a dit encore Boileau :

« Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie !... »

Mais ce précepte du *Législateur du Parnasse* semble avoir été, sinon oublié, du moins méconnu de la plupart des concurrents.

C'est, de leur part, l'esprit et l'imagination qui se sont mis en frais, et l'on sent qu'ils se sont évertués avec art à paraître tristes et désolés, mais que leur douleur factice n'était au fond qu'une douleur de convention, un thème poétique et pathétique.

Il en est pourtant dans ce groupe qui ont été heureusement inspirés. En tête est notre lauréat, M. A. C. Coche, déjà couronné dans les deux sections précédentes, mais qui, toutefois, monte au premier rang et n'en descendra plus.

Son élégie, à laquelle est dévolu le premier prix, est une pièce pleine d'élévation, de poésie et toute vibrante d'un grand sentiment patriotique. C'est une haute et noble inspiration, qui, sans effort et par le seul prestige d'une poésie pénétrante et émue, associe le premier deuil du poète au deuil de la patrie mutilée, de la France humiliée et vaincue.

Au deuxième rang se place une composition élégiaque de M. Fabre des Essarts, œuvre à la fois spirituelle et touchante, mais où l'esprit peut-être fait un peu tort à la sincérité de l'émotion. Cette pièce bien versifiée et développée avec art, a vivement disputé la primauté à la composition de M. Coche. Mais, enfin, cette dernière, toute imprégnée du plus noble sentiment et appartenant à une inspiration d'un ordre plus élevé, a fini par l'emporter, et l'œuvre de M. Fabre des Essarts est ainsi demeurée en seconde ligne.

Le troisième prix dans cette section est attribué à M. Joseph Destibarde pour une très belle poésie où l'élévation et la noblesse du sentiment sont rehaussées par une facture, moins brillante peut-être que celles des deux pièces précédentes, mais excellente néanmoins et pleine de mérite.

A la suite de ces trois premières récompenses, et suivant le détail qui sera fourni par le *Palmarès*, vient la série des mentions *très honorables*, *honorables*, *spéciales et simples*, formant ensemble douze nominations.

Nous passons à la **Quatrième Section** consacrée à la poésie, libre de sujet et de genre. Cette section est naturellement celle qui a fourni le plus grand nombre de manuscrits présentés à l'examen du Comité.

C'est une composition pleine de grâce, mais d'une grâce piquante et malicieusement naïve à laquelle est attribué le premier rang. L'auteur est le concurrent déjà victorieux, M. A.-C. Coche, qui a puisé les éléments de son succès dans une sorte d'idylle familière, à la fois enfantine et maternelle, élégamment versifiée, et que relèvent de jolis détails et un trait final tant soit peu risqué, sur lequel il convient de passer avec un indulgent sourire.

Viennent ensuite six autres prix alloués à MM. Joseph Desti-

barde, Simon Le Beaudour, X. de la Perraudière, Edmond Porée, Alfred Migrenne, et à Mme Anne de Ruth pour des compositions dignes d'éloges et de mérites variés.

Le tout, avec les diverses mentions qui complètent la série, sera plus amplement indiqué et spécifié au *Palmarès*.

Il faut bien reconnaître que, dans cette section, malgré le nombre plus considérable des concurrents, peu de morceaux s'élèvent au-dessus de la moyenne. La forme, qui, pour les vrais poètes, doit être le souci primordial, est loin d'être suffisamment soignée. Beaucoup de concurrents la négligent, oubliant que ce qui est mal rendu et mal exprimé, est assurément mal pensé. On sent que, parmi eux, beaucoup ont envoyé n'importe quoi, histoire de vider leurs tiroirs. Ils ont imparfaitement visé le but, aussi peu d'entre eux l'ont atteint.

Enfin, en dernière analyse, vient la **Cinquième Section**, consacrée aux nouvelles.

Jusqu'à présent, dans nos concours, les œuvres en prose n'ont joué qu'un rôle accessoire. Cette fois, elles se distinguent par un mérite et par un éclat sérieux qui appellent nos éloges. La prose semble avoir voulu cette fois lutter de valeur avec la poésie.

La première œuvre couronnée a pour auteur notre distingué lauréat, M. A.-C. Coche, aussi bon prosateur que bon poète. Sa composition intitulée *Ame d'Artiste*, est une intéressante étude psychologique consacrée à une âme fière et tendre de poète. Les détails et les nuances sont finement observés; le style est clair et simple, et néanmoins harmonieux et imagé. C'est en somme une œuvre d'élite.

Au second rang se révèle un écrit très attachant dû à la plume d'une de ces aimables concurrentes auxquelles le *Sylphe* aime à ouvrir la lice ; elle s'appelle Mme Josèphe Eriamel. Sa composition est le récit pathétique et émouvant d'une tragique aventure de mer, qui se déroule au milieu d'une tempête sur les côtes de Bretagne, et qui mêle aux convulsions de l'Océan le déchaînement des passions violentes et de sentiments portés au paroxysme de l'exaltation. Le style est plein de chaleur et tout à fait approprié aux dramatiques incidents qui forment la trame de la narration.

Le troisième prix est attribué à M. Edmond Porée pour un récit dont le fond manque peut-être un peu de nouveauté, mais où se succèdent des détails touchants et bien observés.

Trois autres prix sont encore dévolus à MM. Charles de Renoard, Simon le Beaudour et René Rossel pour des compositions pleines de mérite et qui dénotent un sérieux travail.

Suivent les mentions diverses réparties, au nombre de huit, entre des concurrents dont les noms sont portés et spécifiés au *Palmarès* à la suite de la nomenclature des prix.

Un réel intérêt s'attache à cette section. Plusieurs des morceaux qui la composent sont de nature à montrer de la part des concurrents, outre un travail méritoire, une réelle imagination jointe à de bonnes qualités de facture et de style. A ce point de vue, le progrès sur les précédents concours et très appréciable, aucun des manuscrits présentés n'est sans valeur, et même ceux classés à des rangs inférieurs sont dignes d'attention et d'encouragements.

Nous pensons donc devoir terminer ce compte-rendu en rappelant aux concurrents malheureux, dans les diverses sections, que la nécessité de faire un choix devait forcément conduire à eu éliminer le plus grand nombre. Car enfin, là comme ailleurs, il doit y avoir beaucoup d'appelés et peu d'élus. Dès lors, que ceux dont les efforts ont échoué et dont les noms n'ont pas été cités, ne se découragent pas. Un échec peut être, pour l'avenir, un point de départ, un aiguillon et par suite un gage de succès. Nous leur donnons rendez-vous à notre *quinzième Concours* où nous les verrons avec plaisir entrer en lice. Peut-être leur talent mûri par le travail et par l'effort trouvera-t-il alors sa légitime récompense.

Le Président du Comité d'examen,

Gabriel MONAVON.



PALMARÈS



Prix d'Honneur. — Un lot d'Estampes, don du Ministre et une Palme d'argent, M. A. C. Coche.

1re SECTION. — Sonnets, sujet imposé — *Le Cœur.*

1er PRIX Médaille de Vermeil. — M. A. Fink aîné.
2e « » d'Argent. — M. Robert Myriel.
3e » » de Bronze-argent. — M. Pierre Myrtil.
4e » » bronze. — M. J. W. Bimoz.
5e » » Prix d'honneur. — M. A C. Coche.

MENTIONS très honorables. (DIPLOMES)

1er M. Joseph Destibarde. — 2e Mlle Marie François. — 3e M. Fabre des Essarts.

MENTIONS honorables (DIPLOMES)

1er M. Pierre Métivier. — 2e Mme Joséphe Eriamel. — 3e Mme Caroline Curel. — 4e M. P. Genquin.

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES)

1er M. Armand Belloc. — 2e M. Fénelon. — 3e M. Henri Blondel.

MENTIONS simples.

M. Joseph Michel. — M. Alfred Migrenne. — M. J. Delange-Eloy.

2e SECTION — Sonnets (sujet libre)

1er PRIX : MÉDAILLE DE VERMEIL. — M. Robert Myriel, *Les Sensitives.*
2e » » D'ARGENT. — M. Edmond Perée, *Régence.*
3e » » BRONZE-ARGENT. — M. Léon Delmotte, *à l'Obélisque.*
4e » » BRONZE. — M. André Jurénil, *Le Goëland.*
5e » » BRONZE PETIT MODULE. — M. Simon Le Beaudour, *Nocturne.*
6e PRIX D'HONNEUR. M. A. C. Coche, *Fin de Rêve.*

MENTIONS très honorables (DIPLOMES).

1er M. P. Genquin *La vie du Soleil.* — 2e Mlle Marie François, *A bon Chat bon Rat.* — 3e M. A. de Paleville, *Sonnet.*

MENTIONS honorables (DIPLOMES)

1er Joseph Destibarde, *l'Inaccessible.* — 2e M. Joseph Michel, *Cercueil d'Enfant.* — M. J. Delange-Eloy, *Vénus et Minerve.*

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES)

1er Mme Anne de Rhut, *A une source du Petit Trianon.* — 2e M. Jean Baeh-Sisley, *La toilette de Vénus.* — 3e M A. Fink aîné, *Reviens.*

MENTIONS simples

M. Emile Jacquard, *Le Rhône.* — Mme Marthe Gilbert, *Etoile Filante.* M. Jean Magnin, *Le Sentier.* — M. Pierre Métivier, *Nos ancêtres.*

3me SECTION. — Elégies, sujet imposé : *Premier Deuil.*

1er PRIX. — Prix d'Honneur. — M. A. C. Coche.
2e » Médaille d'Argent. — M. Fabre des Essarts.
3e » » Bronze-argent. — M. Joseph Destibarde.

MENTIONS très honorables (Diplomes).

1re Mlle Marie François. — 2e M. Edmond Porée. — 3e Mlle Marie Praz.

MENTIONS Honorables (Diplomes)

1er M. Simon Le Beaudour. — 2e M. Armand Belloc. — 3e M. J. Delange-Eloy.

MENTIONS spéciales. (Honorifiques)

1er M. Paul Alavaill. — 2e M. A. de Paleville. — 3e M. Jacques Prabère.

MENTIONS simples

M. Joseph Michel. — Mme Marie de la Brunière. — M. Jean Magnin.

4me SECTION. - Poésie, sujets libres.

1er PRIX (Prix d'Honneur). — M. A. C. Coche. *Indiscrétion.*
2e » Médaille d'Argent. — M. Joseph Destibarde, *L'amour du Siècle.*
3e » Médaille Bronze-Argent. — M. Simon Le Beaudour, *Ode à la Mer.*
4e » Médaille de Bronze. — M. Xavier de la Perraudière, *Villanelle d'Automne.*
5e » Médaille Bronze Petit Module. M. Edmond Porée. *Raphaël.*
6e » » Volume. — M. Alfred Migrenne, *l'Esprit des siècles.*
7e » » Volume. — Mme Anne de Rhut, *La Sirène.*

MENTIONS très honorables. — (Diplomes)

1er M. J. Delange-Eloy, *Le singe des animaux.* — 2e M. Joseph Michel, *Juillet dans les Alpes.* — 3e M. J. W. Bimoz, *Quand je la vis.* — 4e M. Auguste Faure, *La chasse du comte.*

MENTIONS honorables (Diplomes)

1er M. Armand Belloc, *Le chien de garde et le serin.* — 2e M. Jules Vacoutat, *Sachons attendre.* — 3e M. Gustave Roux, *Jeune fille.*

MENTIONS spéciales. — (Honorifiques)

1er Mlle Marie François, *Le Palais du Printemps.* — 2e Mlle Marie Praz, *Elle n'est plus verte, la feuille des bois.* — 3e M. Adrien Soreau, *Fleurs fanées.*

MENTIONS simples.

M. Pierre Lhande, *Révélations d'un rayon de soleil.* — Mme Lucie Poitresse, *au Matin.* — M. A. de Paleville, *Stances à une absente.* — M. Emile Pommier, *Guirlande pour Mignonne.*

5me SECTION. — Prose (sujet libre)

1er PRIX (PRIX D'HONNEUR). M. A. C. Coche, *Ame d'artiste.*
2e » MÉDAILLE D'ARGENT. — Mme Joséphe Eriamel, *Le Grenadier 231.*
3e » MÉDAILLE BRONZE-ARGENT. — M. Edmond Porée, *Johann Stiever.*
4e » » BRONZE. — M. Charles de Renoard, *Le Passeur.*
5e » » VOLUME. — M. Simon le Beaudour, *La Vocation de la Pennérès.*
6e » » VOLUME. — M. René Rossel, *Les Reliques.*

MENTIONS Très honorables (DIPLOMES)

1er M. Auguste Faure, *La mort de Nélika.* — 2e M. Armand Belloc, *Mémoires d'un porte-plume.*

MENTIONS honorables (DIPLOMES)

1er M. Joseph Michel, *Christelle de Rocheverte.* — 2e M. A. de Paleville, *Fidélia.*

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES)

1er M. Pierre Myrtil, *Conte allégorique.* — 2e M. Jean Bach-Sisley, *le Partage.* — 3e M. Jules Vacoutat, *la Dentellière.* — 4e M. Maurice Prouteaux, *Une idée.*



LE CŒUR



1er Prix — 1re Section

A Alexandre Michel.

C'est au fond de notre être une divine lyre
Que la joie et le deuil effleurent tour à tour,
Qui tressaille d'espoir ou frissonne d'amour,
Et vibre de douleur, de haine ou de délire.

Tabernacle où jamais nul regard ne peut lire,
Où tous les sentiments en secret se font jour,
Des grandes passions le cœur est le séjour,
Haïssant avec rage, aimant jusqu'au martyre.

Chaste, resplendissant de l'éclat virginal,
Ou séduit par le vice à l'attrait infernal,
Affamé de bonheur il le poursuit sans trêve,

Espérant voir enfin tous ses vœux s'accomplir.
Mais il n'atteint jamais l'idéal de son rêve ;
Il lui faut l'Infini : Dieu seul peut le remplir.

A. Fink aîné.



LE CŒUR



2e Prix. — 1re Section

Le cœur est comme un luth merveilleux et vibrant,
Qui palpite et frissonne à la moindre caresse.
Généreux, plein de flamme, au seuil de la jeunesse,
Le cœur bat, malgré tout et toujours espérant.

Près de la femme aimée, après l'aveu troublant,
Il bat plus fort, rempli d'une indicible ivresse,
Et l'exquis souvenir de l'heure enchanteresse
Plus tard sera peut-être un baume consolant.

Trahisons et chagrins, unissant leurs morsures,
Bientôt lui font, hélas ! de mortelles blessures,
Mais il veut se raidir, lutter, aimer encor !

Jusqu'au jour suprême où, ne pouvant plus combattre,
Pauvre luth qui se brise en un dernier accord,
Las d'avoir tant aimé, le Cœur cesse de battre.

Robert Myriel.



LE CŒUR



3e Prix. -- 1re Section

Abime ténébreux de tendresse ou de haine,
Le cœur a des trésors infinis et secrets
Pour le blême indigent, qu'il comble de bienfaits
Et ceux qu'unit l'amour de sa fragile chaîne ;

Mais il abrite aussi la vengeance inhumaine,
Vampire sanguinaire aux sinistres méfaits !
Et l'âpre passion, dont les sombres attraits
Nous fascinent, hélas ! comme un chant de sirène.

Et quand je te vois battre, ô cœur mystérieux,
Je songe à l'Océan grondant et furieux
Dont le flot sur la rive avec fracas déferle,

Et qui, dissimulant ses gouffres éternels,
Cache en ses profondeurs aux regards des mortels,
Le monstre dévorant ou la splendide perle!

Pierre Myrtil.





Sur un crustacé je visse,
Cher Lecteur, tendre Lectrice,
LEBON *Jehan Ecrevisse.*
A plus d'un auteur novice
Son doux « Sylphe » ouvrit la lice
Pour chanter quelque Eurydice...

J. L.

LE CŒUR

1e Prix. — 1re Section

O Cœur, agent de vie, organe des vaillances
C'est toi qui rends de fer les martyrs, les héros !
Tu les soutiens debout vierges de défaillances
Et leurs regards ardents font blêmir leurs bourreaux.

Sublime inspirateur des saintes bienveillances,
Tu souris aux captifs flétris sous les barreaux ;
Tu fais les dévouements et tu fais les croyances.
Tu bats sous les seins blancs des marbres de Paros.

L'artiste ému te doit ses sublimes démences,
Et sa soif d'idéal et ses rêves immenses,
Ses blessures de feu que nul ne sait guérir !

C'est de toi que toujours jaillit l'aveu suprême.
O source de la vie et qui nous fais mourir,
Symbole de l'amour n'es-tu pas l'amour même ?

J.-W. Bimoz.



LE CŒUR



5e Prix. — 1re Section

QUAND sous les doigts savants du divin Statuaire,
L'homme enfin apparut gracieux et moqueur,
Dieu jaloux de son œuvre idéale et dernière,
Voulut la rendre encor plus belle et fit le Cœur.

Il prit de la Mimeuse (1) une feuille légère,
Et trois fois la trempant dans le Léthé vainqueur,
Forma l'urne, parfois source et parfois cratère,
D'où s'échappe à grands flots la vitale liqueur.

Et pressentant qu'un jour prochain, l'Homme sans doute
Apercevant le Mal sur le bord de sa route,
A la tentation ne résisterait pas,

Dieu voulût qu'il restât à même de comprendre
Les actes de sa vie et, généreux et tendre,
Fit du Cœur le flambeau qui doit guider nos pas.

A.-C. COCHE.

(1) Mimeuse ou Mimosa : Nom latin de la Sensitive.



LES SENSITIVES



1er Prix. — 2e Section

Comme ces fleurs d'été, trop frêles sensitives,
Que le même jour voit éclore et se flétrir,
Combien ne semblent vivre, hélas que pour mourir
Des vierges au front pâle, étoiles fugitives!

Belles splendidement en leurs grâces natives,
Mais de cette beauté dont l'éclat fait souffrir,
Toutes si près des cieux qu'on n'ose les chérir,
Elles ont le reflet divin d'âmes captives.....

Quand sonnent pour leurs cœurs les éternels adieux,
C'est par les soirs d'automne, à l'instant radieux
Où, dans l'or des couchants, le crépuscule tombe;

Elles ferment alors leurs jolis yeux lassés,
Heureuses quelquefois de finir dans la tombe
Les doux rêves d'amour qu'elles ont commencés!

Robert Myriel.



RÉGENCE !

2e Prix, — 2e Section

On joue au grand seigneur. Maître Riri s'entraîne
Et, l'épée au côté, s'avance dans la cour,
Jarret tendu, très fier. Hé ! dame, il fait la cour
A Zézette sa sœur qui trône sous un frêne.

Et Zézette minaude en étalant sa traîne...
« Dans un livre doré, — j'ai lu ça l'autre jour, —
« Vos ancêtres, jadis, férus d'un noble amour,
« Savaient mourir, marquis, pour leur dame ou leur reine... »

Et gentille à croquer dans son rôle galant,
Elle se lève alors et marche d'un pas lent
Près de son petit frère attendant la réplique.

Peut-être ébauche-t-elle un bien mignon roman
Que l'aimable candeur de son jeune âge explique...
« En ce cas, » dit Riri, « je mourrai pour maman ! »

Edmond Porée.



A L'OBÉLISQUE



3e Prix. — 2me Section



Sur ce sol où tu fus de si loin rapporté
Tu te dresses avec des grâces de jeune homme.
Pourtant tu fus taillé longtemps avant que Rome
Jetât aux peuples neufs son ardente clarté.

Ah! nos bourgeois ventrus te voient avec fierté!
Ton concierge, dit-on, est très heureux; en somme
Citoyen de Paris, tu plais! — Monsieur Prudhomme
A ton sublime aspect songe à l'Eternité!

Cependant, pauvre ami, tes beaux hiéroglyphes
Que le temps n'a pas pu gratter, malgré ses griffes,
Pour tes admirateurs sont toujours du sanscrit...

Et depuis soixante ans, Place de la Concorde,
Sans te lire jamais chaque passant t'aborde...
Tels des rats ignorants près d'un vieux manuscrit!

Léon Delmotte.



LE GOELAND



1e Prix. — 2e Section



La folle mer, en proie à sa haine inconnue,
Rugit vers les cieux noirs comme un monstre écumant.
Pour leur cracher sa bave au front, cyniquement,
Elle hurle, bondit, s'élance et s'exténue...

Entre le heurt brutal des flots et de la nue,
Le goëland, ravi, se jette en se pâmant ;
Et son aile s'enivre en un doux battement
Parmi ce chant de fête annonçant sa venue !

— Comme le goëland seul dans l'immensité,
L'âme devrait trouver une âpre volupté
Aux douloureux sentiers où le destin la mène...

Mais plus d'un cœur s'étonne, inquiet et dolent ;
Car, bien souvent, hélas ! dans la marée humaine,
Dieu place une colombe au lieu d'un goëland !

André Jurénil.



NOCTURNE



3e Prix. — 2e Section



L'heure est belle. Viens voir sur les monts orgueilleux,
Sur les bois inquiets, sur la mer effarée,
Tomber la nuit sereine, et, comme une marée,
De rêve, se lever les soleils merveilleux.

Plus haut que la chanson presque humaine narrée
Par les flots tourmentés et les arbres houleux,
Entends-tu, par delà les lointains nébuleux,
Comme l'appel d'un pâtre à sa troupe égarée ?..

Ecoute. Car la nuit parle, la nuit de paix.
Et prions pour ceux qui, sans la trouver jamais,
Ont cherché la lumière éclatante et sans voiles.

Oh ! que n'ont-ils, — le cœur fleuri d'un pur amour, —
Une fois, dans la nuit qui console du jour,
Avec des yeux d'enfant regardé les étoiles !

Simon le Beaudour.



FIN DE RÊVE



5e Prix. — 2me Section



Au Poète Charles Fuster.

QUAND par les soirs d'hiver pleins de mélancolie.
Je crois ouïr l'amour sonner de l'olifant,
Seul, je revis le rêve intime et triomphant,
Que fit évanouir une heure de folie.

Et, pauvre être au foyer éteint se réchauffant,
Je songe aux instants courts, fugitive embellie,
Où t'ayant toute à moi, si noble et si jolie,
Je priais Dieu de mettre en ton sein un enfant.

Car j'aurais pu trouver, profonde et sans mélange,
La joie en la blancheur égayeuse du Lange,
Cette frêle enveloppe éclose d'un Baiser !

Mais ton mensonge a fait de ma vie un Calvaire.
Et je n'espère plus aujourd'hui que puiser
L'Oubli dans la blancheur lugubre du Suaire,

A. C. COCHE.



LE PREMIER DEUIL



(1er Prix — 3me Section)



> Je savais qu'une fois grand, tu partagerais la douleur qui nous accablait, et pour que ta robe rose ne tranchât pas avec notre deuil, je te vêtis d'une petite robe noire.
>
> (Conversation avec ma Mère)

Quand l'hiver exilant les tendres rêveries,
Sur les buissons déserts et les blanches prairies,
Met la tristesse du cercueil,
Seul dans la chambre close où se plaît ma souffrance,
Je pose devant moi l'image de la France.
Et je songe à mon premier deuil.

J'avais neuf mois. Doux âge où, fleur qui vient d'éclore,
L'enfant pare la nuit d'une lueur d'aurore,
Et garde, tour à tour triste, joyeux, hagard,
Comme un reflet des cieux au fond de son regard ;
Heure troublante et chère où la mère ravie,
Oubliant sa fatigue, allant douce, asservie,
Guette l'instant suprême où, fier et triomphant,
Il se hasardera tout seul ; âge où l'enfant
Ouvre le livre humain, mais ne pouvant y lire :
Rit quand il faut pleurer, pleure quand il faut rire,

Et fait descendre ainsi : — Frêle envoyé de Dieu,
Ayant pour lange un pan de l'immense ciel bleu —
Le rayon de soleil sur l'âme tôt brisée
Et sur le cœur joyeux la goutte de rosée !

J'avais neuf mois. Et seul, ignorant, sans effroi,
J'étais gai quand chacun pleurait autour de moi.

Comme un troupeau de loups que la faim aiguillonne
Et qui, forts de leur nombre, attaquent la lionne
A l'heure où le simoun laissant quelque répit,
Tranquille, elle s'endort auprès de son petit :
Les Allemands, cohorte en la haine affermie,
Un jour s'étaient rués sur la France endormie,
Et comprenant que seule encor, la trahison
De son peuple géant pourrait avoir raison
Ils avaient pris pour guide une main révoltée :
Et, Lionne meurtrie, hélas ! mais non domptée,
Se courbant un instant, sous le joug du plus fort,
Elle avait dû signer le traité de Francfort,
Et laisser aux Germains la Lorraine et l'Alsace.
Ah ! lorsque l'on apprit que désormais l'audace
Ne servirait à rien, qu'ils étaient les vainqueurs,
Une angoisse profonde étreignit tous les cœurs,
Et quelqu'un m'a conté qu'il vit pleurer ma Mère.

Mais je riais devant cette douleur amère,
Hélas ! les larmes sont des gouttelettes d'eau,
Et voir tomber la pluie à l'enfant semble beau !
Or, parfois Dieu permet aux mères éplorées,
De jeter un regard sur les pages sacrées
Où sa main écrivit ce qui sera demain,
Et la mienne sentant qu'en un temps très prochain
Je pleurerais ce coin perdu du territoire
Me vêtit ce jour là d'une humble robe noire.

Ce fut mon premier deuil !
Deuil sans doute incompris,
Mais dont je reconnus la grandeur et le prix,

Lorsque me racontant cette histoire trop vraie
Ma mère mit le doigt sur la saignante plaie
Et me montra le Rhin en disant : souviens-toi
Qu'il nous faut le reprendre un jour ! Et c'est pourquoi :

Quand l'hiver exîlant les tendres rêveries,
Sur les buissons déserts et les blanches prairies
Met la tristesse du cercueil,
Seul dans la chambre close où se plait ma souffrance,
Je pose devant moi l'image de la France,
Et je songe à mon premier deuil.

A.-C. Coche.



PREMIER DEUIL



2e Prix. — 3me Section.



J'AVAIS six ans. J'aimais un horrible caniche;
– Horrible, mais si bon ! — Il avait une niche
Pleine de paille d'or, sous le grand escalier;
D'un ruban de ma sœur, j'avais fait un collier
A ce fidèle objet de mes jeunes tendresses.
Mes bonbons les meilleurs, mes meilleures caresses
Etaient pour lui. — *Pourquoi*, — nous l'appelions ainsi, —
De son côté n'avait qu'un rêve et qu'un souci,
C'était de me payer tendresse pour tendresse.
Quels cris, quels battements de queue et quelle ivresse,
Lorsqu'il me revoyait dès la pointe du jour,
Accourir, en chantant, vers son humble séjour !
Il savait le chemin et l'heure de l'école
Et sans qu'il fût besoin de dire une parole,
Il se chargeait du soin délicat de porter
Mes livres, mes cahiers et mon petit goûter,
Et c'est ce bon vieux chien, qui me menait en classe.

Un jour très solennel, comme j'avais pris place
Sur l'estrade d'honneur, où l'on donnait les prix,
Afin d'y réciter... ce que j'avais appris
(Je ne sais si c'étaient des vers ou de la prose),
A peine eus-je finis de débiter la chose
Que je vis tout à coup mon bien aimé *Pourquoi*
Bondir, en aboyant, et s'élancer vers moi
Comme pour m'acclamer devant tout l'auditoire,
Et c'est par ce bon chien que je connus la gloire.

Souvent à l'heure auguste où du haut du ciel noir
Mystérieusement descend l'ombre du soir,
Lui, songeur grave et doux, et moi, déjà poète,
Dans la bruyère en fleurs, pensifs, la voix muette,
Nous regardions tous deux les astres se lever,
Et c'est ce bon vieux chien qui m'apprit à rêver.

Un jour que je rêvais, ainsi que de coutume.
Indemne jusqu'alors de la moindre amertume,
Un charriot passa, qui lui brisa les reins.
Ses abois déchirants et ses regards empreints
D'indicible douleur hantent mon âme encore.
Hélas! le lendemain, quand se leva l'aurore,
Mon chien, mon tendre ami, mon *Pourquoi* n'était plus.
Tel fut mon premier deuil. Sous les bois chevelus
Longuement je pleurai ce compagnon fidèle,
Sans que parfum de fleur ni chanson d'hirondelle
Pussent un seul instant calmer mon triste pleur,
Et c'est ce bon chien mort qui m'apprit la douleur.

Depuis cette heure sombre, où s'éteignit ma joie,
Combien de fois, Seigneur, l'ai-je vu sur ma voie
Cet affreux charriot qu'on n'entend pas venir,
Qui soudain, sans que rien le puisse retenir,
Roule et broie, en passant, ceux que notre cœur aime.
Père, mère, sœur, frère, hécatombe suprême,
Tous sont morts tour à tour sous la roue en fureur,
Et comme si c'était encor trop peu d'horreur
Que tant d'amours brisés et de chairs écrasées,
Les colères d'en haut toujours inapaisées
M'ont pris ce que j'avais ici-bas de plus cher !
C'est le sang de mon sang, c'est la chair de ma chair
Que je pleure, et j'ai vu, sous de sombres murailles,
L'horrible char passer sur mes propres entrailles !

Fabre des Essarts.



PREMIER DEUIL!



3me Prix. — 3me Section



Il est un deuil cruel qui m'éprouva, naguère...
J'étais encore enfant: les rumeurs de la Guerre
Montaient, lugubrement, dans les airs embrasés...
La Défaite, à grand pas, nous poursuivait, farouche!
Et, l'ennemi vainqueur, le sarcasme à la bouche,
Insultait nos héros par le nombre écrasés!...

Et pendant que la mort qui, sans cesse, nous raille,
Dans l'ombre, surveillait la stridente mitraille
Et voyait s'augmenter son sinistre butin;
Pendant que, dans les bois, dans les champs, dans la plaine,
Les canons brûlaient tout de leur ardente haleine:
A mon tour je pliais sous les coups du Destin!...

Car Celle qui, là-bas, guidait les hécatombes,
Transformant les sillons en de sanglantes tombes,
Vint étreindre un matin et toucher de sa faulx
Ma sœur! dont la jeunesse, hélas! croyait encore
Au mirage trompeur de sa dernière aurore
Qui semblait lui montrer des horizons nouveaux!...

. . . .

— « O squelette hideux! ô filles des ténèbres
Dont les chants préférés sont les hymnes funèbres,

Dont le souffle nous fait frissonner de terreur...
Spectre qui dans notre ombre apparais à chaque heure,
Pourquoi donc venais-tu frapper à ma demeure?
N'avais-tu pas, vers l'Est, assouvi ta fureur?

— « Mais non! il te fallait ma pauvre sœur chérie,
Il te fallait briser mon âme endolorie
Et voir jaillir, du flot de mes larmes d'enfant,
Tout ce passé, vibrant de la chaude tendresse
Dont elle me berçait quand, cherchant ma caresse,
Son front pur attirait mon baiser triomphant!

— « Il te fallait encor ses dix-huit ans superbes
Qui glanaient, à loisir, les idéales gerbes
Des fleurs qu'un fol espoir prodiguait sous ses pas;
Il te fallait l'éclair d'une aube matinale,
Pour changer en tombeau sa couche virginale...
Sans pitié pour mes cris que tu n'écoutais pas!

— « Et quand tout fut fini! quand sous ton aile sombre
Tu l'emportas!... l'enfant qui sanglotait dans l'ombre
Comprit que le Bonheur, ce fragile trésor,
Pèse bien peu devant ton regard qui nous guette
Car, sur les durs chemins menant à sa conquête,
O mort! tu viens toujours enrayer notre essor!... » —

. . . .

Les ans ont fui!... Depuis, d'autres heures cruelles
Ont sourdement tinté; des angoisses nouvelles
Ont fait saigner mon cœur; j'ai connu d'autres deuils;
Parents aimés et toi ma tendre et bonne mère!...
O mes chers disparus! ô souvenance amère!...
Pourquoi, de mon Passé, dénombrer les cercueils?

Pourquoi?... parce qu'avant d'achever l'élégie
Où ma Douleur intime, hélas! se réfugie,
— Comme deux mêmes fleurs n'ayant qu'un seul parfum, —

Je voudrais retrouver, tant mon cœur le désire,
Le fraternel baiser, le maternel sourire,
Que je cueillais, alors, dans ce Passé défunt!...

Mais, le souvenir seul, sensible à ma prière,
S'arrête en évoquant la Guerre meurtrière
Qui, tout enfant, me fit abhorrer le vainqueur!
Et, pensif, je revois la couche virginale
Où la mort confondit, dans l'aube matinale,
Le deuil de la Patrie et le deuil de mon cœur!...

. . . .

JOSEPH DESTIBARDE.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



MON AMI PAUL [1]



(SUITE ET FIN)

X

Un soir, à cette excuse ordinaire, la jeune fille ajouta : — Ce qui me console un peu, c'est que le Mardi Gras est proche...

— Le Mardi Gras ? fit Paul étonné.

— Oui, répondit Madeleine. La porte ce jour-là n'est fermée à clef qu'à minuit. Je ne passerai pas avec toi la soirée tout entière, — on remarquerait trop mon absence, — mais je trouverai bien le moyen de te donner une grande demi-heure, — une demi-heure, entends-tu !

Le Mardi Gras est pour beaucoup de fabriques un jour de liesse, une remarquable solennité. Dès quatre heures du soir, on quitte l'ouvrage et l'on se met aux préparatifs d'un bal masqué. Avec deux tonneaux vides et autant de planches, on construit dans la cuisine une estrade sur laquelle viendront prendre place quelques musiciens du pays. Il faut le dire à leur éternelle gloire, ces artistes n'exigent aucune rétribution, ce qui ne les empêche pas de jouer avec une énergie peu commune. Rien n'effraie leur zèle, ni les quadrilles, ni les valses, ni les polkas, ni les rondes, ni les galops, — le galop infernal compris. Ils émaillent leur répertoire de sauts de gamme et de cadences d'une haute originalité, battent la mesure des deux pieds, se renversent sur leur siège, suent, s'époumonnent et trouvent avec cela le temps de répondre par un sourire de triomphe aux compliments que les fillettes leur décochent tout en dansant.

(1) Voir les numéros de Novembre et de Décembre 1895.

Si les musiciens ne se lassent pas de souffler, les danseuses ne se lassent pas davantage de se trémousser, de tourner et de sauter. Elles se sont parées aussi drôlement que possible, les unes d'habits d'hommes, qu'elles portent avec une crânerie comique, d'autres de jupes aux tons voyants agrémentées de galons et de nœuds, d'autres de foulards enroulés en guise de turbans autour de la tête, d'autres de plumes, de panaches ou de fleurs, et c'est une des choses les plus curieuses du monde que ce tohu-bohu de coiffures baroques, d'écharpes bigarrées, de chiffons éclatants et de visages épanouis tourbillonnant aux sons d'une musique endiablée. Et n'allez pas croire qu'elles manquent de cavaliers. A chaque instant de jeunes garçons du village arrivent parés, lavés, brossés, peignés, la moustache en croc — si moustache il y a, — le chapeau coquettement incliné sur l'oreille, et le mouchoir pendant hors de la poche droite de la veste, ce qui est considéré comme le dernier mot du bon goût. Ils saluent la compagnie, cherchent du regard la préférée de leur cœur, et, sans perdre de temps en de galants préliminaires, lui passent le bras autour de la taille et se jettent dans la mêlée.

XI

Il était huit heures quand Paul se dirigea vers l'usine, la nuit du Mardi Gras annoncé par Madeleine. Le temps était froid et calme. Au dehors, on n'entendait guère que la plainte des eaux, et, par intervalles, les pas et les fredonnements des jeunes gens qui se rendaient au bal, mais à l'intérieur de la fabrique, le fracas était grand. Le pavé tremblait sous les rondes, et les vitres frissonnaient, fouettées par de véritables tempêtes d'harmonie. Un vif désir d'entrer s'empara de Paul : — Je verrai Madeleine toute la veillée, se dit-il, je serai heureux de sa joie et je lui volerai quelques caresses dans le tumulte. Mais bientôt la pensée lui vint que sa présence au milieu des danseurs irriterait les parents de Madeleine. Ils apprendraient que leur fille lui avait souri et parlé. Ils gronderaient la pauvre enfant, et des pleurs couleraient peut-être sur ces joues qu'elle allait, dans un moment, lui offrir de si grand cœur... Eh bien, non ! il ne causerait pas cette peine à sa bonne amie; il resterait debout à sa place des autres soirs. Il resta. Deux heures, puis trois s'écoulèrent. Il gelait très fort, Paul était transi, ses dents claquaient. — Elle ne viendra pas ! murmura-t-il avec désespoir. Par quoi donc peut-elle être ainsi retenue ? Oh ! si, du moins, il m'était donné de la voir puisqu'il m'est impossible de lui parler ! Et il leva les yeux vers la fenêtre de la pièce où l'on dansait.

XII

Cette fenêtre n'était pas très haute; de la main, on pouvait facilement en toucher le rebord. Il y avait, tout près, un petit banc. Paul s'en fit un marchepied, et appliqua son visage à la croisée.

On dansait un branle. Une des fillettes, la plus jolie, s'était merveilleusement déguisée. Elle portait un capulet rouge, une jupe damassée, un corsage à broderies d'argent, tout ce costume enfin de jeune fille béarnaise que Paul avait acheté à Pau. C'était Madeleine. Elle conduisait la ronde, grisée par la musique, les cris d'admiration de ses compagnes et les compliments sans fin des garçons, enthousiaste, chantant avec un indicible entrain ce vieux refrain populaire :

J'aimerai qui m'aime, m'aime...
J'aimerai qui m'aimera.

Quand elle en fut à ces mots :

Entrez en danse,
Saluez-vous,
Faites une révérence,
Embrassez-vous,

un des garçons bondit au milieu du cercle mouvant, et embrassa vigoureusement la belle chanteuse, — et quand celle-ci « entra en danse » à son tour, elle rendit à qui l'avait donné le baiser qu'elle avait reçu.

Puis la ronde cessa, l'orchestre reprit haleine. La jeune fille disparut un instant. — Elle se souvient sans doute de moi! pensa Paul, qui oublia toutes les angoisses de l'attente pour ouvrir son âme aux folles joies de l'espoir. Mais bientôt Madeleine rentra dans la salle. Elle venait de quitter le capulet rouge et de le remplacer par le madras aux couleurs éclatantes, dont Paul lui avait également fait cadeau. Elle alla de groupe en groupe recevoir des félicitations sur sa nouvelle coiffure et s'assit. Le jeune homme qui l'avait embrassée pendant la ronde vint la trouver, et se mit à s'entretenir avec elle, bien familièrement, bien librement, lui prenant les doigts, lui pinçant la taille et lui disant à l'oreille des choses dont elle riait aux éclats.

Paul contempla douloureusement ce couple joyeux, à qui la vie était en ce moment si douce, puis, portant la main à sa poi-

trine comme si quelque chose se fût brisé là tout à coup : — Ah ! mon Dieu ! dit-il, qu'ai-je donc ?... Il quitta la fenêtre, chancela, et tomba. Presque en même temps les instruments se réveillèrent. La ronde de Madeleine avait eu du succès, car la jeune fille chantait encore :

J'aimerai qui m'aime, m'aime...
J'aimerai qui m'aimera,

Quelle ironie ! murmura Paul faiblement. Et sentant à la fois une horrible saveur de sang lui monter à la gorge et l'haleine lui manquer, il ajouta : — C'est fini... Tant mieux !... Mais il ne voulait pas mourir à cette place maudite, au bruit de cette musique de carnaval qui semblait se railler de ses derniers instants, si près et pourtant si oublié de celle dont il s'était cru aimé tendrement et qui lui préférait un tour de danse, un déguisement, une chanson !... Oh ! reprendre un peu de force !... Revenir chez lui !... Se traîner seulement jusqu'aux grands chênes !... Et il tenta de se relever. Ce fut en vain. Il put à peine se dresser sur les genoux, la tête prise de vertige et les bras jetés en avant, pareil à un homme ivre qui trébuche.

Alors, calme, avec résignation, il se coucha de nouveau, la face tournée contre le mur comme pour cacher aux jeunes filles qui le trouveraient le lendemain l'affreuse grimace qu'allaient imprimer sur ses traits les convulsions inévitables de l'agonie. En ce moment, le sable cria sous des pas précipités. — Paul, c'est moi ! c'est Madeleine !... Elle s'était subitement souvenue de sa promesse et accourait. Mais elle n'apercevait personne. — Pourvu qu'il ne soit pas reparti ! pensa-t-elle. Oh ! que je suis malheureuse ! Je croyais qu'il était tout au plus neuf heures, et il sera bientôt minuit ! Le temps passe si vite quand on danse ! Comme il a dû souffrir en m'attendant ! Paul, Paul, où es-tu ? Elle crut entendre un léger bruit au-dessous de la fenêtre et s'élança de ce côté : — Quoi ! c'est toi, Paul ? Tu es étendu sur la terre glacée ! Tu ne me parles pas ! Qu'as-tu, mon Paul tant aimé ?... Suppliante, elle le souleva doucement et le baisa au front : — Oh ! parle-moi, dis, parle-moi... Mais, rien, pas un mot ! Qu'est-il arrivé, mon Dieu ? Partant de la porte restée entr'ouverte, une étroite bande de clarté se découpait sur le sol. Madeleine en rapprocha le jeune homme, lui mit la tête dans la lumière et frissonna d'épouvante : Paul ouvrait démesurément les yeux, mais il avait déjà le regard fixe de ceux qui ne voient plus. Tout son visage était profondément bouleversé; un petit filet de sang coulait au coin de sa bouche, et de grosses gouttes

de sueur descendaient le long de ses joues, signe que la dernière minute approche.

– Au secours! au secours! au secours! cria Madeleine. Les danses continuaient; les sons de l'orchestre étouffaient sa voix. — Et moi qui riais et chantais! Oh! je rêve!... ce n'est pas possible! Paul, mon bon Paul, je t'aime toujours! Paul, entends-moi et réponds-moi!... Et s'asseyant à terre, elle prit sur ses genoux son malheureux ami, comme une mère prend son enfant; elle essuya l'écume rouge qui lui venait aux lèvres, elle le couvrit de baisers.

Sous ces caresses brûlantes, Paul parut se ranimer, fit un léger mouvement et murmura : Madeleine... Il s'arrêta. La jeune fille crut que sa bouche contractée s'était ouverte pour un suprême reproche. — Merci! dit-il d'une voix éteinte. Il poussa ensuite un long soupir et ne bougea plus.

Madeleine lui posa la main sur la bouche et n'en sentit point l'haleine sortir. Elle se pencha sur le cœur : pas un battement ne l'agitait.

— Au secours! au secours! cria-t-elle plus fort, frémissante et affolée. Cette fois, on ne dansait plus; on l'entendit, on vint. A la vue de ses camarades, elle reprit un peu de sang-froid; elle dit qu'elle était sortie par hasard, qu'une plainte avait frappé son oreille et qu'elle avait trouvé Paul expirant. — Pourquoi ce pauvre garçon est-il venu mourir ici? fit une ouvrière. Le contremaître, homme sentencieux, qui lisait les journaux et se connaissait en toutes choses, répondit : — Il se rendait à votre fête, le froid l'a saisi et l'apoplexie l'a foudroyé. Personne dans la fabrique ne sachant bien au juste ce que l'apoplexie pouvait être, tout le monde eut l'air d'avoir parfaitement compris. On porta Paul dans une chambre, on le déposa sur un lit au chevet duquel on alluma deux chandeliers, et, tableau saisissant, ces folles qui se divertissaient si bruyamment tout à l'heure, passèrent le reste de la nuit à veiller autour de la couche funèbre, graves, muettes et marchant sur la pointe du pied, comme si elles eussent craint de troubler le sommeil de celui qui venait de s'endormir pour toujours.

Seule, Madeleine se retira au bout d'un moment, ne se sentant pas la force d'assister plus longtemps à ce spectacle, et ne voulant pas qu'on la vît pleurer. Elle monta au dortoir et là, allant et venant dans l'ombre, à travers la double rangée des lits vides, elle se prit à songer à toutes les douces choses du passé. Elle se revit au bras de Paul; elle refit les promenades qu'ils avaient faites tous les deux. Et le souvenir des peines qu'il avait endurées l'étreignit au cœur comme un remords; elle se dit que c'était à cause d'elle que Paul s'en était allé au pays d'où l'on ne revient

pas, — et qu'avec Paul sa jeunesse à elle s'en était allée aussi, et son désir de vivre, et ses chants et sa joie! Ah! pauvre Madeleine! jamais elle ne rirait plus! elle ne chanterait plus jamais!

XIII

A l'aube, les fabriqueuses se remirent à l'ouvrage. En descendant, Madeleine jeta un coup d'œil dans la chambre mortuaire. La vieille bonne de Paul, à qui on était allé annoncer la lugubre nouvelle, prosternée, et pour ainsi dire écrasée par la douleur, gémissait, le visage enfoui dans les plis de la couverture Le docteur, après avoir examiné le cadavre en présence des autorités locales, parlait d'une rupture du cœur, causée par une longue suite d'émotions violentes, dénouement redouté par lui, dès le début de la maladie. Debout devant le lit, quelques paysans des environs secouaient l'un après l'autre, un rameau trempé d'eau bénite sur le visage du mort. Madeleine pensa quelle devait faire comme ces braves gens, et mit un pied dans la chambre, mais un sanglot lui monta presque aussitôt à la gorge; elle se rejeta en arrière pour l'étouffer et acheva rapidement de descendre l'escalier. Les salles de travail donnaient sur le chemin qu'elle suivait pour se rendre à sa maison. Quand elle aperçut, de la fenêtre, la place où Paul venait autrefois l'attendre, où elle s'asseyait près de lui, où ils causaient amoureusement, elle eut besoin de s'appuyer contre le mur pour ne pas chanceler et défaillir.

Dans la journée, le corps fut transféré au domicile du défunt, et le lendemain, quelques voisins vinrent l'y prendre pour le porter en terre sainte. Madeleine et plusieurs de ses compagnes se joignirent au cortège. Le cimetière se trouvait en pleine campagne, et le convoi apparaissait et disparaissait le long des haies noircies par le gel, à travers les arbres sans feuilles, sous un ciel terne et sans soleil, au bruit de la mélopée plaintive du prêtre et des cloches qui sonnaient lentement, — deux coups, puis trois. On marcha longtemps, longtemps, la tête baissée, avec ce respect religieux que les habitants des campagnes ont pour ceux qu'a touchés la mort. Enfin le petit enclos s'ouvrit. Dans un coin, un trou béant faisait au milieu des gazons desséchés une longue tâche noire. On y descendit le cercueil, le prêtre se tut, les paysans revinrent chez eux, et personne aujourd'hui ne se souvient encore de mon ami Paul.

XIV

Et Madeleine ? — Ah ! c'est vrai, Madeleine... Elle fut triste deux jours durant; le troisième, elle le fut moins, le quatrième, elle ne le fut plus du tout. Je la rencontre quelquefois quand je me promène sur le chemin que mon ami Paul aimait tant. Elle est toujours jolie, — plus jolie peut-être que jamais. Elle s'avance insouciante comme autrefois, et me jette son gai bonjour en passant. Puis, elle rejoint ses compagnes, se mêle à leurs jeux. et je distingue dans toutes les autres sa voix nette, vibrante et toute pleine de caresses musicales. Elle chante toujours admirablement. La semaine dernière, j'ai passé un grand quart d'heure à l'écouter dire son refrain de prédilection.

J'aimerai qui m'aime, m'aime...
J'aimerai qui m'aimera.

Morice VIEL.



LE DROIT D'AINESSE (1)

POÈME

Dédié à M. Lacroix, archiviste du département de la Drôme.

I

Le soleil s'est levé sous des voiles grisâtres;
Les laboureurs suivis des bouviers et des pâtres
S'avancent lentement, abattus, désolés !
Dans les cieux assombris courent échevelés,
Des nuages aux flancs renfermant la tempête;
Et l'airain du beffroi lugubrement répète
L'appel au temple saint pour un agonisant...
O scène grandiose, ô spectacle imposant !
Valets, pages, soudards pleuraient à chaudes larmes
Tristes agenouillés, dans cette salle d'armes
Où le Duc Montfaucon étendu sur un lit,
Au Juge souverain allait rendre l'esprit.
A ses yeux éclairés d'un reste de lumière
On avait déployé sa vaillante bannière,
Et du vieillard mourant un effort surhumain
Sur son estoc d'acier lui fit porter la main :
— Guy, mon cher fils aîné, gémit l'octogénaire,
Et vous Albert, venez auprès de votre père;
Mettez-vous à genoux...
Mes enfants, écoutez
Mes suprêmes adieux avec mes volontés.
Sur ce noble étendard, Guy, que votre œil se lève !
Saluez-le, cher Duc, en brandissant ce glaive
Qui des fiers Sarrazins a répandu le sang...
Imitez vos aïeux brillez au premier rang !
Oui, que dans les combats cette antique bannière
Aux dangers glorieux soit toujours la première;
Et qu'aux jours de revers comme aux jours de bonheur

(1) Premier prix à l'Athénée des Troubadours de Toulouse.

Vous portiez toujours haut la vaillance et l'honneur.
Dieu veuille à mes désirs vous accorder la grâce,
Qu'en vous des Montfaucon se propage la race,
Abandonnez l'étude aux hommes de néant :
Votre rôle, ici-bas, est plus noble et plus grand !
Et vous mon fils Albert, vous devez reconnaître
Guy, votre frère ainé comme seigneur et maître,
Sous les ciseaux claustrals que tombent vos cheveux...
Allez, quittez le monde et prononcez des vœux.
De vos rêves mondains faites le sacrifice !
Qu'à l'ombre de l'autel le ciel vous soit propice.
Ce sont là mes souhaits !... Respectez-les, mes fils,
J'emporte cet espoir ! adieu... Soyez bénis.
Huit jours sont écoulés depuis l'adieu suprême
Du vieillard à ses fils. Guy dans sa peine extrême
Prie et cherche son père en regardant le ciel
Quand Albert se nourrit de vengeance et de fiel.
Le vieux Duc reposait dans ses caveaux funèbres,
Lorsqu'un homme glissant au milieu des ténèbres,
Parvint jusques à Guy, Guy qui pleurait encor :
— Frère, dit-il, je viens troubler vos rêves d'or...
Maîtrisant mon dépit et ma juste colère,
J'ai feint de respecter les volontés d'un père,
Mais je vous jure ici que je n'en ferai rien !..
Ecoutez cet avis et retenez-le bien :
Contre vos droits d'aînesse, ah ! mon cœur se soulève
Et j'en appellerai s'il le faut à mon glaive !...
N'allez pas essayer d'imposer votre loi ;
Non, ces biens sont à vous tout comme ils sont à moi.
Je ne renonce point au brillant héritage
Qu'un père aveuglement vous donna sans partage.
J'aime l'éclat, le luxe et le plaisir bruyant,
J'ai l'horreur de l'étude et ne suis pas croyant.
J'adore la folie !... et moi je serais moine ?...
Non, non, je reste maître en ce beau patrimoine !
Agissez prudemment, redoutez mon courroux !
Si vous parlez en Duc malheur, malheur à vous !

II

— Albert, répondit Guy, ces ordres de mon père
Pourraient être adoucis... Mais votre caractère

Cruel, vindicatif; vos goûts dispendieux;
Vos débauches sans freins, vous rendent odieux!
Je veux que mes vassaux vivent en paix!...
Ensuite?
— Reformez donc vos mœurs, changez donc de conduite;
Je vous en donne ici ma parole et ma foi :
Si vous devenez bon vous vivrez avec moi.
Et je serai pour vous moins un maître qu'un frère!
Car je vous aime, Albert, montrez-vous donc sincère;
Luttez contre le mal, soyez-en le vainqueur!
Alors sous l'œil de Dieu nous vivrons cœur à cœur.
— Amen... Est-ce fini, causeur impitoyable,
Eh! quoi, vous daigneriez, ô frère trop aimable,
Considérer en moi le manant, le valet
Vivant de vos faveurs!... et cela s'il vous plait
Lorsque j'aurais promis dans une humble posture
De devenir un saint?... non, non, je vous le jure!
Selon mon bon vouloir je vivrai désormais
Dans ce manoir que j'aime autant que je vous hais.
Dans le riant chemin de ma joyeuse vie,
Vous voulez m'arrêter? Ah! je vous en défie!
Pour mon maître et seigneur je ne vous connais pas :
Un seul mot trop hautain vous vaudra le trépas!...
Adieu.
Guy s'est plongé dans un rêve pénible!
Il chérissait Albert qui restait insensible
A son affection, à ses doux sentiments;
Il priait! il pleurait sur ses égarements...
Un jour le jeune Duc errait plein de tristesse;
Sur un livre pieux il se penchait sans cesse
Pour y puiser la force et soulager son cœur!
Accablé sous le poids d'une amère douleur.
Soudain des cris de mort troublent sa rêverie :
Est-ce une bête fauve? Est-ce un homme en furie?...
Il se hâte il arrive au chaume d'un vassal;
Albert se trouvait là. Violent et brutal,
Il réclame bien haut la faible redevance
Qu'on ne pouvait payer. Guy tout ému s'avance,
Et regardant Albert fièrement :
De quel droit
Osez-vous du Vassal exiger ce qu'il doit?

Je suis seul maître ici, cœur méchant, cœur de roche,
Vous n'avez qu'un amour, c'est l'infâme débauche...
A ce pauvre vassal par la douleur perclus
Je remets, je le veux, les arrérages dus.
Sortez d'ici ! sortez, vous honte de ma race...
Je devrais vous punir !... Allez ! je vous fais grâce !
Ivre de rage, Albert se retire en lançant
Sur son frère un regard haineux et menaçant,
Il pique son coursier qui dévore l'espace ;
Les vassaux en frayeur disent : le diable passe...
Il arrive au manoir de sueur ruisselant,
La poitrine oppressée et l'œil étincelant !
Il appelle aussitôt un serviteur farouche,
Pourvoyeur de plaisirs et gardien de sa couche.
Il lui parle tout bas longuement, – A demain,
Dit Albert souriant et lui tendant la main.
Le soudard s'éloigna, grondant dans sa moustache :
— Je ne le croyais pas aussi vil, aussi lâche !
Et moi-même serais-je assez traître et félon
Pour accomplir un acte odieux ?... Oh ! non, non.
Sire Albert vous voulez me pousser à l'abîme...
Mais mon cœur quoi qu'abject n'ira pas jusqu'au crime...
Le lendemain matin, portant son triste ennui,
Guy sortait du manoir quand s'approchant de lui,
Le serviteur d'Albert lui dit dans un murmure :
— Sire ne sortez pas sans une bonne armure,
Et qu'un bon serviteur suive toujours vos pas...
Votre frère a juré que vous ne vivriez pas !
Il ma même chargé dans son courroux perfide,
D'accomplir aujourd'hui l'horrible fratricide...
Que mon front soit maudit ! que je meure demain
Si sur vous, noble Duc, j'osais porter la main.
J'ai sur la conscience un nombre de reproches;
Je ressemble à mon maître : avide de débauches,
Impie et mécréant, être vil et malsain...
Oui, je suis tout cela... mais sans être assassin,
- Cette bonne action mérite récompense !
Que dans ton pauvre cœur la sainte Providence
Jette le repentir... Que pour ton maître aussi
Dieu soit doux et clément s'il crie un jour merci,

Le cœur endolori Guy revient au manoir,

Il pria dans les pleurs, il pria jusqu'au soir,
Et descendant alors aux caveaux de ses pères,
Il épencha longtemps ses souffrances amères.
Puis au dernier soupir de son cœur oppressé,
Il brisa son estoc sur le marbre glacé.
Minuit sonnait! Alors couvert d'un manteau sombre,
Il quitta le manoir fugitif comme une ombre...
Et nul ne revit plus ce Guy de Montfaucon!
Ses vassaux le pleurèrent longtemps.
Le soupçon
Vint planer sur Albert qui, plein de confiance,
Au parlement du Roi prouva son innocence!
Et léger, le front haut, sortit du tribunal
Pour rentrer triomphant dans son manoir Ducal.

III

Deux ans sont écoulés. Quel souffle de tempête
A fait du jeune Duc courber la noble tête?
Pourquoi ce front pâli? Pourquoi ces cheveux blancs,
Ces yeux rougis de pleurs et ces membres tremblants?
Est-ce donc cet Albert à la mine si fière,
Aux volontés de fer, à la parole altière?
Cet Albert dont le cœur fait de boue et d'orgueil
Semant le déshonneur, la ruine et le deuil?...
C'est lui, corps souffreteux, c'est lui pauvre âme en peine
Qui des crimes passés porte la lourde chaîne.
Sur ses pas le vassal n'est plus terrifié!
Albert n'inspire plus, hélas! que la pitié!
Ah! c'est que le remords vient torturer son âme;
C'est qu'il sent jour et nuit comme une ardente flamme
Qui consume son être, et que suivant ses pas,
Un spectre l'accompagne en se plaignant tout bas.
C'est qu'il lui semble ouïr l'Eternel en colère
Qui lui crie : O Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?
Il sent moralement qu'il fut son assassin :
S'il ne le tua point, il en eut le dessein.
Son frère s'est-il soustrait à son projet perfide,
A-t-il trouvé la mort dans un affreux suicide!
Il était trop pieux! Qu'est-il donc devenu?
Peut-être est-il errant, fugitif inconnu;

Peut-être la douleur termina sa carrière,
Sans une main d'ami pour fermer sa paupière
Remords épouvantable!.. Inutile regret!..
Si Guy vivait encor... Comme Albert l'aimerait.

Il n'est plus ! Et la mort est trop sordide avare
Pour qu'elle veuille encor ressusciter Lazare.
Il faut donc du remords porter le ver rongeur,
Poursuivi par un spectre et par un Dieu vengeur !
Le sommeil bienfaisant a fui de sa paupière,
Son cœur essaie en vain de faire une prière ;
Cœur qui ne s'est ouvert qu'aux crimes odieux
Et ses lèvres n'ont su que blasphémer les cieux !..
Mais le remords l'étreint d'une amère souffrance,
Pourra-t-il vivre ainsi dans la désespérance ?
Non; il entend parfois dans son intérieur
Une voix qui lui crie : Espère en le Seigneur.
Il marche dans la vie, égaré sans lumières ;
Il ne sont plus les bruits des fanfares guerrières,
Et de l'ardente chasse aux cerfs, aux sangliers,
Ils demeurent oisifs les fougueux destriers..,
La meute est au chenil hargneuse et languissante;
Et l'ombre de la nuit et l'aurore naissante,
Trouvent toujours Albert triste, sombre, accablé :
Dieu l'a châtié !..
Un jour son regard désolé
Tomba sur un missel à reliure antique,
Manuscrit précieux chef-d'œuvre monastique,
Où Guy, matin et soir s'adressait au Seigneur
Loin d'un frère jaloux, dur, altier et railleur.
Il ouvrit le saint-livre à la page première ;
Soudain un pleur brûlant coula de sa paupière !
Sur les bords du Velin ces mots étaient tracés :
Mon Dieu ! consolateur des pauvres cœurs blessés,
Venez à mon secours, soulagez ma misère,
Donnez-moi le bonheur par l'amour de mon frère !
Albert tombe à genoux, il éclate en sanglots,
Il baise avec transport ces doux et tristes mots
Signés du nom de Guy. Ces sacrés caractères.
Furent tracés par lui, par le meilleur des frères,
Ce frère dédaigné qu'il ne pourra plus voir !
Il reste sous le poids d'un morne désespoir...

. . . .

Mais ce consolateur de Guy, ce Dieu suprême
Ne peut-il l'invoquer et le prier lui-même?
N'a-t-il pas sur la croix répandu tout son sang?
Et lui pauvre pêcheur n'est-il pas son enfant?..
De ce sang rédempteur il en veut une goutte...
La voix d'intérieur parle encor : il l'écoute!
— Dieu parle, dit Albert, je veux aller à lui
Implorer mon pardon et le prier pour Guy.

IV

Aux premières clartés de l'aube matinale,
Quand l'étoile s'éteint dans la voûte d'opale,
Devant ses écuyers étonnés en émoi,
Albert fit amener son vaillant palefroi.
Suivi du serviteur qui partageait ses crimes
Et que le repentir a sorti des abîmes,
Il quitte le manoir, autrefois son orgueil;
Sans casque, sans estoc, vêtu d'habits de deuil,
Il va triste et contrît comme le Roi prophète;
Il avance guidé par cette voix secrète
Qui lui verse un doux baume et lui fait entrevoir
Le calme et le pardon.
Voici l'ombre du soir;
Dans les rameaux fleuris la colombe est cachée;
Bien rude est le chemin, longue est la chevauchée;
Mais au bout ce sera le bienfaisant repos...
Ce sera le pardon avec l'oubli des maux...
Soudain du voyageur le front pâli s'incline!
Il s'arrête aux doux sons d'une cloche argentine :
D'un ineffable amour son cœur subit la loi!
La cloche semble dire : ô pécheur viens à moi!
Et portant ses regards dans le val solitaire,
Albert distingue au loin le pieux monastère
Dont la haute muraille et le clocher noirci
S'estompent faiblement dans le ciel assombri.
La cloche continue à sonner la prière...
Fatigué, haletant et couvert de poussière,
De son pèlerinage il touche enfin le but :

Devant lui c'est le phare et le port du salut !
De l'asile béni la porte s'est ouverte;
Albert entre en tremblant et bientôt, masse inerte,
Devant le tabernacle il tombe anéanti !...
Par le bon serviteur un moine est averti,
Qu'Albert de Montfaucon, un grand pécheur réclame
Un ministre du ciel pour soulager son âme.
Avec empressement le moine est accouru,
Moine au profond savoir, à l'aimable vertu.
Au nom de Montfaucon une rougeur subite
Peint d'un vif incarnat le front du cénobite.
Dans un capuchon vaste il dérobe ses traits;
Et de la Providence admirant les décrets,
Comprimant de son cœur l'ardeur si généreuse,
Il s'approche d'Albert dont l'âme fièvreuse
Gémit sous le fardeau du céleste courroux,
Il a pour ce pécheur les accents les plus doux...
Son éloquence mâle éveille la foi morte ;
Il fait naître l'espoir, il charme, réconforte;
Il verse sur les maux un baume tout divin,
Et dévoile le ciel au terme du chemin.
Ses accents pénétrants, sa voix persuasive,
Inondent le pécheur d'une lumière vive !
Albert est à genoux, il se confesse à Dieu,
Et de tout ses méfaits au moine il fait l'aveu.
Muni de ce pouvoir qui lie et qui délie,
Sur ce front prosterné, ce front qui l'humilie,
Le prêtre a fait descendre un solennel pardon !
Puis frissonnant de joie — Albert de Montfaucon,
Dit-il, en cet instant la paix vous environne :
Dieu vient de vous absoudre et moi je vous pardonne.
Et découvrant ses traits rayonnant de bonheur,
Il vient d'ouvrir ses bras pour presser sur son cœur
Ce frère qui causa ses douleurs, ses alarmes,
Et qui, muet de joie et noyé dans les larmes
S'élance avec transport sur ce cœur fraternel,
Sur ce cœur noble et pur comme celui d'Abel.
— Guy !!! mon cher frère Guy ! Seigneur ! que je succombe,
Si c'est l'âme de Guy qui surgit de la tombe...
— Non ; J'ai vécu pour vous, ô mon cher frère Albert :
Ecoutez dans les cieux le sublime concert !..

C'est l'hymne d'union, d'union éternelle
Que célèbre pour vous la phalange immortelle,
Car si vous m'apportez la joie et le bonheur,
Au ciel on fête aussi le retour du pécheur.
Huit jours après, Albert, sous l'habit de novice,
Assistait plein de joie au très-saint sacrifice :
Ensuite devant Guy, père spirituel,
Il consacrait sa vie à l'ombre de l'autel.
Libre, le serviteur autrefois si farouche,
Déclare à frère Albert que sa grâce le touche !
Guy le fait frère lai, lui donnant pour patron
Le voleur mis en croix, nommé le bon Larron.

J. Jullian.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



BERCEUSE



Pour endormir Madelon

Ta paupière cligne clignotte,
Viens, mignote,
Viens dans mes bras, mon enfançon ;
Je veux t'ensommeiller au son
D'une chanson.

Dodo, dodo dodinette
Fais dodo, Madelinette ;
Dodinette dodino
Fais dodo, Madelino.

C'est l'heure où l'homme au sable passe
Dans l'espace.
Il va laisser du haut des cieux
Choir ses graviers mystérieux
Dans tes beaux yeux.

Dodo, dodo, dodinette
Fais dodo, Madelinette ;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino

Là-haut, l'Allumeur des étoiles
Sous les voiles
De la nuit suspend ses feux d'or
Et la lune, au fond du décor
Prend son essor.

Dodo, dodo, dodinette
Fais dodo, Madelinette ;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino

Las de jeux, de rondes, de folles
Cabrioles,
De chants, de ris et de propos,
Ton corps pour renaître dispos
Veut le repos.

Dodo, dodo, dodinette,
Fais dodo, Madelinette;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino.

Tout s'enveloppe de mystère
Sur la terre ;
Une cloche, au loin, dans le noir,
Tinte avec un doux nonchaloir
L'adieu du soir...

Dodo. dodo, dodinette
Fais dodo, Madelinette ;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino.

Clos par un sommeil de pierre
Ta paupière
Et que les rêves passagers
Et leurs fantômes mensongers
Te soient légers.

Dodo, dodo, dodinette,
Fais dodo, Madelinette;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino.

Dors en ton petit lit; repose
Bouche close,
Jusqu'à ce que le grand soleil
Provoque d'un bonjour vermeil
Ton gai réveil.

Dodo, dodo, dodinette,
Fais dodo, Madelinette;
Dodinette, dodino,
Fais dodo, Madelino.

MAURICE CHAMPAVIER.



TRIO DE QUATRAINS POUR JEUNES FILLES



EST-CE UNE ROSE ?...

Voyez, sous le rayon de l'aurore, elle brille
Et semble tressaillir à la pure clarté
Qui, d'un reflet céleste, embellit sa beauté ..
Est-ce une rose ?... Non, c'est une jeune fille !

LE NID

Quel est ce nid charmant où viennent se poser
Les grâces, tendre essaim qui palpite et scintille ?...
C'est le nid que l'Amour destine à son baiser,
C'est ta bouche riante et pure, ô jeune fille !...

APPARITION DE JEUNE FILLE

Quand la vierge apparait, on dirait que l'espace
S'illumine à l'éclat de sa jeune beauté,
Tant ce rayonnement de pudeur et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté !...

Gabriel Monavon.



ADORATION DU SOIR



QUAND j'entrai dans l'église, un soir de cet été,
La nuit avait déjà sur tout jeté le voile
De ses ténèbres ; seule, ardente et pure étoile,
La lampe balançait sa pieuse clarté.

Et dans l'ombre, tout près du divin tabernacle,
Ainsi qu'un ange au sein du silence profond,
Ayant un reflet d'or de la lampe à son front
Comme ces flammes qui tombèrent au cénacle,

Une femme, une vierge au visage très doux,
Immobile et les mains jointes pour la prière,
Sans qu'on put dire si ses pieds touchaient la terre
Se tenait souriante et calme à deux genoux...

Ce visage, où l'amour au saint effroi s'allie,
Depuis, comme un symbole, est là devant mes yeux,
Quand je viens pour prier : Symbole radieux
D'une adoration émue et recueillie!

Jacques PRABÈRE.



BALLADE PRINTANIÈRE



Amusez-vous des gens, raillez,
Dédaignez chiffons et toilette
Affichez des goûts singuliers,
Prenez la plume ou la palette
Pour l'aquarelle ou l'odelette,
Riez, moquez-vous de l'amour,
Des cœurs, faites une omelette :
Vous aimerez à votre tour !

Voici l'hirondelle ! Veillez !
Denise, Germaine ou Colette,
Au fond des bois et des halliers,
Sans ombrelle, gants ni voilette,
Iront cueillir la violette,
En se laissant faire la cour,
Portez ou non quelque amulette :
Vous aimerez à votre tour !

Tout palpite ! Où que vous alliez,
Du jeune Archer le trait volette.
Prés et champs se sont éveillés,
La terre est une cassolette ;
Ayez hamac, escarpolette,
Déchiffrez Chopin, nuit et jour,
Soyez sérieuse ou follette ;
Vous aimerez à votre tour !

ENVOI

Chère, habitez Rome ou Barlette,
Lisez Tite-Live ou Dancourt,
Fumez, jouez à la roulette :
Vous aimerez à votre tour !

CHARLES LAUBIÉS.

L'OURS



(SONNET IMITÉ DE BUFFON)

Pour Madame Blanche.

Ainsi, je suis un ours et léché des plus mal,
Avez-vous dit, Madame ; — à son allure honnête
Qui manque d'élégance, on croit la grosse bête
Peu digne d'intérêt. — L'ours est un animal

Dont on a voulu rire ; on le dit fort brutal,
Et, de plus, très gourmand ; ainsi, rien ne l'arrête
Pour se gaver de miel, pour lui c'est un régal
Et c'en est un pour nous ; enfin, chacun lui prête,

Sans l'avoir jamais vu, des appétits gloutons,
Comme s'il était seul à manger des moutons !
Aussi, pour le punir, on le chasse, on le tue...

Je ne veux pas pour lui, Madame, une statue,
Mais on doit constater, ceci pour le venger,
Que vous trouvez sa chair excellente à manger !

Edmond Févelat.



SONNETS



(LIVRE III, L'ART)



ICAROS

Sous les rayons de feu, dont resplendit sa chair,
Icaros au loin monte et grandit dans la nue...
Et les Dieux inquiets croient à cette venue
Revoir un des Titans ressuscité d'Enfer.

Or, sans peur, et dardant l'inviolable éclair
De ses divins rayons sur cette aile inconnue,
Phoibos a rejeté dans l'immensité nue
Le vol audacieux qui profanait l'éther.

L'homme effrondré descend la spirale béante :
Mais l'Olympe vainqueur, qu'ébranle l'épouvante
Retentit éperdu sous la fureur de Zeus.

C'est qu'aux bords de Pathmos, de ses yeux voilés d'ombre,
L'adolescent qui meurt frère de Prometheus
Brave l'ivresse au cœur l'astre orgueilleux qui sombre.

EUDYMION

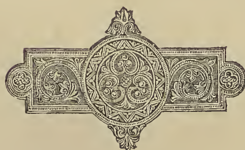
Près du seuil odorant des taillis de cytise,
Sous le dôme du cèdre aux paisibles rameaux,
Eudymion module aux frêles chalumeaux
D'un rêve intérieur l'amoureuse hantise.

Ses yeux ne quittent plus le lointain qui s'irise
Et, tenant en ses doigts les sept tubes jumeaux,
L'adolescent divin, oublieux de ses maux
Semble évoquer une âme au souffle de la brise.

Or, tandis que le chant dans le calme du soir
Monte comme l'encens d'un mystique ostensoir,
Voici qu'en des frissons de chair pâle et nacrée

Lente et voluptueuse et du ciel émergeant
Phœbé vient, par la nuit sa complice sacrée,
Aux lèvres du berger mettre un baiser d'argent.

Paul Berret de Vernas.



A UNE JEUNE FILLE



Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents...
Victor Hugo. - Les Orientales.

De grâce, de fraîcheur et d'amour couronnée,
O fille, te voilà dans ta seizième année.
L'avenir t'apparaît tout rose, n'est-ce pas ?
Un grand tapis de fleurs se trouve sous tes pas.
Le destin ne saurait se montrer plus aimable.
Quelque chose de grand, de doux, d'inexprimable,
Habite en toi. Dus-tu vivre dans un taudis,
Tu n'en serais pas moins comme en un paradis.
Par un matin d'avril, en voyant les pervenches
Ouvrir leur œil d'azur sous le dôme des branches,
En écoutant chanter les oiseaux, en voyant
La source s'en aller d'un air plus souriant,
En voyant s'agiter, comme de vastes ailes,
Sous le jeune zéphyr, les frondaisons nouvelles,
En aspirant l'air pur plein d'exquises senteurs,
En admirant partout des attraits enchanteurs,
Quelque chose est venu s'emparer de ton être.
Depuis un sentiment inconnu te pénètre :
Ton sort n'est plus le sort tranquille d'autrefois ;
Un rien te fait rougir ; un rien trouble ta voix.
Vers l'azur, une force incessamment t'élève ;
Ton esprit, pour voler, prend les ailes du rêve.
L'amour te tiendra-t-il tout ce qu'il te promet ?
Oh ! va, je serai franc. Le doute ne permet
A cette question de répondre. N'importe,
Prends ce que le présent en souriant t'apporte,
Et si tu dois, plus tard. par là même souffrir,
Jusqu'à verser des pleurs et désirer mourir,

Dis-toi que tu connus le bonheur... A cette heure,
Le plus léger chagrin, en passant, ne t'effleure.
Sois reine : la beauté t'élève à son pavois ;
Sois tout ce que tu veux... O fille, je te vois,
Toute resplendissante et pudique en tes voiles,
Sous un portique d'or, devant un champ d'étoiles !

ADRIEN GILLOUIN.



CHANSON BACHIQUE (1)



REFRAIN

VÉTÉRANS ! vieux amis, au bout de la carrière,
Faisons un doux effort avant de nous quitter,
Chantons un gai refrain, vidons encore un verre,
C'est un devoir pressant dont il faut s'acquitter.

1er COUPLET

A table, il m'en souvient, durant notre jeunesse,
Nous étions tous vaillants, jamais mis en échec ;
Les flacons défilaient, sans redouter l'ivresse.
Nous en mettions souvent des douzaines à sec.

(1) Chantée par l'auteur au banquet des conscrits de 1855 fêtant le quarantième anniversaire de leur tirage au sort.

2e

Cet heureux temps n'est plus, en vain on le regrette,
Nous devons profiter de nos derniers beaux jours,
Et, pour nous divertir, faire parfois risette
A quelque vieille fiole, à nos chères amours.

3e

Donc ! en nous résignant à notre déchéance,
Il faut se réjouir, puisque pour nous le sort
Se montre favorable, et, que notre existence
S'écoule doucement jusqu'au seuil de la mort.

4e

Mais avant d'arriver à la dernière étape,
D'entre nous, c'est certain, plus d'un ne viendra plus
Renouveler ici cette joyeuse agape ;
Tant pis ! amusons-nous avant d'être perclus.

5e

Parlons un peu du moins de nos vieilles fredaines,
De ces moments heureux qui firent tant plaisir ;
Ne pouvant plus compter sur de bonnes aubaines,
Jouissons du passé par le doux souvenir.

6e

Evoquons cette époque, où notre chère France
Etait pleine de gloire, où chacun l'enviait ;
Quel bonheur ! si bientôt, comblant notre espérance,
De nouveau la Fortune en plein lui souriait.

7e

Enfin ! pour terminer dignement cette fête,
Envoyons un salut aux conscrits de vingt ans,
Souhaitons-leur la chance, et qu'ils lèvent la tête
Comme nous à soixante, et qu'ils soient bons vivants.

Ernest Sibour.

LES CAVES



A Monsieur le marquis de la Tourrette.

> J'ai vu bien des révolutions, et, toujours après l'histoire, j'ai vu des centaines de Jean Piteux sortir des caves en criant : C'est moi qui ai tout fait. Et ils ont raison puisqu'on les croit.
>
> Paul Féval.

Dans les mornes sous-sol où dort l'insecte noir,
Où court le hideux mille-pattes
Où le valet craintif se hâte, croyant voir,
Des salamandres écarlates ;

Dans ces réduits visqueux où l'on entend les bruits
Que fait l'araignée affairée
Traînant hors de son piège un informe débris
De quelque mouche dévorée ;

Dans les caves sans air, au sol boueux et froid,
On sait que le poltron habile
Se cache bien souvent, tremblant et plein d'effroi,
Quand hurle la guerre civile.

Et tant que le canon vomit ses noirs boulets
Contre la haute barricade,
Tant qu'un peuple se rue à l'assaut des palais,
Tant que dure la fusillade,

Tant que ta forte voix, ô foule des faubourgs !
Mugit, semblable à la tempête,
L'homme caché se tait sous le poids des cris sourds,
Qui s'amoncellent sur sa tête.

Quand cesse le carnage aux terribles échos
Quand finit la grêle des balles.
Quand ne bondissent plus les effrayants cahots
Des affûts grinçant sur les dalles,

Chaque habile poltron alors sort de son trou,
Sans bruit, se traînant à plat ventre;
Vers le haut soupirail il allonge le cou,
Puis se léve debout dans l'antre.

Quelques heures après, au forum étonné,
S'écrase la foule stupide
Qui ne compte jamais le sang qu'elle a donné
A boire à la discorde avide.

Elle trépigne d'aise et brandit des chapeaux :
Adossés contre une muraille,
Quelques pitres ont dit, du haut de leurs tréteaux,
Qu'ils avaient gagné la bataille.

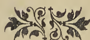
Et la foule bernée, hélas ! ne sait pas voir
La face d'impudeur pétrie
De ces menteurs, foulant pour monter au pouvoir,
Le cadavre de la Patrie !

Ils osent haranguer ces fuyards du combat,
Avec des gestes de statue,
L'émeute aux haillons noirs qui vaillamment se bat,
Et meurt bien mieux qu'elle ne tue.

C'est après le danger qu'ils singent les héros.
Comme ils savent jouer leurs rôles,
Comme ils flattent les gueux aux gros cous de taureaux
Qui les hissent sur leurs épaules !

Et comme aux temps des Francs, alors que mille voix
Acclamaient les chefs les plus braves,
On voit de rudes bras portant sur le pavois
Des lâches qui sortent des caves !

Henri BOSSANNE.



NOUS REVIENDRONS



A Mlle J. E.

Mignonne ! rentrons au logis !
L'aurore de ses doigts rougis
Sur nous épanche
Ses premiers feux ; — et lentement
La lune efface au firmament
Sa corne blanche ;

Viens ! - Par là-bas, vers l'Orient,
Le blond soleil en souriant
Déjà se lève...
Le nid de plume où sont blottis
De la mésange les petits
Sort de son réve ;

Déjà, pour s'enivrer des pleurs
Que distille aux dormantes fleurs
L'aube vermeille,
Près de nous se pose en tremblant
Sur la coupe d'un œillet blanc
L'active abeille ;

Par le vallon tout embaumé
Du parfum des brises de mai
Vois l'hirondelle
Chasser l'insecte en voltigeant,
Ou dans l'onde aux reflets d'argent
Baigner son aile ;

Du grand réveil le bruit confus
Monte des champs, des bois touffus
Et du village...
Déjà, par le sentier lointain,
Les fermiers, au clair du matin,
Vont à l'ouvrage...

Si, par hasard, on écoutait
Ta douce voix qui me contait
Ces belles choses ?...
Gardons pour nous notre secret ;
Fuyons le regard indiscret
Même des roses !...

Sous sa mantille de velours,
La nuit cachait de nos amours
L'étrange ivresse...
Nous reviendrons ce soir encor
Prolonger notre rêve d'or,
Notre caresse...

Joseph MICHEL.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



LA SÈVE



Un souffle a traversé l'espace,
Tiède comme un rayon de Mai,
Et sous cette haleine qui passe,
Bourgeons et grains tout a germé.
Le sein de la nourrice auguste
Se gonfle et vient de tressaillir
Et de sa mamelle robuste
La sève ardente va jaillir.

Laissez-la courir dans vos veines,
Sapins aux sonores rameaux !
Et vous aussi solides chênes,
Vous peupliers et vous ormeaux !
Elle mettra sous votre écorce
Comme un sang plus jeune et plus pur,
Et vous irez en pleine force
A la conquête de l'azur.

La Sève c'est le sang des arbres,
Le sang de l'herbe et de la fleur.
Les vieux troncs dûrs comme des marbres
S'attendrissent à sa chaleur.
C'est elle qui fait les ramures,
Où se berçent les nids soyeux
Qu'Avril vient emplir de murmures
De frissons et de cris joyeux.

C'est la sève qui met aux treilles
Ces raisins doux et veloutés
Qui par les sonores abeilles
Avec ivresse sont goûtés.
C'est elle qui rit dans nos verres,
Quand la mousse du vin nouveau
Vient dérider nos fronts sévères
Et nous met sa flamme au cerveau.

C'est la sève qui met aux lèvres
Des femmes ces tons embrasés
Que dans les amoureuses fièvres
On avive avec des baisers.
Allez, lorsque la sève monte,
Jeunes amants, allez nombreux,
De vos baisers perdre le compte
Dans le frais des taillis ombreux !...

C'est la sève au cœur du poète
Qui met la strophe au vol puissant
Et fait de sa lyre muette
Sortir l'hymne retentissant.
Tant que la branche n'est pas morte,
Tant que le cœur peut palpiter,
Plus que l'hiver la sève est forte :
Elle fait fleurir et chanter.

Ernest CHALAMEL.



LE SENTIER



SONNET IRRÉGULIER



Je connais un sentier, sombre et mystérieux,
Bordé d'herbe et de fleurs, où l'abeille butine.
Un jour, un crapaud vert qu'effleura sa bottine
Fit l'enfant se pâmer de dégoût sous mes yeux.

Je n'avais pas vingt ans et n'aimais qu'elle au monde,
Et posai sur sa bouche un baiser amoureux.
Puis j'écrasai du pied le batracien immonde;
Et j'en eus du regret lui devant d'être heureux.

Toujours, quand j'y repense à présent, je regrette
D'avoir été méchant et d'avoir été bête :
N'ayant pris qu'un baiser, en pouvant prendre deux.

Et puis je donnerais les bosquets de Versailles
Le Petit Trianon, son lac et ses rocailles
Pour cet étroit sentier, sombre et marécageux.

Léon BARRACAND.



VISIONS D'AUBE



J'ai vu l'astre émerger d'une cîme lointaine,
A ses feux, s'embraser l'espace autour de moi,
Pendant que s'enfuyait l'ultime ombre incertaine.
Tout semblait palpiter d'émoi.

J'ai revu la nature, à l'instant du mystère,
S'animer sous l'ardente et divine chaleur,
Du puissant ruminant à l'humble ver de terre,
Du vieil arbre à la jeune fleur.

J'ai vu l'âpre réveil des êtres et des choses,
Leur éblouissement devant tant de clarté,
Où déjà s'énivraient les richesses écloses
En cette aube de volupté.

J'ai vu le sol baigné par des flots de lumière,
Les ruisseaux reflèter l'azur du firmament,
Il n'est rien comparable à cette heure première,
Eternel renouvellement.

Sur leur tige j'ai vu — chaque feuille irisée —
Les pétales des fleurs briller, purs diamants :
Phébus, en s'abreuvant aux gouttes de rosée
Y met de vifs scintillements.

Des prés, des bois, j'ai vu de légères buées
S'élever lentement, s'épandre en le ciel clair,
Sans voiler son éclat, diaphanes nuées
Qui s'évanouissent dans l'air.

J'ai vu le mouvement de la paisible ferme
Renaître avec sa simple et rustique vigueur,
Les grands bœufs s'avancer d'un pas robuste et ferme
A la voix rauque du piqueur.

Mais que n'ai-je pas vu dans ces scènes sublimes,
Où Pan, le seul vrai maître, érige ses autels ?
J'ai vu, compris combien sont faibles et minimes
Les conceptions des mortels.

Alfred de Gruchy.



PREMIER DEUIL



(Mention très honorable. — Sujet imposé)



3e section 14e concours



Hélas ! si j'avais su !
(H. Moreau).

Pourquoi chantez-vous, gais oiseaux ?
Pourquoi murmurer, doux ruisseaux
Dans la vallée ?
Pourquoi les concerts des beaux jours,
Quand mon âme gémit toujours
Inconsolée ?..

Pour moi tous les accords joyeux,
Pour moi les sourires des cieux
N'ont plus de charmes ;
Car elle n'est plus là, ma sœur,
Et je ne trouve de douceur
Que dans les larmes !

Je la demande à tout écho,
Dans le vallon, sur le coteau
Recouvert d'ombre.
Rien... c'est une feuille tombant,
C'est un oiseau se dérobant
Dans le bois sombre...

O ciel, que me fait ton azur,
Que me fait ton éclat si pur,
Fleur éphémère...
Quand je la cherche, si jamais
Je ne vois celle que j'aimais
Comme une mère ?...

Elle se mêlait à mes jeux,
Et nous nous en allions tous deux
Cueillir la rose...
Elle embellissait tous mes jours ;
Et, loin d'elle, j'étais toujours,
Toujours morose.

Elle avait vu les tendres fleurs
Dix-huit fois mettre leurs couleurs
Aux bois de mousse.
S'était mon ange radieux.
Ses traits : oh ! combien gracieux,
Et sa voix douce !...

L'amour jalousait ce trésor,
Et tressait pour ses cheveux d'or
Une couronne,
La blanche couronne d'hymen ;
Car on doit me ravir demain
Ma sœur si bonne !...

Pour elle son heureux amant,
Qu'il a rêvé d'enchantement
De douces choses !...
Sous l'azur des cieux éclatants,
Que leur chemin sera longtemps
Fleuri de roses !...

Lieux connus d'elle, ombrages verts,
Taisez maintenant vos concerts
Pour moi sans charmes :
Ne savez-vous pas que ma sœur
A fui, que je n'ai de douceur
Que dans les larmes?...

Elle a fui pour un autre bord !
Oiseaux, pleurez; pleurez son sort,
Voix de la brise !
Oh ! qui consolera mon deuil ?
Funèbre amant, c'est le cercueil.
Qui me l'a prise !...

Marie Praz.



LA PREMIÈRE AUMONE



A Monsieur le docteur Contamin.

Tête blonde comme l'aurore,
Eclipsant l'épi de froment ;
Œil vif qu'un pur regard décore,
Et bleu comme le firmament.

Front où l'on voit le doux mélange
De rose, de lis, de rayon,
Et que chaque nuit baise l'ange
Pour en éloigner le sillon.

Joue arrondie et veloutée,
Teint dont le Printemps est épris...
Bouche par les grâces dotée
Des fines perles et des ris...

Corps dans lequel tout est volage,
Vrai papillon et vrai lutin,
Auquel cela sied bien, son âge
Etant à peine à son matin...

C'est plutôt l'ange que la femme :
Car rien n'arrête encor ses yeux,
Car dans ses songes d'or son âme,
La nuit, remonte encore aux cieux...

Car les soucis de la toilette,
De la promenade et du bal,
Laissent encor sa jeune tête,
Jouir d'un calme sans égal.

Hier soir, pensant, près de sa mère,
Aux jeux, aux ris du lendemain,
Elle voit un octogénaire
Dans la maison tendre la main.

Ce vieillard se trainait à peine
Appuyé sur un lourd bâton ;
Mais il venait chaque semaine,
Le fruit de sa course étant bon...

Dans cette main ridée et jaune,
La belle enfant, d'un air joyeux,
Dépose sa première aumône,
Rougit et baisse ses beaux yeux.

Et l'ange gardien de la terre
Crie à la céleste cité :
Un être en moins pour la Misère,
Un de plus pour la Charité.

Jean Sarrazin.



LILAS BLANCS, LILAS BLEUS



A M. Gabriel Monavon.

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez, car tout radieux
Le soleil embrase la nue :
C'est le Printemps ! hôte joyeux
Paré de bijoux précieux !...
Et pour fêter sa bienvenue,
Entr'ouvrez vos boutons tremblants
O lilas bleus, ô lilas blancs !

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez, dressez vers les cieux
Vos minuscules cassolettes
Où fume un encens capiteux.
Fleurissez pour les amoureux :
Que vos parfums troublent leurs têtes, ---
Complices de baisers brûlants, ---
O lilas bleus, ô lilas blancs !

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez pour les malheureux,
Car vos bouquets sont les oboles
Qui chassent la faim de chez eux ;
A leurs doigts pâles et frileux
Ne flétrissez point vos corolles.
Sachez toujours plaire aux passants,
O lilas bleus, ô lilas blancs !...

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez pour celles, pour ceux
Qui vous aiment et que l'on aime ;
Pour porter chaque jour nos vœux

A ces cœurs pleins d'un charme heureux,
Fleurissez, refleurissez même!
Vivez un éternel Printemps,
O lilas bleus, ô lilas blancs!

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez aux sentiers ombreux
Qui de ma vie ont vu l'aurore;
Là-bas, sous vos rameaux nombreux,
Vous abritiez mes ris, mes jeux :
A ce nid fleurissez encore,
-- Mais pour d'autres petits enfants, --
O lilas bleus, ô lilas blancs!...

O lilas blancs, ô lilas bleus,
Fleurissez encore aux doux lieux
Où j'ai connu l'amour... Des larmes
Malgré moi me viennent aux yeux
Quand je songe à ce temps trop vieux!...
-- Pour me rendre un peu de ses charmes,
Fleurissez comme à mes vingt ans,
O lilas bleus, ô lilas blancs!...

Alexandre Michel.



L'ABANDONNÉ

SOLILOQUE ÉLÉGIAQUE



A mon ami Clodion Dalbanne.

Lisant mélancoliquement une lettre :

« *Je pense à toi pendant l'absence*
« *Et te promets*
« *Que mon cœur éloigné franchira la distance*
« *Qui nous sépare et que je n'oublierai jamais.* »

Il reste pensif quelques instants.

JAMAIS !... Et c'est ainsi que jadis le mensonge
Pour la réalité me fit prendre un vain songe!
O femme! C'est ainsi que jadis je t'aimais,
Que je croyais à toi quand tu disais : Jamais !
Comme j'étais heureux quand, murmurant : je t'aime!
Dans mon âme elle sut verser le saint baptême
De l'amour ; et ma lèvre effleurait ses cheveux,
Pour me faire obéir, elle disait : Je veux !
De sa voix si lascive et si douce à mon être,
Oh! maudit soit le jour qui me la fit connaître !
De mon cœur détesté qui m'eût dit qu'un destin
Mettrait la sombre nuit si près de son matin ?
Et quand je m'endormais dans les bras de ma mère,
Enfant, si l'on m'avait montré la coupe amère,
Si vers moi l'avenir pâle étant accouru
M'avait dit : « C'est pour toi ! » je ne l'aurais pas cru !

Il continue la lecture de la lettre :

« *Ce soir j'irai vers le rivage*
« *Où tu m'as rencontrée un jour.*
« *Oh! c'est un bien triste veuvage*
« *Le temps passé loin de l'amour!* »

Je la revois encor dans mes bras, nonchalante,
Demandant un baiser à ma lèvre tremblante,
Comme un roseau léger se penchant à dessein
Je la vois se cacher la tête dans mon sein !
Fatale vision qui hante ma pensée !
Près de moi tendrement elle s'est élancée
Comme dans un étau brisant mon pauvre cœur,
Son cri d'amour s'éteint dans un rire moqueur
Comme le flot qui va s'endormir sur la grève.
En vain tendant les bras je veux saisir mon rêve
Et je comprends alors l'horrible vérité
Qui ne laisse à mes yeux que la fatalité !

Il jette les yeux sur la lettre. Un silence. Puis lentement et s'animant de plus en plus.

Triste amour qui naquis pendant un soir d'automne.
Dans les arbres mourants un souffle monotone
Lentement s'arrêtait brisé dans un sanglot.
De loin je la voyais penchée au bord de l'eau ;
Sa nappe de cristal en un parfait mirage
A son regard charmé renvoyait son image.
Je m'avançais alors près d'elle doucement...
Une étoile brillait au sein du firmament
Et je me demandais tout au fond de mon âme
Qui je trouvais plus beau de l'astre ou de la femme.
De peur de l'effrayer j'allais à petits pas,
Mais l'enfant disparut et ne m'entendit pas.
Chaque jour je partais, pauvre rêveur sauvage,
Et, pour la rencontrer, j'allais près du rivage,
Chaque soir me disant : Je parlerai demain !
Combien de fois, songeant à lui prendre la main,
A lui dire tout bas mon amour, mes alarmes,
Je m'arrêtai timide au milieu de mes larmes !
Mais un jour son œil noir voltigeant au hasard
Me découvrit au loin et surprit mon regard !
Alors je m'avançai !...
Ma voix se fit si douce,
Quand je fus auprès d'elle, à ses pieds, sur la mousse,
Que la nature, encore éveillée à demi,
Conserva son sourire au feuillage endormi ;

Mon âme trouva tant de tendresse infinie
Qu'au loin des bruits du soir la plaintive agonie
Ne s'effaroucha pas en voyant mon bonheur.
Oh ! Ce n'étais pas moi qui parlais, mais mon cœur !
Comme une vision elle était là, timide,
La lèvre frémissante et la paupière humide,
Et lorsque j'eus fini d'avouer mes amours,
Comme dans unc extase, elle éeoutait toujours !

Enfin, elle m'avait compris, bonheur suprême,
Et comme un doux lien qui meurtrit, mais qu'on aime,
Chaque soir, au moment où le soleil se meurt,
Nous revenions goûter un peu de ce bonheur !
Au lointain, les troupeaux s'en allaient après paître,
Et c'était pour nous deux une idylle champêtre
Que de voir sur nos fronts, de moment en moment,
La lune ruisseler du sein du firmament...

Trois mois passés ainsi, trois mois, une seconde,
Trois mois où j'oubliais que j'étais seul au monde.
Peu m'importait de voir les arbres dégarnis
Et les cruels autans briser les anciens nids,
Car c'était le bonheur en moi, c'était la vie !
Mon cœur s'était fermé lentement à l'envie,
L'amour n'était-il pas un soleil éternel !...

Oh ! Que le temps d'aimer est court et solennel !
Un soir je l'attendis en vain dans la bruyère,
Notre endroit favori. Le bruit de la rivière,
Ce soir, me sembla triste au souffle de la nuit;
Le vent pleurait tout bas et me parlait d'ennui,
Le ciel où circulait un sombre et froid nuage,
Les buissons frissonnants, tout me semblait sauvage !
Vaincu par la douleur et le front dans ma main,
Je dormis d'un sommeil de mort. Le lendemain
J'attendis vainement !...
O cruel eselavage !
Pourquoi m'as-tu conduit au bord de ce rivage ?
Pourquoi mon cœur est-il resté dans sa prison
Quand de mes propres yeux j'appris sa trahison ?

En la voyant au bras d'un rival, au village,
Il fallait lui cracher ton amour au visage
Et ne pas le garder comme un monstre moqueur
Pour nourrir ta misère et te ronger le cœur !
Mais non, il te sied mieux de garder ta souffrance,
O pauvre délaissé ! Méprise la vengeance !
Fais vivre son image en ton être épuisé
Et garde la saveur de son dernier baiser !
Car, si le désespoir vainc ton âme abattue,
Songe qu'il est bien doux de chérir ce qui tue !

Georges Castel.

12 décembre 1895,
Minuit.



BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



Accords plaintifs. — Poésies par Maria Court, d'Aiguebelle. Plaquette in-18, Nice, 1896.

L'intéressante Muse qui nous fait entendre sa voix touchante et ses *accords plaintifs* appartient à notre région bien que son recueil ait été édité à Nice ; elle est originaire des Hautes-Alpes. Elle mérite ainsi notre sympathie à un double titre ; pour son talent d'abord, et ensuite à raison de son origine Dauphinoise.

On devine aisément à l'intitulé de son modeste recueil qu'il s'agit d'un de ces bouquets de fleurs poétiques que l'élégie humecte de ses larmes. On a dit, en effet, de notre Muse, qu'elle est le poète de la douleur. Elle a longuement souffert, elle souffre encore ; mais rien n'altère sa douceur résignée, et l'on aime à voir rayonner autour d'elle la poésie consolante.

Son exemple a été une démonstration vivante de cette vérité, que, pour certaines âmes élevées, délicates et sensibes, la souffrance noblement supportée, est une source féconde de hautes et tendres inspirations. Les épreuves de la vie, les déceptions, les désillusions, les luttes d'ici-bas, sont un aiguillon puissant, dont l'effet, dans ces âmes d'élite, se traduit souvent en vibrations pénétrantes et harmonieuses.

Les poésies élégiaques de Mlle Maria Court, d'Aiguebelle, empreintes d'une émotion vive et profonde, répondent bien aux préceptes édictés sur la matière par l'auteur de l'*art poétique* :

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie...
. . . .
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez...

Notre Muse n'a eu qu'à se frapper le cœur pour en faire jaillir une pure source de larmes, et ses accents émus et vibrants ont montré que son âme est faite de tendresse et de mélodie.

C'est là le privilège et le don. Il faut reconnaître, en effet, qu'au dessus de toutes les qualités qui peuvent distinguer les productions de l'esprit, il en est une qui les surpasse toutes, c'est le don de l'attendrissement... « Celui qui sait attendrir, sait tout », a dit Lamartine. Et le grand poète développant sa pensée, a ajouté : « L'écrivain qui arrive aux larmes, arrive à tout... Le « pathétique est en un sens le sommet du génie ! Le didactique « n'est qu'une leçon ; l'épique n'est qu'un récit ; le lyrique n'est « que de l'enthousiasme ; mais le pathétique, c'est le cœur !... »

Notre Muse a mis tout son cœur dans ses vers, et c'est pour cela que ses vers touchent et attendrissent.

Non seulement elle a le don de l'attendrissement; elle a également le don de la mélodie. En veut-on un exemple ? qu'on lise la petite pièce suivante qu'elle a intitulée *Ma Muse*, et que nous citons à cause de sa brièveté et de sa grâce :

Fille du ciel, la Muse blanche,
En mon âme vient se poser,
Comme l'oiseau sur une branche,
Comme l'amour dans un baiser...

Comme au sein d'une fleur éclose,
S'épanche la rosée en pleurs,
Comme se cache dans la rose,
L'insecte aux brillantes couleurs...

Comme sur le sein d'une femme
Le petit enfant gracieux,
Ou comme l'étoile de flamme,
Dans le limpide azur des cieux...

Comme eux, elle va, vient, s'envole,
Et chante et pleure tour à tour ;
Mais son regard qui me console
Est une étincelle d'amour !...

Est-il rien de plus charmant, de plus frais d'inspiration et en même temps de plus mélodique que ce petit morceau ? On dirait un chant de rossignol noté au passage.

Les vers de Mlle Maria Court d'Aiguebelle, se recommandent ainsi par les plus aimables, les plus douces et les plus pénétrantes qualités. Dans sa modestie, qui est pour sa pensée une grâce de plus, l'auteur ne les a donnés que comme de simples *accords*. Mais nous croyons que ces *accords* suavement *plaintifs* sauront enchanter les âmes et trouver des échos attendris dans tous les cœurs.

Gabriel MONAVON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



PAGES D'ALBUM



Pour Mlle Emilie Robida.

Un jour la jeune rose
Dit au vieux saule en pleurs :
« Feuille ou fleur, vers ou prose,
Donne-moi quelque chose,
Arbre aux rameaux parleurs ;

« Quelque chose de tendre,
De doux et de vainqueur,
Que mon âme aime entendre
Et que je puisse étendre
Alentour de mon cœur ;

« Quelque chose qui vibre
Et qui berce à la fois,
Un chant dont le vol libre
M'émeuve en chaque fibre
Et monte avec ma voix.

« Un chant comme Toulouse
En écoutais jadis,
Dont l'allure andalouse
Fasse Isaure jalouse
Et jaloux Amadis.

« Un trhène d'Ionie,
Echo du temps défunt,
Plein d'extase infinie,
Et qui soit harmonie,
Miel, lumière et parfum !

« Un chef d'œuvre de grâce
Comme en a vus l'Ida
Comme ceux que retrace
Ce roi de pure extrace,
Qu'on nomme Robida ! »

-- Mais tout alla de sorte,
Que l'arbre, vain parleur
Pour qui tout songe avorte
N'eut qu'une feuille morte
A donner à la fleur !

Fabre des Essarts.



SONNET



A Amédée Coste.

Vous êtes ma pensée et vous êtes la flamme
Que l'amour un matin alluma dans mes yeux !
Laissez-moi vous aimer, et le dire, madame,
Aux fleurs des champs ! aux flots des mers ! aux vents des cieux !

La poésie ardente illumine mon âme
Laissez-moi vous chanter l'hymne mystérieux
Que tout poète chante aux genoux d'une femme
Ivre d'amour, mourant d'ivresse radieux !...

Elle dit de sa voix d'argent pleine de charmes :
« Je ne vous aime pas, que m'importe vos larmes ?
Ne m'embarrassez pas d'inutiles amours ;

Chanter est ridicule et souffrir est folie ! »
— Quoiqu'à ces mots cruels, j'aie abhorré la vie
Depuis, mon ami, j'aime et je chante toujours !

Auguste Gillouin.



LA VIERGE AUX ROSES



A Rosemonde.

Seize ans vous couronnent de roses :
Toutes les grâces du printemps
Sur vos jeunes traits sont écloses,
Comme des bouquets éclatants...

Vous avez la rose à la joue ;
Et chacune offre tour à tour
Une chaste touffe où se joue
L'innocence près de l'amour.

On dirait, vierge ravissante,
Que vous avez en même temps
La fraîcheur de l'aube naissante,
Le vif coloris du printemps !

De votre front nul pli morose
N'altère l'heureuse candeur,
Et votre bouche est une rose
Où s'épanouit la pudeur !

Le ciel vous prête ce sourire,
Dont il éclaire un jour vermeil ;
La joie en vos regards respire
Fleur charmante ivre de soleil.....

Ainsi les roses printanières
Sur vos attraits à leur matin,
Règnent radieuses et fières,
Et leur souffle est dans votre sein.....

Et votre beauté qui se lève
Comme un doux rayon dans l'azur,
A la teinte rose d'un rêve
Souriant au fond d'un cœur pur !

Gabriel Monavon.



LA VOIX DES EAUX

DIALOGUE ENTRE L'ISÈRE ET LE DRAC



L'ISÈRE

O mon frère le Drac, d'où te vient ta colère?
Une hostilité sourde est au fond de tes eaux;
Je crois à ton approche entendre un bruit de guerre
Tes sonores galets font peur à mes roseaux.

N'es-tu donc plus heureux, errant célibataire,
De rencontrer ici ta serpentine sœur ?
Et la rivière souple au torrent solitaire
N'offrirait-elle plus ni charme ni douceur ?

Trouverais-tu moins beau notre pélerinage
Des grands monts paternels vers un grand fleuve pur,
Quand les deux voyageurs tout le long du voyage,
Marchent sur le tapis que font les prés d'azur ?

Nous avons pour berceau la neige, pour domaine
Le vieux pays gaulois des Allobroges roux,
Et pour tombe le Rhône à l'onde souveraine;
Que te faut-il de plus, et d'où vient ton courroux?

LE DRAC

Des hommes!... Ma sœur l'indolente,
Ne vois-tu pas ces audacieux
Dans leur escalade insolente
Assaillir nos monts et nos cieux?
Ne vois-tu pas tout le mystère
De la montagne solitaire

Souillé par les fils de la terre ?
Et n'entends-tu pas, ô ma sœur,
Les bataillons de ces pygmées
Vers les chastes neiges aimées
Sur un monstre aux noires fumées
Pousser leur flot envahisseur ?

Allons-nous donc courber l'échine
Sous ces profanes conquérants ?
Le sifflement d'une machine
Brave la chanson des torrents.
De Grenoble jusqu'à La Mure,
Ils ont remplacé le murmure
De mes vagues sous la ramure
Par quelque roulement hideux ;
Mais tous ces chemins arabesques.
Dessinés comme autant de fresques
Au bord de mes gouffres dantesques
C'est un jouet bien hasardeux.

Gare à ma vengeance hautaine !
Ils ont de plus et coup sur coup,
De Vizille jusqu'à Fontaine,
Jeté quatre ponts sur mon cou.
C'est trop de colliers, par Hercule !
Je dis à l'homme minuscule :
Devant moi le Dragon, recule,
Ou, je le jure, le Dragon
Dans son ressentiment superbe,
Justifiant le vieux proverbe,
Emportant la tour avec l'herbe,
Mettra tout Grenoble en savon.

L'ISÈRE

On connait les défis du Dragon débonnaire,
Il se fâche très fort, menace très haut, mais,
Si son fracas ressemble au fracas du tonnerre,
Son tonnerre est de ceux qui ne tombent jamais.

Heureusement. D'ailleurs, pourquoi punir les hommes?
Contre nos visiteurs, pourquoi tant s'indigner?
Nous avons la verdure et la fraîcheur; nous sommes
Le grand bain salutaire. Ils viennent s'y baigner.

La plaine a le désir des montagne neigeuses,
Non pour les conquérir, mais pour les admirer;
Et les hommes parfois, dans les cités fangeuses,
Rêvent du pur torrent : ils viennent s'y mirer.

Et leurs âmes sans paix et leur mal sans ressource
Cherchent le médecin qui peut les secourir,
Et la grande Nature est la suprême source,
La Purificatrice : Ils viennent s'y guérir.

LE DRAC

Je vois leur profil, non le nôtre,
Tous ces déserteurs de salons,
Qui trouvent en toi leur apôtre,
Qu'apportent-ils à nos vallons?

L'ISÈRE

La richesse!... Sans doute aux riverains des plaines
Nous prodiguons les foins à large andain fauchés;
Mais le dur montagnard n'a jamais les mains pleines
Et du pic frappe en vain les stériles rochers.
Veux-tu que le plus pur soit le plus misérable!...
Laisse donc l'étranger venir à l'indigent,
Et permets que le riche, échange désirable,
Emporte un peu de vie, apporte un peu d'argent.

LE DRAC

L'argent, prends garde à la souillure...
Ne sais-tu pas que ce métal
Est trop souvent la graine impure
D'où germe la tige du Mal?

L'ISÈRE

Oui, quand on le mendie, ou lorsque illégitimes
Les écus en monceaux s'entassent par le vol!
Mais ces procédés là sont ignorés des cimes.
Probité! C'est la fleur de notre alpestre sol.

Et si quelqu'un s'incline ici, c'est le cortège
Des lointains voyageurs accourus jusqu'à nous,
Car nul ne peut monter au trône de la neige
Sans commencer d'abord par plier les genoux !

Et nul ne met le pied sur la terre où nous sommes
Sans saluer très bas sa double royauté :
Porteuse des grands monts, nourrice des grands hommes,
Ceux-ci faisant sa gloire et ceux-là sa beauté !

Ne dédaigne donc plus les humains et leur œuvre,
Car le monstre machine ou le monstre vagon
Sait lutter de souplesse avec moi la couleuvre,
Sait lutter de vitesse avec toi le dragon.

Nous avons l'horizon, mais l'homme a la Pensée.
Et quant aux quatre ponts dont plus haut tu parlais,
J'en porte plus que toi, sans en être blessée !
Sur mon corps onduleux ce sont des bracelets.

Car il est des colliers qui ne sont pas des chaînes.
Ami plus d'égoïsme, et plus d'orgueils étroits,
Science, poésie et nature ! trois reines,
Qui veut les séparer, les dessert toutes trois.

Autrefois, il est vrai, la divine Nature
Fermait jalousement ses temples aux regards ;
Mais de ses bras vaillants l'humaine créature
Brisa toute barrière et dompta tous remparts.

Et l'ère des cloisons est désormais finie ;
Tout se découvre à tous, plus de nuit sur les yeux ;
Et dans le monde immense une immense harmonie
Joint l'homme aux flots, les flots aux monts, les monts aux cieux.

Et l'homme va montant aux montagnes sublimes
Losque nous descendons au large Océan bleu,
Mais l'infini des mers, ou l'infini des cimes,
C'est toujours un chemin guidant au même Dieu.

Emile Trolliet.

VOIX DANS L'ESPACE



Toi qu passes, toi qui doutes,
Cœur navré d'un souvenir
Poursuis, sur nos blanches routes,
Le consolant avenir.
N'accuse pas la lumière
Et ne maudis pas l'amour.
Pour une idole en poussière
Que de dieux naissent au jour !
La nature est maternelle :
Elle apporte incessamment
A toute angoisse cruelle
Un divin apaisemcnt.



PAGE D'ALMANACH



Assis au tournant de la route.
A l'ombre d'un gai cabaret,
Tout en buvant son vin clairet,
Ému, le voyageur écoute
Un simple et douloureux récit
Que l'hôte fait, qu'ensuite il lit.
En provençal, — page fanée
D'un almanach de l'autre année :



LE « CAPELAN »

(Sur le poème de R. A. Roumanille)



La vieille aura bientôt achevé de scuffrir.
Le bon Dieu la vient voir, pour l'aider à mourir.

Sur la table on a mis et la Croix et la Vierge,
Et devant le saint Christ on allume un grand cierge.

Et la clochette sonne. — Entre le Capelan.
C'est son fils.— Et des pleurs mouillent son surplis blanc.

Tous sont agenouillés, ami, voisin, voisine,
Devant Dieu découvert le pauvre homme s'incline.

Il est tout chancelant, et des larmes encor
Tombent de ses yeux clos sur le ciboire d'or.

Le cœur gonflé de sang, il se penche, il présente
Le pain qui doit nourrir l'âme de la mourante.

Il dit les mots sacrés, puis, étendant la main,
Il tombe et meurt d'un coup sur son dernier *Amen.*

Louis Gallet.



LA MADONE D'HÉBERT

ENGUIRLANDÉE D'ÉTOILES DES GLACIERS



A mon parent Jules Carvin,
qui me l'a offerte.

Les blanches *Edelweiss* entourent son image,
Comme pour honorer l'Etoile des grands cieux,
Elle est douce à nos cœurs, elle est belle à nos yeux ;
Souvent, pauvre poète, elle a mon humble hommage.

C'est du livre de l'Art une immortelle page,
Le chef-d'œuvre d'un peintre illustre et glorieux,
Qui n'a pas craint d'unir à la foi des aïeux
Le talent qui doit être admiré d'âge en âge.

Ces fleurs des monts altiers, bijoux du Dauphiné,
Eloignent le malheur d'un toit infortuné,
Elles ont, paraît-il, une heureuse influence.

Alors, il en faudrait avoir dans tous logis ;
Leur frais bouquet serait l'amulette de France,
Et tous les citoyens deviendraient assagis.

Adèle Souchier.



CE QU'EST TON AMOUR



A mon idéal.

Ton amour est pour moi le rayon de soleil
C'est du chant de l'oiseau la sublime harmonie,
C'est le parfum des fleurs au calice vermeil,
C'est mon plus pur bonheur, mon extase infinie !

C'est de mon cœur meurtri le timide réveil,
C'est le timbre sonnant l'heure sainte et bénie,
C'est l'étoile qui brille au milieu de mon ciel,
C'est le calme rendu, c'est la douleur guérie.

Ami, garde-le moi puisqu'il est chaste et pur :
Laisse-le resplendir dans le plus clair azur
Afin qu'il ne soit point visité par l'orage.

Ou bien je lui ferai pour le conserver mieux,
Une place choisie, un nid mystérieux,
Et c'est là, dans mon cœur, qu'il trouvera sa cage.

Marie Réséda.



SUR LE CALVAIRE



Au poète Emile Trolliet.

QUAND le monde, en son ignorance,
S'effondre dans l'iniquité,
Dieu prend pitié de sa souffrance;
Avec l'amour et l'espérance
Il lui fait une vérité.

Puis, tirant des ombres de l'Etre
Un être investi de ses dons,
Il l'envoie au monde apparaître,
Comme un frère, non comme un maître,
Et les mains lourdes de pardons.

Le monde étonné ne peut croire
Celui qu'il n'a point attendu;
Ingrat, il l'immole à sa gloire;
Mais la victime expiatoire
Renaît Dieu du sang répandu.

Son sacrifice purifie
Même les sacrificateurs,
La mort d'un Dieu, c'est de la Vie!
L'aveugle qui le crucifie
Voit plus de ciel sur les hauteurs.

Ce fut ta mission sévère
O galiléen radieux,
Qui fis couler sur le Calvaire
Pour nous abreuver à plein verre,
Le vin miséricordieux!

Tu fus le Verbe salutaire
Par qui Dieu refit l'Unité!
Car il fallait pour que la terre
Se vît en toi, que ton mystère
Sourit à notre infirmité.

On dit que l'humaine justice,
T'enchaînant à deux scélérats,
Voulait qu'au milieu du supplice
Ils te nommassent leur complice,
Mais toi, tu leur ouvris tes bras.

Eh bien, regarde, Christ!... Nous sommes
Plus tremblants que ces deux voleurs.
Le monde est ténébreux. Les hommes,
Du fond de leurs tristes Sodomes,
Elèvent vers toi leurs douleurs!

Déjà gronde la prophétie
Par la voix de l'oracle humain...
Et la Sibylle balbutie
Ton nom qui la trouble, ô Messie,
C'est qu'elle te priera demain!

Aux clartés de l'aube première
Fais que ton peuple résigné
Change sa route coutumière :
Sur les chemins de la lumière
Nos pieds n'ont pas encor saigné.

Sauveur dont le Verbe demeure,
Du moins laisse nous espérer
Que la Justice aura son heure,
Puisque l'Amour ne nous effleure
Que pour nous apprendre à pleurer!

Paul Bouvier.



LE MAL INGUÉRISSABLE



Ayant vidé la coupe, hélas! jusqu'à la lie,
On se croit las de boire, on le dit, sans mentir;
Mais la soif qui semblait à jamais abolie,
Se fait, le lendemain, plus que jamais sentir.

Quand on cesse d'aimer, on croit que l'on oublie,
Le moindre souvenir, on veut l'anéantir;
Mais quoique nous fassions, l'incurable folie
Ronge notre cervelle et n'en peut plus sortir.

Malgré la lourde chute où croula mon extase,
Malgré la trahison, et le fiel et la vase,
Et l'éternel regret de mon bonheur d'un jour;

Malgré mon trop beau rêve envolé sans retour:
— Ainsi que le parfum reste aux parois du vase,
Mon cœur a conservé le goût de ton amour!

Henri Second.



LES HEURES TRISTES



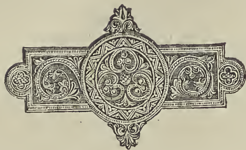
A M. Roux Saint-Paul, président du Tribunal de Montélimar (Drôme).

Il est des heures ou la vie
Pèse comme un fardeau bien lourd !
Où pour l'âme hélas ! asservie
Tout est muet, inerte et sourd.
Où la douleur vive s'éveille,
Où le parfum quitte la fleur,
Où l'or perd sa couleur vermeille,
Où le soleil perd sa chaleur ;
Des heures de tristesse amère,
Et de profond accablement
Où rien ne vient nous dire : « Espère ! »
Où tout pleure, où tout est tourment.
Ces heures-là d'affreuse guerre,
Ces heures d'horribles combats
Ne sonnent point pour le vulgaire ;
Son cadran ne les marque pas.
Ce sont les natures choisies,
Fleurs où germent les poésies
Qui souffrent de ces maux affreux...
Alors que les cœurs prosaïques,
Lâches. veules, obtus, iniques,
Vivent gaiement, légers, heureux.

Hé bien, que faut-il en conclure ?
Faut-il jeter au Créateur
Un cri de révolte, une injure
D'audacieux blasphémateur ?
Non : le véritable poète
Est résigné, croyant et doux,

Il sait plier sous la tempête
Sans amertume et sans courroux.
Il souffre avec un plaisir âcre...
Les épreuves, son triste lot,
Car c'est la douleur qui le sacre...
Et la douleur vient de là-haut !
Oui c'est Dieu, c'est Dieu qui l'envoie
Il ne lui donne pas la Joie.
Car les poètes ont au front
Le sceau de tristesse et de gloire !
Les cieux leur gardent la victoire,
Mais sur la terre ils souffriront.

J. JULLIAN.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



SOUFFRIR!



Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?
JOB.

A Mlle Castellan.

Mes jours se déroulent
Parmi les douleurs,
Mes pieds meurtris foulent
L'épine des fleurs.

Ma pauvre âme est veuve
Des humains bonheurs,
Ma lèvre s'abreuve
De fiel et de pleurs.

Et de vivre lasse,
Je voudrais mourir!
Mais mon cœur vivace
Préfère souffrir.

Souffrir et maudire?...
Non! souffrir, aimer,
Son mal le déchire
Sans le consumer.

Q'importe la lie
De sa coupe d'or ;
Sagesse ou folie
Il veut boire encor.

La douleur est bonne,
Mieux que le plaisir
L'épine aiguillonne
Tout noble désir.

Viens, douleur aimée,
Toi qu'a blasphémée
Mon esprit léger !
O toi qui m'élèves
Plus haut que les rêves
Du temps passager !

Ma longue agonie
Appelle un génie
Qui descend des cieux;
Et dans mon délire,
Je sens que ma lyre,
Vibre encore mieux !

Mort libératrice,
J'aime mon supplice,
Garde ton secours ;
Car loin de te suivre
Je demande à vivre
A souffrir toujours.

Maria Court d'Aiguebelle



JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ



« Discipulus quem diligebat Jesus ».
JOANN.

A mon ami Jean B.

A *Magdala*, non loin du lac de Galilée,
Où Jésus est venu prêcher dès le matin,
Dans le groupe entourant le Prophète divin,
Le plus près, dont la face est de candeur voilée ;

Au soir des solennels adieux, dans le *festin*
Où le Christ nous fit don de sa chair immolée,
Ce pur adolescent, à l'âme inconsolée,
Que longuement Jésus presse contre son sein ;

Sur le *Calvaire*, après le cri de la détresse,
Celui que le Sauveur regarde avec tendresse,
En la suprême angoisse, où son cœur s'abîmait,

A qui ce Dieu mourant va laisser en partage
Sa Mère immaculée — ineffable héritage ! —
C'est *Celui que Jésus aimait* !..,

JACQUES PRABÈRE.



SCHERZO



A l'extrêmité des salons,
Le bal, avant que nul s'assoie,
Tourne avec un frisson de soie,
Entraîné par les violons.

Que j'aime une pavane exquise
Du temps de Glücke ou de Lulli!
De votre cadre si joli,
Voulez-vous descendre, marquise?

Pâle sous vos cheveux poudrés,
Avec votre grâce parfaite,
Cette danse de cour en fête,
En riant vous me l'apprendrez.

Les héros, les seigneurs illustres,
Au mur, ne s'offusqueront pas
De vous voir esquisser des pas,
Sous l'éblouissement des lustres.

Après quelque amoureux détail,
Si votre joue est toute rose,
Pour leur cacher si fraîche rose,
Vous ouvrirez votre éventail!

*
* *

AS-TU CUEILLI LA PRIMEVÈRE?

A Françis Thomé.

As-tu cueilli la primevère?
Videz les brocs et les flacons!
Qui garde encore un front sévère?
Il neige d'odorants flocons.
Jusqu'au bord emplissez mon verre
D'un vin doux, d'un vin qu'on révère.
As-tu cueilli la primevère,
Sous les guirlandes des balcons?

As-tu cueilli la primevère?
Des printemps morts où sont les fleurs?
Qui garde encore un front sévère?
Le ciel rit à travers ses pleurs.
Jusqu'au bord, emplissez mon verre
D'un vin doux, d'un vin qu'on révère.
As-tu cueilli la primevère,
Dans les bois pleins d'oiseaux siffleurs?

As-tu cueilli la primevère?
La vie, en chantant, suit son cours.
Qui garde encore un front sévère?
Dans le sol germent les blés lourds.
Jusqu'au bord, emplissez mon verre
D'un vin doux, d'un vin qu'on révère.
As-tu cueilli la primevère,
Dans le jardin de tes amours?

Charles Laubiès.



IL N'Y A PAS DE ROSES SANS EPINES

POURQUOI?



— Vois donc, petite mère, comme je me suis piqué en cueillant cette si jolie rosette?

— Mais ça saigne! pauvre chérie, vite un chiffon et un peu d'eau de Cologne.

Dis, petite mère, c'est bien mal à la nature d'avoir mis des épines aux rosiers! Et pourquoi aux rosiers plutôt qu'aux saules, cerisiers, poiriers et autres? — Maman, dis, comment explique-t-on que certains arbres et arbustes aient des épines et certains autres n'en aient pas?

— Ma foi, fillette, il faudra demander cela à ton professeur de botanique ; il te dira aussi, peut-être, quel est le phénomène naturel qui forme les piquants de certains arbustes. Je serais aussi curieuse de l'apprendre, car nous avóns été souvent piquées et nous ne nous sommes jamais préoccupées de savoir pourquoi existaient les épines et comment elles se formaient. — Tiens ! voilà justement ton père qui rentre avec M. Laurency, ton professeur qui pourra te renseigner au mieux de tes désirs.

— Bonjour papa. Bonjour M. Laurency !

— Bonjour mignonne, dit le maître !

— Bonjour fillette, dit le père ! Tiens ! qu'as-tu donc au doigt ?

— Une piqûre faite par une branche d'églantier ; mais ce n'est rien. — Pardon, M. Laurency, vous qui savez tant de choses ; veuillez me dire, s'il vous plaît, pourquoi de si jolies petites roses ont de si vilains piquants à leurs tiges ? et quel est le phénomène qui les forme ?

— Mignonne, vous m'embarrassez assez ; cependant je vais faire le possible pour vous satisfaire :

Dans les phénomènes que l'on observe, beaucoup de pourquois n'ont pas été encore expliqués et démontrés scientifiquement ; et dans le cas que vous me présentez je ne puis que vous donner une opinion particulière, résultat de mes observations et recherches.

Pourquoi les épines ?

L'idée générale et simple est que la nature pourvoit les tiges de certaines espèces d'arbres et d'arbustes de piquants, pour les défendre contre les animaux, friants des fruits et des feuilles qu'ils portent.

Je crois avoir trouvé un *pourquoi* et un *comment* plus scientifiques : nous ne pouvons nier le grand rôle que joue l'électricité dans tout le mouvement de la nature ; eh bien, dans les arbres épineux, à mon point de vue, il y a une nécessité de surcharge électrique qui n'existe pas dans les autres plantes. Je m'explique : Vous savez, Mademoiselle, que tous les corps renferment deux espèces d'électricité, l'une négative et l'autre positive. Ces deux électricités demeurent à l'état latent, jusqu'à ce que l'une d'elles en soit chassée sous l'influence d'une cause quelconque, et le contact de ces deux forces produit un choc, c'est-à-dire le mouvement, ou soit la vie.

Eh bien, dans les fonctions végétatives qui nous occupent, la formation des épines ou piquants est sans doute un travail supplémentaire exigé par une somme plus forte d'électricité positive qui demande un contact plus abondant d'électricité négative,

ou vice-versa; supplément d'énergie végétative nécessité par la plante, soit pour vigoriser la sève, soit pour la fructification, soit pour la défendre.

Comment se forment les épines ?

Le besoin d'activité engendre alors un travail admirable : l'électricité positive, qui circule abondamment dans la tige, sollicitant, pour son principe de vie et de mouvement, une plus forte dose d'électricité négative, tend à s'échapper par les pores de l'écorce tendre et pousse les principes végétatifs, ou soit la sève qui, amoncelée en molécules atomiques, forme une excroissance s'allongeant jusqu'au terme voulu pour saisir l'électricité contraire lui manquant pour subvenir aux besoins des plantes qui portent des piquants.

La divisibilité des atômes; l'influence des infiniments petits sur tout ce qui existe : le germe atomique qui crée, par l'assimilation des corps incommensurables, sont démonstrations acquises qui fournissent à l'observateur l'explication de beaucoup de phénomènes naturels.

Ceci, chère Mignonne, est peut-être un peu aride pour vos dix belles années ; mais ce sera, quand même, un peu d'*électricité réflexive* semée dans votre esprit. Appoint qui contribuera, je le désire, à vous donner la force et l'expérience qui aideront à écarter les ronces du chemin de la longue et heureuse existence que je vous souhaite.

Max. DURAND-SAVOYAT.



LA SOURCE



Dôme de fleurs et lit de mousse,
Chanson tendre et limpidité :
De l'Aimée elle a la voix douce,
Et de son cœur, la pureté.

ALEXANDRE MICHEL.

NON CE N'EST PAS TOI



Non, non, ce n'est pas toi l'idole de mon âme;
Cet ange que le ciel devait à mon chemin,
L'étincelle où mon cœur devait trouver sa flamme,
Et la main qui devait s'attacher à ma main...

Non, non, ce n'est pas toi cette femme idéale
Qui devait relever ma raison et ma foi;
Qui devait m'éloigner de la pierre fatale
Qui m'a fait trébucher, oh! non ce n'est pas toi!

Tu n'as été pour moi qu'un pâle météore,
Rayon qui n'a brillé qu'un instant dans ma nuit,
Lorsque je croyais voir la ravissante aurore
Qui dans le cœur aimant et l'âme pure luit.

Tout a fuit me laissant anéanti dans l'ombre,
Et mon pied a trouvé les ronces du chemin...
Depuis lors mon esprit erre sous un ciel sombre
Et ce cruel état trouve son lendemain.

Oh! pourquoi me tromper ainsi, dis-moi, cruelle?
Pourquoi mentir au cœur qui t'a donné sa foi?
L'assassin qui se cache au coin d'une ruelle
Et tombe sur sa proie est moins cruel que toi.

Je t'aurais pardonné l'outrage et la blessure,
J'aurais presque béni le poignard, le poison,
Mais je ne puis te pardonner la meurtrissure
Qu'à produite à mon cœur ta noire trahison.

Descends du piedestal, ô splendide statue,
Où je t'avais placée un jour de fol amour...
Ferme, pour moi, tes yeux dont l'ardent regard tue
Entre dans le chemin de l'oubli : c'est ton tour!

Que tes traits, dans mon cœur, ne laissent point de trace,
Que jamais le passé ne trouble l'avenir...
Que ma faiblesse n'ait jamais un mot de grâce..
Oh ! que tout sombre, tout jusqu'à ton souvenir.

Et maintenant, mon cœur, écoute la prudence,
Oh ! ne te laisse plus subjuguer par l'amour,
Chez la saine raison bâtis ta résidence.
Des ténèbres v'a-t-en librement au grand jour !

JEAN SARRAZIN.



SONNETS A LYSIS



X

VAINES JALOUSIES

Oui, pour croire jadis mon attente calmée,
Près d'autres j'ai cherché les rêves endormeurs,
Et j'ai cru, blasphémant tes yeux purs et charmeurs,
Baiser dans leurs regards tes longs regards d'almée.

Mais en toutes, la vierge au profil de camée,
La femme au front d'émoi, l'amante aux yeux vainqueurs,
J'ai dédaigné pour toi la blessure des cœurs.
Et c'est toi, ma Lysis, qui fut toujours l'aimée.

Or voici que mes yeux ont reconnu tes yeux,
Et ton cœur se blottit entre mes bras joyeux;
Crois donc à mon désir immuable et fidèle :

Car, parmi le bonheur des doutes apaisés,
Mon âme, ouverte enfin, a senti vivre en elle
L'Amour impérissable éclos sous tes baisers.

PAUL BERRET DE VERNAS.

RICHARD WAGNER

2 Mai 1887



> Pour moi, lorsque j'entends la musique de Wagner, j'entends la marche des soldats du vainqueur, le chant de ses triomphes, les sanglots de la défaite.
>
> Juliette Adam.

A Madame Edmond Adam.

L'avez-vous entendu, ce lâche de génie?
Vous a-t-elle frappé sa féroce harmonie?
Les posthumes clameurs de ce mohican roux
Qui trainait des haillons en mendiant chez nous,
Ont-elles souffleté les Gaulois sur la joue?
Qu'il en a dû pétrir dans sa haine, de boue,
Ce livide passant qui connu tant la faim !
Les avez-vous compris, ô frères des morts blêmes !
Les sauvages accords, durs comme des blasphèmes,
Du Teuton méprisé qui mangea notre pain?

Vous vous taisez, vaincus, vous qu'un chant d'espérance
Redresserait soudain s'il parlait de la France !
Frères, vous vous taisez, vous ne comprenez pas
Les sinistres accents qu'on applaudit là-bas !
Eh bien ! — car cette voix a des échos superbes —
Malgré ses cris de mort, malgré ces mots acerbes,
Quand je l'entends rugir ainsi qu'un tourbillon
Qui passe, tiraillé par l'effet de l'orage,
Ta musique, ô Wagner, sublime dans sa rage
Fait sur mon âme en deuil l'effet d'un aiguillon.

C'est l'âpre vent du Nord qui siffle dans les branches,
Avec ses grincements et ses rafales blanches
Emportés frisonnants sous un ciel gris de fer,
On croit voir s'approcher la mort, la nuit, l'hiver.
Il semble qu'elle appelle à d'atroces curées,

Au partage de chairs humaines déchirées,
Des spectres affamés de loups et de bandits!
Elle dit: égorgez les enfants et les femmes!
Souillez les monuments de vos touchers infâmes!
Elle dit, ô bassesse! il faut brûler Paris!

En l'entendant, j'entends la bombe incendiaire
Arracher des lambeaux aux dentelles de pierre
Du clocher de Strasbourg; je vois au Panthéon
Des trous noirs et béants creusés par le canon.
Je vois Bazeille en feu, je vois des soudards ivres.
Faire des feux de joie avec des tas de livres!
Je vois des maraudeurs qui dépouillent les morts.
J'écoute les sanglots des captifs qu'on torture,
Et les cris des vautours errant à l'aventure
Qui s'appellent de loin pour déchirer les corps.

Je te comprends trop bien, grand artiste de proie!
Ton langage infernal vient me combler de joie,
Car nous oublions vite, et notre haine, hélas!
S'endort quand l'ennemi se tait ou parle bas.
Grâce à toi, les Français sentiront dans leurs veines
Crépiter le brasier des colères humaines.
A l'œuvre forgerons! allons prenez du fer!
A grands coups sur l'enclume allongez l'arme blanche!
Si votre cœur oublie un instant la revanche,
Je viendrai vous chanter les hymnes de Wagner.

Ainsi qu'on laisse donc ces lugubres fanfares
Jeter leur aboiements sublimes et barbares
A tous les vents du ciel, et, la main dans la main,
Qu'on écoute Wagner en songeant à demain!
Moi, je veux l'applaudir ce hideux ranz des vaches,
Jusqu'au jour trois fois saint où, dans le ciel sans tâches
On entendra gronder un formidable écho,
Jusqu'à l'heure attendue où le Dieu des batailles
Fera tonner sept fois sous de sombres murailles
Les trompettes d'airain menaçant Jéricho!

HENRI BOSSANNE.

EN ETUDE



Un Souvenir du Collège de X...

C'est en décembre 1870. pendant la récréation de l'après-midi.

La grande cour, plantée de cinq ou six platanes rabougris, que nous remplissons d'ordinaire de nos gambades et de nos cris, est déserte. Entassés, grands et petits, sous le préau entouré de trois côtés de murs humides, nous regardons, les mains dans les poches, avec des frissons qui nous remuent tout le corps, la neige qui ne cesse de tomber depuis le matin en gros flocons serrés. Les uns près des autres, nous écoutons ce bruit monotone, léger, continu, cet espèce de froissement, à peine perceptible que fait la neige en tourbillonnant dans l'air. Un calme complet règne parmi nous, et, détail à remarquer, nul ne songe à faire des boulettes et à engager un de ces combats qui se terminent rarement sans un œil poché ou une bosse sur quelque front. Les enfants, comme les hommes, ont parfois de ces détentes subites où, la tête vide, les membres en repos, on se laisse vivre, inerte, sans avoir presque conscience de la vie. Traversons-nous un de ces moments de relache physique et morale, et la neige suscite-t-elle en nous des sentiments pareils et des sensations identiques ? Il faut le croire, car nous sommes tous, comme je viens, de le dire, paisibles et silencieux. On dirait qu'un vent de tristesse a tout à coup soufflé sur ce petit monde habituellement si enjoué, si turbulent, tout à la joie exhubérante de vivre.

Dans un coin, philosophes et rhétoriciens causent ensemble et à voix basse de la guerre. La guerre ! voilà le mot terrible, douloureux, qui, depuis cinq mois, tinte à nos oreilles comme un glas funèbre, hante nos cerveaux comme un épouvantable cauchemar. Nous n'entendons parler que de cela — la guerre — en nos familles, au collège, partout, et toujours avec le même accent d'affliction, d'accablement, qui nous angoisse et nous fait passer devant les yeux, le soir avant de nous endormir, des visions confuses de tueries. Nous vivons sans cesse obsédés par ces évènements effrayants et mystérieux que nous comprenons qu'à demi, mais dont nous sentons pourtant, quoique rien ne soit changé dans le train-train ordinaire de la petite ville, dans la succession

monotone des jours d'étude, dans les êtres et les choses qui nous environnent, toute l'horrible désolation.

L'obscurité maintenant est à peu près complète. Nous grelottons, et nos regards troubles et fatigués s'attachent avec quelque chose de machinal à ce papillottement continuel des flocons qui chargent de plus en plus les branches dépouillées, recouvrent les murs de la cour, poudrent toutes les aspérités des choses.

Enfin, l'heure de l'étude arrive.

Nous entrons sous l'œil du pion, un pauvre diable d'une pâleur maladive, serré dans un veston étriqué, et dont la voix sonne grêle comme une cloche fêlée.

Nous regagnons nos places rapidement, en troupeau, mais sans nous donner des coups de poing dans les épaules, sans pousser ces éclats de rire à demi étouffés qui nous attiraient toujours quelques pensums. Nous n'avons pas le cœur à la gaieté, ce soir-là.

Les quatre becs de gaz, sous les larges réflecteurs, projettent une clarté vive qui ne laisse pas un coin dans l'ombre. Le poële rouge, au milieu de la salle, ronronne doucement et répand cette chaleur lourde, étouffante, malsaine, qui vous engourdit bientôt, vous endort presque. Et, après avoir passé une heure à grelotter, on éprouve je ne sais quel alanguissement subit dans tout le corps, une douceur qui vous glisse dans le dos, vous coule dans les membres, la sensation voluptueuse et égoïste que l'on est à présent au chaud, bien à l'abri et dans la lumière, tandis qu'il neige au dehors.

On n'entend que le grincement léger des plumes, le froissement des cahiers, des feuilles des dictionnaires que l'on tourne avec ardeur dans le désir d'en finir au plus vite avec la besogne imposée par le professeur. C'est à peine si l'on peut percevoir de temps à autre une parole murmurée à la hâte ainsi qu'un chuchottement de dévote dans l'ombre silencieuse d'une chapelle.

Le pion, dont la silhouette menue se découpe en ombre chinoise sur le blanc du mur, lit dans un gros livre. Presque jamais il ne lève les yeux. A quoi bon ? Nous sommes si tranquilles.

Les clochettes des trois couvents voisins égrennent dans l'air glacé leurs notes languissantes. Il semble que ces clochettes, si gaies les autres soirs, si agréables à entendre avec leurs tintements argentins et rapides, pleurent en ce moment, gémissent ainsi que des voix humaines. Les choses ont-elles donc une vie propre qui les fait participer à nos joies et à nos douleurs ? ou bien sont-elles riantes ou chagrines suivant que nous-même les embrassons avec des sentiments de gaieté ou de mélancolie ? Je ne sais, mais ce soir les clochettes ont des accents particulièrement tristes. Leurs notes tombent lentes, lentes. C'est une mélo-

pée traînante et plaintive qui vous déchire l'âme, vous donne comme une envie de pleurer.

Déjà une heure que nous sommes en étude... Comme le temps s'écoule vite!... encore une heure qui s'envolera non moins rapidement, et puis la délivrance, la sortie bruyante et joyeuse. la rentrée dans la famille...

Tout à coup, un bruit de pas dans le couloir, et la porte s'ouvre.

C'est la concierge.

Comme elle était laide, la pauvre vieille femme, avec sa figure en lame de rasoir, plissée, couperosée, avec son front étroit en partie caché par deux bandeaux de cheveux grisonnants, avec ses yeux ternes, enfouis dans l'orbite, son nez qui n'en finissait plus, toujours noir de tabac et son menton pointu garni d'une touffe drue de poils de la même couleur que sa chevelure. On eût dit d'une de ces marionnettes que l'on abat avec des balles dans les champs de foire. Elle criait sans cesse et à propos de tout avec un luxe d'images, une profusion d'épithètes colorées qui semblaient empruntées au vocabulaire de la caserne, car Madame Angot, comme nous l'appelions pour la taquiner, avait été dans son jeune temps cantinière dans un régiment de ligne. A part ce travers, résultat inévitable de son ancienne profession, c'était la meilleure femme du monde.

Elle entrait toujours sans frapper, malgré les observations sempiternelles du principal, M. Mory.

Cette fois, la porte s'ouvre comme sous la poussée violente d'un coup de vent.

Madame Angot crie de sa voix éraillée :

— On demande M. Paul Baritel.

Celui qui est appelé, un gamin d'une douzaine d'années, à figure rose et à cheveux frisés, se lève.

— Viens vite, p'tit, ta bonne t'attend en bas.

Et, au lieu de sortir comme elle devrait faire, Madame Angot va d'un bout à l'autre de la salle, s'arrêtant parfois auprès du poële pour appliquer le long du tuyau ses grosses pattes noueuses et crevassées. Le pion la regarde, ahuri d'une pareille désinvolture, mais n'osant rien dire, retenu par la reconnaissance des petits services qu'elle lui rend, un bouton recousu, une commission en ville, et surtout à cause du verre de rhum du dimanche matin siroté clandestinement dans la loge enfumée.

Le manège de la portière nous amuse; des lazzis partent de certains coins à son adresse, tandis qu'elle roule de tous côtés, d'un air colère, ses yeux gris.

— Allons, allons, p'tit, dépêche-toi, dit-elle encore au jeune Baritel qui ne finit pas de ranger ses livres.

Et comme cette lenteur l'exaspère :

— Mais dépêche-toi donc... ton frère a été tué à l'armée de la guerre... Oh! ces Prussiens!...

L'enfant pousse un cri déchirant et s'enfuit abandonnant tout, livres et cahiers, sur la table.

Madame Angot le suit.

Un frisson de stupeur parcourt toute l'étude.

C'est un véritable tumulte. On se lève, on parle à la fois. Tué! Tué!... ce mot voltige sur toutes les lèvres, et inconsciemment, nos regards se tournent vers la place que Georges Baritel occupait l'année précédente, près d'une des fenêtres, à côté de la chaire du maître d'études. Et il nous semble voir encore sa figure de bel adolescent qui souriait à l'avenir, son front d'une pâleur marmoréenne, ses yeux noirs et vifs, et sa moustache brune naissante qu'il frisait déjà avec un geste crâne de cavalier. Comme elle nous secoue cette mort apprise si inopinément!... Aucune des défaites, des capitulations, rien dans toutes ces catastrophes dont les nouvelles nous arrivaient presque chaque jour avec une si implacable exactitude, ne nous a causé pareil émoi et fait mieux comprendre toute l'horreur farouche de la lutte, toute la brutalité impitoyable du destin.

Debout sur son estrade, le pion frappe du poing sur son bureau : nous ne prenons pas garde à sa colère. Il a beau crier de sa voie aiguë de phtisique : silence!... où j'envoie chercher M. le Principal, — nous ne l'écoutons pas davantage et nous continuons de parler de plus belle de notre pauvre camarade.

Plusieurs quittent leurs places, forment des groupes pour discuter mieux à leur aise.

Mais la porte s'ouvre de nouveau, et chacun de regagner sa place et de saisir sa plume.

Un grand silence se fait.

C'est le Principal dont le profil rébarbatif vient d'apparaître dans l'entrebaillement de la porte.

Il s'avance au milieu de la salle, lentement.

Sa figure sévère de vieil universitaire, maigre, complètement rasée, est plus rigide que d'habitude, ses yeux plus durs derrière les larges lunettes qui les abritent.

Tous les visages se sont penchés sur les pupitres.

M. Mory promène d'abord son regard sur les bancs, comme un orateur qui va prendre la parole, puis croisant les bras :

— Messieurs...

Les têtes se relèvent, et tous les yeux se fixent, attentifs, sur cette belle figure de vieillard, toute en relief, à frapper en médaille.

Ce qu'il nous dit, ce soir-là, tous ceux qui l'entendirent ne l'ont pas oublié, j'en suis sûr.

Il nous parle de notre camarade mort au champ d'honneur, de l'exemple qu'il vient de nous donner, malgré son jeune âge ; des fautes à expier; du rôle historique et providentiel dans le monde de la patrie française.

Et cela avec une lenteur doctorale qui sent bien son professeur, en phrases d'un tour classique, avec de longues périodes cicéronniennes qui auraient pu paraître, je l'avoue, un peu ridicules à un autre auditoire, et dans un autre moment.

Mais nous, suspendus, comme on dit, à ses lèvres, nous écoutons avec une émotion avide et douloureuse, cette voix qui nous remue jusqu'au plus profond de l'être. Chaque mot nous serre le cœur, nous étreint à la gorge.

M. Mory continue, cherchant des comparaisons dans l'histoire, évoquant des situations non moins périlleuses, des désastres non moins complets et auxquels pourtant — preuve indéniable de la vitalité de notre race — la France a survécu.

— Non, Messieurs, s'écrie-t-il dans une soudaine explosion de ses sentiments patriotiques, non, la France ne mourra pas — elle est immortelle! Elle se relèvera plus prospère et plus forte, purifiée par la terrible épreuve qu'elle traverse en ce moment...

Et comme s'il ne pouvait maîtriser plus longtemps sa souffrance de patriote, son discours commencé d'une voix nette et claire, s'arrête subitement dans un sanglot.

M. Mory se met à plenrer comme un enfant.

Pourtant il fait un effort, il veut parler encore ; mais la douleur, plus forte que sa volonté, emporte maintenant la rhétorique, submerge les périodes, brise l'ordonnance si bien apprêtée de la phrase. Ce ne sont plus que des mots sans suite, mais dont l'incohérence agit bien mieux que les tournures les plus régulières sur son jeune auditoire.

M. Mory ne peut achever, cette fois ; il enlève ses lunettes, tire son large mouchoir de poche, et essuie ses yeux.

Sept heures sonnent.

— Eh bien, dit-il cependant avant de nous séparer, crions ensemble et bien fort : Vive la France !

Nous crions tous : Vive la France ! Vive la France !

Puis, nous nous mettons en rang, tristes et silencieux, et accompagnés du pauvre pion qui ne cesse de tousser, nous sortons du collège emportant de cette scène si simple, mais si émouvante dans sa simplicité, un souvenir qui ne s'effacera jamais de nos mémoires.

Eugène DREVETON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



FLEURS ET FEMMES

IDYLLINE



Répondez-moi, fleurs embaumées,
Que vous dit la brise en pleurant,
Quand, sur vos corolles aimées,
Elle arrête son vol errant?...
— Dans vos calices, nous dit-elle,
A vos senteurs, baignant mon aile,
Je viens, de ma plainte éternelle,
Eteindre un instant le soupir... —
Ainsi dans une âme de femme,
Foyer de tendresse et de flamme,
Le cœur blessé trouve un dictame
Dont le charme sait l'assoupir!...

Gabriel Monavon.



SONNETS POLYCHROMES



I

BOUTIQUE JAPONAISE

Parmi les javelots, les sabres et les casques,
Et les gais éventails, peints d'un pinceau savant,
Sous l'œil de gros bouddhas aux postures fantasques,
Mademoiselle Fleur dort sur le frais divan.

A la voir aussi frêle et souple, de vieux masques,
Ridés et craquetés, ont un rire vivant ;
Des chiens bleus de Corée et d'horribles Tarasques
La guettent, cramponnés au soyeux paravent.

Très calme, elle repose. — Et sur son teint de pêche,
Ses longs cils font de l'ombre, — et son haleine fraîche
Souffle un parfum de thé, de menthe et de santal :

Un rayon d'or mouvant baise sa robe mauve ;
Sur un socle de laque, un bon pélican chauve
La regarde dormir d'un air sentimental.

II

BOUTIQUE PARISIENNE

Un éclaboussement de perles purpurines
Paraphe de sang frais le marbre du comptoir ;
Et d'informes débris nagent dans les terrines,
Mettant dans l'air épais des fadeurs d'abattoir.

Un bouquet de persil piqué dans les narines,
Des guirlandes de pieds très roses en sautoir;
Sur un gaufrage d'or, s'alignent aux vitrines
Quatre têtes de veau blanches, douces à voir.

Et ces têtes de veau, pensives et sereines,
Semblent, leur parti pris des cruautés humaines,
Evoquer — les yeux clos — des horizons amis !

La tripière, massive, au fond de la boutique,
Effeuille tendrement, et d'un air très mystique,
Les pétales d'argent d'une fleur d'anthémis.

III

AUBERGE PROVENÇALE

Un feu clair de sarments flambe dans la cuisine;
L'appel des vendangeurs monte dans le lointain;
Venu du bois tout proche, un parfum de résine
De sa saine rudesse emplit l'air du matin.

La jeune hôtesse attend les tâcherons. — Très fine,
Fraîche comme un bouquet de lavande et de thym;
Avec son profil pur de fille sarrasine,
Elle a le charme exquis d'un regard enfantin.

Son corsage hardi rompant ses guimpes blanches,
Ses petits poings campés sur ses robustes hanches,
Elle s'épanouit sous l'antique portail !

Elle a de belles dents, de beaux yeux, un beau rire :
C'est toute la Provence en elle qu'on respire;
Sa chair est au jasmin et son baiser à l'ail !

Louis Gallet.



ADIEU AUX SAISONS



A M. Abel Bourron, directeur du « Journal de Montélimar et de la Drôme ».

Hélas ! déjà les hirondelles
Ont fui vers les lointains climats;
Vite, elles ont ouvert leurs ailes
Aux approches des noirs frimas.
Adieu charmantes messagères
De paix, de joie et de bonheur;
Allez aux rives étrangères
Où le soleil règne en vainqueur !

Adieu belle saison de Flore,
Gais papillons, fleurs et zéphyrs;
Adieu pleurs aimés de l'aurore,
Emeraudes, rubis, saphirs.
Adieu rossignol et fauvette
Au chant pur et mélodieux,
Ruisseau de cristal qui reflète
L'azur et la pourpre des cieux.

Adieu, parfums de la prairie,
Hymne poétique du soir,
Jolis cantiques à Marie,
Guirlande, lumière, encensoir.
Je n'ai plus que la souvenance
De tes plaisirs doux et charmants,
Mais je conserve l'espérance
De te revoir, ô gai printemps.

Vous avez fui comme un beau rêve,
O jours heureux et pleins d'attraits,
Et votre absence en moi soulève
Une tempête de regrets.

Adieu chanson, danse à la ronde,
Lai d'amour, flûte et chalumeau,
Travaux rustiques, moisson blonde,
Ombrage aimé du vieil ormeau.
Repas champêtres des familles,
Rudes gars et jolis enfants,
Et vous riantes jeunes filles
Blondes comme l'épi des champs !
Adieu soleil, brillante flamme
Ciel bleu dont j'étais enchanté,
La tristesse a gagné mon âme...
Te reverrai-je, ô bel été ?

Adieu, chère saison d'automne,
Dernier sourire du printemps,
Où Bacchus dispute à Pomone
La richesse de ses présents;
Fruits parfumés et délectables
De nos vergers, de nos jardins,
Qui de nos pays adorables
Font de véritables Edens.
Adieu, vendanges attrayantes,
Adieu, flots rougis du pressoir,
Et vous, ô troupes délirantes,
Et vous, chants bachiques du soir.

Adieu Phœbé blanche et sereine ;
Astre qui dans les fraîches nuits,
Eclaire ma marche incertaine
Ma rêverie et mes ennuis,
Adieu, poétiques orages,
Qui, voilant l'horizon vermeil,
Rafraîchissent nos paysages
Brûlés par un ardent soleil.

Brillant éclair, bruyant tonnerre
Terrible voix de l'Eternel !
Et toi qui calmes sa colère,
Magnifique et saint arc-en-ciel !
Je vous dis d'une voix plaintive
Mes tendres et derniers adieux,
Car voici l'hiver ! Il arrive
Ainsi qu'un tyran odieux !
Il plante ses drapeaux funèbres,
Le voilà règnant en vainqueur !
Le ciel se couvre de ténèbres
Et la nature, hélas ! se meurt.

Mais son règne n'est qu'éphémère !
Tu reviendras, belle saison.
Et moi peut-être, ô peine amère,
Dormirai-je sous le gazon...
Mais mon âme étant éternelle,
Elle pourra, céleste fleur,
Au sein de la vie éternelle
Refleurir devant le Seigneur !

J. Jullian.



JUILLET DANS LES ALPES



(**Mention très honorable.** — 4e Section.

14e Concours)



Les blés murs épandus dans nos plaines fécondes
Penchent leurs fronts pesants, de chaleur écrasés;
Et les barbes d'épis, comme des vagues blondes,
Ondulent mollement sous les vents embrasés.

Juillet, c'est la saison du soleil qui dévore.
Le mois du feu qui luit au ciel rouge... et pourtant
Ses aurores sur nous laissent tomber encore
D'enivrantes fraîcheurs de leur manteau flottant;

Alors, parmi les champs, garçons et jeunes filles
S'en vont, beaux moissonneurs au visage hàlé,
Courber les tiges d'or au tranchant des faucilles
Et lier en chantant les javelles de blé;

Mais viennent de midi les ardentes bouffées,
Un silence écrasant sur la terre où tout dort
Plane seul, et dans nos poitrines étouffées
Nous croyons aspirer comme un souffle de mort.

Derrière son rempart de murs l'homme s'enferme,
Cherchant en vain dans l'ombre un repos décevant ;
Et le chien, harassé, flâne auprès de la ferme
Où les grands bœufs couchés ruminent en rêvant ;

Et, dans cette torpeur de tout, l'aigre cigale
Seule, accrochée aux feuilles brunes, par instants
Jette aux échos dormants sa fanfare estivale
Qui vibre, monotone, en trilles éclatants...

— O poète ! plus de chansons dans les ramées !
Plus de nids suspendus aux églantiers rosés !
Plus de fleurs balançant leurs coupes embaumées
Que la brise amoureuse accable de baisers !...

Au sein des rocs moussus, les fontaines taries
N'épanchent plus leurs ondes claires qui s'en vont,
Minces filets d'azur, à travers les prairies,
Mourir en sanglotant dans le fleuve profond !

Les collines n'ont plus de ceinture de moire,
Plus de verts chatoîments sur leurs flancs calcinés :
Et nos Alpes, à l'horizon, lèvent sans gloire
Leurs fronts du diadème blanc découronnés !...

...Ah ! rendez, rendez-moi l'ombre des frais bocages,
Les doux gazons fleuris près des ruisseaux chanteurs,
Pour rêver à loisir, et feuilleter les pages
Qui me révèleront l'âme des grands auteurs !.,.

Joseph MICHEL.



LA SIRÈNE

LÉGENDE

(7e Prix. — 4e Section. — 11e Concours)

LE JEUNE HOMME

Oh ! dis-moi, jeune fille blonde
Ainsi que les genêts en fleur ;
De tes yeux l'étrange couleur
Semble venir d'un autre monde
Sont-ils roux, bleus ou bien foncés ?
Ils n'ont jamais couleur pareille,
N'importe, sous leurs cils baissés
Un rayon clair les ensoleille.
Réponds. Ai-je tort ou raison
De te faire don de mon âme ?
Veux-tu dans mon humble maison
Bientôt entrer comme ma femme ?...

LA JEUNE FILLE

Jeune homme, passe ton chemin.
Le soir d'or, sur les ajoncs pâles
Déjà met des reflets d'opales ;
Garde-toi de toucher ma main !
Vois, mes longs cils, comme deux ailes
S'abaissent toujours sur mes yeux,
Car leurs flammes seraient mortelles
Qu'ils soient songeurs ou radieux.
Garde-toi des magiques charmes
Qui vous affolent tour à tour ;
Tu n'aurais pas assez de larmes
Demain, pour pleurer cet amour.

Car je suis fille de la brume,
Car je suis fille de la mer ;
Et souvent mon regard amer
Est moiré comme son écume ;
Comme le clair-obscur changeant
La sème de tons roux et mauves,
Ainsi mes longues boucles fauves
Se teignent de reflets d'argent.
J'ai, de la vague qui déferle
Pris la molle et souple langueur,
Et l'éclat nacré de la perle
M'a laissé sa mate blancheur.

Là bas, les algues, l'anémone
Fleurissent mon palais riant
Et les joyaux de l'Orient
Pâlissent devant ma couronne.
Les flots murmurent assouplis
Leurs chants et leurs berceuses vagues,
Et je m'endors sur les longs plis
De la moire verte des vagues ;
Le soleil teint d'un reflet d'or
Ma couche que le vent soulève. .
Fuis mortel ; il est temps encor ;
D'oublier ce dangereux rêve !

LE JEUNE HOMME

Pour moi, ton palais de cristal —
O charmeuse et blonde sirène,
Toi dont l'enchantement m'entraîne ; —
Je le sais, deviendra fatal !
Mais qu'en tes yeux mon regard plonge
Prends dans ta main blanche ma main.
Laisse-moi mourir dans ce songe !...
Jusqu'à l'aurore de demain
Devant cette mer infinie
Daigne me parler une fois,
Et consoler mon agonie
Par le murmure de ta voix !

LA JEUNE FILLE

Jusqu'à la falaise qui fume
Sous le fouet du flot hurleur,
Viens. J'endormirai ta douleur
Au sein de mon palais d'écume.
Un suaire d'ombre et d'oubli
T'enveloppera de ses voiles,
Et sur ton jeune front pâli
Pleureront les claires étoiles.
De mon charme doux et mortel
J'apaiserai les flots féroces
Et le triste cri du pétrel
Sera notre seul chant de noces.

....

Le beau pêcheur, les yeux fermés,
Dort, roulé par les lames vertes,
Ses lèvres encore entr'ouvertes,
Comme pleines de mots aimés.
Son visage sourit encore
Au reflet d'un songe divin,
Et l'aube, dont le ciel se dore
Sur son front pâle luit en vain...
Son ivresse fut courte et brève,
Il n'a pas connu la douleur,
La mort l'a fauché dans son rêve
Comme une fleur.

Mme Anne de Rhut.



SOUVENIRS DU PRINTEMPS



Hélas, déjà voici l'été !
Le printemps a passé bien vite
Et les heures que rien n'évite
Nous l'ont rapidement compté !

Le bonheur à l'aile éphémère
Auprès de vous a pu venir :
Vous laisse-t-il une chimère
Ou bien un joyeux souvenir ?

La brise qui vous a frôlée
De son ineffable langueur
Avec lui s'est-elle envolée
Ou reste-t-il en votre cœur ?

Les chants que tous deux nous aimâmes
Ecouter et les papillons
Qui voltigeaient comme des âmes
Dans les prés et dans les sillons,

Le mélancolique murmure
Du pâle et triste ruisselet,
Le bruit léger dans la ramure
D'un oisillon qui s'envolait,

Les blés verts indécis et vagues
Qu'on apercevait au lointain
Ondulant, pareils à des vagues,
Aux premiers frissons du matin,

Le peuplier droit et superbe,
Découpé net dans l'infini,
Le brin de paille, le brin d'herbe
Dont la fauvette fait son nid :

Tout ce que le printemps rassemble
De beau, de sublime, de doux,
Et que nous admirions ensemble,
Dites, vous le rappelez-vous ?

Ou bien, ne fût-ce qu'une flamme,
Un faible rayon passager
Qui partit, laissant à votre âme
A peine le temps d'y songer ?

— Le bonheur à l'aile éphémère,
Tous deux, nous l'avons vu venir,
Mais il me laisse une chimère :
Qu'il vous laisse un doux souvenir !

Georges Castel.



LE BOIS QUI CHANTE ET PLEURE



Pendant les soirs d'hiver qu'on passe au coin du feu,
Solitaire et pensif, en tisonnant dans l'âtre,
Il nous vient à l'esprit plus d'un songe folâtre,
Et la flamme nous dit maint conte noir ou bleu.
Ainsi, je crois, n'est-ce qu'un leurre,
Ne l'ai-je entendu qu'en rêvant ?
Que, tout comme un être vivant,
La buche chante et pleure.

Les arbres, dans la nuit, comme des ossements,
Craquent sinistrement sous l'effort de l'orage ;
Sur la plaine et les monts la tempête fait rage,
Effrayant les échos par ses longs hurlements,
Tandis que la brise méchante
Siffle plus fort, plus fort encor,
Au milieu d'étincelles d'or,
Dans l'âtre le bois chante.

Certe, il était plus gai, le mois de mai fleuri,
Car l'âme et la maison, alors, étaient ouvertes ;
Le nid se balançait parmi les feuilles vertes,
Et l'oiseau gazouillait dans ce charmant abri.
Le bois qui chantait tout à l'heure,
Paraît soudain se souvenir :
Et ne devant plus reverdir,
Dans l'âtre le bois pleure.

Quels sont ces rires frais, ces rires éclatants,
Ces chérubins joufflus que la flamme colore ?
C'est le frère et la sœur, deux bambins : une aurore,
Et les petits enfants, c'est encor le printemps.
La flamme, que leur joie enchante,
Plus haut recommence à briller ;
Afin de mieux les égayer,
Dans l'âtre le bois chante.

Les malheureux qui n'ont ni chêne, ni sapin,
Grelottent nuit et jour dans leur sombre chaumière;
Car ils n'ont point de feu, presque pas de lumière,
Et la huche, chez eux, souvent manque de pain.
Songeant à la triste demeure
Où devant le foyer tout noir,
La misère est seule à s'asseoir :
Dans l'âtre le bois pleure!

Mais, après tout, qu'on ait un sort affreux ou beau,
Que l'on soit ici-bas, un homme ou bien un arbre,
On finit tôt ou tard sous un morceau de marbre,
Caillou plus ou moins lourd, cheminée ou tombeau.
Désespérante ou dessèchante
La vie, en somme, ce n'est rien;
De la fumée... On meurt... C'est bien :
— Dans l'âtre le bois chante!...

Henri Second.



BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



Le Dernier Bal, poème par Mlle Léoncy Rey.— Brochure in-18, 1896.

Mlle Léoncy Rey, notre compatriote, dont le nom et le talent sympathiques sont bien connus des lecteurs du *Sylphe*, a voulu, dans les vers dont nous venons de transcrire le titre, consacrer le souvenir d'une intéressante fête locale dont Briançon a été le théâtre, et à laquelle elle a eu l'ingénieuse pensée et l'art charmant de prêter le prestige de son aimable et facile poésie. Elle

en a composé un élégant tableau ou plutôt une attrayante série de tableaux où elle a su répandre abondamment de la grâce et du charme, un chatoyant vernis de grâce mondaine, un charme de fraîcheur et de séduction.

Qu'on se figure une brillante salle de bal, constellée de lumières, de fraîches toilettes, de charmants visages, et l'on aura une idée des gracieuses images que Mlle Léoncy Rey a évoquées dans ses rimes musicales, dans ses rythmes dansants et mélodieux.

Ses jolis vers lui ont déjà valu bien des compliments spirituels et artistement tournés, comme celui-ci par exemple que sa brièveté nous permet de reproduire :

Plus heureux que les roses,
Le bouquet de vos vers
Parfume les hivers,
Et rit aux jours moroses !...

C'est ainsi que les vers de Mlle Léoncy Rey ont éveillé des échos flatteurs. Nous ne pouvons que joindre nos félicitations à celles que l'aimable poète a déjà recueillies.

Sa gracieuse poésie n'avait que la simple prétention de fixer une date et d'expliquer un souvenir. Mais, sous sa plume, le léger opuscule est devenu une œuvre suggestive dont l'émotion pénétrante a marqué sa trace dans la mémoire et dans le cœur de tous ceux auxquels s'adressait spécialement cette intéressante gerbe de fleurs poétiques.

Les roses du *Dernier Bal* ont pu se fâner, mais Mlle Léoncy Rey a eu l'art d'en recueillir les parfums pour les enfermer dans un vase artistement ciselé qui ne laissera point s'évaporer ces fugitives senteurs.

Gabriel MONAVON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



A A...



.....thymo mihi dulcior Hyblæ
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ.

VIRGILE, Eglogue VII.

VOILA plus de vingt ans que sur terre j'endure
Et que j'erre rêveur, sombre comme un banni.
Je vous ai vue un jour par un hasard béni
Et je vous aime tant que le monde en murmure...

Aussi je hais à mort ce monde tant honni,
Car il m'a fait au cœur une lâche morsure.
Mais si vous voulez voir un chagrin applani,
Si vous voulez sécher le sang de ma blessure,

Oh ! comme cette femme au cœur plein de pitié
Qui, jadis, répandit sur Jésus-Christ son baume
Et ses parfums d'encens, de nard, de cinnamome,

Versez toujours à flots dans mon cœur l'amitié,
Ce baume souverain dont votre âme déborde
Comme du sein de Dieu sort la miséricorde.

1881.

JEHAN ECREVISSE.

LE VIEUX CHATEAU



Il dresse en plein azur ses tours et ses créneaux,
Robuste et fier en sa vieillesse séculaire.
Le soleil, au couchant, d'un nimbe d'or l'éclaire
Et la brise ronronne au creux de ses chénaux

Au long des temps, béliers, balistes, mangonneaux
Epuisèrent sur lui leurs coups et leur colère;
Mais il reste debout sur sa base angulaire,
Battu des ouragans et des vents hivernaux.

Je parcourais un jour, ses spacieuses salles,
Foulant l'obscur silence assoupi sur les dalles,
Çà et là gisaient des armures; et, tandis

Que j'allais lamentant leurs rouilles et leurs crasses,
J'entendais tressaillir sous le fer des cuirasses
L'âme des chevaliers qui les portaient jadis.

MAURICE CHAMPAVIER.



LES PIERRES QUI PARLENT



En 1884, je parcourais la péninsule du Youcatan, si riche en curiosités naturelles et en ruines encore imposantes des anciennes tribus Mayas, populations indigènes de l'Amérique centrale, plus avancées en civilisation que les Aztèques du Mexique et que les Aymaras du Pérou.

Nous étions à la recherche de pierres ouvragées et sculptures Mayas ; et, avec un personnel de peones et d'Indiens nous faisions des fouilles dans les ruines anciennes.

Un jour, je découvris, dans un bois épais, des ruines assez bien conservées qui avaient dû être en leur temps un palais de quelque cacique maya.

La solidité de sa construction et sa conservation me frappèrent. : certainement, la pioche des chercheurs avait respecté ces ruines.

Je fis part de ma découverte à mes compagnons et nous résolûmes sur le champ d'aller explorer et fouiller l'ancien palais.

Mais lorsque nous voulûmes en approcher nos travailleurs s'y refusèrent.

— Cet ancien palais est maudit, dirent-ils, personne de nous ne voudrait fouiller dans ces ruines car il périrait dans l'année.

— Avez-vous déjà eu des exemples que cela soit arrivé, demandais-je.

— Nos pères nous l'ont toujours affirmé, et tout le monde s'en éloigne. La légende dit, que la nuit, dans le grand silence, on entend des voix humaines qui grondent et qui maudissent, et d'autres qui se plaignent et supplient, surtout lorsque le temps est à l'orage.

— Y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait entendu ces voix ?

— Non, parce que nous ne nous sommes jamais approchés pour cela, mais le père Tacubaya, qui est mort l'année passée, à l'âge de près de cent ans, a raconté souvent avoir entendu des voix. Il disait que les gémissements étaient épouvantables, et comme il comprenait un peu la langue maya, il affirmait que les voix semblaient appartenir à des juges qui condamnent et à des criminels que l'on torture, mais il n'a jamais vu personne.

Ceci piqua notre curiosité au dernier point et nous décidâmes de faire notre possible pour éclaircir ce fait extraordinaire.

Les Indiens ne voulant pas approcher, nous résolûmes d'y aller seuls avec nos péones.

Ce que voyant, les indigènes nous dirent qu'ils croyaient que le cacique qui commandait le district avait fait défense de fouiller lesdites ruines.

Nous n'étions pas loin de la résidence de ce cacique. Nous fûmes le voir pour obtenir l'autorisation d'exécuter les fouilles.

Le cacique réunit les notables et la permission nous fut refusée, sous prétexte qu'il fallait respecter la tradition.

En vue de cette délibération, nous ne voulûmes pas passer outre, les indigènes auraient pu nous faire un mauvais parti, et les bénéfices de notre expédition auraient été perdus. Nous convînmes donc de nous tenir éloignés des parages prohibés.

Quant à moi, je voulais en avoir le cœur net et je cherchai les moyens de déchiffrer le mystère sans m'exposer à la colère de nos hôtes.

J'avais dans mon escouade d'ouvriers un Mexicain qui, dans plusieurs circonstances, m'avait témoigné de l'attachement.

Il avait assez d'instruction, et surtout était assez libre d'esprit pour ne pas se laisser influencer par les idées superstitieuses de ses compatriotes.

Que pensez-vous des voix qui se font entendre dans le palais sacré lui demandais-je un jour.

— Je crois que ce sont des voleurs qui y ont établi leur refuge et ils font courir des bruits de revenants pour éloigner les indiscrets et jouir en paix de leurs rapines.

— Est-ce que vous auriez peur d'y aller un de ces soirs avec moi ? Nous irions bien armés.

— Vous savez bien, senor, que je n'ai pas l'habitude d'avoir peur, surtout étant avec vous, et je suis prêt à vous accompagner quand vous voudrez.

— Et bien, ce soir il fait justement un temps d'orage, préparez-vous et lorsque nos compagnons dormiront nous partirons sans éveiller personne, armez-vous et prenez une lanterne sourde au magasin. Je vais en faire autant ; vous viendrez à neuf heures me prendre à ma tente.

A l'heure dite, Astec — c'était son nom — se glissait dans ma demeure. J'étais prêt et nous sortîmes du campement sans éveiller l'attention.

Comme je l'ai dit déjà, nous n'étions qu'à un kilomètre des ruines enchantées.

Nous y arrivâmes bientôt.

Nous etions à peine à dix pas d'une grande ouverture qui avait été certainement la porte principale du palais, lorsqu'il me sembla entendre des murmures de voix humaines.

— Entendez-vous ? dis-je, très bas, à Astec.

— Oui, senor, mais on dirait plutôt le bruit du vent qui siffle à travers les ouvertures des murailles.

— Tenez, écoutez. Entendez-vous cette voix plus forte ?

— Oui, en effet, on dirait la voix d'un vieux Maya qui parle, mais je ne comprends pas les mots.

— Approchons toujours, nous verrons mieux et vous comprendrez peut-être.

— S'il y avait quelqu'un, me dit Astec, on verrait bien du feu et on verrait aussi des empreintes de pas ; je crois encore que c'est le vent. On n'entend rien remuer, avançons.

Nous arrivâmes tout près de l'ouverture et dirigeâmes le foyer de nos lanternes dans l'intérieur. On n'y voyait rien d'anormal.

Tout à coup, une voix plaintive et douce se fit entendre.

— C'est une chanson maya, me dit Astec, mais on ne voit personne.

Entre temps, nous ne cessions de diriger le foyer de nos lanternes de tous côtés et pas le moindre être humain n'était en vue.

Nous parcourûmes les coins et recoins de la masure, nous en fîmes le tour précipitamment et ne ne vîmes encore personne.

Nous avons dit que le temps était à l'orage, on sentait approcher la tourmente. L'atmosphère était chargée d'électricité. De très intenses courants d'oxygène circulaient autour de nous, ce qui augmentait la force lumineuse de nos lanternes.

Revenus dans l'intérieur, nous sondâmes les murailles avec nos grands couteaux, ce qui était facile, car les anciennes constructions mayas sont bâties en pierres équarries, et ajustées ensemble sans mortier.

Les voix continuaient de se faire entendre, mais peu distinctes, dans différentes parties de la masure.

Néanmoins, Astec comprenait quelques mots et me les expliquait.

— Tu es un traître, disait une voix grave, tu vas mourir.

Cette voix semblait sortir d'une partie de la muraille principale, assez élevée. Et à l'opposé une voix, répliquait avec un accent mâle et terne :

— Je périrai mais j'ai vengé ma tribu.

Ce devait être un prisonnier qui était en présence du Cacique.

Ne voyant rien, Astec commençait à être ahuri, lorsqu'un grand cri partit d'un angle de la grande salle où nous étions :

Cayac! Cayac!!

Nous nous précipitâmes vers cet endroit. Il n'y avait rien, le mur seulement, fait de grosses pierres carrées.

— Astec! qu'est-ce que ça veut dire, Cayac?

— C'est le nom d'un puissant et célèbre cacique Maya, qui vivait il y a neuf cents ans environ.

— Cayac! *Obir! obir!* (au secours!) fit entendre une voix plaintive de femme; et cette fois à notre oreille même.

La voix semblait sortir d'une des longues pierres qui s'intercalaient entre les grosses pierres carrées.

— Ma parole d'honneur, me dit Astec, ce sont les pierres qui parlent.

En ce moment un coup de tonnerre éclata sur nos têtes. Les ruines tremblèrent et un concert de voix assourdissantes partit de tous les points du vieux palais.

Les pierres avaient été électrisées et sous l'influence de cou-

rants puissants, telles que les phonographes, elles rendaient les voix qu'elles avaient entendues des habitants de ce palais plus de neuf cents ans auparavant.

Max **DURAND-SAVOYAT.**



LA BALMINE(1)

CHANSON



A Messieurs Fagot et Filliat.

REFRAIN

C'EST la Balmine,
Liqueur divine,
Qui m'illumine
Et verse en moi la jeunesse et l'amour.
Toute mon âme
Soudain s'enflamme
Lorsque sa flamme
Avec Bacchus m'enivre tour à tour !

1er COUPLET

Je crois qu'il est d'habitude sur terre
De célébrer les choses de son goût :
Dans les buissons la fauvette légère
Chante Phébus qui donne vie à tout.
Mes bons amis, je vais à l'instant même
Vous répéter quelques vers favoris
Pour encenser une liqueur que j'aime
Dont, sûrement, vous êtes tous épris.

(1) Liqueur inventée par l'ermite Genève, des « Balmes » de Voreppe et fabriquée par MM. Fagot et Filliat, à Voiron.

2ᵉ COUPLET

Tous les parfums des Alpes dauphinoises
Sont répandus parmi ses flots dorés :
En les versant dans nos veines gauloises
Esprit et cœur seront régénérés :
Car, loin de nous, toute mélancolie,
Amis, fuira faisant place au bonheur.
Dut-on taxer ma gaîté de folie
Je chante encor cette ehère liqueur !

3ᵉ COUPLET

Mes bons amis, quand vous serez à table
Et sentirez, des mets, le superflus,
Glissez un peu de ce jus délectable
Dans vos gosiers, en fils de Lucculus !
Puis versez-en à la douce mignonne
Qui, gentiment, sourit à vos côtés.
Elle en a bu !... déjà l'Amour fredonne
Les chauds refrains des folles voluptés !

Pierre LACROIX.



A UNE BELLE CONVALESCENTE



SACHE combien je t'aime, ô ma douce adorée !

On vint me dire un jour : Elle est décolorée ;
Elle n'a plus qu'un souffle, et sa famille en pleurs
La voit déjà couchée au cercueil, sous des fleurs.

Une immense tristesse alors vint m'emplir l'âme.
Et je sentis monter, de mon cœur à mes yeux
Du torrent des regrets le flot silencieux.
C'était le jour des morts. Dans le vieux cimetière
J'entrai. Le vent pleurait dans les rameaux du lierre

Effeuillant de son aile et fleurs et buis bénit...
Brisé, j'allai m'asseoir sur un tertre jauni ;
Et tant je me plongeai dans ma douleur profonde
Qu'alors il me sembla que j'étais seul au monde ;
Et que j'avais ouï tomber sur ton cercueil
La terre, que la main de tes parents en deuil
Comme un adieu suprême avait sur toi jetée...
Que j'avais vu ta fosse, à chaque pelletée
Se combler lentement, gardienne désormais,
Gardienne sans pitié de tout ce que j'aimais...

Combien de temps ainsi, l'esprit perdu, restai-je ?
Je ne saurais le dire. Et ce fut quand la neige
Qui se mit à tomber, sous un grand linceul blanc
Cacha tout à mes yeux, que, morne et chancelant,
Je sortis de l'enclos, silencieux et sombre...
Bien avant dans la nuit je m'en fus, comme une ombre
Errer par les sentiers où jadis nous allions,
Faire une chasse folle aux coquets papillons.
« Tu renaîtras un jour printemps, saison si belle,
« — Disais-je. — Avril viendra ramener l'hirondelle.
« Vous refleurirez tous églantiers parfumés,
« Vous qu'elle dépouillait de ses doigts bien aimés
« Pour qu'une blanche étoile ornât sa chevelure ;
« Mais vous ne verrez plus cette vierge si pure...
« Elle dort, maintenant, là-bas sous, les cyprès.
« Où t'épanouis-tu, pâle fleur des regrets,
« Fleur du désespoir sombre à la corolle amère,
« Que j'aille te cueillir ?.. Car c'est toi qui m'es chère !
« Et je veux m'enivrer de tes âcres senteurs !
« Je porterai son deuil sur mon front... dans mon âme !
« Et, tel que le berger qui souffle sur la flamme
« Afin de l'attiser, sur mon vivace amour
« Je soufflerai sans cesse !.. Et quand viendra le jour
« Où j'irai dans la tombe embrasser mon amie
« Je le lui porterai brillant et plein de vie !.. »
Je m'en allais ainsi, pleurant, parlant tout bas.
L'ange de nos amours devait guider mes pas,
Car sans l'avoir voulu, sans prendre garde à l'heure,
Je me trouvai la nuit, seul, près de ta demeure
Où, morte, en cet instant, peut-être on te veillait ?...

Comme une étoile au ciel ta vitre scintillait.
Ce rayon dans mon cœur fit luire l'espérance...
Je m'approchai sans bruit; écoutant le silence
Que troublaient de mon cœur les battements pressés,
Et j'entendis ces mots depuis tant caressés :
« Je ne veux pas mourir... car .. la neige qui tombe...
Aux yeux de mon ami... viendrait... cacher ma tombe. »
Puis plus rien qu'un bruit vague, un murmure confus
De pas furtifs, de voix, de sanglots retenus.
Je me mis à genoux sur le seuil de la porte
Et dis à Dieu : Merci! puisqu'elle n'est pas morte.
Les yeux levés au ciel, pleurant je demandai
Que mon plus doux trésor me fut encor gardé...
Et toi que j'avais crue à tout jamais perdue
Pour rayonner sur moi tu m'as été rendue!...

Faut-il donc te le dire, ange que j'aime tant?
Quand tu vins t'appuyer sur mon cœur palpitant
Le jour, où faible encor, nous revîmes ensemble
Nos sentiers ombragés par l'yeuse et le tremble,
Je sentis un frisson dans mes veines courir
En songeant à ce soir où, pour les parcourir
J'étais venu pleurant, croyant ma bien-aimée
Dans la nuit de la tombe à jamais enfermée;
Et lorque ce matin, pour épier l'éveil
De la rose, s'ouvrant aux baisers du soleil,
Nous sommes revenus, ma douce et tendre amante,
Moi, rêveur obstiné, toi, belle et rayonnante.
— Pardonne un tel amour — mais devant ta beauté
Je suis demeuré froid, j'ai tremblé... j'ai douté...
Je me suis demandé si cette fleur de vie
N'allait pas se faner et m'être encor ravie?
Et si c'était bien toi?.. Si ton corps souple et beau
N'était pas pour revivre échappé du tombeau ?
Si tu ne gardais rien, ô ma chère colombe!
De la rigidité de nos morts dans la tombe?...
Il n'a fallu rien moins que ton baiser brûlant
Pour rassurer un peu mon esprit chancelant.
Non, je n'ai pas étreint un spectre au front livide,
Mais un corps rayonnant dans sa beauté splendide!...

Ernest Chalamel.

CELUI QU'ON OUBLIE!



Deux Sonnets sur Alfred de Musset



I

Il parut. Son visage était sourire et fleurs;
Dans sa jeune chanson riait l'Andalousie,
Et sa muse jouait, vierge encor de douleurs,
Avec ce gai lutin qu'on nomme : Fantaisie;

Bientôt son front connut les exquises pâleurs
De l'Amour, et plus grave alors sa poésie
Fut un fleuve ou roulaient moins de vers que de pleurs :
On sentait l'amertume au fond de l'ambroisie;

Et tandis que sa voix sur le siècle enivré,
Laissait tomber d'en haut le chant désespéré,
Saint comme la souffrance et vibrant comme l'âme,

Tout homme dont le cœur saignait profondément
L'appelait en criant : mon frère! et toute femme
En baisant ses doux vers murmurait : mon amant!

II

Il mourut. Pour jamais sa tendre âme inquiète,
S'endormit près du saule et sous les calmes cieux,
Et de la Muse en deuil sur cette chère tête,
Tombèrent les baisers longs et silencieux.

La jeunesse pleura, veuve de son poète,
Et tous ceux qu'unissait l'amour mystérieux
Venaient, couples muets, à cette ombre muette,
Avec des fleurs aux mains et des larmes aux yeux.

Et ce fut tout. On l'aime et pourtant on l'oublie,
Et Paris, la cité de piédestaux remplie,
N'en trouve pas un seul pour son fils immortel;

Pour le chantre divin de l'humaine tendresse,
Rêveur au front élu, qu'eût honoré la Grèce,
Vivant, par des lauriers, et mort par un autel.

EMILE TROLLIET.



A MON AMI PAUL PIONIS



PAUL! il avait ton nom le doux fils que je pleure,
Il aimait comme toi les divines splendeurs,
Les champs, les frais bosquets que le zéphyr effleure,
Les grands bois gémissants battus des vents grondeurs.

Lui laissant ignorer que la vie est un leurre,
J'avais nourri d'espoir ses timides ardeurs,
Et mon aveugle orgueil se flattait avant l'heure
Qu'il aurait pour destin la gloire et les grandeurs.

C'est fini maintenant. Un abîme se creuse
Toujours plus ténébreux sous mes pas douloureux,
Et chaque jour mon sort me semble plus affreux.

Paix et soulas du moins à l'âme généreuse,
Au pieux inspiré dont le chant fraternel
Un instant a bercé mon supplice éternel.

FABRE DES ESSARTS.



UNE FLEUR D'ARMORIQUE



LÉGENDE DU JEUNE AMOUR



Dante Alighieri, l'immortel poète florentin, n'était âgé que de neuf ans lorsque, dans une réunion enfantine, il lui fut donné de rencontrer Béatrice Portinari, native comme lui de Florence, plus jeune seulement de quelques mois, mais déjà douée d'une beauté délicate et pure, du caractère le plus pénétrant. La vue de cette grâce encore à demi éclose, ébranla toutes les puissances de son âme. Il s'éprit de sa petite compagne et cet irrésistible sentiment lui fut si doux et si fort qu'il suffit pour ravir son cœur et subjuguer à jamais sa pensée. Le poète a raconté dans une de ses premières œuvres les phases de cette tendresse précoce. Elle fut pour lui comme une nouvelle orientation de la vie. Aussi a-t-il appelé cette œuvre de jeunesse: *La vita nuova*. Et, plus tard, cette adorable Béatrice, moissonnée par une mort prématurée et enlevée ainsi à son jeune amour, n'en est pas moins restée pour Dante jusqu'au dernier jour, la bien-aimée et la reine de son cœur, la muse inspiratrice de tous ses poèmes, l'héroïne de ses plus beaux élans poétiques et la *Dame de ses pensées !*

Parmi nos poètes modernes. il en est un, appartenant à l'aurore du cycle romantique, qui a montré une précocité et une fidélité analogues dans l'expression vive et pure d'un premier sentiment d'amour. C'est le poète Auguste Brizeux, né en Bretagne, dans les premières années du siècle. La vieille terre d'Armorique semble être privilégiée pour l'éclosion de ces sentiments profonds qui s'enracinent dans les âmes comme les chênes dans le granit de son sol.

Encore adolescent, il s'éprit d'une fillette plus jeune que lui de deux ou trois ans, que couronnaient déjà les grâces du premier printemps.

Cette belle enfant de son village, cette petite paysanne, idéalisée dans ses vers juvéniles, fut pour lui la vision caressée dans le rêve naissant, la Vierge de la terre d'Armor, la fleur de la lande bretonne, la personnification des enchantements de la contrée natale. Elle se nommait: *Marie*, et, au prémier poème qu'il lui consacra, il donna le doux nom de la bien aimée, ce joli nom de *Marie* dont le verbe *aimer* est le charmant anagramme.

Ce poème du jeune amour, cette chaste légende du cœur, a été par le fait, son œuvre maîtresse. Il a gravé le nom de *Marie* au socle de sa lyre : et Marie ainsi touchée par le poétique rayon qui idéalise, Marie, la simple petite paysanne, a pu, sans le savoir, sans même s'en douter, entrer, grâce au poète qui l'a aimée et chantée, dans la région supérieure de la vie immortelle, où son nom ne cessera de briller, au ciel de l'amour, comme un astre pudique et charmant.

Cette première production, à laquelle Brizeux, dès le début, dut sa réputation, est donc le récit idyllique et touchant de cette précoce éclosion du plus tendre sentiment. L'idylle est entremêlée parfois de quelques épisodes qui ne s'y rattachent pas directement, bien que toujours en harmonie avec le sujet

Effectivement, le récit dans sa simplicité naïve, n'eut pas suffi à nous intéresser, tandis qu'après nous être arrêté avec l'auteur devant quelque beau site de son cher pays armoricain, après nous être reposé à cueillir des fleurs ou des baies sauvages aux buissons du chemin ou à entendre le frais gazouillement des oiseaux dans les haies, nous sommes tout joyeux de retrouver la Laure agreste de ce novice Pétrarque avec sa blanche coiffe rustique, son corsage rouge et son jupon court qui laisse voir le modelé charmant de ses jambes demi-nues.

Marie, répétons-le, est une petite paysanne naïve et jolie, qui a pour unique parure la pureté de son cœur réflété sur son visage, la candeur de son front, la limpidité de ses yeux, la fraîcheur de ses douze ans. Le poète l'a connue au village lorsque lui-même avait quinze ans, et il faut voir avec quelle tendresse et quelle émotion subtile et pénétrante, il rappelle les premiers temps, l'aube riante de leurs amours, — alors qu'en sortant de l'école ou de l'église, ils s'en allaient tous deux, pieds nus et cheveux au vent, courir dans les bruyères ou sur le bord des eaux limpides, après les papillons et les phalènes.

Dante n'a pas mieux et plus poétiquement aimé sa Béatrice, la noble fille de la cité Florentine, que le poète Breton n'a aimé la simple fillette de sa chère vallée du Scorff, l'ignorante et douce Marie !...

Voici en quels termes émus et attendris il décrit une des plus jolies scènes qui fut le prélude de cette poétique tendresse.

Le poète et Marie sont assis côte à côte sur le pont rustique de Kerlo, laissant, comme il dit,

Laissant pendre en riant nos pieds au fils de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage...

Il s'écrie :

C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants :
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvent dans les joncs du bec des hirondelles,
Sur la main de Marie, une vint se poser,
Si bizarre d'aspect, qu'afin de l'écraser,
J'accourus, mais déjà la jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et, voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie, oh ! pourquoi la tuer ?.... »
Dit-elle, et dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, soudain, déployant ses deux ailes de feu,
S'éleva dans l'azur, joyeuse et louant Dieu !...
Bien des jours ont passé depuis cette journée.
Hélas ! et bien des ans !... Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants...
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours.

Et comme Dante aussi, le poète Breton a vu sa Béatrice lui être enlevée ; et également comme Pétrarque, l'amant platonique de Laure, il lui a fallu voir la bien aimée passer au bras d'un autre. Il a en effet quitté le village et, durant cette absence plus ou moins prolongée, celle qui n'était qu'une enfant a grandi, l'ange s'est métamorphosé, la jeune fille est devenue femme. Elle s'est mariée, mais son souvenir n'a pu être arraché du cœur de son premier amant. Il s'inquiète de ce qu'elle devient, de son ménage, de ses enfants. Et un jour qu'il rencontre un villageois en route pour la vallée du Scorff, il lui recommande d'entrer chez Marie et de lui envoyer un récit de ce qu'il aura vu :

Et ses petits enfants, tu les caresseras,
Et, s'ils ont de ses traits, tu les embrasseras !...
Oh ! s'il croit une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-la pour moi ! Déjà sèche, qu'importe ?...

Nous ne pouvons passer en revue tous les épisodes qui vien

nent encadrer le récit, tous les fragments pleins de douceur et de mélancolie qui font au chant principal comme un accompagnement naturel. Mais il en est un bien propre à donner le ton général et à révéler le sentiment du poète dans son émotion communicative, et que nous n'hésitons pas, pour notre part, à qualifier de chef-d'œuvre; c'est celui qui nous fait assister au convoi d'une jeune paysanne:

Quand Louise mourut dans sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne menait pas son deuil,
Un seul prêtre suivait, en priant, le cercueil;
Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse,
Car Louise était pauvre, et, jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas...
La simple croix de bois, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal, l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée!...
Elle mourut ainsi ... Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les gênets, les blés verts.
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Le cercueil virginal, et le baignait de pleurs...
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'était que parfums et concerts infinis;
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids...
On eût dit que la voix de toute la vallée,
Suivait en son essor l'âme blanche envolée,
Et que le beau printemps. sur ses ailes d'azur
Ainsi qu'un encensoir, berçait ce cœur si pur!...

Nous ne savons rien dans la poésie contemporaine de plus attendrissant que cette peinture, rien de plus vraiment beau et de plus simple à la fois.

Tout le poème de de *Marie*, et, disons mieux, tout Brizeux est là, Brizeux le poète de l'élégance et de la grâce, de la mélancolie sereine, des sentiments tendres et des douces pensées. Si,

dans d'autres poèmes et particulièrement dans les *Bretons*, Brizeux a fait preuve d'un souffle poètique plus vigoureux et plus puissant, il n'a jamais trouvé d'inspirations plus suaves, d'accents plus pénétrants et plus purs que dans *Marie*. Ces premiers soupirs d'un jeune cœur qui s'exhalent tour à tour avec la fraîcheur de l'idylle, ou bien avec la gravité de l'élégie, cette spontanéité, cette franchise d'émotion qui sont le caractère et le charme principal de *Marie* en font aussi une œuvre à part dans les productions du poète, et nous croyons avec un judicieux critique qu'on pourrait, dans ce seul volume, parcourir toute la gamme poétique de Brizeux. — « *Marie*, écrivait un jour Sainte-Beuve, est le livre poétique le plus virginal de notre temps ; il est même le seul véritablement tel que je connaisse...... » Et l'éminent critique, à l'appui de son appréciation sur cette œuvre chaste et pure, raconte qu'il en a vu un exemplaire dans les mains de deux jeunes sœurs à qui un ami l'avait envoyé parce qu'elles avaient un chagrin ce jour-là, et il avait ajouté de sa main sur le volume, en guise d'épigraphe à son envoi, ce simple distique :

Lire d'un cœur pieux les vers d'un pur récit
C'est prier, c'est pleurer, et le mal s'adoucit !

En résumé, ce tendre poème consacré à Marie, la douce vierge de la terre d'Armor, a été nommé à juste titre une *Légende du cœur*. Ce bouquet de fleurs sauvages des landes Bretonnes, ces rustiques églogues d'un tour si naturel, d'une couleur si sobre, d'un sentiment si exquis, ont constitué un modèle de la poésie agreste et bucolique.

Sans doute, le poète a puisé avant tout son inspiration dans son cœur et n'a eu pour naître que la nature. Mais, si à toute force on voulait lui attribuer des précurseurs et des ancêtres, il faudrait nommer Virgile chez les anciens et André Chénier chez les modernes.

Gabriel MONAVON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

XVe CONCOURS LITTÉRAIRE DU « SYLPHE »

RAPPORT GÉNÉRAL

Notre quinzième Concours littéraire n'est pas sensiblement différent de ceux qui l'ont précédé, en ce qui concerne le nombre et la valeur des pièces appelées à y figurer. Nous avons à en tracer ici l'exposé sommaire ; mais nous pensons devoir prévenir les intéressés ainsi que nos lecteurs qu'un laps de temps extrêmement limité nous ayant été laissé pour l'élaboration de ce compte-rendu, nous nous sommes vus obligés de renoncer à des développements qui eussent pu avoir leur avantage et leur intérêt. Nous avons donc dû nous borner au lieu d'une analyse large et abondante, à un rapport bref et succint, dont on voudra bien excuser la sécheresse.

Toutefois avant d'aborder purement et simplement les détails indispensables, nous tenons à ne point omettre d'adresser, au nom de l'administration du *Sylphe*, les actions de grâce les mieux senties et les plus cordiales, aux aimables et vaillants concurrents qui ont bien voulu se faire à l'envi les tenants de notre tournoi littéraire et nous donner ainsi un nouveau et précieux gage de leur fidélité. Nous offrons de même l'expression de nos senti-

ments reconnaissants à ce groupe charmant, formant notre clientèle féminine et qui veut bien demeurer la grâce et l'ornement de nos concours, comme de notre rédaction ordinaire. A ces vifs remerciements adressés de la sorte à nos concurrents et concurrentes, nous ajouterons l'expression d'un vœu sympathique : c'est que nous serions heureux et flattés de voir, parmi cette élite de poètes et d'écrivains, les collaborateurs d'un jour, devenir, à titre d'abonnés, des collaborateurs permanents et définitifs, et de multiplier ainsi des relations créées sous les auspices de la poésie, et promptes à se transformer en liens intimes et durables.

Nous devons constater également que l'administration du *Sylphe* remercie chaleureusement les examinateurs expérimentés et consciencieux qui ont consenti à partager avec les examinateurs habituels la difficile et laborieuse tâche d'être les juges du concours. De même sont remerciés les organes de la Presse qui ont bénévolement prêté leur publicité à l'annonce de notre programme, tout comme aussi ceux de nos amis dévoués qui ont bien voulu nous adresser généreusement des dons destinés à augmenter le nombre des récompenses à décerner à nos lauréats.

Nous tenons, d'autre part, à nous expliquer sur un point qu'on pourrait peut-être, au premier abord, considérer comme une nuance d'infériorité au préjudice de notre quinzième concours. C'est que l'administration du *Sylphe* s'est déterminée à ne pas décerner cette fois de prix d'honneur. Mais qu'on veuille le remarquer, cette détermination ne provient que des lauréats eux-mêmes, dont aucun n'a pu réaliser l'effort nécessaire pour s'assurer, dans chaque section, un succès suffisamment complet ; dès lors cette décision n'implique nullement la faiblesse ou l'infériorité des éléments qui ont figuré et tour à tour triomphé dans le concours. L'absence de prix d'honneur n'est que le défaut d'un lustre accessoire ; c'est le manque d'une note plus ou moins brillante, mais non essentielle.

Conformément à la pratique précédemment adoptée, le concours avait été divisé en plusieurs sections, afin d'ouvrir à l'inspiration et à la verve des concurrents un champ plus vaste et plus varié. On comptait cette fois cinq sections, quatre de poésie et une de prose. Nous allons les passer successivement en revue.

La première section comportait la composition d'un *Sonnet* avec sujet imposé, et le sujet désigné était celui-ci : *La Fleur préférée*, sujet, comme on le voit, plein de grâce et très suggestif.

Mais indépendamment de la difficulté qui généralement s'attache à tout sujet imposé, prenant ainsi l'inspiration au dépourvu, il récélait une difficulté qui lui était inhérente. C'était, à vrai dire, son étendue et son abondance même qui lui communiquait quel-

que chose de vague et de flottant. Car, en ouvrant à l'inspiration des concurrents et en mettant à leur disposition *tout l'empire de Flore*, il risquait de les égarer dans une recherche incertaine et de troubler leur pensée en multipliant devant elle les embarras de l'indécision.

Plusieurs des concurrents se sont habilement tirés de cette difficulté ou l'ont ingénieusement tournée.

En tête du groupe s'est placé M. Edmond Porèe avec un joli sonnet, finement aiguisé en madrigal, non exempt peut-être d'un peu d'afféterie et de mignardise, mais en somme galamment tourné et tout empreint d'une grâce spirituelle qui a séduit les examinateurs.

Au second rang, un sonnet de M. Robert Myriel, se rapprochant beaucoup du premier par son élégance et son tour distingué de madrigal, a dû son succès aux mêmes gracieuses qualités.

Au troisième rang a été classé le sonnet de M. J.-W. Bimoz qui revêt d'harmonie et d'une rare élégance de facture un sentiment pénétrant et profond.

Trois aufres prix sont encore décernés à M. Jean Bach-Sisley, à Mme Marguerite Comert et à M. Fink aîné, pour des sonnets présentant tour à tour d'agréables et de sérieuses qualités.

Ensuite sont décernés trois accessits, quatre mentions très honorables avec diplôme, quatre mentions honorables aussi avec diplôme, enfin huit mentions spéciales honorifiques sans diplôme. En tout 25 nominations sur 52 pièces présentées dans cette section; le tout, au reste, plus amplement détaillé au *Palmarès*, à la suite de ce compte-rendu.

L'ensemble de cette section, il faut bien le dire, n'est pas absolument brillant et peu de ces sonnets s'élèvent au-dessus d'une bonne moyenne. Ceux qui sortent dn rang sont beaux et méritent des éloges, les autres méritent des encouragements.

La seconde section de poésie a été consacrée encore aux *sonnets*, mais avec sujets libres, au choix des concurrents.

Au premier rang du groupe, arrive M. André Jurénil avec un sonnet intitulé : *Les Larmes*, dont le sujet mythologique, traité avec originalité est rehaussé par une facture brillante et harmonieuse.

Au second rang, c'est M. Edmond Porée avec un sonnet spirituellement tourné et artistement rimé où se respire comme un parfum de madrigal sentant son 18e siècle.

Un troisième prix est décerné à M. Henry Galoy pour un sonnet archéologique intitulé : *Les Perses* (réminiscence d'Eschyle), sonnet richement rimé et d'une grande allure qui rappelle le genre de l'académicien de Hérédia.

Au quatrième rang vient un sonnet d'un sentiment pénétrant

et plein de charme et de grâce attendrie, dont l'auteur est M. Paul Seure. Un cinquième et un sixième prix sont encore décernés à MM. Adrien Vannier et Emile Langlois pour des sonnets d'une belle forme et d'une haute inspiration.

A la suite sont décernés trois accessits et des mentions diverses avec ou sans diplôme, au nombre de dix-huit, réparties en trois séries et dont le détail est consigné au *Palmarès*. Ensemble, 27 nominations sur 51 ouvrages présentés.

Cette section est incontestablement supérieure à la précédente. L'inspiration y est plus libre et partant plus élevée. Quelques-uns de ces sonnets sont faibles sans doute, mais peu sont sans valeur, et ceux qui sortent du rang méritent d'être l'objet d'une appréciation très élogieuse.

On voit que ces deux premières sections sont consacrées uniquement au *sonnet*. Le *Sylphe* fait ainsi une très large part à ce genre de poésie. Nous croyons que cette préférence est tout à fait légitime et justifiée.

Le sonnet, en effet, est la forme qui réduit le mieux l'inspiration aux *règles austères* du devoir. Il enchasse la pensée dans son cadre restreint et, pour ainsi dire, dans son étroite monture, pour qu'elle en ressorte sertie comme un joyau. A un poète doublé d'un artiste, le sonnet par sa forme rare, s'impose, et les raisons abondent à cet égard.

D'abord, sa brièveté même est un avantage, car elle oblige à ne prendre, en quelque sorte, que la fleur de l'idée à développer et dès lors à ne tolérer aucun défaut. Ensuite le cadre étant établi d'avance dans l'harmonie d'un rythme déterminé, cette fixité annonce quelque chose de définitif, d'achevé, de complet. Or, la poésie aurait-elle sa raison d'être si elle ne tendait à réaliser la perfection ? Le *sonnettiste* doit être avant tout poète, mais triplement artiste. Il doit l'être comme peintre par l'éclat du coloris, comme sculpteur par le galbe et la finesse des contours, comme musicien par la richesse des sons et la cadence des rimes et de la versification. Il faut donc qu'il soit aussi artiste que poète, dans le sens où ces deux termes s'opposent ou se confondent et l'émotion qu'il doit chercher ainsi à faire naître est celle du beau achevé, c'est-à-dire celle qui procède de l'inspiration et de l'art.

On voit par là combien de qualités rares sont exigées du *sonnettiste* qui tient à se montrer digne de ce nom et l'on reconnait que le *Sylphe* est bien fondé à vouloir faire de cette forme poétique une sorte de pierre de touche harmonieuse pour mesurer et apprécier la valeur des concurrents appelés à prendre part à ses concours.

La Section suivante a été consacrée aux quatrains (deux quatrains dont l'un avec sujet imposé, l'*Idéal*, et l'autre sujet libre),

D'une façon générale, on peut dire que cette section n'a donné que des résultats médiocres. Le sujet en lui-même pouvait, dans sa donnée abstraite, présenter une réelle et sérieuse difficulté ; car comment saisir l'*idéal* pour le définir et pour le peindre d'un mot bref et précis et d'un trait typique?

Il nous semble que cette forme exiguë et concise du quatrainait dérouté un certain nombre de concurrents et les ait fait hésiter et tatonner. Dans cette sorte de désarroi poétique beaucoup ont oublié qu'il existe des qualités appelées l'originalité, l'énergie, la grâce, l'ingéniosité et qui tiennent à l'essence même de la poésie. Ajoutons que certains esprits sont tentés de considérer le quatrain, à raison de sa brièveté, comme un genre futile, analogue à cette espèce de *passe-temps* littéraire qu'on appelle les *bouts-rimés*. Mais quand on examine attentivement les choses on reconnaît qu'il s'agit au contraire de distiller dans cette forme concise et précise, la quintessence de la poésie. On comprend dès lors que le quatrain a ses lois certaines et ses difficiles exigences. Il rentre bien peut-être dans cette catégorie d'ouvrages minuscules qu'on peut appeler de la joaillerie poétique. Mais, pour être minces, ténus et légers, ces joyaux n'en exigent pas moins un travail rare et une réelle habileté de facture où l'art doit se dérober sous l'exiguïté même et la légèreté de l'objet. Plus encore que pour le sonnet, il faut au quatrain, pour être mis entièrement en valeur, un trait brillant ou pénétrant, ingénieux ou profond. A raison de son cadre étroit, de sa concision nécessaire, il ne supporte pas le remplissage, ni l'*à peu près*, ni les chevilles. Il faut qu'il soit net, precis et qu'il sertisse la pensée comme l'or sertit une perle ou un diamant.

Au reste, dans la concision énergique de son trait, il peut y avoir une plénitude de force à laquelle n'atteignent pas même des accumulations et répétitions de pensées. A-t-on jamais, par exemple, mieux caractérisé, résumé et dépeint l'existence humaine qu'en ces quatre vers:

On entre, on crie:
C'est la vie!
On crie, on sort:
C'est la mort!...

Et c'est autre quatrain n'exprime-t-il pas, dans sa forme sommaire, toute la philosophie de la vie:

Un jour de fête,
Un jour de deuil:
La vie est faite
En un clin d'œil!...

Si nous donnons ces indications et ces exemples, c'est pour montrer que dans cette section des quatrains, les concurrents ont pu se heurter à des difficultés de plus d'un genre. Plusieurs sont arrivés à les surmonter , non sans succès.

Toutefois l'administration du *Sylphe* appréciant que, dans cette section, la moyenne des notes décernées s'est trouvée très inférieure à la moyenne des autres parties du concours, a cru devoir réserver ses plus hautes récompenses, c'est-à-dire les médailles vermeil et argent. Le surplus des récompenses a été attribué de la manière suivante:

Cinq prix ont été décernés : 1° à M. Camille Gandilhon ; 2° à M. A. Fink aîné; 3° à M. André Jurénil; 4° à Mlle Marie Praz, et 5° à M. Armand Belloc. Les quatrains de ces concurrents se distinguent par des qualités de fond et de forme. Deux accessits sont également décernés à Mme Marguerite Comert et à M. Paul Seure. A la suite est une série de mentions diverses, dont le détail complet est consigné au *Palmarès :* soit 22 nominations sur 92 quatrains présentés.

La quatrième section consacrée à la poésie libre a constitué une très brillante revanche au profit de l'ensemble du concours. Sept prix ont été répartis.

Le premier a été décerné à M. Paul Seure pour une pièce intitulée, *Fil d'argent*, poésie d'une excellente facture, pleine de grâce et de mélancolie exprimées dans un style harmonieux.

Au deuxième rang a été placé M. André Jurènil avec une pièce intitulée, *Baiser aux Etoiles*. Ces strophes qui réunissent à un haut degré la beauté de la forme, la noblesse et l'élévation du sentiment et l'envolée lyrique, eussent peut-être passé au premier rang si certaines réminiscences rappelant l'Ophélie de Shakespeare n'eussent semblé nuire par une apparence de pastiche à l'originalité de la conception poétique.

Le troisième prix a été attribué à M. Simon Le Beaudour pour sa jolie pièce, *Le Péage*. Le quatrième à M. Emile Langlois pour son poème. *Pauvre Vieux*. Le cinquième à M. Edmond Porée pour ses strophes élégantes, ayant pour titre : *Nocturne*. Le sixième à M. Joseph Destibarde pour son remarquable poème, *le Passé* et le septième à M. Armand Belloc pour des strophes d'une inspiration délicate et d'une mélodie délicieuse.

A la suite sont distribués quatre accessits et une série de mentions diverses dont le détail est donné par le *Palmarès*. En tout 30 nominations sur 57 pièces présentées.

Cette section compense amplement les faiblesses et les ombres que nous avons signalées dans les sections précédentes. Peu de morceaux y sont sans valeur et nombreux sont ceux qui offrent un réel mérite. La noblesse des pensées, l'élévation des senti-

ments, l'élégance et la beauté de la forme se rencontrent à la fois dans l'élite de ces compositions. Plusieurs ont une grâce, une fraîcheur et un coloris dignes d'être encore admirés après les pages des maitres. Le *Sylphe* a droit de se montrer fier de la réussite de cette partie de son concours.

La cinquième et dernière section consacrée aux ouvrages en prose (contes, nouvelles, récits, etc.) succédant comme de coutume aux sections de poésie, a dignement clôturé le concours, et le choix s'est trouvé difficile entre un certain nombre de productions très distinguées. Cinq prix ont été attribués. Le premier à M. Charles d'Andrée de Renoard pour un récit pittoresque, spirituel et bien écrit, parfois un peu invraisemblable, des jolis artifices imaginés par une jeune fille pour arriver à se marier avec celui qu'elle aime.

Le second prix a été mérité par une intéressante légende que M. Joseph Destibarde a su empreindre de couleur locale et de réminiscences empruntées aux croyances populaires.

Au troisième rang, le prix a été acquis à M. Roger Villeroy pour des croquis militaires, ne manquant pas de verve et de gaieté soldatesque.

Au quatrième rang s'est placé M. Jean Bach-Sisley avec l'*Histoire de l'ondine d'Aiguebelette*, légende romanesque réunissant l'intérêt, la couleur et la veracité du récit.

Enfin le cinquième prix a été décerné à Mme E. de Hèque pour le récit très touchant du dévouement méritoire d'une vieille servante, récit écrit d'un style simple, clair et bien approprié au sujet.

A la suite sont attribués trois accessits, ainsi qu'une série de mentions diverses réparties, en plusieurs groupes, le tout suivant le détail consigné au *Palmarès*. Ensemble 22 nominations sur 36 ouvrages présentés.

Cette section, nous pouvons le redire, forme une des meilleures parties du concours. Ajoutons, suivant la remarque d'un des examinateurs, qu'elle fait honneur à l'administration du *Sylphe*, qui par ses efforts réitérés et ses persistants encouragements a su grouper une légion de vaillants écrivains prompts à entrer dans la lice nombreux et bien armés. C'est là un résultat dont le *Sylphe* est en droit de se féliciter.

Au nombre des ouvrages en prose présentés dans cette section, s'est trouvé un essai dramatique, une comédie en un acte, intitulée *Nos gracieux maîtres* et dont l'auteur est M. Adrien Vannier. Cette œuvre dramatique dont le dialogue a peu de relief et manque peut-être de cette vivacité spirituelle et piquante et de cet art ingénieux, nécessaires à la scène, atteste cependant de la part de son auteur un sérieux effort de travail et de bonnes qua-

lités de style. Comme cette composition a paru sortir tout à fait des conditions accoutumées du programme du concours et n'y trouve aucun terme de comparaison, l'administration du *Sylphe* n'a pas cru devoir la comprendre dans le classement général. Mais cependant pour marquer à l'auteur son estime et la sympathie dont son travail a paru digne, elle a trouvé équitable de lui décerner une médaille spéciale formant un prix unique.

Pour terminer le compte-rendu de cette section de prose nous avons à mentionner un incident que nous ne devons pas passer sous silence. Parmi les manuscrits destinés au présent concours, il s'en est trouvé un portant pour devise, *Tout pour la France*, présentant une *analogie* par trop frappante et trop littérale avec une nouvelle, émanée d'une source différente, couronnée dans un concours antérieur de la Revue. Dans cette occurrence, l'administration du *Sylphe* a cru bon de laisser le manuscrit dont il s'agit à l'écart du concours sans le comprendre dans le classement. Cette décision toute naturelle n'étonnera personne, et sans doute l'auteur du manuscrit moins que tout autre.

Nous avons achevé la tâche qui nous incombait de donner une analyse succinte de chacune des sections du concours. Nous avons rapidement fait mention des diverses compositions auxquelles un laborieux et consciencieux examen a valu d'être distinguées et couronnées ou récompensées. Nous devons ajouter qu'en terminant leur difficile travail, un des regrets conçus par les examinateurs a été de se trouver obligés de laisser de côté un certain nombre de productions estimables et méritantes. Mais enfin, il fallait bien faire un triage et choisir. En tout cas, que les concurrents dont ce choix nécessaire aura trompé l'attente, sachent bien qu'ils ont, pour la plupart, mérité l'estime et la sympathie de leurs juges passagers. Qu'ils ne se découragent donc pas et qu'ils se souviennent que la continuité de l'effort et la ténacité du travail peuvent être pour eux le meilleur gage de succès pour l'avenir. Nous les ajournons donc à un prochain concours.

Pour les Membres du Comité d'examen :

Le Président,

Gabriel MONAVON.



PALMARÈS



1re SECTION. — Sonnet imposé : *La fleur préférée.*

1er PRIX Médaille de Vermeil (offerte par M. J. Vacoutat) — M. Edmond Porée.
2e « » d'Argent (don anonyme) — M. Robert Myriel.
3e » » de Bronze-argent. — M. J. W. Bimoz.
4e » » bronze. — M. Jean Bach-Sisley.
5e » vol. Mme Marguerite Comert.
6e » vol. M. A. Fink aîné.

ACCESSITS. — (volumes).

1er M. René Daxor. — 2me Joseph Destibarde. — 3me Mme Josephe Eriamel.

MENTIONS très honorables. — (Diplomes).

1er M. Adrien Gillouin. — 2e M. Paul Avoine. — 3e M. Ludovic Jouce-rand. — 4e M. Adrien Vannier.

MENTIONS honorables (Diplomes)

1re M. André Jurénil. — 2e M. Frédéric Picot. — 3e M. Louis Oppepin. — 4e M. Joseph Berger.

MENTIONS spéciales (honorifiques sans diplomes)

M. Simon le Beaudour. — Mme Marie de la Brunière. — M. Gustave Monier. — M. Louis Michaut. — M. Georges Tintanné. — M. Camille Gandilhon. — Mlle Marie Praz. — M. Arthur Marseille.

*
* *

2me SECTION. — Sonnets *(sujets libres)*

1re PRIX : Médaille de Vermeil. — M. André Jurénil. — *Les Larmes.*
2e » » d'argent. M. Edmond Porée, *le sonnet à Cléo.*
3e » » bronze-or. — M. Henri Galoy, *les Perses.*
4e » » bronze-argent. — M. Paul Seure, *Tendresse craintive.*
5e » » bronze. — M. Adrien Vannier, *à Marie.*
6e » volume. — M. Emile Langlois, *De toute éternité.*

ACCESSITS (VOLUMES)

1er M. A. Fink aîné, *Les Etoiles*. — 2e M. Jean Bach-Sisley, *Le Crépuscule*. — 3e M. Jacques Prabère, *La campagne romaine un jour d'été*.

MENTIONS très honorables (DIPLOMES).

1re M. Simon le Beaudour, *Le retour du pilote*. — 2e M. Joseph Destibarde, *Vision*. — 3e Mme Marguerite Comert, *Madeleine*. — 4e M. Antoine Cluzel, *Hier, aujourd'hui, demain*. — 5e M. René Daxor, *Vision*.

MENTIONS honorables (DIPLOMES).

1re M. Pierre Métivier, *Conseil à mon fils*. — 2e M. Jules Sionville, *La Chapelle St-Julien*. — 3e M. Georges Tintanné, *Sisyphe*. — 4e M. J. W. Bimoz, *Feuilles d'antan*. — 5e Mlle Marie Praz, *Apparition d'ange*.

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES, SANS DIPLOMES)

M. J. Courdil, *Lointain*. — M. Georges Castel, *Le Chêne*. — M. Armand Belloc, *Fin d'éte*. — Mme Marie de la Brunière, *Aux nouveaux-nés*. — M. Pierre Myrtil, *Paysage d'hiver*. — M. Joseph Berger, *l'Epousée*. — M. Fenelon, *Le chrysanthème*. — M. Charles Bellez, *Jalousie*.

*
* *

3me SECTION. — Deux quatrains, l'un sujet imposé l'*Idéal*, l'autre sujet libre.

1er PRIX MÉDAILLE DE BRONZE-OR. — M. Camille Gandilhon.
2e » » BRONZE-ARGENT — M. A. Fink aîné.
3e » » BRONZE. — M. André Jurénil.
4e » 1 VOL. — Mlle Marie Praz.
5e » 1 » M. Armand Belloc.

ACCESSITS (VOLUMES).

1er Mme Marguerite Comert. — 2e M. Paul Seure.

MENTIONS très honorables (DIPLOMES).

1re M. René Daxor. — 2e M. Georges Tintanné. — 3e M. Joseph Destibarde.

MENTIONS honorables (DIPLOMES)

1re M. J.-D.-E. — 2e M. Jean Bach-Sisley. — 3e M. Robert Myriel.

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES SANS DIPLOMES)

M. Gustave Monier, M. Simon Le Beaudour, Mme Marthe Gilbert, Mme Marie de la Brunière, M. Alfred Migrenne, M. Edmond Porée, M. Charles Bellez, Mme Agathe-Marie Baudouin, M. Fénelon.

*
* *

4me SECTION. — Poésie (sujet libre)

1er PRIX : UNE STATUETTE BISCUIT, *La Poésie*, (don de M. Edmond Févelat). M. Paul Seure, *Le Fil d'argent.*

2e » MÉDAILLE D'ARGENT. — M. André Jurénil, *Le Baiser aux Etoiles.*

3e » » DE BRONZE-OR. — M. Simon Le Beaudour, *Le Péage.*

4e » » DE BRONZE-ARGENT. — M. Emile Langlois, *Le Pauvre vieux.*

5e » » DE BRONZE. — M. Edmond Porée, *Nocturne.*

6e » VOL. — M. Joseph Destibarde, *Passé.*

7e » » — M. Armand Belloc, *Au fil des jours.*

ACCESSITS (VOLUMES)

1er, M. René Daxor, *Soyons unis.* — 2e, M. Henri Galoy, *Des Vers pour Elle.* — 3e, M. Joseph Savigny, *La chaumière abandonnée.* — 4e, Mme Jules Montaud, *Oiseau et fleur.*

MENTIONS très honorables. (DIPLOMES)

1re, M. Jules Sionville, *Au cimetière de garnison.* — 2e, M. Jean Bach-Sisley, *Solitude.* — 3e, Mme Josèphe Eriamel, *Les lunettes de grand'mère.* — 4e, M. Georges Tintanné, *Sur mer et sur terre.*

MENTIONS honorables (DIPLOMES)

1re, M. H. Montet, *Sourire et pleurs.* — 2e, M. Jacques Prabère, *les Sirènes.* — 3e, M. J. W. Bimoz, *Fleurs des eaux.* — 4e, M. Adolphe Pieyre, *A un portrait.*

MENTIONS spéciales (HONORIFIQUES SANS DIPLOMES)

M. François Badran, *la Chanson* ; M. Adrien Gillouin, *le Phénix ;* Mme Marguerite Comert, *L'amour et la vie*; M. Antonin Juin, *le Pays natal ;* M. J. Courdil, *Moments bénis ;* M. Charles Bellez, *La mort d'un brave ;* M. Adrien Soreau, *Confession ;* M. Joseph Berger *Discours*; M. Alfred Migrenne, *Devant l'échafaud ;* M. J. Jullian, *Crainte et supplique ;* M. Louis Brû, *Les fleurs fanées ;* Mme Marie de la Brunière, *Seize ans* ; M. J.-D.-E., *Les ruines ;* M. Camille Gandilhon, *Au Luxembourg ;* M. Auguste Pellerin, *Rêverie.*

5me SECTION. Prose (Conte ou Nouvelle)

1er PRIX : Médaille de vermeil. — M. Charles d'Andrée de Renoard, *Pécheur d'aloses.*
2e » » d'argent. — M. Joseph Destibarde, *Le joueur de fifre.*
3e » » de bronze-argent. — M. Roger Villeroy, *Contes militaires.*
4e » » de bronze. — M. Jean Bach-Sisley, *Histoire de l'ondine d'Aiguebelette.*
5e » vol. : — Mme E. de Hèque, *Notre vieille bonne.*

ACCESSITS (Volumes)

1er, M. Armand Belloc, *la Peur.* — 2e, Mme Josèphe Eriamel, *Maguette.*— 3e, M. Létang, *La mort du mulet.*

MENTIONS très honorables (diplomes).

1re, M. Robert Myriel, *Vieux garçon.* — 2e, M. Joseph Berger, *Vive la France.* – 3e, M. André Jurénil, *la Corbeille de pain.* — 4e, M. Auguste Petyt, *Histoire triste.*

MENTIONS honorables (diplomes)

1re, M. Royer de Bernage, *le Drapier de Grenade.* — 2e, Mme Scarsez de Locqueneuille, comtesse de Bueren, *Saisons du Cœur.* — 3e, M. Louis Michaut, *La première chasse du père Victor.* — 4e, M. Pierre Dubois, *Conte à mon fils*,

MENTIONS spéciales (honorifiques sans Diplomes)

M. Georges Thellier de Poncheville, *Nouvelle;* Mme Berthe Rousselle, *L'aubépine et l'oiseau de paradis;* M. Edmond Porée, *A deux sous seulement*; M. Georges Tintanné, *Echange de bons procédés*; M. Charles Cornaille, *Nouvelle*; M. Marc de Fontenelle, *le Doute.*

PROSE (sujet hors du genre demandé)

Prix unique. — Médaille bronze-argent. — M. Adrien Vannier, *Nos gracieux maîtres* (comédie).



LA FLEUR PRÉFÉRÉE

1er Prix. — 1re Section

Et j'admirais, muet, ne sachant que me taire,
Les fleurs que me montrait Rose; sa fine main
Me désignait des phlox, des œillets, du jasmin :
« Ceci vient du château — cela du presbytère.

« Voyez donc mes grands lys au milieu du parterre,
« Ils vont s'épanouir, j'en suis sûre, demain !... »
Et nous suivions ainsi, doucement, le chemin
Où des calices d'or s'ouvraient avec mystère.

Elle me dit alors : « Laquelle voulez-vous ?
« Je permets un larcin et d'avance j'absous
« Le coupable ; ainsi donc choisissez à la ronde. »

— « Une rose... »

— « Une seule ? »

— « Oh ! le regard moqueur !
« C'est vrai, j'en aime deux — les plus belles du monde !
« L'une a ravi mes yeux, l'autre a ravi mon cœur. »

Edmond Porée.



LA FLEUR PRÉFÉRÉE



2e Prix. — 1re Section



Dans l'écrin des saisons, dont le lys est l'opale,
La Nature, au printemps, puisant à pleines mains.
Emaille de bijoux les rives des chemins
Et les bosquets plus verts sous le ciel d'azur pâle.

Chaque bouton revêt la robe nuptiale
Que lui tisse l'été pour les futurs hymens,
Et l'on voit flamboyer les ors et les carmins
Aux feux éblouissants de l'aurore automnale...

Mais plus qu'aucune fleur aux suaves parfums,
Celle qui fait surgir tous les espoirs défunts
En mon cœur palpitant..., la fleur enchanteresse,

C'est votre bouche exquise au charme languissant,
Coupe d'amour qui s'offre aux longs baisers d'ivresse,
Et dont la pourpre semble une tâche de sang.

Robert Myriel.



LA FLEUR PRÉFÉRÉE



3e Prix. — 1re Section



QUAND j'étais jeune et que l'amour
Gazouillait dans mes rêves roses
Je vous chérissais, belles roses !...
Mais l'amour n'a duré qu'un jour.

La gloire a fait naître à son tour
Des fleurs, mortes à peine écloses !
Roses et lauriers, sans retour,
Sont allés où vont toutes choses !...

Mais toi qui gardes les parfums
Des baisers, des rêves défunts
Tôt partis en vols de colombes.

Toi que rien ne saurait ternir,
Je t'aime, ô fleur du souvenir,
Fleur des calvaires et des tombes !

J.-W. BIMOZ.



LA FLEUR PRÉFÉRÉE (PAVOTS)



4me Prix. — 1re Section



Au dessus des berceaux penchez-vous consolants,
Sur nos tombes croissez dans le champ d'épouvante,
O Pavots ! fleurs d'oubli, pavots étincelants,
Qui versez sur nos maux la paix qui nous enchante.

Comme nos cœurs froissés, comme eux toujours sanglants,
Pavots, rouges pavots à la tête penchante,
Entendez-vous nos pleurs et nos soupirs dolents
Pour ainsi consoler l'humanité souffrante?

D'où vous vient la pitié dont vos cœurs sont tout pleins?
Vos sœurs savent charmer non guérir les humains!
C'est vous, fils du sommeil, qu'à toutes je préfère :

Aux malheureux mortels ployés sous les douleurs
Vous envoyez le rêve et la douce chimère :
Pavots, soyez bénis entre toutes les fleurs !

Jean Bach-Sisley.



LES LARMES



1er Prix. — 2e Section



« Sur la plaque d'argent dorée trouvée à Galaxidi, l'on voit Eros recevant Aphrodite sortant des flots de la mer, au moment de sa naissance. »

Maxime COLLIGNON, (Mythologie figurée de la Grèce).

Sur la vague écumeuse au changeant coloris,
Elle surgit soudain, vibrante et surhumaine,
Et tout palpite auprès de l'Anadyomène
Et réclame un rayon de ses grands yeux fleuris !

— Et toi, mignon Eros, enfant blond, tu souris !
Ta frêle main lui montre un merveilleux domaine...
Vers Cypre, l'île folle et claire aux coins chéris,
Sa conque, qui la berce, au gré des flots l'emmène.

Tu la vois, sous ses doigts câlinement nerveux,
Egrener la rosée en tordant ses cheveux ;
Les alcyons de neige y vont mouiller leur aile.

— Tu souris ! — Ce brouillard de perles, dieu vainqueur,
Te semble être déjà le symbole moqueur
Des larmes que, plus tard, on versera pour elle !

André JURÉNIL.



LE SONNET A CLÉO



2e Prix. — 2e Section



Raoul prit un carton pour écrire des vers :
« Un sonnet à Cléo! » sa jeune fiancée;
Mais il ne savait pas cet art — et sa pensée
Fut en alexandrins mise tout de travers.

Il parlait du printemps, des oiseaux, des prés verts.,.
Une phrase déplut ! A l'instant effacée —
Tout disparut bientôt sous la plume agacée :
Pour rien il s'était mis la cervelle à l'envers.

Et la belle, au matin, passant dans la prairie,
Sa corbeille déjà coquettement fleurie —
Vit un petit carton de la couleur des cieux...

Certe ! il eut pour Cléo le charme d'un poème
Et fut, en cet état, trouvé délicieux,
Car deux mots n'avaient pas été rayés : « Je t'aime! »

Edmond Porée.



LES PERSES



3e Prix. — 2e Section



A Jose Maria de Heredia.

A Suse, devant le tombeau de Darius, un messager apprend aux grands de l'empire perse et à la reine mère Atossa, qui étaient sans nouvelles de l'armée de Xercès la défaite de Salamine. Ensuite l'ombre du grand roi prophétise le désastre de Platées.

Les pennes d'or posaient leur somptueux plumage
Sur les flancs de granit du monstre souverain,
Et le taureau barbu, sous la mitre d'airain
Avait les yeux d'un tigre et le regard d'un mage.

Or la grandeur du Perse y vivait en image,
Et découvrant le croc et ramassant le rein,
Elle écoutait dans l'ombre avec un fier chagrin
L'homme qui lui disait sa honte et son dommage.

Mais si la bête a vu l'éperon triomphant
Fouiller, rouge vautour, parmi l'azur qu'il fend
Les ventres et les dos des galères domptées,

Nul spasme n'a trahi sa colère qui bout ; —
Alors pour essayer de la mettre debout
L'ombre de Dareïos lui parla de Platées.

Henri Galoy.

« L'âge de bronze. » — Sonnets inspirés du théâtre d'Eschyle.

TENDRESSE CRAINTIVE



4e Prix. — 2e Section



J'avais voulu savoir le secret de ton cœur,
Enfant, et tu m'as dit : « Mon cœur est votre chose,
Mon cœur vous appartient... C'est en vous que repose
En vous seul ici-bas, l'cspoir de mon bonheur... »

Et voici que malgré l'ineffable douceur
De ton aveu mon front reste encore morose ;
Et mon âme se trouve inquiète... et je n'ose
Regarder l'avenir sans souci, sans frayeur...

...Oh ! pardonne-le moi cependant, ma Mignonne ;
Pardonne à ma tendresse, à mon amour !... pardonne
Si tu me vois parfois triste et plus abattu ;

Car, lorsque sur mon front une ride se creuse,
Lorsque je tremble, c'est pour toi seule, vois-tu...
— J'ai si peur de ne pas savoir te rendre heureuse !...—

Paul Seure.



L'IDÉAL



1er Prix. — 3e Section



Vers l'Idéal ! allez, Poètes !
Sans compter l'atteindre jamais :
Quand nous montons sur les sommets,
Le Ciel s'élève sur nos têtes !



LA DOULEUR



Pour faire au ciel monter un chêne,
On le taille au tranchant du fer :
Ce n'est qu'après avoir souffert
Que peut grandir une âme humaine.

Camille Gandilhon.



L'IDÉAL



2e Prix. — 3e Section



La foule n'y croit pas ; le vulgaire l'ignore :
L'Idéal n'est pour eux qu'un mot vide et sonore.
L'artiste seul, errant toujours sur les sommets,
Le contemple ébloui... sans l'atteindre jamais.



LE RÊVE



Quand jamais la douleur ne lui laisse de trêve;
Quand le plaisir l'a fui, que l'amour l'a quitté :
Le cœur humain, meurtri par la réalité,
Se réfugie alors dans l'infini du rêve.

A. Fink aîné.



I. — L'IDÉAL



3e Prix. — 3e Section.



Debout, la patte en l'air, tu sembles te vêtir
Du matin pur où s'ouvre une éternelle rose. —
Ainsi notre Idéal te ressemble, Ibis rose :
Il pose à peine un pied sur terre — et veut partir !...



II. — IGNORANCE DIVINE



Enfant qui ne sais rien et veux toujours jaser,
Si tu savais qu'il faut qu'un jour tout disparaisse,
Tu croirais que la trace exquise du baiser
S'efface seulement avec une caresse !

André Jurénil.



I. — *L'IDÉAL*



4e Prix . — 4e Section



L'Idéal, voilà l'échelle mystérieuse qui
fait monter l'âme du fini à l'infini.

(V. Cousin).

POÈTES, c'est le dieu qui sur ses ailes d'or,
Au fardeau du Réel vous prend et vous enlève,
Vous emporte enivrés, en un superbe essor,
Vers ce monde magique où voltige le Rêve.



II. — A UN PETIT ENFANT QUI PLEURE



Et pourtant que sais-tu des choses de la vie ?

CHAUD des baisers, nourri du doux lait de ta mère,
Quoi! des larmes déjà... lorsque tout te défend,
Que ta lèvre est encor loin de la coupe amère?...
Pour pleurer, attends donc, attends, mon pauvre enfant!

Marie PRAZ.



LE FIL D'ARGENT



1er Prix. — 4e Section



Au gré des zéphirs épars voltigeant
Parmi la langueur triste et monotone
D'un ciel incolore et brumeux d'automne,
Solitairement erre un fil d'argent.

Pâle voyayeur, à travers la plaine,
Le long des sentiers il glisse en tremblant;
Et l'on croirait voir dans son vol très lent
Une anxiété vague — d'âme en peine! —

Il va!... — Mais voici bientôt qu'un buisson
Arrête en chemin sa course indécise;
Parmi les rameaux penchés dans la brise,
Soudain, il se prend avec un frisson...

Délicatement, autour d'une branche
Son duvet s'enlace... Et le fugitif
Sur la tige frêle à jamais captif
Brille, radieux, comme une fleur blanche...



... C'est ainsi, jadis, que mon cœur errait
Anxieux parmi les routes humaines;
Poussé par le vent des passions vaines,
Sans but, au hasard, seul, il s'égarait...

Mais un jour, Enfant, vers ce cœur inerte
Tu t'es inclinée au bord du chemin;
Tu l'as recueilli dans ta chère main
Que tu lui tendais toute grande ouverte;

Et le vagabond, si morne autrefois,
Oubliant la route aride suivie,
A son cher soutien lié pour la vie,
S'épanouit — fleur — dans tes petits doigts !...

Paul Seuré.



LE BAISER AUX ETOILES



2e Prix. — 4e Section



Le silence des nuits est-il bien le silence ? —
Malgré la paix du Monde, on perçoit vaguement
Une plainte sublime et grave qui s'élance,
Pareille au bruit d'un cœur au lointain battement.

Ces voix, ces voix de songe et d'espoir, disent-elles
Le chant de la douleur en leur rythme divin?
Ou n'est-ce pas le vol des âmes immortelles
Qui vont vers la clarté toujours scrutée en vain.

Le ciel semble une mer dont les vagues lassées
Se reposent au pied des récifs lumineux. —
L'esprit s'étonne. Il rêve, en ses tristes pensées,
D'esquifs perdus, filant au loin, — vertigineux...

Blanche et rose, tu viens sur ton balcon de pierre,
Jeune fille, et par toi tout paraît transformé :
Il suffit du rayon filtrant sous ta paupière
Pour que règne l'extase en l'Univers charmé !

A quoi songe ton âme ? — Ainsi que Juliette,
Entends-tu dans ton cœur sourdre un exquis tourment,
Tandis que tu voudrais écouter, inquiète,
La voix de quelque oiseau céleste — ou d'un amant ?

Ou bien, comme Mignon dans sa peine éternelle,
Ne conserves-tu pas, — tel un pieux encens, —
Un coin d'azur suave au fond de ta prunelle,
Un vieil air d'autrefois dans ses moindres accents ?

Ou, comme Marguerite au seuil des nuits nouvelles,
Tu soulèves un peu le voile du Passé, —
Et, le voyant surgir encor, tu lui révèles
Qu'il te laisse un regret toujours ineffacé ?

N'entends-tu pas plutôt les vagues mélopées
De la pâle Ophélie, égarée en rêvant,
Et qui, voulant saisir quelques fleurs échappées.
Abandonne — autre fleur ! -- son cœur au flot mouvant !

Non ! — Ce qui vibre en toi, c'est la mélancolie
Des doux êtres dont l'âme a toujours contenu
La sensibilité des harpes d'Eolie,
Qu'un soupir fait gémir comme un ange ingénu...

Par les étoiles d'or, toujours tu fus ravie ;
Toujours tu les aimas d'un sentiment profond,
Et tu ressens le trouble immense de la vie
Sous leur regard discret qui trouble et nous confond.

Combien de fois déjà, vierge aux folâtres boucles,
Contemplas-tu, parmi la paix des grandes nuits,
Ces larges flots d'azur roulant des escarboucles
Et nous versant l'extase ou les secrets ennuis ?

Tu subis l'indicible et suprême torture
Des âmes qui voudraient, -- célestes goélands, --
Planer, s'éparpiller, se fondre en la nature,
Et souffrent par le corps rebelle à leurs élans..

Et tu crois percevoir la douleur qui frissonne
Et sanglote, éperdue, au fond du firmament, —
Sans qu'on te l'ait appris, Enfant, ton cœur soupçonne
Qu'elle n'existe pas ici-bas seulement...

Et devinant des pleurs, des larmes inconnues
Dans les cascades d'or, dans les rayons d'argent,
Tu voudrais que la peine éparse par les nues
Pût être secourue en ton être indulgent...

Oh! dire ta pensée à tout ce qui s'agite
Et que le mal de vivre en tout temps veut briser !
Ouvrir au désespoir ton âme, — comme un gîte
Où la douleur viendrait doucement s'apaiser...

Et dans un geste pur, ta blanche main adresse,
Avec ferveur, aux cieux vastes et solennels,
Un baiser qui s'envole, empli de ta tendresse,
Et que ton cœur destine aux astres éternels.

André JURÉNIL.



LE PÉAGE



3e Prix. — 4e Section



Le bateau glisse lentement ;
Les vents dorment sur les collines ;
De vaporeuses mousselines
Tremblent au fond du firmament.

Au taille-mer les flots babillent,
Puis s'écartent, calmes et lourds,
Et rayés, comme le velours
Dont les enfants pauvres s'habillent.

L'un ni l'autre ne soufflent mot.
S'il est fort et beau comme Hercule,
Brune comme le crépuscule,
Elle est la reine du hameau.

Quand il serre ses mains crispées,
L'aviron fait faire aux tolets
Un bruit agaçant de galets
Ou de vitres entrefrappées.

Pendant qu'il manœuvre avec art,
Assise sur un bout de voile,
Ses yeux, que l'ombre des cils voile,
Ont un rêve dans leur regard.

Presque oubliant la jeune fille,
Le beau passeur regarde en l'air,
Et, parfois, sans en avoir l'air,
Couve le nu de sa cheville.

Mais le bateau, tout lentement,
Echoue au terme de sa course.
Elle, alors, de chercher sa bourse
Dans ses poches, tranquillement.

Deux sous ! c'est une bagatelle !
Le passeur attend, sérieux...
Confuse, elle baisse les yeux :
« J'ai perdu mon argent », dit-elle.

Lui, sur sa veste de coutil,
L'étreint et lui pose, farouche,
Un baiser brûlant sur la bouche.
« J'ai perdu la raison », dit-il.



Elle cherche à l'ombre un refuge.
Du ciel, comme d'un four béant,
Le soleil, ce roi fainéant,
Verse le feu, comme un déluge,

Et, libre au passeur de penser, —
Car le cœur met l'esprit en verve, —
Que la belle, à l'ombre, conserve
La fraîcheur douce du baiser.

Simon Le Beaudour.



LE PAUVRE VIEUX



4e Prix. — 4e Section.



A Paul Harel.

Voyez-vous dans les champs, là-bas,
Une maison grise et moussue?
L'auvent penche, le faîte est bas,
La toiture toute bossue...

C'est là qu'en des jours très anciens
Il naquit, c'est là qu'il espère
Trépasser comme tous les siens,
Après sa mère, après son père.

Bâti par quelque rude aïeul
Sur ce maigre terrain d'argile,
Le vieux logis est resté seul,
Toujours debout, toujours fragile.

Il n'a jamais eu pour voisins
Qu'un chêne à peu près du même âge
Et qu'un ceps qui de ses raisins
Veut bien parfois lui faire hommage...

Or, bien qu'il ne soit plus très vert,
Que la mort sur ses pas chemine,
Chaque jour, été comme hiver,
Le bon vieux quitte sa chaumine;

Sans avoir appris de métiers
Il erre à travers les villages,
Se mêlant à tous les chantiers,
S'attelant à tous les ouvrages.

Mais après le souper frugal
Qu'on lui donne dans chaque ferme,
Au logis, d'un pas inégal,
Il rentre, le soir, et s'enferme.

Lors, faisant flamber un grand feu,
Il s'agenouille au coin de l'âtre
Où, tout pensif, il suit le jeu
De la flamme alerte et folâtre;

Puis, il rassemble les tisons,
Construit des bûchers éphémères
Et prête l'oreille aux chansons
Que siffle la bûche, aux chimères

Que racontent en s'endormant
Le sapin, le hêtre et l'érable...
Et lui-même, tout doucement,
S'endort aussi, moins misérable.

Bientôt dans un songe étoilé
Tout un monde à ses yeux défile:
L'aïeule au blanc regard voilé
Qui toujours prie et toujours file;

Le père assis dans son métier,
La mère à genoux près de l'âtre,
Devant l'antique bénitier
Ou le vieux crucifix d'albâtre.

Il revoit les frères, les sœurs,
Leur amitié tranquille et tendre,
Tout un passé plein de douceurs
Qui s'est envolé sans l'attendre.

Avec eux il parle longtemps
Comme on parle aux morts dans les rêves,
Puis les regarde aller flottants
Pareils à la brume des grèves...

Et le croissant qui, dans la nuit,
A l'horizon vient à descendre,
Surprend encor, vers les minuit,
Le vieux accroupi dans la cendre.

Emile Langlois.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



SYLPHE ET JEUNE FILLE.

LÉGENDE DE LA FLEUR DU PLAISIR



I.

Le jour naît : — pâle vierge encor demi-voilée,
L'aube quitte en riant son alcôve étoilée;
La brise en luths vibrants change les rameaux verts,
Et les Sylphes ont pris leur essor dans les airs...

L'un d'eux se dérobant aux baisers d'une rose,
S'approche enveloppé d'un sourire du jour,
Et, penché sur la couche où la beauté repose,
Lui murmure des mots doux comme un chant d'amour !

II.

« Jeune fille ! ouvre ta paupière :
« Le jour couronne les coteaux ;
« Vois flotter sa rose lumière
« Sous la blancheur de tes rideaux.

« La nuit t'a prodigué sans trêve
« Des songes d'or l'écrin vermeil ;
« Mais voici l'instant où le rêve
« S'évapore aux feux du soleil...

« Sors de ta couche virginale
« Que l'innocence aime à bercer;
« C'est l'heure où sur le frais pétale
« Rayons d'amour viennent glisser...

« J'ai déjà déployé mon aile,
« Et, devançant les papillons,
« Pour épier la fleur nouvelle,
« J'ai parcouru près et sillons.

« Et, sur le bord d'une onde claire,
« Dont chaque flot roule un saphir,
« Reposant mon vol solitaîre,
« J'ai trouvé la fleur du plaisir!

« Mai, tous les ans, la voit éclore:
« Elle ne fleurit qu'une fois;
« Elle ne brille qu'une aurore,
« Un soir l'effeuille sous ses doigts...

« Sa senteur est plus douce encore
« Que les doux baisers de ta sœur,
« Ou que l'encens qui s'évapore
« Des urnes d'or vers le Seigneur.

« Viens la cueillir!... Chaque compagne,
« En admirant dans tes cheveux
« L'éclat charmant qui t'accompagne,
« La verra d'un œil envieux...

« Elle dira : — La jeune fille
« Qui suit le Sylphe matinal,
« Pour parure a la fleur qui brille
« Comme un emblême nuptial!... »

III.

La vierge, de son front d'albâtre,
Ecartant le bandeau soyeux,
Vers le Sylphe tendre et folâtre
Dirige l'azur de ses yeux.

Le Sylphe sourit et l'appelle :
Son sourire était séducteur,
Et son regard, vive étincelle,
De la vierge amollit le cœur...

La belle enfant cède et se lève,
Blanche dans ses voiles flottants...
Tel sort des roseaux de la grève
Un cygne enivré du printemps...

Le Sylphe auprès d'elle se range.
Il paraît si doux et si beau
Qu'elle croit presque suivre un ange....
— Tous deux s'éloignent du hameau.

Il la conduit par des bocages
Inclinés en berceaux fleuris
Et faits pour prêter leurs ombrages
Aux essaims des jeux et des ris ..

Là, chaque brise est embaumée,
Chaque soupir, mélodieux ;
Là, du soleil, sous la ramée,
Dort, le rayon voluptueux....

Le Sylphe, du bout de son aile,
Dépouillant cytise et jasmin,
De la candide jouvencelle
Parfume le riant chemin.

Longtemps il l'égare, timide,
Dans ce labyrinthe enchanté...
Enfin, près d'un courant rapide,
Son vol léger s'est arrêté...

IV

Couronnant une frêle plante,
La fleur au calice vermeil
Que balance l'eau ruisselante.
S'entr'ouvre aux baisers du soleil !

La jeune fille la respire :
C'est la fleur qu'elle vient chercher ;
Mais vers le gouffre qui l'attire,
Pour la prendre, il faut se pencher...

Le Sylphe rusé l'encourage :
Elle approche... sa blanche main
A touché la fleur qui surnage...
Hélas ! son pied glisse soudain !...

L'onde l'enserre de ses vagues ;
Mais le Sylphe a fui loin du bord,
Et son vol aux frôlements vagues
Prend comme un son d'hymne de mort !

Suppliante, elle le rappelle...
Mais il faut bien payer la fleur,
Et l'air, messager trop fidèle,
Lui rapporte un rire moqueur...

Et bientôt, d'un bosquet de roses
Où le Sylphe ingrat s'ébattait,
On vit passer, à peine écloses,
Vierge et fleur que l'onde emportait !

V.

Jeunes filles au cœur confiant et novice,
Le Sylphe suborneur, c'est l'amoureux désir
Qui, par la douce amorce et l'attrait du plaisir,
Vous séduit et vous mène, hélas ! au précipice.

Gabriel Monavon.



IMPUISSANCE



Vous pouvez aux éclats rire de ma folie,
Vous pouvez m'écraser par un regard moqueur;
Vous pouvez m'abreuver d'amertume et de lie
Et, comme un vil tapis, fouler aux pieds mon cœur.

Avec la dureté farouche du vainqueur
Vous pouvez souffleter mon front qui s'humilie,
Et briser sans pitié ma pauvre âme avilie,
Comme une coupe après avoir bu la liqueur!

Vous pouvez à mon rêve arracher les deux ailes,
Vous pouvez inventer des tortures nouvelles
Et me rendre un peu plus malheureux chaque jour:

Vous pouvez augmenter mon amère souffrance,
Vous pouvez me ravir ma dernière espérance:
— Vous ne pourrez jamais m'enlever mon amour!...

Henri Second.



CENT ET MILLE



O rossignol, charmant génie,
Pourquoi de ta suave voix
Remplir le silence des bois,

Et dépenser tant d'harmonie ?
Celle qui cause mon émoi
Sait chanter cent fois mieux que toi!

Ruisseau, dans l'étroite vallée,
Et du haut des rochers sautant,
Dis, pourquoi t'égosiller tant
Et jeter ta note perlée ?
Oh ! va, tu peux t'égayer bien,
Son rire vaut cent fois le tien!

Le soir, si loin de la colline,
Etoiles, pourquoi luire encor ?
Pourquoi donc dans vos lampes d'or
Consumez-vous l'huile divine ?
Ils sont superbes, vos flambeaux,
Mais ses yeux sont cent fois plus beaux !

Pourquoi, vers l'orient, aurore,
Te réveiller chaque matin,
Et faire que tout le lointain
D'une vive clarté se dore ?
Illumine cieux, champs et bois,
Son sourire te vaut cent fois!

Devant le plus beau des calices,
Pourquoi faire s'extasier,
O chère fille du rosier,
Plus d'un dont tu fais les délices ?
Tous tes charmes sont superflus,
Ses lèvres valent cent fois plus !

A la brise que juin fait naître,
Epi, pourquoi te balancer ?
Pourquoi tout le jour te lasser,
Saluant quelque fleur champêtre ?
Fais le beau, fais le précieux,
Mais sa grâce vaut cent fois mieux!

Et vous, mes charmantes abeilles,
Pourquoi, du matin jusqu'au soir,
Puiser avec votre suçoir
Le nectar sur les fleurs vermeilles ?
Elle est douce votre liqueur,
Mais mille fois moins que son cœur ?

Adrien Gillouin.



SONNETS A LYSIS



XII

Au loin.

En l'éveil matinal du lac frileux et lent
La brume qui s'éclaire a des pâleurs de rêves,
Et la barque, pareille au vol d'un cygne blanc,
Fend le miroir des eaux qui vont bleuir les grèves.

Tes yeux sont las d'amour : ton front est plus tremblant :
Nous nous taisons tous deux... Heure exquise des trèves,
Où nos deux cœurs, étreints en un muet élan,
N'ont plus entendu fuir les minutes trop brèves !

C'était l'éclosion de ta jeune âme en fleur :
D'harmonieux accords berçaient notre bonheur,
Et, devinant l'appel du baiser sur ta lèvre,

J'écoutais, sous le ciel voluptueux et clair,
En l'essor d'une valse au rhytme qui s'enfièvre,
Chanter l'hymne d'amour dont frissonnait ta chair.

Coppet, 16 septembre 1896.

Paul Berret de Vernas.

LA FLEUR QUE J'AIME



J'aime l'œillet si fin et la rose superbe ;
Le jasmin, le lilas embaumant nos jardins,
La pervenche timide en son asile d'herbe,
Et le thym parfumé qui croît sur nos chemins.

J'aime le lys vêtu de sa blanche parure,
Emblême d'innocence, emblême de candeur,
Dont on fait à Marie une offrande humble et pure :
Toujours le chaste lys fleurira dans mon cœur !

Je l'aime bien aussi cette fleur printanière
Dont l'haleine s'exhale à l'ombre du buisson
Et qui remplit les bois de sa senteur légère :
La fleur d'humilité : violette est son nom.

Bluet, coquelicot et blanche marguerite,
Font un trio charmant, suave, fier et beau ;
Je l'aime, car, pour moi, son doux et cher mérite,
C'est de représenter les couleurs du drapeau.

J'aime toutes les fleurs ; mais ma fleur préférée,
Souvenir de celui qui pense à moi tout bas,
La fleur, par la tendresse en mon cœur consacrée,
C'est le myosotis qui dit : N'oubliez pas !...

Léonie de Glaisette.



ADIEU



A mon idéal.

Oh ! ne prononce pas ce mot qui me déchire !
Je veux comme un trésor garder ton souvenir ;
Loin de toi, tu le sais, rien ne peut me sourire.
Si ta main ne veut plus consoler et bénir.

Ecoute ! — L'oiseau pleure et la brise soupire,
Il fait noir et l'hiver va bientôt revenir...
Ne m'abandonne pas ! Vois, ma pauvre âme expire
Si ton bras généreux ne peut la soutenir.

Viens, pour guérir un peu ma cruelle souffrance,
Et me donner du ciel la sublime espérance :
Que ton regard ami veille toujours sur moi ;

Sois le brillant flambeau de ma route déserte,
Et, messager du ciel, avec la branche verte,
Apporte dans mon cœur le courage et la foi !

Marie Réseda.



LE BANDIT ITALIEN

ET LA JEUNE FILLE



Que la soirée est belle, ô brune jeune fille !
Sur le bord de la mer viens causer avec moi,
La lune resplendit et l'étoile scintille ;
J'aime mieux ton œil noir qui brille,
Rien ne me plaît autant que toi !

Si tu voulais, enfant, tu serais ma compagne,
Ma ravissante idole, à moi, chef de brigands ;
L'audace valeureuse en tous lieux m'accompagne,
Je parcours les bois, la montagne,
On redoute mes pas errants.

L'aigle deviendrait bon avec sa tourterelle,
Ses prunelles de feu s'adouciraient pour toi ;
Pourquoi donc craindrais-tu ses serres, sa grande aile?
Je ne brise point la fleur frêle,
Je me courberai sous ta loi.

Regarde, je suis beau presque comme un archange,
Fort, hardi, rayonnant ainsi qu'un demi-dieu,
J'ai sur mon front sauvage un diadème étrange ;
Mais tu t'éloignes, mon doux ange...
Et tu fuis sans me dire adieu !

Ecoute, tu serais la plus charmante reine,
Tu régnerais toujours, à jamais dans mon cœur,
Et je t'adorerais, belle étoile sereine !
Qui te retient, ô Madeleine ?...
— C'est ma pauvre mère et l'honneur !

Adèle Souchier.



BERCEUSE



Pour Blanche.

Do ! do ! mignonne enfant !
Dans le ciel, appareille
Le rêve triomphant ;
A l'or du soir pareille,
Sa nef d'étoiles fend
L'azur sombre des ondes
Où se perdent les mondes !

Do ! do ! Blanche. Le vent
Laisse, aux pieds de Morphée,
Dans l'herbe, en se sauvant,
Choir la flûte d'Orphée.
L'aronde est sous l'auvent,
Au cœur des campanules,
Dorment les libellules.

Do ! do ! clos tes grands yeux
Dont deviendraient jalouses
Toutes les fleurs des cieux !
Gaîment, sur les pelouses,
Au fond du parc ombreux,
Sans harpes ni violes,
Dansent les lucioles.

Do ! do ! Blanche, do ! do !
A tes côtés, je veille ;
La nuit, sous ton rideau,
A mis quelque merveille.
Tout dort, près du lys d'eau,
Le courlis, la mésange :
Clos tes grands yeux, mon ange !

Charles Laubiès.

LAMENTATION



Alors que de longs jours j'avais la perspective
Et que le plus beau rêve enchantait mon sommeil,
Si de mon cœur sortait une note plaintive
Ce n'était qu'une note errante et fugitive
Qu'emportait le zéphyr à l'Orient vermeil.

Et maintenant le ciel m'apparait froid et sombre ;
De mon soleil brillant l'éclat s'est obscurci ;
Tout me semble sinistre et tout se couvre d'ombre ;
Dans mon cœur sans espoir germe un amer souci...
Je vous envie, ô vous dont la paupière est close,
Vous dans le noir sépulcre à jamais rélégués ;
Je voudrais comme vous oubliant toute chose,
Sur la dalle glacée où votre corps repose,
Etendre pour toujours mes membres fatigués.

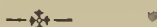
J. Jullian.



SONNETS ULTRAMONTAINS



François d'Assises



A Mademoiselle Marzia Biagetti.

Je l'ai vu ce pays enchanté de l'Ombrie,
Terre bonne aux rêveurs affamés d'idéal,
Où naturellement l'âme s'élève et prie,
Où le ciel d'azur semble un dôme de cristal.

Rien n'est plus beau, plus cher, — après le coin natal,
Dont se garde toujours la mémoire attendrie —
Que la riche splendeur de ce jardin royal,
Qui fût des saints et des artistes la patrie.

Mais entre tous, artiste et saint tout à la fois,
Dont le nom semble encor répété par les brises,
Et plane sur les doux paysages d'Assises,

Se survit ici l'humble et mystique François;
François, l'amant de Dieu, pur comme un beau lys pâle,
Dont l'âme s'envola comme un parfum s'exhale...

Santa-Mâria-degli-Angeli, 6 juillet 1896.

Jacques Prabère.



CERCUEIL D'ENFANT



Dans les bois nus la brise pleure;
L'hiver implacable est vainqueur.
Las ! il faut que tombe la fleur,
Et que le petit enfant meure !...

Durant la nuit glacée, à l'heure
Où le rêve enchante son cœur,
L'ange noir, au rictus moqueur,
De son aile, en passant, l'effleure...

...Il va partir au ciel profond
Où les âmes sont des lumières...
Dieu ! combien de larmes amères
Près du cercueil de l'enfant blond !...



Ayez pitié des pauvres mères
Dont les petits anges s'en vont !...

Joseph Michel.



LES JEUNES



A mon ami A. David-Sauvageot.

O jeunes, en avant ! loin de nous la paresse,
Les énervants plaisirs et les molles langueurs.
En avant, en avant ! que ton ardeur, jeunesse,
Coule avec notre sang, et batte avec nos cœurs.

Des lâches voluptés que la coupe stérile
Sans retard, sans regret, se brise en notre main,
Et puisque nous touchons à l'époque virile,
Nous tous, enfants d'hier, soyons hommes demain.

Portons en notre sein l'ambitieuse flamme;
Comme on voit un vaisseau partir avec le vent,
Quand le vent de la gloire a soufflé sur notre âme,
Qu'elle n'hésite plus et s'élance !... En avant !

Allons tous hardiment où le Destin nous porte.
Le courage à nos cœurs, l'espérance à nos fronts,
Partons. Savants, soldats ou poètes, qu'importe ?
Les routes devant nous sont ouvertes... entrons.

Jeune penseur, poursuis la vérité sans trêve.
Prends en main le flambeau qui, parti de Bacon,
Va du savant qui meurt au savant qui se lève,
Toujours plus lumineux et toujours plus fécond.

Soldat, rappelle-toi que la France est meurtrie;
Grandis pour la revanche, arme-toi pour demain;
Et quand l'heure viendra, gardien de la patrie,
Lève-toi, tout à coup, le glaive dans ta main.

Surgis comme un héros pour venger notre France;
Lutte, triomphe, meurs... et sache réunir,
Très grand par tes exploits, très saint par ta souffrance,
Les lauriers du vainqueur aux palmes du martyr.

Et toi, poète, et toi, dont l'âme transportée
Sait-elle aussi combattre en échauffant les cœurs,
Chante pour ton pays, et que ta voix, Tyrtée,
Pour la France vaincue enfante des vainqueurs.

Chante aussi pour ton Dieu, car c'est Dieu qui t'inspire,
Pour tout ce qui fut grand, pour tout ce qui fut beau,
Chante; donne en passant, — aumône de ta lyre, —
Une larme à la tombe, une fleur au berceau.

Rejette loin de toi les voluptés humaines;
A la réalité dis pour toujours adieu;
Vers le monde idéal, vers les hauteurs sereines,
Prends ton vol, prends ton vol, ô toi l'élu de Dieu.

Avide d'infini, ta jeune âme isolée
Qui des rives du ciel s'échappa quelque jour,
Chercherait vainement, pauvre amante exilée,
Dans ce monde mortel un immortel amour.

Qu'elle monte plus haut. Regarde, sur ta tête
Il est une déesse au visage brillant;
Elle semble vers toi tendre ses bras, poète,
Et sur son chaste cœur t'appelle en souriant.

Contemple sa beauté: la flamme du génie
Radieuse et sublime étincelle en ses yeux;
Elle verse en sa voix comme un flot d'harmonie.
Elle porte à son front comme un rayon des cieux.

Va donc!... à ses festins elle offre l'ambroisie.
Elle a pour son amour un cœur toujours ouvert;
Elle a pour sa couronne un laurier toujours vert,
Pour jouet, une lyre, et pour nom: Poésie!

Emile Trolliet.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS

EN RECEVANT UNE TOQUE BRODÉE

A ma fille Mathilde.

Ma chère petite Mathilde,
J'ai reçu ton joli présent;
Jamais d'aussi resplendissant
N'en fit Galswinthe à Brunehilde!

Une toque, celà? Vraiment!
C'est bien plutôt un diadème,
Tant d'élégance et d'art suprême
Eclate en cet objet charmant.

Décidément tu sais mignonne,
— Le mot sans doute n'est pas neuf,
Ronsard l'ouït de Charles-Neuf, —
Comment on fait une couronne!

Brillants rayons sur ciel obscur,
Sur fond noir fleurs au doux ramage,
C'est bien la saisissante image,
De mes jours faits d'ombre et d'azur.

Ce fond, ce sont mes noirs délires,
Mes pleurs, mes regrets, mes sanglots,
Ma nuit sombre où grondent les flots,
— Et ces fleurs, ce sont tes sourires.

Fabre des Essarts.



SURSUM CORDA !



De paroles d'amour, j'avais empli mon âme,
La foi qui vient du cœur rayonnait dans mes yeux,
Et le premier baiser que j'eus de cette femme
Fut doux ainsi que ceux qui se donnent aux cieux !

C'était près de la source où Pétrarque aimait Laure,
Oh ! toi qui sais aimer, je te le dis tout bas :
Leur amour qu'on croit vrai n'est pas l'amour encore,
Et les cœurs de vingt ans, ne le comprendront pas !

Elle est morte, et je souffre ! elle est morte, et je pleure,
Car mon cœur est de ceux qui sanglotent toujours,
Et qui jusqu'à la mort, se souviennent de l'heure
Où le premier regard fit naître leurs amours.

Qu'importe ! il faut chanter, dis-tu ? Chantons, poète !
Chantons ! je suis de ceux qui se sont réveillés !...
Et qui voulant aussi prendre part à la fête.
Elèvent vers le ciel des yeux ensoleillés.

Rendons aux malheureux l'espérance première !
Qu'ils quittent leur tristesse, ainsi qu'une prison !
Qu'ils sachent que notre œil est fait pour la lumière,
Et que cette lumière, on l'appelle : Raison.

Qu'ils se disent que trop de rêves, est un crime !
Et que l'épuisement suit vite le réveil ;
Que pleurer, c'est creuser un ténébreux abîme,
Au fond du cœur de l'homme où rayonne un soleil !

L'espérance, voilà le soleil de la vie ;
C'est le mystérieux appel qui vient d'en-haut.
C'est un ami qui parle à l'âme inassouvie !
C'est le mépris du mal, et l'oubli du tombeau !

Il faut chanter afin qu'on devienne plus ferme ;
Elever un rempart contre le désespoir,
C'est faire au fond des cœurs croître le divin germe,
C'est prendre une devise auguste : le Devoir !

Comme les fiers soldats de la philosophie,
Comme Lucrèce, comme Epictète et Zénon,
Marchons graves et forts, au milieu de la vie !
Et disons sans pâlir : « Douleur tu n'es qu'un nom ! »

Auguste Gillouin.



A UNE FLEUR



Je t'aime pour ta destinée,
O pâle sœur des boutons d'or,
Qu'une main mignonne a glanée
Par un matin de messidor.

Tout ému, je revis encor
Cette radieuse journée
Où son âme — rare trésor —
Fleur, avec toi me fut donnée !...

Marguerite de nos amours
Le ciel est resté bleu ; toujours
Le soleil des vingt ans l'éclaire ;

Et c'est pourquoi, — mieux que la fleur
La plus belle, — tu sais me plaire,
Messagère du vrai bonheur !

Alexandre Michel.



UNE AVENTURE



Il y avait ce soir-là, réunion intime chez la baronne de Chateaurouge.

On causait des aventures étranges, mystérieuses, qui surgissent tout à coup et troublent parfois jusqu'à l'épouvante les natures les mieux trempées.

Chacun contait ce qui lui était arrivé ou ce qu'il connaissait de plus extraordinaire.

Seul, un vieux monsieur à barbe blanche n'avait encore rien dit. Il écoutait avec un fin sourire les histoires, plus ou moins effrayantes ou amusantes qui, tour à tour, égayaient ou agitaient d'un frisson de peur l'assistance peu nombreuse.

Le silence s'étant fait subitement comme si le recueil d'histoires eut été épuisé, une des dames se pencha vers le vieillard :

— Et vous, M. Dorel, vous ne nous avez rien conté... ne vous serait-il donc arrivé aucune aventure digne d'être entendue ?

— Pardon, madame, il m'est arrivé jadis une aventure bizarre, mais dont le souvenir loin de me troubler me réjouit au contraire chaque fois qu'il m'arrive de l'évoquer.

— Eh bien, s'il n'y a aucune indiscrétion à vous en prier, évoquez-le devant nous.

— Je veux bien, madame, écoutez... Il y a une vingtaine d'années de cela. Je faisais encore, à cette époque, du journalisme, et j'étais attaché au *Figaro*. Je fus envoyé à Montpellier à l'occasion de je ne sais plus qu'elle inauguration, et je descendis à l'hôtel Nollet, sur la place de la Comédie. Je me fis conduire aussitôt dans ma chambre. En entrant, j'inspectai la pièce. Elle était semblable, dans sa froide banalité à toutes les chambres d'hôtel. Cependant je remarquai une porte, à droite, et je demandai au garçon occupé à fermer la fenêtre :

— Qu'est-ce que cette pièce, à côté ?

Il me répondit :

C'est le petit salon attenant à cette chambre.

— C'est bien, je n'ai plus besoin de vous.

— Faudra-t-il appeler Monsieur ?

— C'est inutile,

Et il sortit me laissant seul dans la chambre où flottait, malgré la fraîcheur du soir, un air particulier, cet air spécial aux chambres d'hôtel, chargé de mille odeurs suspectes. Je m'assis devant le guéridon garni d'un tapis jaune et rouge, maculé d'encre, qui se trouvait contre la cloison, juste en face de la porte ouverte du salon. Avant de me coucher je voulus terminer les quelques pages du roman acheté en route, et je me mis tranquillement à lire. Par moments, j'entendais un bruit de pas dans le couloir, un claquement de porte : c'était un voyageur qui rentrait chez lui. J'eus bien vite achevé mon bouquin et lorsque, l'ayant refermé, je relevai les yeux, que vis-je, mesdames, par la porte ouverte, au fond du salon, dans le carré de lumière pâle projeté par ma bougie ?... un individu assis comme moi dans un fauteuil, et qui, avec un sans gêne excessif, me regardait. Surpris de la présence incongrue de ce monsieur, je tressaillis. Mais je fus bien vite remis de ce premier et excusable émoi et, à mon tour, je pris la liberté de l'examiner en détail. Je dois vous avouer qu'il se prêta de très bonne grâce à cet examen. Immobile dans son fauteuil, il ne broncha pas, se contentant de ne pas me quitter des yeux. Je me demandais en même temps ce que pouvait bien être ce monsieur, ce qu'il faisait là, comment il se trouvait dans la pièce voisine, pourquoi il me regardait d'une aussi singulière façon. Etait il donc effrayé, lui aussi, de ma présence ? Etait-ce un voyageur comme moi ? Pourtant le garçon m'aurait prévenu. Etait-ce un malfaiteur ? Et, de fait, dans la pénombre, je ne lui trouvais pas un aspect très rassurant. Complètement rasé, les cheveux très courts, il avait un regard froid, aigu, un de ces regards qui vous pénètrent dans l'âme comme un scalpel dans les chairs. Si cet homme, me dis-je, s'est introduit dans mon appartement avec des intentions criminelles, pourquoi vient-il naïvement se placer devant moi, sous le reflet de ma bougie ? C'était inadmissible. A la vérité, malgré ce raisonnement, je commençais à être un peu inquiet.

Que signifiait ce mystère? Car pour moi la présence de cet intrus était un mystère insondable. J'eus l'idée d'appeler, et je me levais déjà pour saisir le cordon de la sonnette lorsque je le vis avec stupeur faire le même mouvement. Je retombai stupéfait dans mon fauteuil. Voulait-il appeler, lui aussi ? Etail-il intrigué de ma présence comme je l'étais, moi, de la sienne ? Se défiait-il de moi comme je me défiais de lui ?... Et tous les deux nous gardions le silence, comme si chacun de nous eut voulu laisser à l'autre l'honneur de prendre le premier la parole. La situation était étrange, vous l'avouerez.

Plus j'étudiais mon homme, plus je lui trouvais une figure suspecte. C'était, comme l'on dit, une de ces têtes que l'on n'aime

pas à rencontrer le soir, au coin d'un bois. Pourtant, elle ne m'était pas tout à fait inconnue, cette figure-là. Je devais l'avoir vue quelque part, où et quand, je ne me souvenais pas; mais, sûrement, je l'avais déjà rencontrée. C'était, à n'en pas douter, une connaissance de mon œil. Par moments j'avais envie de rire de la bizarrerie de la situatiou; d'autrefois, je sentais un léger frisson me courir sur la peau. Je ne quittais pas mon homme des yeux, Lui aussi me scrutait toujours de son regard froid, aigu. Appeler? .. Cette idée me revint encore à l'esprit. Mais je la repoussais ne voulant pas paraître avoir peur. Cependant je ne pouvais pas passer la nuit dans mon fauteuil ni me mettre au lit sous la surveillance d'un monsieur quelconque dont je ne connaissais pas les intentions et dont la présence, à cette heure dans un salon dépendant de ma chambre, était au moins singullère.

Je réfléchis, et afin de me mettre en garde contre une surprise possible, j'ouvris mon sac de voyage et je pris mon révolver dont j'enlevai prudemment la baguette de sûreté. Maintenant, mon bonhomme, je suis à ta disposition, tu peux y venir quand tu voudras. Mais l'autre s'était également armé d'un révolver. Il semblait calquer ses mouvements sur les miens. Comme moi, il tenait son arme à la main, prêt à s'en servir. C'est extraordinaire, de plus en plus extraordinaire, pensai-je. Allons-nous nous massacrer à l'américaine sauf à nous décliner au préalable nos noms et qualités. Tout à coup une idée illumina mon cerveau : c'est un fou qui s'est échappé de l'asile. Et cette idée de me trouver toute la nuit en compagnie d'un aliéné armé ne me rassurait que médiocrement. Et je restais dans mon fauteuil, ne quittant pas l'individu des yeux, surtout maintenant que je voyais briller entre ses doigts le canon d'un révolver. Plus d'une demi-heure s'écoula ainsi. Faudrait-il passer une nuit blanche à surveiller les faits et gestes du mystérieux personnage? Cette perspective ne me souriait pas, et n'eût été l'inquiétude certainement je me serais endormi de bien bon cœur, fatigué comme j'étais par une journée de chemin de fer. J'eus la pensée alors d'entamer la conversation avec lui. Il me répondrait bien quelque chose; il chercherait au moins à expliquer sa présence ou à me demander raison de la mienne. Cela vaudrait mieux que de nous regarder ainsi jusqu'à l'aube comme deux bêtes fauves qui n'attendent que le moment propice de fondre l'une sur l'autre et de se déchirer. Mais pourquoi commencerais-je à parler moi-même? Pourquoi ferais-je les premières avances. Je me dis : c'est peut-être la même réflexion qui le retient, l'autre, qui lui défend de m'adresser le premier la parole. Montrons-lui que nous sommes moins susceptible et au dessus d'un aussi vulgaire point d'honneur. Je cherchais donc ce que je pourrais bien lui dire et je ne trouvais rien.

La crainte, car franchement. j'éprouvais une certaine crainte, semblait m'avoir vidé le cerveau. J'avais toutes les peines à rassembler quelques idées. Et je ne sais si c'était l'effroi s'infiltrant peu à peu en moi qui me troublait aussi la vue, mais plus j'examinais mon homme, plus je lui trouvais sur tout le visage une expression sinistre. A mon avis, cette tête pelée ne pouvait appartenir qu'à un galérien en rupture de bagne; ces joues glabres devaient avoir pâli dans les cachots, et ce front vaste, carré, n'abritait sans doute que de criminelles conceptions, les rêves sanguinaires d'un bandit, car j'en étais sûr maintenant, j'étais en présence d'un bandit et de la plus dangereuse espèce. Il avait ses projets en jouant cette odieuse comédie. Ses yeux surtout m'épouvantaient, ses yeux mobiles, pétillants, d'un éclat fiévreux, qui m'entraient dans le corps, dans l'âme, dans l'être tout entier, avec l'acuité douloureuse d'une vrille. J'étais las de cette situation intolérable. Coûte que coûte il fallait en sortir, dussé-je courir un réel danger. Mon amour propre, je vous l'ai dit, me défendait d'appeler, de sonner. Je voulais en avoir le cœur net sans le secours de personne, éclaircir moi-même le mystère, capturer seul, au besoin, pour en avoir toute la gloire, le terrible malfaiteur. Et comme le naturel n'abandonne jamais ses droits, je ne pus m'enpêcher de songer à mon prochain article. Deux colonnes au moins du *Figaro* !... Le récit de cette aventure extraordinaire vaudrait un peu mieux que le compte-rendu banal de l'inauguration. Et d'une voix ferme, aussi ferme qu'il m'était possible en ce moment, je lui criai :

— Monsieur, la plaisanterie a assez duré... Vous devez me trouver bien patient.

Il ne répondit pas. Il se contenta de me fixer plus durement. Pourquoi ne répond-il pas? Son silence m'intrigua plus encore que son importune présence.

Je repris, mais cette fois, avec moins d'assurance, car l'immobilité persistante de l'homme m'engoissait.

— Monsieur, si vous vous êtes promis de m'effrayer, je dois vous avertir que vous perdez votre temps

Même silence. C'était vexant, vous l'avouerez, ce silence. Je sentais une irritation sourde me gagner. Franchement je lui aurais cassé la tête... C'était trop fort. A l'examiner plus attentivement, je remarquais que son front se ridait, que tout son visage se crispait, que son regard devenait de plus en plus menaçant. J'avais aussi la sensation que le dénouement approchait et que je connaîtrais bientôt le mot de l'énigme.

— Monsieur, votre silence est une insulte dont je vous demanderai raison demain matin. C'est le comble de l'insolence... a-t-on vu !... ah! vous me prenez sans doute pour un autre...

Et j'éclatai de rire, mais d'un rire forcé qui sonna étrangement. L'homme sourit silencieusement, d'une façon méprisante.

Puisqu'il sourit de mes paroles, c'est qu'il les entend, ce n'est donc pas un sourd-muet, comme je l'avais pensé un instant. Alors, d'un mouvement brusque et irraisonné, je levai le bras et le visai. Lui aussi, avec ce flegme qui ne le quittait pas, braqua son arme sur moi. J'eus froid dans tout le corps en voyant ce révolver dirigé vers mon front. Je pensai à ma femme et à ma fille... Je baissai le bras, il baissa le sien. Il n'y a qu'un moyen, me dis-je, de sortir de cette impasse, celui de bondir sur lui et, grâce à mon agilité, de le saisir au collet avant qu'il ait pu faire usage de son arme. Je n'avais qu'à agir tout de suite, ne pouvant espérer le surprendre dans un instant d'inattention puisque son regard était comme rivé au mien. J'attendis cependant quelques minutes.

— Une dernière fois, monsieur... voulez-vous m'expliquer votre présence ici ?

L'impertinent ne répondit pas davantage à cet ultimatum. Alors, n'y tenant plus, furieux, je bondis...

M. Dorel s'arrêta soudain, tandis que ses auditeurs restaient, comme l'on dit, suspendus à ses lèvres ; les dames surtout, penchées vers le conteur dans une attitude d'âpre curiosité, semblaient attendre avec une impatience fébrile le dénouement de l'histoire. Deux ou trois s'écrièrent : la fin ! la fin !... qu'arriva-t-il ? quel était ce bandit ?...

— Vous voulez donc connaître son nom ?

— Oui, oui.

— Eh bien, mesdames, je vais vous le dire puisque vous le désirez, mais vous allez frémir.

Plusieurs furent secouées d'un petit frisson.

— C'était... c'était... votre serviteur.

— Vous !

Et comme on se regardait, étonnés, le conteur ajouta en souriant :

— L'homme mystérieux qui m'avait si fort effrayé s'était fait couper les cheveux et raser la barbe, le matin, avant son départ de Paris... et je ne l'avais pas reconnu dans l'armoire à glace qui reflétait ses traits, au fond du salon, ayant, depuis plus de dix ans, l'habitude de l'admirer avec une barbe et une chevelure olympiennes... C'est la plus terrible aventure qui me soit arrivée. J'espère bien, mesdames, que vous ne ferez pas de mauvais rêves.

Eugène **DREVETON.**

REGRETS SUPRÊMES

Mes pas m'ont reconduit au tremblant mausolée
Où dorment en secret mes intimes douleurs :
Les autans ont ravi les fleurs de la vallée
Qui songeaient, aux accents de ma voix désolée,
Et qui voyaient couler mes pleurs.

C'est toi, témoin discret, qui doucement m'appelles ;
C'est toi que je revois triste et silencieux !
C'est là que mes pensers, jadis, avaient des ailes
Et, semblable au long vol des chastes hirondelles,
Que mon espoir allait aux cieux ?

De mon ancien bonheur l'implacable effigie
Vers ces lieux tant aimés conduit mon pas errant ;
L'idylle à laissé place à la triste élégie,
Mes chagrins ont rendu ma paupière rougie
Mais on les oublie en mourant !

Que le hasard t'attache où ton sort te rappelle ;
Puisqu'à jamais en toi s'est éteint tout réveil,
Meurs sur ce mausolée où, comme un chien fidèle,
Tu pleures ton amour, ton teul maître, où chancelle
Ton dernier rayon de soleil !

Georges Castel.



LE PAIN



Petit pain, blanc comme la neige,
Sur notre table on t'a placé;
On a dit : « c'est la fin du siège,
« Le temps du grand jeune est passé ! »

Toi qu'on aimait, toi qui ramènes
L'humble luxe à tous interdit
Depuis tant de longues semaines,
O petit pain blanc sois maudit !

Sois maudite, moisson dorée,
Sois maudit encor, pur froment,
Richesse qu'on a préparée
Pour payer notre abaissement !

Ne reste-t-il plus qu'à se rendre ?
La faim nous a donc arraché
La force qu'il faut pour reprendre
Et pour déchirer ce marché ?

Naguère, la ville sereine,
S'abritant sous ses murs de fer,
Espérait l'aurore prochaine,
Et la victoire était dans l'air.

Elle ne comptait pas ses pertes,
Elle ne pleurait plus ses morts,
Et n'avait pas entrevu, certes,
De fin si prompte à tant d'efforts !

Malgré le froid, la faim, les fièvres,
On allait pur de tout affront,
Les femmes, le sourire aux lèvres,
Et les hommes, l'éclair au front.

On voyait tomber pierre à pierre
Les murs par la bombe entr'ouverts,
Et devant l'épreuve dernière
Chacun riait des maux soufferts.

Tous avaient dormi sur la dure
Pour garder la vieille cité,
Et tous dévoré sans murmure
Le pain noir de la liberté.

Mélange amer d'avoine et d'orge,
Comme il semblait plus savoureux
Ce pain qui déchirait la gorge,
Que le pain blanc des jours heureux !

L'un, soutien de notre constance,
Nous groupait autour des drapeaux,
Disait : « Je suis la délivrance ! »
L'autre dit : « Je suis le repos ! »

L'un nous enseignait le courage
Le male devoir accompli,
La mort préférée à l'outrage,
L'autre nous conseille l'oubli.

Toi qu'on aimait, toi qui ramènes
L'humble luxe à tous interdit
Depuis tant de longues semaines,
O petit pain blanc, soit maudit !

Paris, Février 1871.

Louis Gallet.



ELLE N'EST PLUS VERTE LA FEUILLE DES BOIS



Ils prennent déjà leur funèbre rouille
Les coteaux, les bois, vieillis d'un printemps!
Il viendra bientôt le vent qui dépouille,
Bientôt gronderont les sombres autans!
Le gai rossignol tristement déserte
Son bocage aimé qui reste sans voix!
Elle n'est plus verte
La feuille de bois.

Adieu les concerts des fraîches ramures
Où nos mille oiseaux disaient leurs amours!
Adieu les parfums et les doux murmures!
Adieu donc, adieu, règne des beaux jours!
Fleurs que balançait le zéphire alerte,
Mourez, avec lui, toutes à la fois!
Elle n'est plus verte
La feuille des bois.

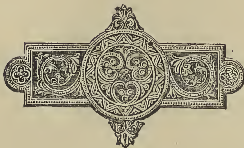
Vous allez tomber des arbres, vos trônes,
D'où les tendres nids hier prirent leur vol!
Le souffle du nord, pauvres feuilles jaunes,
Va vous entasser mortes sur le sol!
Et dans la ramure à tous vents ouverte
De l'aquilon seul gémira la voix!
Elle n'est plus verte
La feuille des bois.

Dans chaque vallon, sous la sombre nue,
Oui toutes demain tourbillonneront...
C'est l'hiver... qui vient, ô ma forêt nue,

T'envelopper d'ombre et blanchir ton front !...
Tu verras dormir, de neige couverte,
Ta pâle dépouille en tes sentiers froids !...
Elle n'est plus verte
La feuille des bois.

Bonheurs entrevus, amours de la vie,
Meurent comme vous, ô feuilles d'un jour !
Les promesses d'or, verdure jaunie,
Bien avant l'hiver, tombent sans retour !
De combien d'espoirs nous pleurons la perte !...
Fanez, fanez-vous, rêves d'autrefois....
Elle n'est plus verte
La feuille des bois.

Marie Praz.



BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE



Vie intime, poésie par Célestin Roche. Brochure in-8°, E. Jouglard, imprimeur à Gap (Hautes-Alpes) 1895.

L'œuvre poétique dont nous venons de transcrire le titre est une œuvre posthume ; mais c'est en même temps un témoignage de piété filiale, une sorte de monument simple et modeste élevé par des fils pieux et reconnaissants à la mémoire paternelle. Intéressante ainsi à plus d'un titre cette production émane à la fois d'un poète digne d'estime, et d'un chef de famille entouré par les siens d'amour et de respect.

Ces constatations sont de nature à inspirer au public non seulement une curiosité sympathique en faveur de l'ouvrage, mais aussi le désir de faire tant soit peu connaissance avec l'auteur en pénétrant tout ce qu'il lui a plu de révéler de sa *vie intime.*

Toutefois, l'opuscule dont il s'agit ne saurait compter, à proprement parler, pour une autobiographie ; il faut le prendre plutôt comme une sorte de relation ou d'exposé poétique des phases sentimentales qui ont marqué l'existence de Célestin Roche.

Un grand écrivain a émis cette pensée : « Le style, c'est l'homme. » Eh ! bien, quand on a lu les vers de notre auteur, on demeure convaincu que c'était non seulement un poète bien doué, mais encore que c'était une nature d'élite, un homme de vive intelligence et de cœur élevé. Rien qu'à le juger sur le simple spécimen fourni par l'écrit en question, on pourrait en tirer le texte d'une noble épithaphe à inscrire sur sa tombe et cette fois du moins on serait assuré que l'épithaphe résumant ses qualités et ses mérites comme père, époux et citoyen, ne serait point fallacieuse.

Ces cinq à six pages de vers où Célestin Roche s'est plu à mettre en relief ses sentiments personnels sous la forme idéalisée de la poésie, révèlent bien l'homme tout entier et font apparaitre, avec l'homme de belle imagination, l'homme de sérieux labeur, attentif à suivre toujours la voie droite et à soumettre constamment sa vie à la règle du devoir.

Aussi, quand on a terminé la lecture de cette poésie saine et fortifiante, est-on tenté de se redire ces lignes finales d'un court Avertissement placé en tête de la Brochure : « Heureux, quand « la poésie n'est point l'écho de passions troublantes, mais que, « pareille à un tableau grec qui serait éclairé aux rayons de « l'Evangile, elle est d'accord avec les principes traditionnels « dont l'influence constitue la force et l'honneur des familles ! »

Gabriel MONAVON.



LE SYLPHE

REVUE

DES ÉCRIVAINS DAUPHINOIS



A LAURE-LA-BELLE

SONNET



Laure, étoile du cœur, lys baigné d'harmonie!
Quel amant n'a rêvé Vaucluse et son beau ciel,
A ton nom, plus suave et plus doux que le miel,
Au firmament d'amour inscrit par le génie?...

De Pétrarque tu fus la vision choisie :
Prosterné devant toi comme aux pieds des autels,
Il t'offrait sur son luth ses « sonnets » immortels,
Urnes d'or où brûlait l'encens de poésie.

Ton regard de colombe à l'éclat chaste et pur,
Etait l'unique ciel dont il cherchait l'azur;
Ses amours et ses chants sont un divin modèle.

Et tu restes ainsi, pour la postérité,
Grâce à ses vers, trésors de tendresse fidèle,
La plus charmante fleur du jardin de beauté!

Gabriel Monavon.

LA NEIGE



Il neige. Tout menus et lents
Et comme bercés par la brise,
Du ciel ouaté de brume grise,
Tombent, tombent les flocons blancs,

Avec de la bonne compote
Mons Bébé s'apprête à goûter :
— Pas, maman, tu vas ajouter
Du sucre clame le despote.

La maman, sur le compotier
Verse du sucre en avalanche,
Et sous l'épaisse couche blanche
La compote gît en entier.

Et Bébé mange, mange, mange,
Avale à gros morceaux goulus,
Et bientôt il ne reste plus
Trace du savoureux mélange.

Il neige. Tout menus et lents
Et comme bercés par la brise,
Du ciel ouaté de brume grise
Tombent, tombent les flocons blancs.

La rue et la place sont blanches.
D'un blanc qui choque le regard;
Et les arbres du boulevard
Ont de l'hermine plein leurs branches.

Bébé, repu, droit comme un pieu,
Regarde à travers la fenêtre
Et dit : — La neige c'est peut-être
Le sucre en poudre du bon Dieu.

Maurice CHAMPAVIER.



NOELS VILLAGEOIS



LA CONVERSION DU MEUNIER



Volé comme au moulin.
Vieux proverbe

Laissant dormir leurs brebis,
A l'heure où naît l'aube rose,
Trois sœurs, Claire, Marthe et Rose
Ont pris leurs plus beaux habits.

Légères et diligentes,
Elles s'en vont à grands pas,
Leur petit panier au bras,
Par les routes et les sentes.

Près d'un ruisseau cristallin,
Au bout d'une heure on arrive
Et l'on entend sur la rive
Le gai tic-tac d'un moulin.

Jeune et friand d'amourettes,
Le meunier Bernard est là.
— Si grand matin que cela
Où donc allez-vous, fillettes ?

Marthe répond : — Loin d'ici,
Voir dans sa pauvre demeure
L'enfant - Dieu qui souffre et pleure,
Meunier, venez, vous aussi.

— Moi, dit Rose, je lui porte
Du beurre dans mon panier,
Venez avec nous, meunier,
Otez la clef de la porte.

— J'ai dans le mien, mets plus doux;
Du miel, reprend la première.
— Moi des œufs bien frais, dit Claire;
Meunier, venez avec nous !

— Soit fait Bernard qui s'incline,
Mais à mon tour que porter ?
— Portez-lui sans hésiter,
Dit Marthe, de la farine.

Du miel, du beurre, des œufs,
C'est très beau, foi de bergère;
Grâce à vous, nous pourrons faire,
Des gâteaux, c'est encor mieux;

Je les pétrirai moi-même
A côté du saint poupon,
Je sais m'en tirer dit-on,
Sur ce, me suive qui m'aime !

Et le meunier prend un sac,
Et la troupe fraternelle
Laisse en jasant derrière elle
Le moulin et son tic-tac.

On traverse maint village,
On fait maint et maint détour,
Et, vers le milieu du jour,
On touche au but du voyage.

Pan! pan! — Mes amis, entrez!
Fait Joseph d'une voix douce.
Du genou le meunier pousse
La porte aux ais délabrés.

On entre, on se précipite
Autour du céleste enfant,
Chacun d'un air triomphant,
Montre ses dons au plus vite.

Sans trop se faire prier,
Jésus tend les bras â Marthe
Et sourit quand Rose écarte
L'humble couvercle d'osier.

A Claire il fait encor fête,
Mais quand le sac de Bernard
S'offre à son divin regard,
L'enfant détourne la tête.

Le meunier cache, confus,
Sa farine et se demande
Pour quel motif son offrande
Déplaît au petit Jésus.

— Ami, dit Joseph, ta peine
Me touche, mais — ne mens point —
La farine qu'en ce coin
Je vois, est-elle bien tienne?

Ne suis-tu pas -- copiant
En ceci tous tes confrères --
Des maximes peu sévères
Touchant le blé du client?

Crois-moi, sur ton dos replace
Ton présent, et de ce lieu
Pars converti pour que Dieu
Un jour te montre sa face.

Joseph se taît. Là-dessus,
Le meunier quitte l'étable
Et depuis -- chose incroyable --
Il ne vola jamais plus.

ENVOI

Toi que les *Noëls* enchantent
Prie en guise de merci
Pour l'auteur de celui-ci
Et pour tous ceux qui le chantent.

Morice VIEL.



ADIEU



Après avoir brillé sur le ciel de ma vie
Comme un astre d'amour, comme un rayon d'espoir,
Puisque tu me ravis ton aurore bénie
Et m'abandonnes seul dans les ombres du soir ;

Puisque tu ne veux plus, ô mon bonheur suprême,
Jeter un seul regard sur le pauvre écolier,
Puisqu'après m'avoir dit ces mots sacrés : « je t'aime »,
Tu me fuis maintenant et me dis d'oublier...

Puisque tu ne veux plus que ma lèvre tremblante
S'appuie en frémissant sur ton front adoré,
Puisqu'il ne reste plus à ton âme inconstante
Même un peu de pitié pour l'amant éploré,

Adieu ! ! J'irai tout seul sur la route déserte
Où j'espérais te voir marcher à mon côté,
J'irai, la mort dans l'âme, affligé de ma perte !
Heureux pourtant du court bonheur que j'ai goûté.

Adieu ! mon souvenir te gardera vivante !
Essayant d'oublier que mon cœur a saigné;
Souvent j'évoquerai ton ombre souriante,
Car je t'aime toujours, toi qui m'as dédaigné.

Adieu ! pour être heureuse, oh ! souviens-toi, mignonne,
De n'aimer aucun homme autant que je t'aimais,
Car s'il t'abandonnait comme tu m'abandonnes,
Oh ! tu souffrirais trop ! — Adieu ! ! ! n'aime jamais !

1865.

Gustave Rivet



A MADEMOISELLE F. J.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SES DIX-HUIT ANS



Je veux faire des vers, mais non pour les oiseaux,
Non pour l'étang moiré qui dort sous les roseaux,
Pour les grands monts couverts de neige...
Sera-ce pour les fleurs, pour les b'eus papillons ?
Pour les doux nids, berceurs des frêles oisillons ?
En l'honneur de quoi les ferai-je?

Aujourd'hui rien de tout cela n'aura mes vers...
Le soleil peut filtrer entre les rameaux verts
Qu'agitent les brises légères ;
L'insecte peut bondir parmi l'herbe des prés ;
L'abeille s'énivrer aux raisins empourprés,
La source fuir sous les fougères...

Car ce qui fait chanter ma lyre sous mes doigts,
Ce ne sont ni les champs, ni les monts, ni les bois,
Ni l'été, ni le riche automne ;
Mais c'est qu'en ce beau jour vous avez dix-huit ans !
Que l'amitié veut dire un hymne à vos printemps
Qu'avec allégresse elle entonne !

Vive votre jeunesse et son charme vainqueur !..
Ah ! puissiez-vous longtemps, sur le front, dans le cœur
La garder toujours radieuse !
Puisse son nimbe d'or longtemps vous couronner
Pour qu'il vous soit permis, aux vôtres, de donner
Les trésors d'une âme pieuse.

Dix-huit ans !... Quel sommet déjà l'on a gravi !
Oh ! comme le regard se promène, ravi,
Brillant d'extase inénarrable,
Autour d'un horizon tout plein d'immensité,
Où le contour brutal de la réalité
Se perd dans l'incommensurable !

A tout souffle du ciel comme on se sent vibrer !
Quel beau luth on voudrait avoir pour célébrer
La divine magnificence !
De notre âme un cantique incessant prend l'essor ;
Nous sentons déborder en nous tout un trésor
D'ineffable reconnaissance !

Oui la jeunesse est belle : et son rayonnement
De candeur, de bonté, d'amour, de dévouement,
Fait s'épanouir autour d'elle

La joie et le bonheur en riche floraison,
— De même que le fait au toit de la maison
Le nid de la noire hirondelle...

Soyez jeune longtemps ! Soignez avec amour
La fleur de l'idéal ! Redonnez chaque jour
Nouvelle sève à sa racine,
Afin, lorsque les ans seront venus, nombreux,
Que vous puissiez cueillir de ces fruits savoureux
Où la poésie — Abeille — butine.

Cheminez dans la vie avec l'étoile au front!...
Sans doute autour de vous des fleurs se faneront,
Vous verrez s'enfuir plus d'un rêve...
Qu'importe ! Si dans vous chante un frais souvenir ?
Vos rêves printaniers sauront tous revenir
Ainsi que les flots vers la grève.

Effleuillez sous vos pas les pudiques vertus ;
Et, lorsque tous les bruits du jour se seront tus
Montez à Dieu dans la prière,
Car lui seul peut donner le rajeunissement :
Tout doit tendre et monter vers le bleu firmament
Pour recevoir force et lumière.

Septembre.

Ernest CHALAMEL.



LA LÉGENDE DE LA MADONE



A mon ami Edouard-André.

Étaient ils donc si ridicules,
Nos pères vilains comme preux
Qui s'avouaient simples, crédules
Sans se croire trop malheureux ?

Elle est naïve mon histoire
Comme un paysan du vieux temps,
Comme une vierge au front d'ivoire,
Comme un sourire du printemps !

Une vieille statue en pierre,
Sur un mont gris sous le ciel bleu,
Représentait la Vierge-Mère
Tenant dans ses bras l'enfant-Dieu.

Un jour de guerre et de carnage,
Les ennemis étant vainqueurs,
L'angoisse dans tout le village
Mouillait les yeux, broyait les cœurs.

Depuis longtemps les gars solides
Pour la bataille étaient partis,
Il restait quelques invalides
Des vieilles et de tout petits.

Le Teuton vainqueur pille et tue,
Comment se défendre de lui ?
On regarde : vers la statue
Un beau rayon de flamme a lui.

Vite, vers le rayon céleste,
Va la foule en procession ;
Femmes, gamins, vieux, nul ne reste,
Oh ! la pénible ascension.

Oh ! les sanglots serrant la gorge !
Les vieilles qui geignent tout bas !
On sait que l'allemand égorge,
On entend ses chevaux là-bas.

Et tous montent. Chacun se hâte
Vers le monticule béni.
Où brille la flamme écarlate
Sur la madone de granit.

Mais plus on monte, plus il semble
Que la Vierge s'élève encor,
Plus haut, plus haut scintille et tremble
La flamme rouge aux reflets d'or.

Les bourreaux maîtres du village
Ricanent d'un rire inhumain,
Car le pieux pélèrinage
S'égrène sur le dur chemin.

La nuit se fit; mais à l'aurore
Lorsque les soudards mécréants,
Crurent voir les fuyards encore
Penchés sur les gouffres béants,

Ils aperçurent dans la nue
Portant des étendards flottants,
Une forteresse inconnue
Avec cent mille combattants.

Et tous s'enfuirent en déroute,
Car terrible, sur la hauteur ,
La Vierge menaçait la route
Comme l'ange exterminateur.

Elle est naïve, cette histoire
Que m'ont dite les paysans;
Oh ! ne m'enpêchez pas d'y croire :
Elle a bercé mes jeunes ans.

Etaient-ils donc si ridicules
Nos pères, vilains comme preux
Qui s'avouaient simples crédules,
Sans se croire trop malheureux?

Henri Bossanne.



APAISEMENT



A Xavier Roux.

Les taureaux et les bœufs, dans un brouillard vermeil,
Remontent lourdement du fond de la vallée,
Où leur troupe fumante, en désordre, est allée,
A la coupe d'un lac boire l'or du soleil.

Un pâtre, derrière eux, tient les chiens en éveil :
Ce sont des cris, des bonds, une course affolée,
Tandis qu'à travers l'alpe, en joyeuse volée,
Des tintements de cloche invitent au sommeil.

Sous un dernier reflet de cinabre et de cuivre,
L'aïeul rêve, laissant son regard, au loin, suivre
La neige des ramiers, dans l'azur, voltigeant ;

Et lui, qu'attend demain le plus calme des sommes,
Bénit la reine d'ombre aux prunelles d'argent
Qui met l'oubli de vivre au fond du cœur des hommes !

Charles Laubiès.



SA LETTRE



A mon ami E. Petit.

Dans un coffret à double tour
Elle est pour jamais enfermée,
Sa lettre toute parfumée,
Dans un noir coffret, nid d'amour.

Et cette lettre, chaque jour
Je l'ai tellement embrassée,
Que de l'écriture effacée
Mon œil cherche en vain le contour.

Tant mieux ! car cet écrît de femme,
N'étant plus gravé qu'en mon âme,
Sera caché plus sûrement,

Et nul autre ne pourra lire
L'aveu de l'amante en délire,
S'il n'ouvre le cœur de l'amant.

Emile Trolliet.



LA CAMPAGNE ROMAINE

Un Jour d'Été

3e Accessit. — 2e Section. — XVe Concours

Par un brûlant soleil, les bœufs gris de Sicile
Aux grandes cornes, vont, au pas, péniblement,
Sous le joug de bois dur courbant leur cou docile,
Et parfois secouant les airs d'un beuglement.

L'atmosphère est en feu ; c'est un embrasement ;
Et les gazons brûlés sont de couleur d'argile.
Artiste ou mendiant, au travail inhabile,
L'ancien peuple a quitté ce parage inclément,

Sur lequel va toujours planant l'ardente Fièvre.
Et pas un arbre vert ne présente à la lèvre
Du passant altéré la fraîcheur de son fruit.

Dans la vaste étendue, un morne et lourd silence
Pèse. Pas un refrain d'oiseaux. A peine un bruit
De temps en temps distrait cette tristesse immense !...

Jacques Prabère.



TABLE DES MATIERES





10me Année

N° 12

Décembre

1896



LE SYLPHE

ORGANE DES LITTÉRATEURS DU DAUPHINÉ

PARAISSANT A LA FIN DE CHAQUE MOIS, AVEC UN

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ AUX ÉCRIVAINS NON DAUPHINOIS

Par an : 6 fr. — Étranger : 6 fr. 60

BUREAUX : 5, rue de la Gare, 5, VOIRON

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur,

(*V. HUGO*, ballades).

MÉDAILLE D'HONNEUR

de la Société nationale d'Encouragement au Bien

DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1896

JEHAN ECREVISSE ❁
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président du Jury des Concours.

ALEXANDRE MICHEL
Secrétaire de la Rédaction

Administrateur, A. D'ARVILLIERS. *Gérant*, F. LEBON.



Principaux Collaborateurs.

MMmes Agathe-Marie Baudouin — Marthe Béguier — Marie de la Brunière — Adèle Chalendard — Marguerite Comert — Maria Court d'Aiguebelle — Cécile Dépallière — Josèphe Eriamel — Marie François — Adèle Hahn — Louise Hermel — Marguerite Lucron — Marigold — C. Mazoyer — Ernestine Pelletier — Hélène Plissonnier — Lucie Poitresse — Marie Praz — Marie Réséda — Léoncy Rey — Berthe Rousselle — Adèle Souchier.

MM. L. Azémar — Aymerillot — J. Bach-Sisley — Léon Barracand — Armand Belloc — Joseph Berger — Paul Berret de Vernas — J.-W. Bimoz — Stéphane Borel — Henri Bossanne — Paul Bourget — Georges Castel — Ernest Chalamel — Maurice Champavier — Ernest Chebroux — A.-C. Coche — François Coppée — Henri Corbel — J. Courdil — J. Delange-Eloy — Jules Denoyelles — Joseph Destibarde — Eugène Dreveton — Pierre Duzéa — Fabre des Essarts — Auguste Faure — Victor Ferrier — Edmond Févelat — A. Fink aîné — Charles Fuster — Henri Galoy — Prosper Genquin — Adrien Gillouin — Auguste Gillouin — Paul Givry — Alexandre Goichon — Antonin Granier — Léon Grenet — Alfred de Gruchy — René Guyon — Edmond Haraucourt — J. Jullian — André Jurénil — Charles Laubiès — Simon Le Beaudour — Joseph Lointier — Félicien Lucron — Antonin Lugnier — Arthur Marseille — Auguste Maze — Louis Michaut — Edouard Michel — Joseph Michel — Alfred Migrenne — Alix Moussé — Elie Munier — Robert Myriel — Pierre Myrtil — Louis Oppepin A. de Paleville — Edmond Porée — Jacques Prabère — Stanislas Renouf — Jean Richepin — Gustave Rivet — Pol Robain — Maurice Rollinat — Paul Saint-Clair — Jean Sarrazin — Henri Second — Ernest Sibour — Armand Silvestre — Jules Sionville — Adrien Soreau — Sully-Prudhomme — André Theuriet — Emile Trolliet — Jules Vacoutat — Gabriel Vicaire — Morice Viel — Amaury Vincent — Emile Wailliez.

10me Année

N° 10

Octobre

1896



LE SYLPHE

ORGANE DES LITTÉRATEURS DU DAUPHINÉ

PARAISSANT A LA FIN DE CHAQUE MOIS, AVEC UN

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ AUX ÉCRIVAINS NON DAUPHINOIS

Par an : 6 fr. — Étranger : 6 fr. 60

BUREAUX : 5, rue de la Gare, 5, VOIRON

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur,

(*V. HUGO*, ballades).

MÉDAILLE D'HONNEUR

de la Société nationale d'Encouragement au Bien

DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1896

JEHAN ECREVISSE
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président du Jury des Concours.

ALEXANDRE MICHEL
Secrétaire de la Rédaction

Administrateur, A. D'ARVILLIERS. *Gérant*, F. LEBON.



Principaux Collaborateurs.

MMmes Agathe-Marie Baudouin — Marthe Béguier — Marie de la Brunière — Adèle Chalendard — Marguerite Comert — Maria Court d'Aiguebelle — Cécile Dépallière — Josèphe Eriamel — Marie François — Adèle Hahn — Louise Hermel — Marguerite Lucron — Marigold — C. Mazoyer — Ernestine Pelletier — Hélène Plissonnier — Lucie Poitresse — Marie Praz — Marie Réséda — Léoncy Rey — Berthe Rousselle — Adèle Souchier.

MM. L. Azémar — Aymerillot — J. Bach-Sisley — Léon Barracand — Armand Belloc — Joseph Berger — Paul Berret de Vernas — J.-W. Bimoz — Stéphane Borel — Henri Bossanne — Paul Bourget — Georges Castel — Ernest Chalamel — Maurice Champavier — Ernest Chebroux — A.-C. Coche — François Coppée — Henri Corbel — J. Courdil — J. Delange-Eloy — Jules Denoyelles — Joseph Destibarde — Eugène Dreveton — Pierre Duzéa — Fabre des Essarts — Auguste Faure — Victor Ferrier — Edmond Févelat — A. Fink aîné — Charles Fuster — Henri Galoy — Prosper Genquin — Adrien Gillouin — Auguste Gillouin — Paul Givry — Alexandre Goichon — Antonin Granier — Léon Grenet — Alfred de Gruchy — René Guyon — Edmond Haraucourt — J. Jullian — André Jurénil — Charles Laubiès — Simon Le Beaudour — Joseph Lointier — Félicien Lucron — Antonin Lugnier — Arthur Marseille — Auguste Maze — Louis Michaut — Edouard Michel — Joseph Michel — Alfred Migrenne — Alix Moussé — Elie Munier — Robert Myriel — Pierre Myrtil — Louis Oppepin A. de Paleville — Edmond Porée — Jacques Prabère — Stanislas Renouf — Jean Richepin — Gustave Rivet — Pol Robain — Maurice Rollinat — Paul Saint-Clair — Jean Sarrazin — Henri Second — Ernest Sibour — Armand Silvestre — Jules Sionville — Adrien Soreau — Sully-Prudhomme — André Theuriet — Emile Trolliet — Jules Vacoutat — Gabriel Vicaire — Morice Viel — Amaury Vincent — Emile Wailliez.

10me Année

N° 6

Juin

1896



LE SYLPHE

ORGANE DES LITTÉRATEURS DU DAUPHINÉ

PARAISSANT A LA FIN DE CHAQUE MOIS, AVEC UN

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ AUX ÉCRIVAINS NON DAUPHINOIS

Par an : 6 fr. — Étranger : 6 fr. 60

BUREAUX : 5, rue de la Gare, 5, VOIRON

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur,
(*V. HUGO*, ballades).

MÉDAILLE D'HONNEUR

de la Société nationale d'Encouragement au Bien

DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1896



Principaux Collaborateurs.

MMmes Agathe-Marie Baudouin — Marthe Béguier — Marie de la Brunière — Adèle Chalendard — Marguerite Comert — Maria Court d'Aiguebelle — Cécile Dépallière — Josèphe Eriamel — Marie François — Adèle Hahn — Louise Hermel — Marguerite Lucron — Marigold — C. Mazoyer — Ernestine Pelletier — Hélène Plissonnier — Lucie Poitresse — Marie Praz — Marie Réséda — Léoncy Rey — Berthe Rousselle — Adèle Souchier.

MM. L. Azémar — Aymerillot — J. Bach-Sisley — Léon Barracand — Armand Belloc — Joseph Berger — Paul Berret de Vernas — J.-W. Bimoz — Stéphane Borel — Henri Bossanne — Paul Bourget — Georges Castel — Ernest Chalamel — Maurice Champavier — Ernest Chebroux — A.-C. Coche — François Coppée — Henri Corbel — J. Courdil — J. Delange-Eloy — Jules Denoyelles — Joseph Destibarde — Eugène Dreveton — Pierre Duzéa — Fabre des Essarts — Auguste Faure — Victor Ferrier — Edmond Févelat — A. Fink aîné — Charles Fuster — Henri Galoy — Prosper Genquin — Adrien Gillouin — Auguste Gillouin — Paul Givry — Alexandre Goichon — Antonin Granier — Léon Grenet — Alfred de Gruchy — René Guyon — Edmond Haraucourt — J. Jullian — André Jurénil — Charles Laubiès — Simon Le Beaudour — Joseph Lointier — Félicien Lucron — Antonin Lugnier — Arthur Marseille — Auguste Maze — Louis Michaut — Edouard Michel — Joseph Michel — Alfred Migrenne — Alix Moussé — Elie Munier — Robert Myriel — Pierre Myrtil — Louis Oppepin A. de Paleville — Edmond Porée — Jacques Prabère — Stanislas Renouf — Jean Richepin — Gustave Rivet — Pol Robain — Maurice Rollinat — Paul Saint-Clair — Jean Sarrazin — Henri Second — Ernest Sibour — Armand Silvestre — Jules Sionville — Adrien Soreau — Sully-Prudhomme — André Theuriet — Emile Trolliet — Jules Vacoutat — Gabriel Vicaire — Morice Viel — Amaury Vincent — Emile Wailliez.

10me Année

No 3



Mars

1896

LE SYLPHE

ORGANE DES LITTÉRATEURS DU DAUPHINÉ

PARAISSANT A LA FIN DE CHAQUE MOIS, AVEC UN

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ AUX ÉCRIVAINS NON DAUPHINOIS

Par an : 6 fr. — Etranger : 6 fr. 60

Bureaux : 5, rue de la Gare, 5, Voiron

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide
Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur,
(*V. HUGO*, ballades).

MÉDAILLE D'HONNEUR

de la Société nationale d'Encouragement au Bien

DES PRESSES
D'AUGUSTE MOLLARET
A VOIRON, EN DAUPHINÉ

1896

JEHAN ECREVISSE
Directeur littéraire.

GABRIEL MONAVON
Président du Jury des Concours.

ALEXANDRE MICHEL
Secrétaire de la Rédaction

Administrateur, A. D'ARVILLIERS. *Gérant*, F. LEBON.



Principaux Collaborateurs .

MMmes Marthe Béguier — Marie de la Brunière — Ida Buttet-Rosset — Adèle Chalendard — Cécile Dépallière — Félieie Duhem — Joséphe Eriamel — Adèle Hahn — Louise Hermel — Jeanne Longfier — Marguerite Lucron — Marigold — C. Mazoyer — Ernestine Pelletier — Hélène Plissonnier — Lueie Poitresse — Joséphine Régnier — Marie Réséda — Léoncy Rey — — Adèle Souchier.

MM. Jean Appleton — Aymerillot — J. Baeh-Sisley — Léon Barracand — Armand Belloe — Joseph Berger — Paul Berret de Vernas — Léon Berthaut — J. W. Bimoz — Stéphane Borel — Henri Bossanne — Paul Bourget — Ernest Chalamel — Maurice Champavier — Ernest Chebroux — A.-C. Coche — François Coppée — Henri Corbel — J. Courdil — J. Delange-Eloy — Jules Desnoyelles — Joseph Destibarde — Eugène Dreveton — Pierre Duzéa — A. Estienne — Fabre des Essarts — Auguste Faure — Edmond Févelat — A. Fink aîné — Charles Fuster — Prosper Genquin — Adrien Gillouin — Auguste Gillouin — Paul Givry — Alexandre Goiehon — Antonin Granier — Léon Grenet — Alfred de Gruchy — René Guyon — Edmond Haraucourt — André Jurénil — Lespagnol de la Tramery — Joseph Lointier — Jean Magnin — Auguste Maze — Edouard Michel — Alfred Migrenne — Emile Mossot — Alix Moussé — Elie Munier — Robert Myriel — Louis Oppepin — Xavier de la Perraudière — Henri Peyre — Edmond Porcher — Edmond Porée — Stanislas Renouf — Albert Ribémont — Jean Richepin — Gustave Rivet — Pol Robain — Mauriee Rollinat — Jean Sarrazin — Henri Second — Ernest Sibour — Armand Silvestre — Jules Sionville — Adrien Soreau — Sully-Prudhomme — André Theurict — Jehan de Trept — Emile Trollict — Jules Vacoutat — Gabriel Vicaire — Morice Viel — Amaury Vincent — Emile Wailliez.

RÉCRÉATIONS

CHARADE

Feuille de blé — Planète — Ville
Cherche et devine, œdipe habile.

UN GRENOBLOIS.

Adresser les solutions jusqu'au 20 avril à M. Alexandre Michel, place des Augustins. Deux primes seront tirées au sort entre les devineurs.

A COTE .

Le *Sylphe* est heureux d'avoir fait connaissance avec trois nouvelles Revues-sœurs :

Le *Clocher Breton*, 34, rue Dupuy-de-Lôme, à Lorient ;

La *Lyre d'Auvergne*, rue de Rabanesse, à Clermont-Ferrand ;

Le *Pèle-Mêle*, 29, faubourg Montmartre, Paris.

Nous recommandons à nos lecteurs ces trois intéressantes publications.

Nos collaborateurs continuent à se distinguer dans de nombreux concours, et nous enregistrons avec plaisir les succès suivants :

A l'*Echo des Jeunes*, MM. J. Delange-Eloy, Joseph Berger, André Jurénil, A. Fink aîné et Antonin Juin, figurent parmi les premiers lauréats.

A la *Mandoline*, M. J. Destibarde obtient le premier prix de sonnets, sujet imposé : *Pasteur*, et M. Pierre Duzéa, le second prix, même section.

A tous nos sincères et cordiales félicitations.

ŒUVRES DE NOS CONFRÈRES

M. Edmond Porée, notre lauréat, vient de faire paraître un exquis volume de vers intitulé : *Poésies* dont nous serons heureux de parler plus longuement dans notre numéro d'avril.

M. Louis Azémar nous envoie son intéressant recueil *Rimes Franches,* que nous présenterons également prochainement à nos lecteurs.

Enfin, M. Edouard Michel a sous presse un petit roman, l'*Abbé Sylvestre*, dont nous reparlerons en temps voulu.

Nous souhaitons à ces œuvres tout le succès qu'elles méritent.

RÉCRÉATIONS

Solutions des Récréations de Mai

Anagramme : ARMET — MARET. — *Charade :* EPI-GRAMME

Ont deviné :

Mmes Fleur des Alpes, 1 sol.— K. Roline, 2 sol.— Miss Térieuse, 2 sol. — E. de Heck, 2 sol. — Une fidèle au *Sylphe*, 1 sol.— Grand' Maman et Petite fille, 1 sol. — Blonde et Brune, 2 sol. — Berthe Grieumard, 1 sol. — Adèle, 2 sol. — Marie Praz, 2 sol.

MM. Jean-Paul Choppart, 2 sol. — Œdipe dernier, 2 sol. — Un pioupiou, 1 sol. — Vieux Sphinx, 2 sol. — Roulan-Mayo, 1 sol. (Trop difficile votre carré). — Le dernier des Mohicans, 1 sol. — Sancho-Pança, 2 sol. — Tony Eparvier, 2 sol. — Etienne Dussaux, 1 sol.

Le sort a favorisé Mme K. Roline et M. Sancho-Pançà, qui recevront les primes promises.

A COTÉ

L'Académie Française, dans sa séance du 12 mai, a décerné le prix Montyon (1.000 fr.), section des ouvrages utiles aux mœurs, à notre distingué collaborateur, M. Léon Barracand. pour son ouvrage l'*Adoration*. — Nous prions M. Léon Barracand d'agréer nos plus sincères félicitations pour cette haute distinction.

*
* *

Nos félicitations aussi à nos collaborateurs qui se sont distingués tout particulièrement au 11e Concours de la *Mandoline*. Voici l'extrait du palmarès en ce qui les concerne ;

1re *Section*. — Sonnet imposé : *Alphonse Daudet*, 5e prix, médaille de bronze, M. André Jurénil. — 2e *Section*. — Quatrain imposé : *la Source*, 4e prix, palmette bronze-argent, M. Alexandre Michel. — 3e *Section*.— Poésies, sujets libres.— 2e prix d'honneur. M. Joseph Destibarde, pour son poème l'*Eglise abandonnée* ; médailles bronze-or, MM. Alexandre Michel pour sa poésie *Doute*, et Antonin Juin, pour sa pièce : le *Pays Natal*. — *Section prose*. — 5e prix, médaille bronze-argent, M. Edouard Michel, pour sa nouvelle *Une élection au village*.— *Section chansons*.— 1er prix, médaille bronze-or, M. Alfred Migrenne.

*
* *

Nous recommandons à nos lecteurs une nouvelle Revue-sœur, la *Harpe*, qui publie mensuellement de jolis articles prose et vers. Direction, 72, Grande-Rue à Cette (Hérault).

NOTRE XVme CONCOURS

Nous avons reçu comme récompenses à décerner à notre XVe Concours :

De M. Edmond Févelat, une magnifique statuette biscuit *La Poésie* ;

De MM. Jean Sarrazin, Emile Trolliet, Gabriel Monavon, Maurice Rollinat, Henri Bossanne et Ernest Chebroux de très intéressants ouvrages.

Le *Sylphe* exprime à ses généreux amis ses sentiments de bien vive reconnaissance.

NÈCROLOGIE

Nous apprenons avec tristesse la mort, à l'âge de 70 ans, de M. le docteur Pierre Duzéa ; notre Revue perd en lui un ami fidèle et dévoué et un collaborateur de la première heure.

Nous présentons à la famille de M. Duzéa nos bien sincères compliments de condoléance.

LE SYLPHE.

RÉCREATIONS

Métagramme

A ce quadrupède sauvage
Aimant du Pérou les hauteurs,
Changez la tête et, chers lecteurs,
Il devient oiseau de passage.

Adresser les solutions jusqu'au 20 novembre à M. Alexandre Michel, secrétaire.

Deux primes seront tirées au sort entre les devineurs.

A COTE

Nous souhaitons la bienvenue à deux nouvelles Revues : la *Diane*, direction, 29, avenue St-Ouen, Paris et l'*Avenir*, administration, 11, rue Van de Weyer, Bruxelles, et nous les prions d'agréer nos meilleurs vœux de succès et de prospérité.

CONCOURS DIVERS

L'*Athénée* ouvre un grand concours en l'honneur de Jeanne d'Arc. Demander le programme à M. Bonneval, directeur, 17, rue des Martyrs, Paris.

Les *Saisons*, organe du cercle Pierre Dupont, organise un concours de poésies et de chansons qui sera clos le 25 décembre. S'adresser pour les conditions à M. Tony Bourdin, secrétaire, 14, rue Victor Hugo, Lyon.

La *Revue Stéphanoise*, l'une des plus anciennes et des plus répandues de France, ouvre un nouveau concours poétique gratuit, sujet imposé : *Un sonnet aux Etoiles*.

Un numéro specimen de la *Revue Stéphanoise* est adressé franco contre demande faite au Directeur, M. Léon Merlin, 12, rue César Bertholon, St-Etienne (Loire).

RECREATIONS

Métagramme

Dédié à un Grenoblois..

J'aime les bords fleuris où le zéphir se joue,
Ta surface, ô mon *deux*, où ton onde s'endort
Quand la nuit un bateau te suit et qu'à sa proue,
Mon *trois* paraît brillant comme une étoile d'or ;
L'esquif va doucement, mais arrive quand même,
Tandis que l'on entend le chant du batelier,
Et maintenant, Devins, que cet humble problème
Ne vous paraisse pas, hélas ! trop mon *premier !*...

ROULAD-MAYO.

Adresser les solutions jusqu'au 20 janvier à M. Alexandre Michel, secrétaire. Eeux primes seront tirées au sort entre les devineurs.

NOTRE XVIe CONCOURS

Notre concours actuel, à en juder par les demandes de programme qui nous sont faites, s'annonce sous les meilleurs auspices. Nous avons reçu de M. Jules Vacoutat, dont la générosité est inépuisable, une médaille de vermeil à décerner comme récompense ; M. Jean Bach-Sisley nous a adressé, dans le même but, une jolie aquarelle du peintre Seignon. Nous remercions chaleureusement ces charmants collaborateurs des dons offerts, et si d'autres amis du *Sylphe* tiennent à suivre leur exemple, nous nous ferons un plaisir et un devoir d'annoncer les récompenses adressées.

A COTE

Nous avons à enregistrer de nouveaux succès obtenus par des collaborateurs de notre Revue. A l'*Echo des Jeunes*, ont été couronnées les œuvres de MM. Jules Vacoutat, (deux premiers prix), Rene Daxor, J. Delange-Eloy, E. Sartorio, Antonin Juin, A Fink aîné, Joseph Destibarde. Lucien Camard et G. Gallot. Nous les prions d'agréer toutes nos félicitations.

A la *Revue du Maine*, M. René-Daxor a été proclamé lauréat au dernier concours trimestriel et s'est vu décerner le prix Daillière (genêt d'or, valeur 300 francs) par la Société nationale d'agriculture, Sciences et Arts d'Angers. Nous applaudissons avec joie à ces nombreuses distinctions.

⁂

Nous recommandons à nos confrères les concours suivants :

Le 6e grand concours litteraire et artistique de *Paris-Province* est ouvert du 1er novembre 1896 au 15 avril 1897. S'adresser à Mlle Elisa Bloch, présidente, 1, rue du Printemps, Paris, pour le programme et tous renseignements.

L'*Institut populaire* de France fait appel aux littérateurs, aux peintres, aux graveurs et aux musiciens pour son concours annuel qui sera clos le 31 mai prochain. Demander le programme à M. Ernest Sinoquet, directeur, à Allery (Somme).

Le *Franc-parler*, une nouvelle Revue à laquelle nous présentons nos meilleurs souhaits de succès, convie les poètes à son premier concours. Pour le programme écrire à M. H. Corbel, directeur, 17, rue du Delta, Paris.

XVIme Concours du SYLPHE

Le seizième concours du *Sylphe* est ouvert du 1er Décembre 1896 au 28 Février 1897. Il comporte cinq sections, savoir :

Poésie

1re Section: Un Sonnet, sujet imposé : *La Maison natale.*

2e — Un Sonnet.
3e — Une Chanson.
4e — Une Poésie, (maximum 100 vers) tous les genres autres que le Sonnet et la Chanson.

Prose

5e Section : Un Conte ou une nouvelle (maximum 200 lignes).

(Sections 2 à 5 : Sujets au choix des concurrents)

CONDITIONS

Le Concours est gratuit pour les abonnés au *Sylphe*. Les concurrents non abonnés ont à payer en bon ou mandat postal (les timbres seront refusés) un droit de *un franc par Section* ; ils recevront *gratuitement* le n° de Juin qui donnera les résultats du Concours.

Les pièces présentées seront inédites ou non, mais elles n'auront dû être couronnées à aucun concours; elles seront écrites très lisiblement sur feuilles séparées par section et ne porteront aucune signature, mais une devise ou épigraphe reproduite sur pli cacheté renfermant les nom et adresse de l'auteur.

RÉCOMPENSES

Il sera décerné à l'œuvre la plus méritante du Concours *un prix d'honneur*, don du Ministre de l'Instruction publique et dans chaque section, suivant le nombre et la valeur des manuscrits présentés, des palmes, médailles, volumes et diplômes.

TOUS LES ENVOIS concernant le Concours (manuscrits, plis cachetés et droits) doivent être adressés à M. Alexandre MICHEL, secrétaire, place des Augustins, Voiron (Isère).

N. B. Nous ne saurions trop faire remarquer à nos confrères le double avantage qu'ils ont en s'abonnant au Sylphe : 1° ils sont collaborateurs de droit ; 2° ils participent gratuitement à tous nos concours.

Un n° spécimen de la Revue est adressé franco sur demande.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



MYTHOLOGIE



C'était au bois, en mars, et le merle sifflait.
Elle allait devant moi, délicate et mignonne,
Et sa main me montra dans l'ombre une anémone
Rose auprès de ses sœurs blanches comme du lait.

Je lui contai la fable antique : — le filet
D'où s'élance le dieu que la haine aiguillonne,
Adonis qui se meurt et l'herbe qui fleuronne,
Empourprée, à la place où le sang pur coulait.

Elle écoutait... Soudain aux ronces de la haie
Son doigt meurtri saigna... Ma bouche sur la plaie
Comme un vin capiteux but la rouge liqueur...

Goutte à goutte le sang tomba dans ma poitrine,
Et, comme aux temps lointains de la fable divine,
La pourpre fleur d'amour s'entr'ouvrit dans mon cœur.

André Theuriet.



LA VIOLETTE DES ALPES



Sur l'Alpe ensoleillé, sous l'ombre d'un bosquet,
Mais couverte à demi sous l'herbe parfumée,
La douce fleur renaît à l'heure accoutumée,
Aussitôt on accourt pour la mettre en bouquet.

On l'atteint sans la voir, en son séjour discret,
Guidé par le parfum, qui tel qu'une fumée,
Se répand tout autour de la fleurette aimée,
Dont le zéphir trahit le précieux secret.

Il est une vertu, timide violette,
Comme toi tendre et douce en sa suavité ;
Elle pousse, elle vit, elle croît en cachette ;

Elle s'épanouit à l'ombre, à ton côté ;
Elle se fanerait en devenant coquette ;
On la dirait ta sœur, l'aimable Humilité.

Louise Hermel.



EXCELSIOR



Ne cessons de crier : « Haut les yeux ! Haut les cœurs ! »
Sachons nous détacher de cette pauvre terre
Où les maux sont cruels et la tristesse amère,
Où l'homme ne connaît que le poids des douleurs.

Plus haut, toujours plus haut! Montons dans les splendeurs;
Du champ de l'idéal prenons d'assaut la sphère;
Que jamais notre pas ne retourne en arrière
Et de tous les sommets dépassons les hauteurs.

Que rien, rien ne s'oppose à l'essor de notre âme;
Traversons l'infini; que notre ardeur s'enflamme;
Plus haut, toujours plus haut, plus haut que le ciel bleu!

Poursuivons, sans faiblir, notre course insensée;
Plus haut, toujours plus haut, plus haut que la pensée,
Et que notre âme enfin s'arrête aux pieds de Dieu!

Stéphane Borel.



LE BATEAU



A Héléna.

Hier, démarrait le bateau
Baptisé de ton nom, ma chère,
Majestueux, il fendait l'eau
Poussé par la brise légère.

Ce bateau je le vois encor,
Sa marche était pesante et fière,
Ton nom si doux, en lettres d'or
Brillait au soleil, à l'arrière.

Il est passé silencieux,
Fier de porter ton nom de vierge,
Longtemps je l'ai suivi des yeux
Couché dans l'herbe de la berge.

Les lettres étaient son fanal,
J'ai vu disparaître leur teinte ;
Puis, à l'horizon du canal,
Sa silhouette s'est éteinte.

Alors, j'ai sangloté tout bas
Comme un enfant, sans cause en somme,
Car pour je ne sais où, là-bas,
Partait le bateau qui te nomme.

Et mon âme folle croyait,
Dans son émotion naïve,
Qu'avec lui ton amour fuyait
Vers le lointain, à la dérive !...

Jules Denoyelles.



PAYSAGE SOMBRE



A Adolphe Lacuzon.

Sur la terre, déjà, tombent les sombres voiles
Cependant qu'au couchant de pourpre, le soleil
Jette tout doucement, aux premières étoiles,
Les dernières lueurs de son disque vermeil.

Et la nuit apparaît ! Dans les champs de l'espace,
C'est un léger murmure un doux bruissement
Qui, de chaque buisson, s'élève et flotte et passe,
Remplissant les échos d'un long frémissement.

Des arômes subtils, tièdes vapeurs errantes,
S'exhalent du profond des grands bois apaisés ;
Et, parfumant les airs de leurs senteurs mourantes,
Enivrent les Zéphyrs de mystiques baisers.

Le petit rossignol gszouille sa prière ;
C'est l'heure, maintenant, où sans trouble et sans bruit,
Tout sommeille et repose en la nature entière,
Sous les dômes d'azur où règne en paix la nuit.

Lors, dans les prés voilés d'ombre et de solitude,
S'en vont, les fiancés, par le soir attiédi ;
Foulant les verts sentiers remplis de quiétude
Et le mœlleux gazon, par le printemps verdi.

Et tandis qu'un doux nom sur leurs lèvres expire,
Et monte, transformant leur âme en encensoir !
On croit ouïr, alors, comme un écho de lyre,
Qui mourrait longuement, très longuement, ce soir ......

EMILE WAILLIEZ.



BADINAGE



L'HYMNE des grands monts à l'aurore,
Du Gave la chanson sonore,
Te fêteraient sans doute mieux
Que ce sonnet capricieux.

Si je pouvais ravir encore
Au lac que le soleil colore
Une émeraude aux pâles feux,
J'en ornerais tes longs cheveux !...

Mais sur ta lèvre, chaste rose
Eclose aux tendresses du jour,
— Ainsi qu'un papillon — se pose

Un enivrant baiser d'amour ;
Et mon cœur dans son trouble extrême
Ne sait que murmurer : Je t'aime !

Pol ROBAIN.

INDISCRÉTION



1er Prix. — 1e Section. — 14e Concours.



Le logis est obscur, car les rideaux soyeux,
Défendent au soleil qui monte radieux,
De mêler sa teinte vermeille
Aux mourantes lueurs du flambeau qui pâlit,
Et paresseusement étendue en son lit
Une jeune mère sommeille.

Puis de l'autre côté, dans son petit berceau,
Un enfant de quatre ans, doux et frêle roseau !
Repose, Image gracieuse !
Ses yeux sont grands ouverts, car il est déjà tard,
Il baille et par instants arrète son regard
Sur l'alcôve silencieuse.

En le voyant ainsi l'on comprend le regret
Qu'il a de rester calme et l'on sent qu'il voudrait
Sous la couverture légère,
Se glisser doucement, et gracieux Avril
Transmettant à l'Eté sa joie et son babil,
Jouer avec sa bonne Mère.

S'il pouvait y courir comme il serait content !
Mais il ne bouge pas, car son père en partant
Dès l'aube, lui dit à voix basse :
« Sois bien sage, Bébé, tu sais ta maman dort »
Et l'enfant aux yeux bleus, aux longues boucles d'or
Repose, et ce repos le lasse.

Puis vous avez du voir quand le soleil d'Été
Vient dorer la prairie et que l'obscurité
Règne encor, sous la forêt brune,
L'oiselet qui s'ébat car le grand rayon d'or
L'attire et qui, craintif, n'ose prendre l'essor
Parce que l'ombre l'importune.

Or comme l'oiselet Paul a peur de la nuit.
Et reste, s'efforçant de ne faire aucun bruit,
Couché sur la batiste fine;
Rien d'étrange en cela, le bambin et l'oiseau
Se ressemblent un peu ! Le nid et le berceau
Sont tous d'eux une œuvre divine.

Mais quoi donc? On dirait que dans le grand lit blanc,
La mère a remué ? Paul espére et tremblant
Sur ses coudes, il se soulève.
Indiscret, il regarde : En ètirant ses bras,
La mère qui s'éveille a repoussé les draps.
Quel bonheur! Ce n'est pas un rêve !

Bonjour maman ! Bonjour petit! Elle répond,
Et du berceau léger Paul s'élance d'un bond
Et court à travers la chambrette ;
Il se cogne, n'importe ! il rit, puis il repart,
Ses cheveux ondulés réunis avec art,
Lui font comme une collerette.

Sa chemise est trop courte et ne nous voile point
Tout ce que d'ordinaire on dérobe avec soin.
Mais il est si frais et si rose,
Qu'on pardonne aisément au joli polisson,
Et de ses cris joyeux remplissant la maison,
Il saute, il court, il chante, il glose.

Voyez-vous le coquin comme il a bientôt fait
De grimper sur le lit et fier de ce haut fait
De s'y glisser avec aisance.
Elle baise son front et le bambin heureux
Lui rend tous ses baisers en double, puis entr'eux
La conversation commence.

Bonjour, mon petit Paul, quoi, déjà réveillé !
Oh ! depuis bien longtemps, je n'ai pas sommeillé !
Et l'enfant éclate de rire,
De ce rire perlé qui s'égrène argentin
Puis tombe et se relève et retombe incertain
S'achevant en un doux sourire.

Et l'on cause de tout, des fleurs, de l'avenir,
Du printemps, de l'aïeul qui demain doit venir,
On bâtit de folles chimères,
Ce n'est qu'un long murmure ineffable et distrait
Par ces mille baisers dont seuls ont le secret
Les petits enfants et les mères.

On joue et l'édredon qui gêne est enlevé,
La mère se débat et le drap soulevé
Découvre sa poitrine rose,
Le bambin lentement glisse sa belle main
Et se met à jouer avec le bout du sein
Comme on joue avec une rose.

Mais la mère gaiement a vite rabattu
La couverture blanche en s'écriant : veux-tu !
Et son regard devient sévère ;
Alors le bel enfant, joyeux et gai lutin,
Lui dit : Oh ! tu m'en veux et pourtant ce matin,
Tu laissais faire petit père !

A. C. Coche.



ALOÈS ET RAISINS

MYSTÉRIEUSE IDYLLE



A E. Gilbault, peintre des Pampres
Rimes inspirées par son tableau.

L'automne triomphal incante les courtils
Par son rythme lascif et ses baisers subtils.
Dans nos cœurs assoupis s'éveillent les Tendresses,
Les plantes et les fleurs quémandent les Caresses !
La Vigne au tronc noueux enlace les piliers

Qui supportent sa treille et ses rameaux altiers ;
Superbe, l'Aloès pointe droit vers les nues
Ses feuilles au ton glauque, épaisses et charnues.
Et dans ce coin rustique, où se plaît le soleil,
La brise, en se berçant, implore le sommeil.

Or, la vigne rampait ou grimpait un peu grise :
Elle laissait ses ceps se vriller à leur guise ;
Les uns se balançaient enivrés du plein ciel,
Les autres s'inclinaient vers le sol maternel,
Tandis qu'à leurs rameaux de magnifiques grappes
Avaient leurs grains gonflés de vin pour nos agapes.
Cependant près du sol de timides sarments
Paraissaient se cacher comme d'humbles amants.
Leurs feuilles les couvraient et de brunes ramilles
Couraient vers l'Aloès pour accrocher leurs vrilles.
Et lui, qui grandissait en maître dédaigneux,
Du contact de la vigne était tout radieux.
Vers la terre aussitôt ses feuilles orgueilleuses
S'allongeaient, se penchaient en courbes gracieuses.
Tandis que leurs piquants brun-rouges acérés,
Adoucissaient leur pointe aux longs pampres dorés.
La Vigne se couchait sur l'Aloès heureuse ;
Ses grappes emplissaient la Coupe merveilleuse
Qu'en son désir d'aimer l'orgueilleux conquérant
Venait de festonner pour son rôle d'amant.
Il aimait le toucher des folles feuilles brunes
Qui l'effleuraient sans crainte en belles importunes ;
La caresse des ceps qui, cherchant un appui,
Appuyaient tendrement leurs ramilles sur lui ;
L'aiguail du blond matin aux grapes irrorées ;
Les raisins suspendus à leurs tiges ambrées ;
Lorsqu'un grain étourdi follement se blessait,
Il conservait sa larme et le ciel l'irisait !
Ainsi tous d'eux s'aimaient. Mystérieuse idylle
Où l'Aloès s'offrait à la Vigne fertile.

L'automne triomphait et chantait des chansons
Dans lesquelles l'Amour racontait ses frissons ;
La brise s'amusait légère, émerillonne,
A susurrer le soir, les refrains de l'automne ;

La lune caressait les feuilles et les grains
Pendant qu'ils chuchotaient d'idylliques quatrains ;
Septembre souriait de leurs chastes étreintes,
Mais les merles sifflaient de moqueuses complaintes !
Or, la Vigne était belle et ses grains lourds, vermeils,
Se crevaient sous les feux des automnals soleils.
L'Aloès contemplant la virginale Vigne
Pour l'acte nuptial, enfin, la trouvait digne.
Par un soir caresseur ses feuilles lentement
Redressèrent leur pointe au désir de l'Amant.
Elles enveloppaient la divine maîtresse :
Elles pressaient ses seins d'où jaillissait l'ivresse !
Et, l'Aloès lascif étreignant son trésor,
En des baisers d'amour buvait la liqueur d'or !
. . . .
Or, vers l'Avril charmeur, sa hampe vigoureuse
Resplendit de l'éclat de sa fleur tubuleuse.

Souvenir Amical.

J. Lointier.

Décembre 1895.



AME D'ARTISTE



1er Prix. — Section Prose (14me Concours).



A mon cher ami Albert Gébel.

I

La baronne de Bréval sourit finement, et plongeant ses grands yeux pleins de franchise dans ceux de Paul Iveline, à mi-voix comme pour ne pas effaroucher la confidence qu'elle espérait entendre, elle murmura : « Ainsi, c'est bien vrai ! Votre départ ou plutôt votre fuite n'avait pas d'autre cause que le désir irrésistible d'aller respirer le parfum des foins nouvellement coupés,

de chercher à comprendre au milieu des étoiles, le pourquoi mystérieux de la marche du temps et dans le silence calme et impressionnant de la nature, oublier les mille bruits de Paris. »

Paul rougit, et vivement comme s'il eût voulu échapper à la tentation d'avouer toute la vérité à cette femme jeune encore, mais qui bonne et accueillante lui rappelait sa mère qu'il n'avait que très peu connue, il s'écria :

« Je vous assure, baronne, il ne faut pas chercher d'autre cause.

« Allons, reprit Madame de Bréval, je vois que les poètes sont un peu comme le Sphinx : très indéchiffrables, car je ne puis croire qu'un jeune homme auquel la gloire sourit, devant qui toutes les portes, même les plus réfractaires, s'ouvrent, et qu'un ouvrage comme « les Eplorées » vient de placer au premier rang parmi les notabilités littéraires, soit pris tout à coup de la nostalgie des champs, et, sans prévenir personne, s'en aille vers l'inconnu comme les pauvres troubadours contemporains de Laure. Non, mon cher, vous ne me ferez croire à pareille folie, mais enfin n'importe, vous voilà de retour et seul cela nous intéresse. Aussi comme je donnerai d'ici peu de jours une grande soirée et que je désire y fêter l'enfant prodigue que vous êtes, j'espère que vous ne me refuserez pas de venir y réciter un de vos si jolis poèmes. »

Et comme en disant ces dernières phrases, elle se levait, rajustant à la hâte sa voilette et emprisonnant ses doigs mignons dans de fins gants de Suède, il lui prit la main, la porta à ses lèvres et redressant gracieusement son front noble et pâle il répondit :

« J'avais juré, baronne, de rester à Paris ce que j'étais dans mes chères prairies de Provence, c'est-à-dire le rêveur un peu sauvage que Dieu m'a fait et de n'avoir pour seuls témoins que ma Muse invisible et mon cœur que je ne comprends pas toujours très bien. Mais devant le désir que vous m'exprimez avec tant de grâce et de bonté, je pressents que je ne saurai résister à la tentation et je vous promets que l'enfant prodigue ne manquera pas d'aller vous admirer au cours de votre soirée. »

Flatteur, fit-elle, puis au moment de franchir la porte qu'avec amabilité il avait ouverte lui-même, elle se retourna et le fixant encore, afin de mieux lire ce qui se passerait en son âme en apprenant cette nouvelle, elle laissa tomber nonchalamment ces mots : « A propos, Jane de Prémesnil sera là ! » et satisfaite sans doute, elle sortit.

Et le roulement du coupé, s'affaiblissant peu à peu, annonçait que Madame de Bréval devait être déjà loin que Paul, toujours à la même place, la main crispée sur le bouton de la porte, entendait encore résonner à son oreille cette phrase simple et qui pour-

tant suffisait pour lui faire revivre tout le roman de sa vie : Jane de Prémesnil sera là ! Et tout à coup, pressant son front brûlant entre ses mains, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, sur un fauteuil placé près de l'entrée et se mit à pleurer. Et tandis que les ténèbres douces d'une belle soirée d'avril emplissaient lentement son cabinet de travail, il passa en revue toutes les longues heures pleines de rêves fous et de désillusions cruelles, les alternatives de douleurs et d'embellies vécues depuis deux ans; il se rappela les instants à la fois doux et terribles pendant lesquels il pouvait contempler l'Aimée, sans oser cependant soit par un mot, soit par un regard, lui laisser comprendre l'idolâtrie dont elle était l'objet ; puis les nuits délicieuses passées à rimer ces sonnets vibrants et tout pleins d'Elle et qui, plus tard réunis en un élégant volume dont le titre « les Eplorées » donnait une idée exacte du sujet, devaient le classer glorieusement parmi les poètes préférés.

« Ah ! murmura-t-il la voix entrecoupée par des sanglots, fou que j'étais de croire qu'il me suffisait, pour oublier, de fuir cette ville où chaque jour je puis la rencontrer, d'aller goûter l'apaisement des champs pour y puiser l'apaisement de mon cœur. Ne devais-je pas songer que ce calme recouvré à force de lutte et de raisonnement n'était que factice et que ma souffrance et mon amour seraient aussi grands qu'autrefois dès que j'entendrais seulement prononcer son nom. Qu'importe si je dois la revoir, si je ne dois jamais connaître cette joie ineffable de la presser sur mon cœur, et de lire un aveu dans ses yeux si jolis, c'est que telle est la volonté de Dieu et je ne veux ni ne puis aller à l'encontre. Elle sera chez Madame de Bréval, eh bien ! devrais-je mourir de douleur, j'y serai également !

II

Onze heures sonnaient lorsque Paul Iveline arriva devant l'hôtel brillamment illuminé de Madame de Bréval, et bien qu'il se fût juré d'être fort, de ne pas trembler en La revoyant, il n'osa pas entrer de suite. Pendant quelques instants il erra sous les fenêtres, se répétant sans cesse : mais elle ne fera seulement pas attention à toi, pauvre poète, puisque tu n'es rien pour elle,— sans parvenir à chasser ce malaise qui l'étreignait, ce pressentiment mystérieux qui lui disait que son bonheur futur serait en jeu durant cette soirée, il fallut qu'il s'aperçût que ses allures étranges intriguaient le valet de pieds posté à la porte, pour se décider à franchir le seuil de l'hôtel. Dans le salon richement décoré, Madame de Bréval l'accueillit toute souriante et de suite vingt mains

se tendirent vers lui tandis que de tous côtés, l'on s'informait de la cause de son départ qui avait été une vraie déception. Mais Paul émotionné répondait à peine et son regard cherchait parmi cette foule qui lui faisait fête s'il ne verrait pas Jane. L'amour donne naissance à d'étranges contrastes. Paul redoutait l'instant où il rencontrerait celle qui s'était emparé de lui et cette rencontre redoutée, il la désirait. Il l'aperçut qui dansait et sans même chercher à reconnaître celui qui lui servait de cavalier, il entraîna Madame de Bréval à qui il avait offert son bras vers un autre salon afin de ne point passer auprès d'Elle. Mais son désir fut déçu, car avant qu'il n'ait gagné la porte, les derniers accords de la valse s'éteignirent et comme il avait dû s'arrêter pour laisser le passage libre aux danseurs qui regagnaient leur place, il se trouva face à face avec Madame de Prémesnil.

Elle eut un joli sourire, mélange d'étonnement et de bouderie, ct tandis qu'il s'inclinait très bas pour cacher le trouble qui l'envahissait elle s'écria : « Comment vous êtes de retour ! »

« Oui, minauda Madame de Bréval, notre poète est de retour, des Antilles... ou d'ailleurs, reprit-elle en le regardant à la dérobée. »

« Oh ! non ! simplement de Provence, dit Paul se remettant peu à peu, et de trop loin déjà puisqu'il ne m'était plus permis de vous admirer, ni vous ni Madame, » et il salua de nouveau.

« Et pourrait-on connaître, sans être trop indiscrète, le motif de ce bien lointain voyage, interrogea la baronne en souriant moqueusement et en appuyant à dessein sur les mots « bien lointain. »

« Mais vous ne l'ignorez plus, je suppose ! »

« Bah! figurez-vous, ma toute belle, que nouveau Zanetto, M. Iveline a été pris d'une envie folle d'errer à travers les campagnes dans le seul but de

Jongler dans un sonnet avec des rimes d'or

tout en contemplant les étoiles. Voilà, du moins, le motif qu'il m'a donné, mais, ajouta-t-elle, en faisant mine de s'éloigner, mes devoirs de dame de maison me réclament et je vous laisse seule avec lui, peut-être parviendrez-vous à le confesser. »

Paul dut offrir son bras à Madame de Prémesnil, mais voyant qu'il s'apprêtait à la conduire vers un groupe de jeunes femmes qui devisaient non loin d'eux, elle l'entraîna vers le porte en murmurant : « Non pas ici, cher Poète, veuillez être assez aimable pour me mener dans le salon de repos, et là, parmi la verdure, loin de cette musique assourdissante, vous me direz un de

ces beaux sonnets dont « les Eplorées » sont faites, car s'empressa-t-elle d'ajouter en voyant qu'il pâlissait, il faut que je vous avoue que je meurs d'envie de vous entendre dire quelques-uns de ces jolis vers que je me plais si souvent à relire.

Le salon de repos, merveille de grâce et de coquetterie, assez éloigné du foyer de la danse pour permettre de goûter les charmes de la solitude à ceux qui s'y égaraient, pas trop cependant pour que les accords de l'orchestre ne puissent y parvenir, était désert lorsque Paul y arriva avec Madame de Prémesnil.

La jeune femme s'assit sous un gigantesque palmier qui, seul eut suffi pour la dérober à tous les regards indiscrets, puis elle fit signe à Paul de se reposer auprès d'elle, et souriante, cherchant à dissiper le malaise du jeune homme, un peu confuse peut-être de sa hardiesse, elle lui dit : « Voyons, cher Poète, si vous serez plus franc avec moi qu'avec Madame de Bréval, je crois que cette pauvre baronne a fait le serment d'approfondir la cause de votre fuite et vraiment votre refus de l'aider dans sa tâche l'a dépitée un peu. »

« Oh ! Madame, murmura Paul sans pouvoir détacher d'elle ses regards, pourquoi chercher à déchiffrer une énigme qui n'existe pas, pourquoi vouloir que je confesse un secret que rien ne justifierait. Qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'un rêveur éprouve soudain le besoin de fuir la vie bruyante de Paris, pour chercher dans l'œuvre intacte de Dieu la pensée qui lui échappe » ?

« Allons, Monsieur, ne mentez pas, la raison que vous donnez est plausible pour ceux qui n'ont pas lu votre volume, mais pour nous qui connaissons toutes vos œuvres par cœur, elle est fausse. Ne suffit-il pas de lire le premier venu de vos sonnets pour comprendre que vous souffrez et qu'en fuyant le monde vous ne partiez pas à la recherche d'une pensée, mais à celle de l'oubli. Or, tenez, je ne suis pas taquine, vous ne voulez rien dire, gardez votre secret, mais au moins si vous ne me jugez pas digne de compatir à votre douleur et de chercher à la soulager, peut-être me croirez-vous assez sensible, assez poète même, pour satisfaire au désir que j'ai eu le courage de vous avouer. »

« Non, Madame, je ne vous crois pas indigne de partager ma douleur car je vous sais aussi bonne que belle, mais ce secret, j'avoue maintenant qu'il existe, je me suis juré de ne le dévoiler à personne, et, dit-il en baissant la voix, à vous moins qu'à tout autre ; et comme une certaine rougeur empourprait ses joues et qu'elle le regardait toute surprise, vivement il ajouta : Oh ! ne cherchez pas à comprendre, vous ne le pourriez pas, et puis c'est mal de vouloir connaître ce que je cache, car vous n'ignorez pas cet admirable vers de Musset :

« Et mon secret m'est cher et chère ma souffrance. »

« Et même reprit-il en cherchant à cèler son émotion sous un air bonhomme, pourquoi vouloir aussi que je vous dise des vers que vous m'avez avoué connaître par cœur, et répandre ainsi une ombre de tristesse, car je n'en sais que de fort tristes, sur votre beau front en ce jour de fête et de joie. »

« Oh ! je vous en prie ! »

« Eh bien soit, dit-il, et assis presque à ses genoux, dardant ses grands yeux noirs sur Madame de Prémesnil, d'abord très lentement, puis s'animant peu à peu, d'une voix sonore et bien timbrée, il récita :

L'AVEU

Je ne vous dirai pas comment elle s'appelle,
Celle vers qui mon cœur, un jour, s'en est allé
Celle dont la voix pure et le rire perlé
Mirent un rayon d'or dans ma nuit éternelle.

Mais sachez que le Lis et la Gerbe de blé
L'or qui dans ses cheveux chaque soir étincelle
Perdent tout leur attrait étant auprès de celle,
Pour qui, pauvre rêveur, je me suis exilé.

Mais mes lèvres jamais ne lui dirent : « Je t'aime » !
Car le Maître du Monde en sa bonté suprême,
Voulut que sa richesse égalât sa beauté,

Et jusque dans la tombe impénétrable et noire
Je resterai muet, car elle pourrait croire
Que mon amour naquit de la cupidité.

Le dernier mot mourut dans un sanglot et lorsque confus d'avoir, en mettant tant d'âme dans son récit, laissé échappé son secret il voulut s'excuser d'avoir oublié qu'on pouvait l'entendre et s'étonner de le voir ainsi, il s'aperçut qu'une larme perlait au bord des paupières de Jane.

« Voyez, j'ai eu tort de vous obéir, vous si gaie, si rieuse tout à l'heure vous voilà triste maintenant ! »

« Non, laissez mon ami, ce n'est pas la tristesse qui me fait pleurer, c'est le bonheur de comprendre combien vous êtes noble et fier, car ce secret que vous ne vouliez pas décéler, je le connais à présent. Ainsi la voilà donc la cause de votre départ, de votre douleur : vous aimez et pour que celle qui devrait être fière de vous avoir charmé ne vous accusàt pas d'être cupide, vous

vous êtes enfui avant de faire cet aveu auquel vous n'auriez pas résisté un jour ou l'autre.

« Mais vous êtes fou, oui fou, dit-elle en s'animant soudain, qu'elle est donc la femme si riche fût-elle, qui eut refusé de vous croire ? Quelle est donc celle qui aurait été assez forte pour ne pas partager votre amour ? O poète, croyez-vous que la femme qui aime se préoccupe de la fortune de l'Etre aimé, non ! L'argent n'est rien auprès de l'amour. La fortune se disperse au gré du hasard, mais l'amour pur, l'amour sincère, l'amour profond, résiste à toutes les épreuves de la vie. Heureuse la femme qui misérable peut s'entendre dire : je t'aime; mais malheur à celle qui riche comme moi voit cette richesse être un obstacle à son bonheur! »

Surpris il la regarda et tout à coup comprenant, il se redressa et l'étreignit follement :

Jane ! dit-il.

Enfin ! murmura-t-elle en laissant reposer sa tête sur son épaule, et frissonnante, souriant à travers ses larmes, toute à lui, dans un transport elle s'écria :

« Je t'aime, oublions que je suis riche ! »

Et tandis qu'au loin la musique reprenait une valse enivrante, seuls parmi les fleurs et la verdure, perdus en ce coin de salon comme en un coin du ciel, sans songer qu'un étranger pouvait entrer et les surprendre, ivres de joie et d'amour, ils échangèrent leur premier baiser.

A.-C. COCHE.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



LA PHILOSOPHIE



CETTE femme qui, triste, en soi-même descend,
Debout, le front penché, c'est la Philosophie.
Solitaire, dans l'ombre, elle entre, et se confie,
La main sur la poitrine, à l'appui qu'elle y sent.

La terre, les saisons, l'azur resplendissant,
Toutes les voluptés trompeuses de la vie,
Les choses qu'on peut voir, ne lui font point envie,
Elle réclame et cherche un éternel absent.

Vierge auguste, je t'aime et je connais ta peine
En approchant de toi je retiens mon haleine,
Pour que nul souffle humain ne trouble ton labeur,

Car j'attends de ta bouche à se taire obstinée,
Le mot que je désire et dont pourtant j'ai peur,
Le mot de ma naissance et de ma destinée.

SULLY-PRUDHOMME.

LA PROCESSION



LES JEUNES GENS

Du haut de vos balcons ornés de draperies,
Jeunes filles, pourquoi, sous les pieds des passants,
Jeter à pleines mains toutes vos fleurs chéries,
Dont le parfum se mêle à celui de l'encens?

Nous les aimons bien mieux parmi vos pierreries,
Et, quand vous les piquez dans vos cheveux luisants,
Les roses sur vos fronts sont moins vite flétries,
Et rendent vos attraits encor plus séduisants.

Leurs pétales sans bruit tombent, comme des plumes,
Sur ces prêtres vêtus de leurs pompeux costumes,
Et Dieu ne les voit pas sous son dais de velours.

Vous n'avez pas raison, naïves demoiselles,
Et bientôt, quand la foule aura passé sur elles.
Vous pleurerez les fleurs que vous semez toujours.



LES JEUNES FILLES

Qu'est-ce que ce discours qui monte à notre oreille,
O jeunes gens? Cessez vos propos querelleurs.
Si nous vidons ainsi notre frêle corbeille,
Ce n'est pas aux passants que nous jetons des fleurs ;

Mais c'est à Dieu. Dieu sait nous les rendre à merveille.
Il veut que nous ayons un peu de leurs couleurs
Et que notre beauté soit candide et vermeille,
Et pourquoi voulez-vous que nous versions des pleurs ?

Il dore moins les blés que notre chevelure ;
Notre visage est rose, et, pour toute peinture,
Il a mis dans nos yeux les bluets que voilà.

Il donne la blancheur liliale à notre âme...
Laissez-nous lui jeter les fleurs qu'il nous réclame,
Car c'est pour vous que Dieu nous donne tout cela.

AYMERILLOT.



LES FOLLES RIMES

GRÈVE D'OUVRIERS



A mon confrère et ami J.-B. Castinel.

Hier, ils se sont mis en grève ..
L'espoir qui les hante sans trève,
N'est donc plus un mirage, un rêve.

Ils ont dit : dans nos droits, rentrons !
Ne serions nous pas des poltrons
De trembler devant les patrons ?...

L'homme n'est point une machine
Qui, du matin au soir, s'échine :
Nous avons trop courbé l'échine.

Allons ! camarades debout !
C'est notre sang français qui bout,
Nous saurons aller jusqu'au bout !

De l'usine, la cloche sonne,
Mais, non ! qu'il ne rentre personne :
Il faut que le patron rançonne.

Nos désirs sont tout indiqués,
Nous ne sommes point des toqués,
Des ignares, des défroqués.

Compagnons, il faut qu'on s'engage
A nous fournir un meilleur gage,
Ou sinon, nous plions bagage.

Amis, serrons nos rangs, afin
Que nous arrivions à la fin
Pour ne jamais mourir de faim.

C'est effroyable ! car, en somme
L'on nous croit des bêtes de somme,
Le dur patronat nous assomme.

Guerre aux puissants, aux potentats,
Aux omnipotents, aux rastas
Qui nous accusent d'attentats !...

En le livrant à la famine,
L'homme, que la faim ronge et mine,
Vers le Calvaire s'achemine.

Puis, il bondit comme un lion ;
Gare, alors ! la rebellion :
Car, c'est la guerre au million !

L'opprimé, l'humble prolétaire,
A droit, ici-bas, sur la terre
Au blé que la charrue enterre.

Dans sa misère, il ne faut pas
Que l'un marche vers le trépas,
L'autre ait des trésors sous ses pas !

Il faut, pour que la paix se lève,
Que dans cette nuit qui s'achève,
Chacun voit s'accomplir son rêve...

Nous demandons l'égalité,
Le droit divin, la liberté,
La paix et la fraternité !...



Ainsi, d'une voix mâle et fière,
Parlait eette classe ouvrière
Ayant déployé sa bannière.

Et, moi, j'écoutais tout pensif
Perdu, là-bas, sous un grand if:
Soudain, je devins attentif...

Devant les douleurs, les alarmes,
De ces hommes montrant leurs armes:
Je ne pus retenir mes larmes !...

Marseille, 1er Janvier 1896.

HENRI PEYRE.



LE CHÊNE



QUAND de l'arbre géant la sève est épuisée,
Qu'il se dépouille et perd sa verte frondaison,
Qu'en vain son front puissant boit la douce rosée,
Ses feuilles tour à tour tombent sur le gazon

Il se meurt, il est mort, et sa tête brisée,
Des vents et des frimas ne peut avoir raison ;
Le titan devient nain, et sur sa base usée
Il croule et tombe ainsi qu'une vieille maison.

Mais à côté de lui, dans l'humus et la mousse,
Se dressant vers le ciel, un gland se lève et pousse
Qui sera sur la terre un chêne dans cent ans.

Telle est, mes chers amis, l'image de la vie,
On vient et l'on prospère, on part et tout s'oublie,
On meurt, mais près de nous grandissent les enfants.

Pierre DUZÉA.



LA STATUE DE GAMBETTA

PAR BARTHOLDI



L'ARTISTE avec son cœur a pétri la matière...
Le tribun est debout sous le ciel azuré :
La lèvre a tressailli ; son œil s'est éclairé
D'un regard où son âme a vibré tout entière.

Or, sur le sol gisait un drapeau lacéré :
Frémissant, il l'étreint sur sa poitrine altière.
Tel, évoquant tes deuils, ô tragique frontière,
Se lèverait enfin ton Génie inspiré !

Et des combats sanglants les épaves sans nombre
Pêle-mêle à ses pieds s'entassent, amas sombre
D'où l'aigle impérial se dresse éperdument.

Mais lui dans un haillon a mis toute espérance
Et n'a voulu sauver du vaste effondrement
Que ce haillon sacré, le Drapeau de la France.

Henri Puymaly.



POUR GRAVER SUR LA TOMBE

D'UNE JEUNE FILLE



Mon avenir était sans voiles,
Mais il fallait vivre trop bas.
Et mon cœur m'a dit : « Pourquoi pas ? »
Quand j'ai contemplé les étoiles.

Si je t'ai coûté bien des pleurs
Que n'ont pu tarir mes louanges,
C'était, ô mère des douleurs,
Pour faire sourire les anges.

Oui, mère, j'ai pris mon essor :
Mon âme, à la brise mêlée
A déserté cette vallée
Pour les hauts sommets fleuris d'or.

En regardant les hirondelles,
J'ai désiré de m'en aller ;
En voyant l'espace où voler,
J'ai senti que j'avais des ailes.

Henri Galoy.

L'AMOUR DU SIÈCLE



2e Prix. — 1me Section. — 14e Concours

MÉDAILLE D'ARGENT



Pour l'Aimée.

Je ne viens pas t'offrir de ces rimes légères
Que le vent de l'oubli disperse en se jouant;
Pourquoi faire briller leurs flammes passagères,
Feux follets de l'esprit aux lueurs mensongères,
Qui s'effaçent si tôt dans l'éternel néant?
On les lit sans penser, on se prend à sourire,
Séduit sur le moment, on veut encor les lire;
C'est badin, gracieux, cela s'apprend tout seul,
Puis on n'y songe plus... de même qu'un beau rêve
Disparaît au réveil, leur existence brêve
Vient sombrer dans l'Oubli qui tisse leur linceul!
Pourtant, en fouillant bien, on trouverait, peut-être,
Sous leur gaze d'azur un probléme attirant...
Le cœur est ainsi fait qu'il a peur de connaître
L'Inconnu qui l'étreint et, parfois, le surprend.
C'est donc un grand travail : disséquer la pensée,
La faire palpiter et revivre un seul jour?...
Et, comme la main prend à la rose froissée
Son parfum... ne peut-on d'une lèvre oppressée
Faire jaillir, soudain, cette réponse : Amour?..
Ne peut-on réveiller du siècle qui s'avance
Le passé radieux plein de folles chansons?...
Ne peut-on retremper dans l'onde de Jouvence
Le cœur muet devant nos ternes horizons?...
. . . .

On s'aimait, autrefois ! Dans les champs, à la ville,
Tout était pur encor ; l'ambition servile
Respectait, en passant, toute âme qui rêvait ;
L'Intérêt n'avait pas posé sa main de glace
Sur le Bonheur d'alors qu'à cette heure il remplace,
Sur l'amour qui, de honte, aujourd'hui se revêt !...
On s'aimait, autrefois : sous les vertes tonnelles,
Dans les blés mûrs, au fond des bois silencieux,
Et le ruisseau, disant ses amours éternelles,
Offrait au vrai bonheur, pour en lustrer ses ailes,
Son eau claire où venaient se refléter les cieux.
Qu'il était beau ce temps quand les amants candides
Soupiraient leurs aveux dans les sentiers en fleurs,
Quand les brises glanaient caressantes, rapides,
Les baisers échangés mêlés de joyeux pleurs ;
Lorsque les soirs d'hiver, groupée autour de l'âtre,
La jeunesse évoquant les hymnes des beaux jours,
Ecoutait leurs échos lui répéter : Toujours !
Dans l'intime refrain de la flamme bleuâtre...
La vie était heureuse, et, la main dans la main,
On marchait au devant du sombre lendemain
Avec l'espoir au cœur qui rend l'âme vaillante...
On s'endormait, bercé par le gai souvenir,
Les rêves de la nuit dévoilaient l'Avenir,
Et l'aurore inconnue apparaissait brillante.

. . . .

Aujourd'hui, cet amour n'est plus ! Il est bien mort !
On a monétisé les sentiments de l'âme,
Et le cœur, n'ayant plus ni pudeur, ni remord,
Ne croyant plus à rien, laisse éteindre sa flamme.
Oui, l'Amour, aujourd'hui, se fait a tant pour cent...
Ses charmants billets doux sont... des billets de banque...
L'amoureux de jadis, devenu commerçant,
Ne cherche, sans savoir si son cœur y consent,
Qu'une dot dans la Femme et... le bonheur lui manque !
Mais qu'importe cela ? Le siècle est ainsi fait,
Il nous faut ressembler aux moutons de Panurge,
Et lorsque l'un de nous loyalement s'insurge,
Le monde, à son aspect, demeure stupéfait !..
Oui, tout change : la Femme, elle-même, spécule ..
Interrogez son cœur il répond : « Je calcule » !

Insensible à la voix de l'amour pur et doux,
Elle écoute, en rêvant, la troublante musique
De l'or qui sonne clair et dont l'éclat magique
Triomphe du croyant qui l'implore à genoux!...
Il en est, cependant, dont la belle jeunesse
Refuse d'abdiquer devant ce dieu : l'*Argent* !
Hélas! cela suffit pour qu'on les méconnaisse...
En vérité, ce siècle est très intelligent!
Il ne reconnaît pas l'amour sans bénéfice,
Qui n'apporte, dit-il, que désillusions...
Et, sans vous savoir gré de votre sacrifice,
Naïves, il se rit de vos affections.
— « Dédaignez-le! laissez s'épanouir votre âme,
« De vos vingt ans, laissez s'épanouir les fleurs,
« Laissez-nous écouter, dans votre cœur de Femme,
« Chanter le fier amour, nous chauffer à sa flamme,
« Chercher à son contact, le baume à nos douleurs!
« Mais le siècle égoïste, en fuyant, vous emporte,
« Des beaux jours attendus il condamne la porte
« Et, dans sa marche étrange, assombrissant les cieux,
« Il brise, sans pitié, vos cœurs audacieux!... » —
Oui, voilà ce que fait ce siècle de Lumière :
Il supprime, d'un coup, la croyanee première,
Il donne à nos regards l'Intérêt pour soleil!
Fortune, Ambition, sont ses deux satellites
Qui trouvant en nos cœurs d'aveugles prosélytes,
Les plongent dans un lourd et coupable sommeil!...
. . . .
Eh bien! sur ce Présent, jetons un voile sombre;
Revenons au Passé qui nous sourit dans l'ombre,
Dis, veux-tu qu'à nous deux nous fassions vivre encor,
Les jours anciens avec leur ravissant décor?
Revenons à ce temps des belles promenades,
Allons mêler nos voix aux tendres sérénades
Dont les échos d'alors ont gardé les accents...
Allons chercher au fond des joyeux nids de mousse
Ce Passé radieux que le Présent repousse,
Pour rendre l'espérance à ses chants languissants!
Laissons, autour de nous, s'agiter cette foule
Qui, follement, poursuit un rêve intéressé
Et, glanant le meilleur de l'heure qui s'écoule,

Oublions ce Présent pour garder le Passé!
Aimons-nous, aimons-nous! au grand jour, sans mystère,
Refaisons à l'Amour une virginité,
Refaisons resplendir son autel solitaire,
Pour éblouir nos cœurs de sa vive clarté.
Nous lui déroberons son trésor de tendresses
Dont les rayons divins charmeront nos ivresses ;
Nous lui déroberons sa naïve candeur...
Et nous pourrons, alors, à la foule importune,
Répondre : « — Nous aussi nous avons la Fortune,
Puisqu'en nous adorant nous tenons le Bonheur ! » —
. . . .

Joseph Destibarde.



AU SYLPHE



Sylphe léger, viens-tu briller encore,
Pour réjouir nos esprits attristés
Et ton sillage ainsi qu'un météore,
A-t-il pour nous de nouvelles clartés ?

N'abaisse pas ton regard vers la terre,
Où la laideur prend des airs triomphants.
Pour l'idéal, le gracieux mystère,
Garde toujours les plus beaux de tes chants.

Et qu'à ta voix, à ses accents magiques,
Nous retrouvions nos anciennes grandeurs.
Des novateurs dédaignant les critiques,
Parle toujours et surtout à nos cœurs.

Sylphe charmant, poésie éthérée,
Viens refleurir et couler à pleins bords.
Pour te comprendre, il faut l'âme inspirée
Du vrai poète aux sublimes accords.

AGATHE-MARIE BAUDOUIN.



BAISERS



L'HEURE des amours vient de retentir.
Entr'ouvrant des Pleurs la porte rouillée
Que l'adolescence avait verrouillée.
Une larme enfin, de l'œil, va sortir...

Le Rire, un rayon, pour s'aller blottir
A choisi la joue et l'a barbouillée
De carmin ; bientôt la perle mouillée
Roule en sa fossette, et le voit partir.

Ils glissent. La bouche, encore immobile,
Là forme un sillon, jusqu'alors stérile :
Le sourire y tombe, ainsi que le pleur.

Et dans ce vallon, où tous deux s'aimèrent,
L'un mettant rosée et l'autre chaleur,
Les Baisers, soudain, les Baisers germèrent.

Prosper GENQUIN.



PRINTEMPS



SALUONS le printemps, saluons les beaux jours !
Les arbres ont vêtu leur robe d'émeraude,
L'insecte aux couleurs d'or parmi les herbes rôde
Près de la fleur ; voici la saison des amours.

Sur le bord de leurs nids faits de lierre et de mousse,
Dans l'aubépine entre eux bavardent les pinsons ;
Les oiseaux à nouveau fredonnent leurs chansons...
Viens t'asseoir près de moi, — l'herbe semble si douce...

Et causons... de ce ciel plus bleu que le saphir,
De la fleur qui s'entr'ouvre au soleil et s'y pâme,
Du papillon dont l'aile est de soufre et de flamme,
De l'oiseau qui se berce au souffle du zéphir.

Laissons parler nos cœurs ; et puis sous la ramure
Goûtons l'amour, charmés par le frais gazouillis
Des oiseaux babillards, et par le doux murmure
Du ruisseau qui serpente à travers les taillis.

A. Soreau.



LE GRENADIER 231



2me Prix. — 5e Section. — 14me Concours

(MÉDAILLE D'ARGENT)



Depuis le matin le vent soufflait en tempête, et le ballon noir, sinistre avertisseur, avait été hissé au sommet de la tour du Leughenaer, à Dunkerque.

Malgré ces sombres présages, le numéro 231 allait se mettre en route et tenter la chance d'une pêche fructueuse, à la marée de nuit.

C'était un petit bateau, presque une barque ; usé par les lames, disjoint par les coups de mer; et certes les trois hommes qui, à eux seuls, composaient tout l'équipage, devaient être familiarisés avec leur dur métier pour oser quitter le port par ce temps effrayant.

Leur frêle embarcation ne s'éloignait guère des côtes, car ils pêchaient au chalut, (à la traîne disent les marins) et leur proie ordinaire, leur gagne pain quotidien était surtout le petit crustacé que l'on nomme « grenade » dans les villes de la Flandre, d'où le nom de grenadiers donné familièrement aux minuscules bateaux qui vont capturer la crevette du Nord.

Le patron du bord, « le maître après Dieu » ! embarqua le premier.

C'était Jean-Louis Costen ; veuf depuis dix ans, il avait consacré toute sa vie à son unique enfant, la gentille Louisa, alors âgée de dix-huit ans. La fillette seule avait pu le consoler de la mort d'une femme chérie ; il avait concentré sur elle l'immense besoin d'aimer de sa nature ardente, franche et loyale. Aussi cet amour, fait de l'affection d'un père et de celle d'un époux, autant passionné que paternel, était-il accompagné d'une jalousie cachée, mais terrible.

En ce moment même, Jean-Louis considérait avec colère un de ses hommes qui prenait congé de la jeune fille : c'est qu'aussi les yeux de Pierre, fixés sur les yeux de Louisa, étaient bien éloquents, et les mains des deux jeunes gens restaient enlacées dans une étreinte significative.

Il sembla au père irrité que sa fille murmurait :

— Reviens bientôt ! Reviens vite !

Ce tutoiement exaspéra le vieux marin :

— Tonnerre ! s'écria-t-il en frappant du pied, partirons-nous ? Embarque, ajouta-t-il brutalement, en s'adressant à Pierre.

Celui-ci obéit aussitôt en jetant un dernier regard à son amie et rejoignit, dans le bateau, le troisième matelot qui préparait les filets.

Le 231 partait : à peine était-il sorti du port que la bourrasque s'empara de la frêle embarcation qui tournoyait dans tous les sens ; les dents serrées, le visage impassible, les deux hommes s'occupaient de la manœuvre et Jean-Louis, attaché au gouvernail, leur donnait brièvement ses ordres, aussitôt exécutés.

Enfin une accalmie se produisit : les filets furent jetés, et pendant trois heures, la pêche se continua avec succès. Le patron, joyeux de sa bonne chance, avait oublié ses griefs contre Pierre et plaisantait gaiement avec son équipage.

La nuit faisait place à un jour brumeux et les étoiles qui avaient à peine brillé dans le ciel noir s'effaçaient devant une clarté grisâtre et mélancolique. Le grenadier vira de bord et se dirigea vers un petit point blanchâtre et lumineux que l'on distinguait à l'horizon malgré la lueur du jour naissant : c'était le phare de Dunkerque.

Tout à coup, le vent se remit à souffler avec une violence

inouïe et une trombe d'eau souleva le bateau qui retomba, plongeant dans les vagues déferlées : le gouvernail était cassé, tout espoir était perdu, et la vie de ces hommes était entre les mains de Dieu seul.

En vain, Jean-Louis prenant des avirons, essaya, non de rentrer au port, mais de gagner la côte ; devant leurs yeux s'étendait la plage piquetées de gaies cabines, de châlets aux couleurs vives et brillantes, et les malheureux se savaient condamnés ; ils pouvaient contempler ce tableau de vie et de plaisir, et n'avaient à attendre qu'une mort affreuse, inévitable.

Anéantis, tous trois se laissèrent tomber dans le fond de l'embarcation et poussèrent des clameurs de détresse, mêlées de cris déchirants, de prières entrecoupées... Près de périr, ils invoquaient le Ciel qui les abandonnait, et confessaient tout haut leurs fautes avec des sanglots et des pleurs.

Soudain, malgré son angoisse, Jean-Louis tressaillit : en rampant, il se rapprocha de Pierre : celui-ci, inconscient des aveux qu'il faisait et du secret terrible dévoilé par lui, redisait avec désespoir le nom de Louisa.

— Ma femme ! répétait-il, ma bien-aimée ! pardonne-moi ! Mon Dieu. laissez-moi vivre, pour elle, pour mon enfant !

Le père outragé bondit sur le séducteur.

— Qu'est-ce que tu as dit, lui cria-t-il avec rage. Tu m'as volé ma fille !

— Grâce, balbutia le jeune homme.

— Pas de pitié pour le voleur, le trompeur ; tu m'as tout pris : mon honneur, ma Louisa.

Et les paroles de Jean-Louis, hurlées dans cette tourmente, résonnaient avec force, au milieu du fracas de la tempête ; et les mille échos des vents et de la mer se renvoyaient ces accents sauvages en les faisant encore plus terribles et plus menaçants.

— Je vais mourir, râlait Pierre, lâchez-moi, pardon !

— Tu mourras bien plus sûrement quand je t'aurai écrasé ! Vermine !

Et la main calleuse du vieux pêcheur serrait la gorge de son ennemi ; l'embarcation, secouée par les flots, était à demi remplie d'eau, et les deux hommes enlacés roulaient l'un sur l'autre ; mais l'étreinte mortelle se resserrait toujours.

Un craquement effroyable se fit entendre : le bateau s'ouvrit ; pendant une minute — une seule ! — les planches où se trouvaient les trois marins surnagèrent.

Pierre, évanoui, murmura d'une voix plaintive : —Louisa !... Patron !

Le premier mot ranima encore la fureur de Jean-Louis ; mais le second, l'appel de son matelot implorant sa protection, ce

simple nom de respect, d'obéissance, de confiance, pénétra dans le cœur du marin.

A cet instant suprême, il comprit, le rude homme de mer, la responsabilité que lui imposait son titre ; il répondait à la société des existences qui lui étaient confiées. Il regarda autour de lui : son deuxième compagnon avait saisi un espar qui le portait vers la côte et l'aide de Jean-Louis lui était inutile.

Alors le père outragé saisit l'amant de sa fille et le jeta sur ses épaules auxquelles le malheureux se cramponna avec une force instinctive ; puis, après un rapide signe de croix, il se laissa glisser dans l'eau au moment même où le plancher mobile se disjoignait et s'enfonçait sous ses pieds.

Le pêcheur nageait vigoureusement, mais son lourd fardeau paralysait ses mouvements ; seul, il eut pu échapper à la mort ; il ne le voulait pas.

Patron ! il sauvait son matelot, il donnait son existence pour celui que, sur la terre ferme, il eût tué sans remords, avec joie !

Et cet ignorant sacrifiait sans hésiter sa vie... plus encore... sa vengeance ! au sentiment sublime du devoir...

Jean-Louis luttait toujours et ses forces s'épuisaient; enfin, des voix l'appelèrent dans le lointain, et bientôt le canot de sauvetage s'arrêta auprès de lui.

Les deux hommes furent recueillis à bord presque mourants, quand ils reprirent connaissance, le justicier s'adressa au coupable qui tremblait de frayeur et d'émotion :

— Pierre, dit il d'une voix grave, tu l'aimes ?

— Oui.

— Tu l'épouseras ?

— Je le jure !...

— C'est bien !... Adieu, ajouta le vieux pêcheur qui pâlit affreusement ; embrasse-la pour moi.

— Patron ! cria le jeune homme épouvanté.

A ce nom — son titre de gloire — Jean-Louis se souleva :

— Hardi ! les enfants ! lança-t-il aux rameurs d'une voix ardente et fière, — sa voix de commandement — puis il murmura :

— Louisa !... et retomba mort, victime de son dévouement de marin, ou... qui sait ? tué peut-être par sa jalousie et sa douleur de père !...

Mme Josephe ERIAMEL.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



PREMIER SOLEIL

AUBADE



Mignonne, voici le printemps.
— Aimons-nous bien au temps des roses. —
L'azur, dans les cieux éclatants,
Rouvre ses portes longtemps closes,
D'où la lumière, en flots vainqueurs,
Descend jusqu'au fond de nos cœurs.
— Aimer ! chanter ! — les douces choses !

Les taillis sont pleins de chansons;
— Aimons-nous bien au temps des roses; - -
Et l'ombre met de doux frissons
Au cœur tremblant des fleurs écloses:
Sur nos fronts l'aile du matin
Fait passer un souffle incertain.
— Aimer ! rêver ! les douces choses !

Nos rêves sont vite lassés.
— Aimons-nous bien au temps des roses. —
Les beaux jours sont vite passés:
Le cœur a ses métamorphoses,
Mais le temps n'y saurait ternir
La floraison du souvenir...
— Aimer ! souffrir ! — les douces choses !

Armand Silvestre.

AUX ENFANTS



Enfants, quand au soleil qui sourit à la terre
Vous promenez vos pas dans les bois, dans les champs
Où tout est harmonie, énivrement, mystère,
Sérénité, rayon, paix, amour et doux chants,

Ne troublez pas l'oiseau, dans son nid solitaire,
Qui couvre ses petits de ses soins si touchants;
Laissez l'active abeille à son miel salutaire,
Et le gai papillon à ses riants penchants;

Laissez l'humble fourmi traîner son brin de paille,
Ne brisez pas l'épi dont le germe tressaille
Au rayon fécondant qui descend du ciel bleu;

N'effleurez pas des fleurs la brillante corolle,
Gardez pour l'indigent votre pieuse obole,
Enfants, et vous serez les amis du bon Dieu.

Louis Oppepin.



PANTOUM D'AMOUR



J'adore tes pieds et ton frais visage,
J'aime ton sein blanc et ton œil profond,
J'aime tes grands bras et ton fin corsage,
Tes lèvres de rose et ton divin front.

J'aime ton sein blanc et ton œil profond,
J'aime ton souris, ton doux babillage;
Tes lèvres de rose et ton divin front,
J'adore tes pieds, leur gentil tapage,

J'aime ton souris, ton doux babillage,
J'aime ton oreille et ta bouche en rond ;
J'adore tes pieds, leur gentil tapage,
Quand tu n'es plus là, mon cœur se morfond.

J'aime ton oreille et ta bouche en rond
Oh ! je ne puis pas t'aimer davantage,
Quand tu n'es plus là, mon cœur se morfond,
J'adore tes pieds et ton frais visage.

Paul Saint-Clair.



LAC D'AIGUEBELETTE



A mon ami Luc.

Entre les sourcils noirs des montagnes boisées
Il s'ouvre ainsi qu'un œil le lac aux flots d'azur,
Un œil limpide et calme et ses eaux irisées
Brillent comme un regard d'enfant naïf et pur.

La frange des roseaux au souffle de la brise,
Comme des cils soyeux palpitent sur le bord ;
Et le flot nonchalant qui doucement s'y brise
Les mouille d'une larme amoureuse, et s'endort.

Jean Bach-Sisley.



LE CHOIX DE L'ANGE

CONTE DE NOEL



I.

Eh bien non! dit-il, ce n'est point cela... Je ne vois pas ici ce que je cherche... »

Et dans la serre tiède et parfumée, s'entendit un doux bruit.

Les camélias, les pâquerettes délicates, les roses orgueilleuses et les bruns chrysanthèmes, là, s'étaient éclos sous l'haleine d'un complaisant calorifère. En voyant, grâce au clair de lune, entrer, dans leur asile, le beau chérubin, tous et toutes avaient espéré fixer le choix du visiteur. Mais l'ange, déployant soudain ses ailes, dédaigneux, s'envola.

Avec un soupir de regret, les fleurs se rendormirent.

II.

Où va-t-il, le rapide esprit, dont l'aile agile défie l'espace?

Il a franchi, dans l'éther sombre, les pays de neiges et de brumes. Il est arrivé dans la patrie du soleil et de la joie. Là, en plein air, dans les bosquets, les champs et les jardins, s'épanouissent, riantes et remplies d'éclat, les plus jolies fleurs. A son aspect, dans une traînée lumineuse elles s'ouvrent exprès pour lui, bien que, pour la plupart, la saison soit passée. L'ange n'a qu'à se baisser, avancer ses doigts d'albâtre vers les charmantes créatures qui, de toutes parts, sollicitent ses regards.

Laquelle prendra-t-il?

Sera-ce la belle-de-nuit? la capucine? l'innocent bluet? le coquelicot éclatant?... ou leur sœur: la nielle coquette?... le chèvre-feuille? le muguet rustique? la giroflée? la digitale forestière? l'aristocratique laurier-rose ou l'odorant lilas?

III.

Mais pourquoi donc veut-il une fleur, le blond chérubin?

Allons un instant au paradis d'où il vient et là nous apprendrons le motif de ses recherches.

C'est à la Noël... Au bienheureux séjour, comme dans les temples saints, tout est en liesse. Les anges font résonner leurs harpes enchantées, auxquelles se mêlent leurs voix suaves.

« Gloria !... »

Le joyeux cantique éclate comme un cri de triomphe, s'élevant de la terre au ciel et redescendant en bénédiction sur le monde.

Emu, le Verbe quitte son trône et s'approche de Marie...

« Mère, dit-il, en ces instants qui nous rappellent à tous deux un si tendre souvenir, quel gage d'amour pourrait vous offrir votre fils ?

— Aimable Jésus, répond la Vierge, je voudrais, en ce soir, une fleur éclose sur terre... sur cette terre où vous fîtes autrefois, en pareille nuit, votre miraculeuse apparition.

— Qu'il soit fait selon votre désir, mère... Gentil messager, ange à la robe tissée d'argent, va, et rapporte à Marie ce qu'elle désire.

— Laquelle prendrai-je, Maître?

— Celle que tu jugeras digne d'être offerte à ta souveraine.

Et le chérubin était parti... Voilà pourquoi il errait, agitant, dans la nuit bleue, ses ailes légères. Pendant qu'au ciel et sur la terre on chantait : « Gloria ! gloria !... » lui, pensif et anxieux, cherchait une fleur.

IV.

Le sol qu'échauffent les rayons de flamme ne lui a pas offert ce qu'il rêve ; il le quitte.

Un froufrou délicieux, sur son passage, remplit l'espace, mêlé aux accords mystérieux de la fête et d'un soir étoilé.

Bel ange, bel ange !... point si vite!

Vois-tu, cette modeste cabane... Mieux que le riche palais à l'opulente serre, mieux que les plaines champêtres, elle a à t'offrir.

Va près du toit de mousse. Entends-tu ?... Là aussi on redit l'hymne de tes frères. Oh ! comme la voix qui répète ce chant est tendre est mélodieuse ! Penche-toi, ange curieux ! Vois, dans la pauvre chaumine, sur un grabat, une faible créature : une fillette de seize ans chérubin comme toi qui, tombée du ciel, a vu, en sa chute, se briser son aile.

L'enfant est malade. A son chevet solitaire, veille sa mère — ange gardien — et la petite, qui agonise, presse, de sa main défaillante, la main de la bonne femme. De l'autre elle serre violette, présent d'une amie, et elle murmure : « Gloria ! gloria ! »

Captivé, l'envoyé céleste entre sans bruit. Il prend doucement la fleur que tient la petite et il tend ses bras à la mourante.

Bientôt, deux nobles esprits remontent dans l'azur et la mère restée seule, mais pleine de foi, sanglote et dit encore : « Gloria!... »

V.

Sainte Vierge, s'écrie le messager, en déposant la violette et l'âme aux pieds de Marie, voici deux fleurs... les deux plus belles que j'ai vues en mon voyage. Elles étaient inséparables, je les ai cueillies ensemble. Daignez les agréer.

Et Marie sourit. Elles les prend toutes deux dans ses mains caressantes, la fleur matérielle au doux parfum et l'âme pure, fleur spirituelle qu'embaument de touchantes vertus. Elle les baise, les place près d'elle et console la mère infortunée... Car la Vierge, qui fut pauvre et résignée, aime l'humble femme dévouée et patiente, la fleur timide du buisson et sa sœur: la simple fille au cœur candide.

Bientôt, dans le pays, l'on apprit le départ de l'enfant pour un monde meilleur.

Mais pendant qu'au village circulait cette nouvelle: « Cécile est morte, » les accents d'allégresse redoublaient dans les sereines régions: car il y a fête, à la cour divine, lorsqu'une mignonne voyageuse, lasse de l'exil, quitte enfin, pour les demeures éternelles, la mélancolique vallée des larmes.

Lucie POITRESSE.



LE RENOUVEAU



L'herbe qui pousse et qui s'étend
Au long des pentes ravinées
Annonce la fin de l'Autan :
Les roches demi-gazonnées
Font le paysage content.

Pour fèter les jours qu'il attend,
Le grillon reprend ses tournées
Et recraquête en arpentant
L'herbe qui pousse.

Et si du fond de son étang,
Par les soirs et les matinées,
Tel bon crapaud chargé d'années
Commence à devenir flûtant,
C'est que nuit et jour il entend
L'herbe qui pousse.

Maurice ROLLINAT.



LA CHANSON DES PETITS RUISSEAUX



A François Coppée.

Nous sommes de petits ruisseaux
N'ayant jamais connu de haines,
Amoureux des riants coteaux,
Bons chevaliers des Pretantaines,
Ignorants des lois et des chaînes,
Et mettant des espoirs nouveaux
Au fond des cœurs et des cerveaux;
Formant les bavardes rivières,
Nous sommes de petits ruisseaux
Larmes des grands bois en prières!

Nous sommes de petits ruisseaux,
Coupes fraiches et toujours pleines
Courant comme des jouvenceaux
A travers les prés et les plaines :
Nous versons nos ondes sereines

Au pied de verdoyants berceaux ;
En jouant sur nos chalumeaux
Les airs des chansons forestières,
Nous sommes de petits ruisseaux
Larmes des grands bois en prières!

Nous sommes de petits ruisseaux
Sourdant des sources souterraines,
Heureux de voir les arbrisseaux
A nos virginales fontaines
Rafraîchir leurs douces haleines,
Heureux d'abreuver les oiseaux
Et de caresser les roseaux ;
N'ayant point d'ambitions fières,
Nous sommes de petits ruisseaux
Larmes des grands bois en prières !

Henri Corbel.



EN PLEINE MER



A bord de « La Tafna. »

Amis, pour quelques jours nous quittons le rivage
La vapeur gronde... allons ; Lyonnais, au revoir !
Qu'un ciel clément préside à notre heureux voyage
Voguons sur l'aile d'or du songe et de l'espoir.

Un soleil plus ardent luit sur la verte plage
Où, demain, tout joyeux, nous irons nous asseoir.
Trève aux soucis cruels, salut, noble Carthage
Qu'un passé glorieux laisse encore entrevoir !...

On rêve sur ces flots, quelque frêle tartane
Emportant *Salammbo*, la vierge diaphane,
Aux longs voiles flottants, aux regards attristés !...

Vision d'Orient, fière et mystérieuse
Fuyant dans les sillons de la vague écumeuse
Entre l'onde et les cieux, ces deux immensités !

Mme C. MAZOYER.



L'ESPRIT MEUT LA MATIÈRE



A mon fils Louis.

Mon fils, dans l'Univers tout s'agite et circule,
Et de l'insecte à l'homme et de la Terre aux Cieux
Nul effort ne se fait, ni vain, ni précieux,
Si l'esprit ne conçoit même le minuscule.

Au ciel, l'astre lancé dans l'espace insondable,
Gravite radieux dans son cours immuable :
Il est mû par l'esprit et cet esprit, c'est Dieu.
Telle, ici-bas, la main qui produit et qui peine
Agit de par celui qui commande à sa veine,
Toute œuvre est donc la sienne aussi dans ce milieu.

Mais à l'inculte esprit, rebelle est la matière :
Or il faut l'asservir, la terrasser, l'altière !
L'étude est là, mon fils, et Dieu dans ses décrets,
En fit l'humain levier qui force les secrets :
Marche donc au Savoir, il n'a point de frontière.

René GUYON.



ODE A LA MER



(3me Prix. — Médaille bronze-argent

4e Section. — 14e Concours



Mare, noi ti sposiamo.
(Epousailles de l'Adriatique par le doge de Venise).

Mer, nous t'épousons.

La mer ! oh ! la mer grandiose !
La mer troublante de beauté !
L'esprit s'épouvante, s'il ose
Concevoir son immensité.
La mer ! la mer incomparable,
C'est le splendide, l'admirable,
Le vivant, l'incommensurable
Et seul miroir digne du ciel.
C'est la puissance illimitée ;
Eternellement agitée,
C'est, soit calme, soit irritée.
Le mouvement perpétuel.

Comme un cheval nourri d'épeautre
Hennit, indomptable et sans frein,
La mer emplit, d'un bout à l'autre,
Le monde de sa voix d'airain.
De l'équateur aux champs polaires,
Autour des vastes hémisphères,
Elle promène les colères
Et l'enchantement de ses eaux :
Tel le Vagabond légendaire,
Sous la parole de Christ, erre
Par tous les pays de la terre,
Sans pain, ni trève, ni repos.

Si l'oiseau, cette fleur joyeuse
De l'azur, jetait son chant clair
Sur la vague mystérieuse,
Rien me manquerait à la mer.
De mystères étranges pleine,
Elle a, plus léger qu'une haleine,
L'infusoire ; elle a la baleine
Qui pèse un troupeau d'éléphants,
Elle a les pieuvres colossales,
Et le tigre, aux griffes royales,
Est innocent auprès des squales,
Epouvante des Océans.

En l'émeraude des eaux calmes
Sertis, les astérophytons
Et les éclatantes agalmes
Sont des dentelles ; et les tons
Les plus beaux des spectres célestes
Ont coloré les poissons lestes
Ft les coquillages agrestes
Qui lui font un vivant décor :
Tourritelles bariolées,
Casques aux spires ciselées,
Vénus aux lèvres dentelées,
Patelles sombres, cônes d'or.

La mer ! oh ! la mer ! Ses richesses,
Butins de combats merveilleux,
Pourraient répandre des largesses
Sur tous les Crésus orgueilleux.
Les fortunes accumulées
Au fond des eaux inviolées,
Dans l'épaisse nuit des vallées
Inaccessibles au plongeur,
Feraient des tours d'airain aux villes,
Des ceintures d'argent aux îles,
Et des quais d'or aux eaux tranquilles
Du Pactole rendu songeur.

Ainsi qu'une tapisserie
D'azur essaimé de vermeil,
La mer tend sa robe fleurie,
Etincelante de soleil.
Sans fin, bien plus loin que l'œil plonge,
Comme en des profondeurs de songe,
Le flot, au flot qui le prolonge,
Attache un grappin de velours,
Et parfois, pour tromper sa force,
D un frisson secouant son torse,
Lui jette ces hochets d'écorce
Qu'on appelle les vaisseaux lourds.

La mer monte; le vent se lève,
Plein du parfum des romarins.
Haut les voiles! adieu la grève!
Et bon voyage, les marins!
Sus à leurs rêves magnifiques,
Ils s'en vont, voyageurs mystiques,
A travers les champs atlantiques,
Penchés sur les hauts taille-mer.
Au vent des libertés hautaines,
Sous l'œil des étoiles lointaines,
Oh! fuir avec les capitaines
Sur les flots chantants de la mer!

Mais quand sous le vent des tempêtes
Et pareils à des lionceaux,
Les vagues hérissent leurs crêtes, —
Dans le déchaînement des eaux;
Quand, sous les flèches de la nue,
Blessant la mer féroce et nue,
Le flot, contre le flot se rue, —
Dans l'épouvantable chaos;
Quand l'ouragan tord ses rafales,
Et que les chiennes infernales
Hurlent à la mort, — dans les hâles,
Mon Dieu, les pauvres matelots!

Malgré l'ouragan qui la broie ;
Malgré les angoisses ; malgré
L'abîme qui guette sa proie,
La mer est leur amour sacré.
Leurs yeux s'emplissent de tendresse,
Et leur voix est une caresse
Quand ils parlent de leur maîtresse ;
Mais serait-elle plus encor ?
L'ont-ils prise pour épousée ?
Un jour d'heureuse traversée,
Est-il, de leur main imposée,
Tombé dans la mer l'anneau d'or ?

Simon Le Beaudour.



L'EGLANTINE ET LA MARGUERITE



La jeune fleur orgueilleuse d'un églantier voulait être aimée du Printemps. Elle découvrit avec joie qu'une marguerite aux pétales rosés venait d'éclore à ses pieds armés d'épines : « Je t'effeuillerai, s'écria-t-elle, puisque tu possèdes le secret des amours incertaines ; je veux savoir si le Printemps s'est épris des charmes odorants qui font éclater mon corselet vert. » Ce disant, elle s'admirait penchée sur la source : miroir des nymphes et des fleurs.

Mais aussitôt une petite voix gémissante supplia : « Jeune Eglantine des bois pourquoi me détruire ? Je nais à peine ; laisse-moi la vie. Tu veux connaître l'avenir ? Folie ! Jouis du présent d'abord. N'es-tu pas heureuse entourée de tes sœurs les Roses, de tes cousines les Violettes, embaumant le sentier et jouissant toi-même des parfums de la forêt ? Où ta poitrine délicate se trouverait-elle mieux qu'au milieu des sapins ? Te plaindre en ce moment serait ingrat. Remercie Dieu au contraire de t'avoir placée là, dans cette saison charmante du renouveau des choses. Le soleil éclate et le monde resplendit. La rosée sur chaque brin d'herbe, les jeux de la lumière et de l'ombre, les arbres géants

qui nous protègent avec leurs rameaux noueux et leurs feuilles veinées, les folles chansons des oiseaux évocateurs des voix célestes, le vol capricieux des insectes et leurs caresses, tout semble créé pour notre plaisir et le plus humble objet remplit mon cœur de joie. »

L'églantine n'écoutait plus, car le Printemps passait, entre le bois et la plaine, un joli Printemps frais et pimpant, en habit vert tendre, avec une bouffette de primevères sur ses souliers et un bouquet de violettes à sa boutonnière. « Que ne suis-je sur la lisière, gémit-elle. Je l'aurais regardé à l'aise, nous aurions échangé des mots. J'ai bien vu son sourire, mais pour qui ? Pour une autre ou pour moi ? Ou pour toutes. Perdue dans ce taillis épais où quelques rayons nous réchauffent à peine, je languis d'inquiétude. Pâquerette, je vais t'effeuiller. Quelques pétales seulement ; la vie ne te sera point ôtée et je connaîtrai mon destin. »

— S'il est mauvais, c'est-à-dire contraire à tes désirs, tu souffriras et tu auras tué l'espérance qui fut donnée aux fleurs pour qu'elles puissent jouir de la vie.

— N'importe, reprit la rose entêtée, je veux savoir. »

— Imite donc plutôt, insista la Marguerite cette mère dont un scarabée contait tout à l'heure l'histoire à nos pieds.

— Je ne l'ai point entendue ; le Printemps passait.

— « Cette mère avait un enfant qu'elle adorait ; mais inquiète de cette précieuse destinée elle suppliait le Roi des génies de lui confier le miroir de l'avenir où apparaissait l'image des choses futures ; le Génie finit par céder et l'un de ses messagers aériens apporta le brillant objet. Elle le saisit d'abord avec joie, puis le cœur lui faiblit. « Si mon fils devait souffrir, s'écria-t-elle, la vie me serait trop pénible. » Et elle brisa dans un abîme le miroir magique. Cette mère fut sage.

— Ta, ta, ta répondit la Rose. C'est une histoire scarabée que ce vieil Immortel a dit avoir apprise chez les hommes, pour contrarier les jeunes fleurs.

Le soir était venu, car la conversation des fleurs est lente, la Pâquerette inclinait doucement sa petite tête vers ses feuilles moëlleuses et paraissait rêver. Sournoisement, l'Eglantine s'appuyant sur la brise, planta dans sa chair ses épines cruelles, en demandant tout bas : « Suis-je aimée du Printemps ? — Un peu... Passionnément... Pas du tout... » Trois pétales étaient tombés.

Le cri de désespoir de la méchante ne put couvrir le cri de douleur de la Marguerite : « O Rose des bois, dit-elle, tu m'as tuée ; et maintenant tu es doublement punie de ta curiosité : non seulement elle te prive d'une amie, mais encore elle t'enlève

toute espérance, puisque mon dernier pétale effeuillé t'a répondu : « Pas du tout ! »

La Marguerite expira et la courte vie de l'Eglantine ne fut qu'un long chagrin. Tant il est vrai, chez les fleurs comme chez les hommes, qu'une vague espérance est souvent plus près du bonheur que la certitude !

Berthe ROUSSELLE.

BIBLIOGRAPHIE

Poésies par Edmond Porée. — Un volume in-12. — Librairie Firschbacher, Paris, 1896.

Le très élégant volume que M. Edmond Porée offre aujourd'hui au public paraît être, d'après les indications contenues dans un court avant-propos, son premier recueil poétique.

M. Edmond Porée est-il donc *un jeune* ? On pourrait être tenté de le croire, puisqu'en réalité il s'agit d'un début littéraire et d'une première apparition dans le champ de la publicité. Peut-être trouverons-nous quelques renseignements à cet égard dans le sonnet suivant que l'auteur a intitulé : *Bien loin!* et que nous nous plaisons à citer à raison de son émotion contenue et de son caractère intime.

Cependant qu'il neigeait, seul en ma chambre close,
Et le regard perdu dans le vague du feu,
Je me revis enfant ; — couché dans un lit bleu ;
J'acceptai de grand cœur cette métamorphose.....

Ma mère, toute jeune alors et toute rose,
Cherchait à me bercer.... Ah ! l'agréable jeu !
« Que je t'aime, Maman !
Dors, dors mon petit dieu,
« Noël t'apportera cette nuit quelque chose ! »
Je ne pouvais dormir -- Mais, faisant un effort,
De mes bras potelés je l'embrassai bien fort ; --
Une larme d'amour vint tomber sur ma lèvre...

Hélas ! au grand Compteur je vois mes quarante ans .. --
Ce ne fut près du feu qu'une extase trop brève...
-- Mon Dieu qu'il est donc loin de moi cet heureux temps !

On le voit, le poète ne saurait, en l'état, se mettre réellement

au rang des jeunes puisqu'il semble se disposer à doubler le *cap de la quarantaine.*

Mais du moins, il a enfermé dans ce recueil, qui embrasse une période de quatorze années, le meilleur de ses pensées, la grâce et la fleur de sa jeunesse, avec les accents affermis d'une inspiration plus mûre et plus virile.

Parmi les morceaux composant ce volume, M. Edmond Porée a intercalé trois ou quatre poèmes développés et d'assez longue haleine, un entre autres qu'il a intitulé : *Le Polichinelle.* Cette œuvre charmante et touchante est une sorte de légende attendrie de l'amour paternel; elle a déjà valu au poète des félicitations chaleureusement exprimées par un maître, M. François Coppée. La note émue y abonde ; mais peut-être ne sent-on pas encore assez dans la forme, l'accent pénétrant et l'expression pathétique.

Nous n'avons à décerner à M. Edmond Porée que des éloges comme poète. Il ne nous en voudra pas néanmoins de lui signaler quelques défeetuosités légéres qu'il a laissé échapper; quelques tâches qui se sont glissées dans sa versification. Ainsi, par exemple, dans le sonnet cité plus haut, il fait rimer *lèvre* avec *brève*, ce qui constitue une assonance, non une rime régulière. A plusieurs reprises, il supprime l'alternance préscrite des rimes masculines et féminines, ce qui produit à l'oreille un effet fâcheux et nuit au balancement cadencé et à l'harmonie générale du rhythme.

Mais ce ne sont là assurément que des imperfections minimes, plutôt des inadvertances faciles à corriger et à effacer ; et nous pourrions lui dire avec Horace, le plus judicieux des critiques :

...Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis...

Ce qui pourrait se traduire brièvement ainsi :

Où brillent les beautés, s'effaçent les défauts.

Aussi nous ne devons pas moins saluer en M. Edmond Porée un vrai poète bien disant et bien inspiré.

Nous croyons devoir également le complimenter de la forme très élégante de son recueil. Nous lui savons gré d'avoir eu à cœur de revêtir sa poésie d'un ajustement coquet. Il s'est heureusement rappelé que la Muse est femme, et que dès lors, comme toutes les femmes, elle doit aimer la parure. Il semble en effet qu'il y ait dans cette toilette typographique, une sorte de prestige attrayant qui ajoute au charme de la pensée poétique un agrément visible et comme un rayonnement de plus.

Gabriel **MONAVON.**

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



VERS LE PASSÉ

LONGUEMENT poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été,
Au grand air rafraîchir mes tempes,
Je ris de voir, le long des bois, les fiancés
Cheminer lentement, deux par deux enlacés
Comme dans les vieilles estampes.

Elle est évanouie à jamais la candeur
Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur
Qui n'est bien qu'à travers le voile
Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux
Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux
Couleur de bleuet et d'étoile.

Et c'est la fin. Mon cœur quitté des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et ce bonheur qui vous inonde
Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon,
Sur votre épaule avec un geste d'abandon,
Elle a posé sa tête blonde.

Et pourtant j'ai connu tout cela, j'ai connu
Même ces doux projets de bonheur ingénu
Dont l'âme si bien s'accomode ;
L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis,
Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis
Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas ! d'un avenir doré,
Ces apparitions, ces rêves ont duré
Le temps d'une aube boréale ;
Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus
Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme.
Je reviens du rivage où j'avais émigré,
Et j'ai le front très pâle ; et cependant malgré
Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé sans espoir et sans foi
Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi
Comme de hideuses besognes,
Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids, toujours vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes.

François Coppée.



EN CUEILLANT LA VIOLETTE



C'ÉTAIT au temps des plus joyeux dimanches,
Alors qu'Avril parfumant les buissons
Met du soleil et des nids dans les branches,
Au cœur l'amour, aux lèvres des chansons.
Je m'en allais, foulant l'herbe fleurie,
Quand au détour d'un sentier tout ombreux
Je vis Rosette!... Elle était si jolie
Que sur le champ j'en devins amoureux!

Lorsque j'ai rencontré Rosette,
Quand commencèrent nos amours,
Ah, je m'en souviendrai toujours
C'est en cueillant la violette!

Comme les blés la mignonne était blonde;
Son œil était malin et triomphant;
L'amour avait sculpté sa gorge ronde
Et modelé son petit pied d'enfant.
De violette et de blanche aubépine
Ayant cueilli pour elle un frais bouquet,
« Merci! » dit-elle, avec sa voix caline,
En en parant son corsage coquet.

Lorsque...

Tout en marchant j'écoutais sa voix tendre,
Et les oiseaux en nous voyant unis,
Sans s'effrayer et semblant nous comprendre
Continuaient de construire leurs nids.
Nous nous aimions sans pouvoir nous le dire,
Car en amour les discours servent peu!
Nos cœurs s'étant compris dans un sourire
Dans un baiser s'en étaient fait l'aveu.

Lorsque...

Merle bavard, et bouvreüil et linotte,
Chantaient Avril qui fait les cœurs contents,
Grand ou petit chacun avait sa note
Pour célébrer le retour du Printemps ;
Et nous allions, butinantes abeilles,
Par la campagne aux riantes couleurs
Moi, me grisant de ses lèvres vermeilles
Elle courant, folle, parmi les fleurs.

Lorsque...

Un mois après les murs de ma chambrette
Retentissaient de nos baisers joyeux ;
Nos jours étaient autant de jours de fête,
Nous trouvions là le paradis à deux.
Nous nous jurions une ivresse éternelle,
Quand un matin, car hélas, tout finit!
Je restai seul; l'inconstante hirondelle
Sous d'autres toits avait caché son nid.

Et je ne revis plus Rosette;
L'ingrate oublia nos amours ;
Mais, pour moi, j'y pense toujours
Lorsque fleurit la violette.

Ernest Chebroux.



LE FLEUVE



J'écouterai longtemps ta chanson monotone
O fleuve, au gai contour ! et dans ton calme flot,
Je mirerai mon front, ainsi qu'un matelot
Se penche sur la mer, en priant la Madone.

Au pied du peuplier, dont le rameau frissonne,
Au dessus du lys pur, qui, sur ton bord, éclot,
J'étoufferai ma voix dans un dernier sanglot,
Mais dans un sanglot doux comme un souffle d'automne.

Nous causerons, tout bas, de mon bonheur perdu;
Tu parleras d'amour à mon cœur éperdu,
Tu seras le berceau de mon Ame chétive.

Mon regard se perdra dans ton vaste sillon,
Et mon cœur enivré, suivra le Papillon,
Qui, comme un Rêve d'or, voltige sur ta rive...

Louis MICHAUT.



CHANSON



A Gabriel Vicaire,
Respectueux hommage d'un jeune.

QUAND je le vis de ma fenêtre,
Chantait Avril
Au gai babil;
Quand je le vis de ma fenêtre,
Chantait Avril dans tout mon être.

— Beau cavalier, où t'en vas-tu?
— A l'avant-garde.
— Que Dieu te garde!
— Beau cavalier, où t'en vas-tu?
- Si je reviens, m'aimeras-tu?

— Sois vainqueur, je serai ta femme;
Mets ce bluet
A ton plumet :
Sois vainqueur, je serai ta femme... —
...Il est mort... et m'a brisé l'âme...

Sous les cyprès qu'on serait bien
Parmi les roses,
Paupières closes;
Sous les cyprès qu'on serait bien.....
.... Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !

Robert Myriel.



BIBLIOGRAPHIE



Rimes Franches, par Louis Azémar, 1 vol. in-18. — Léon Vanier, éditeur, Paris.

M. Louis Azémar est un jeune poète qui goûte les émotions de la période charmante d'un début plein de promesses. Le livre très élégant et très suffisamment développé qu'il vient de publier est son premier recueil poétique, et tous les pronostics nous donnent droit d'espérer que ce n'est là qu'un attrayant spécimen, en quelque sorte le premier exemplaire d'une série qui s'annonce comme devant être des plus fructueuses et des plus intéressantes.

C'est sous d'aimables auspices, sous un gracieux patronage, que M. Louis Azémar fait son apparition dans l'arène de la publicité. Une femme, du talent le plus distingué, Madame Marie Edouard-Lenoir, publiciste et poète, a bien voulu lui prêter son appui, et, en tête du volume, tracer de sa plume fine et élégante,

une silhouette biographique du jeune auteur. C'est là assurément une rare bonne fortune dont nous devons le féliciter. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle nous paraît tout à fait méritée par la valeur des diverses poésies dont se compose ce recueil.

Il y a lieu de dire également que M. Louis Azémar n'est pas uniquement un *assembleur de rimes*. Les facultés artistiques sont, chez lui, amplement développées et reçoivent les applications les plus heureuses.

Il regarde, en effet, tous les arts comme dignes de son estime et de son culte, puisque tous ont pour même objet : le beau. Et son cœur est trop épris de la beauté pour ne se vouer qu'à une seule de ses manifestatjons et pour se borner à jouir d'un seul aspect de l'idéal.

Ainsi, en lisant les vers qui forment sa gerbe, on s'aperçoit bien vite que, chez lui, le poète est doublé d'un musicien. Plusieurs de ses morceaux semblent des cadres tout préparés pour l'inspiration mélodique, et, dans ses pages, on rencontre nombre de strophes qu'on dirait coupées et parfois même fragmentées et hâchées menu, comme pour mieux s'adapter aux caprices de la cadence et aux formes chantantes du rythme musical. C'est donc une organisation d'élite que celle de ce jeune poète, si bien doué de qualités précieuses et favorisé des dons les meilleurs de la muse inspiratrice.

M. Louis Azémar a donné à son recueil la dénomination et le titre de *Rimes franches*. A-t-il voulu dire par là que, dans d'assez nombreux passages, il a émancipé ses rimes et les a *affranchies* de la rigueur des règles ordinaires de la prosodie ? Peut-être le jeune auteur ne s'est-il livré à ces *licences* fantaisistes qu'avec de justes raisons, et pour mieux laisser à sa pensée sa forme et son cachet personnels, sa saveur et sa couleur.

Quoiqu'il en soit, ce recueil de début dénote un talent original auquel sans doute l'avenir ne fera pas défaut.

Gabriel MONAVON.



LA COTE



A Mademoiselle H...

De toutes parts le sol se parsème de fleurs,
La Colline revêt sa robe de verdure ;
Viens chanter avec moi l'Eveil de la Nature,
Oublions un instant nos amères douleurs.

Après les sombres jours il en est de meilleurs,
A ton tour revêts donc une fraîche parure,
Nous irons écouter, de l'oiseau, la voix pure,
Et voir des papillons les plus belles couleurs.

Traversons le sentier qu'un Crucifix domine,
Allons parmi les fleurs où l'abeille butine,
Montons, montons plus haut, nous serons près de Dieu.

Dans l'air tout parfumé, tu vois bien, tout frissonne,
Ensemble allons rêver et gravissons, mignonne,
La Cote de l'Amour qui conduit au Ciel bleu...

Arthur Marseille.



SONNET



(Mention très honorable)

2e Section. — 14e Concours



Chère Enfant, sur ton front rayonne une auréole
Nimbe de Pureté, chaste reflet du cœur ;
Mais tout passe, et le lys à la blanche corolle
Ne garde pas longtemps sa candide splendeur.

Ainsi s'effacera ton virginal Symbole ;
Tu seras mère un jour ; et ce nouveau bonheur
Pourra te consoler du rayon qui s'envole,
Mais ne te rendra pas ta native candeur.

A toi seule, ô Marie, exempte de souillure,
Dieu donna d'être mère, en restant vierge et pure,
Sans que de ta couronne un rayon se voilât.

Deux mille ans ont passé en vain sur ce mystère :
Le Nimbe de la vierge et celui de la mère
Autour du même front, brillent du même éclat.

A. de Paleville.



L'ESPRIT DES SIÈCLES

(6me Prix. — 4e Section. — 14e Concours)

AUJOURD'HUI

Le Temps a dit à l'homme accroupi dans sa hutte :
« Marche! » et l'homme a marché vers l'immense horizon.
C'était au point du jour, à l'heure de la lutte,
Et le cœur n'avait pas encore sa raison.
Le Temps a dit a l'homme : « Esquive ta prison. »

Et, hardi voyageur, il affronte l'orage
Qui trouble la nature ou gronde en son cerveau ;
Il sent croître sa force et grandir son courage
Dès qu'il a découvert quelque monde nouveau.
Et, hardi voyageur, il revêt son manteau.

Il n'a pas exploré que la mer et la terre,
La crainte de la mort ne l'a point arrêté ;
Il a voulu savoir aussi quel grand mystère
S'accomplissait là-haut dans le ciel argenté.
Il n'a pas exploré qu'un empire habité.

Subtil est son esprit, profonde est sa science ,
Autant il est prodigue, il se fait généreux,
Et tel est son calcul, telle est sa confiance
Qu'il tente les projets les plus aventureux.
Subtil est son esprit à ce grand songe-creux.

Il tranforme à son gré les coteaux et les plaines
En y distribuant de l'ombre et du soleil,
Et c'est grâce aux trésors dont il a les mains pleines
Que croissent les blés d'or et le raisin vermeil.
Il transforme à son gré la nature en éveil.

Il construit des cités immenses et superbes
Dont les toits et les tours se perdent dans les cieux
Et qui mirent leurs fronts dans le velours des herbes
Dès que paraît l'aurore avec ses tons soyeux.
Il construit des cités qui fascinent les yeux.

HIER

Mais pour arriver là quelle horde rebelle
Il a dû contenir, l'homme, cet être grand ;
Cent fois il est tombé, vaincu, presque mourant,
Mais pour se relever l'âme encore plus belle.

Il avait ressenti quelque trouble secret
En plongeant le regard dans la chose infinie,
Dans ce lointain profond où règne l'harmonie,
Où le moindre soleil a sur lui tant d'attrait.

Un être tout-puissant, une force éternelle,
Un principe inconnu devait exister là ;
Dieu se manifestait, et Dieu c'était Allah,
Bouddha, Vichnou, c'était la vie universelle.

Et des voix lui disaient de marcher jour et nuit,
A l'homme, et l'homme allait poursuivant sa carrière,
Jetant souventes fois un coup d'œil en arrière
Comme pour consulter un âge qui le fuit.

Déjà l'amour du beau le couvrait de sa flamme.
Solon donait des lois à son peuple soumis,
Et Socrate enchaîné pénétrait ses amis
De ses doctes leçons sur la vie et sur l'âme.

Ainsi que les oiseaux légers qui d'un vol prompt
S'élèvent des guérêts pour chanter dans l'espace,
Ainsi que le nuage où la brise qui passe
Il voulait être libre et marcher haut le front.

Libre, il accomplirait des choses admirables ;
Bien des rêves profonds agitent son esprit ;
Mais c'est dans l'ombre encor que Rabelais écrit,
Et Pascal n'apparaît qu'en des temps misérables.

Libre, il écouterait des penseurs généreux
Qui parlent de briser les liens du servage.
Loin de lui ce pain noir et cet amer breuvage !
D'où qu'il provienne l'homme est né pour être heureux.

Libre, il déclarerait la guerre à l'ignorance
Qui jette un voile épais sur ses yeux abattus ;
Son cœur aspirerait à de hautes vertus
Sans s'ouvrir un seul jour à la désespérance.

Mais cet âge n'est plus, les temps l'ont emporté.
Une aube teint le ciel d'une lueur vermeille,
Et l'avenir prépare à l'enfant qui sommeille
Le renouvellement de la Société.

DEMAIN

Elle disparaîtra, comme une feuille morte
La misère à l'œil terne, aux serres de vautour ;
C'est une loi d'amour que le ciel même apporte
Et qui devancera peut-être bien son tour.
Elle disparaîtra sans espoir de retour.

Je dis : sus au bourreau tigré de sang. La vie
Appartient à Dieu seul, seul il peut la briser.
Punir est un devoir qui porte presque envie,
Mais tuer ! non, jamais ! c'est par trop s'exposer.
Je dis : sus au bourreau ! dans un mortel baiser.

Je voudrais voir la paix triompher de la guerre
Assez, assez d'horreurs et d'immolations !
C'est d'un principe faux, c'est d'une âme vulgaire.
Que de faucher ainsi tant d'aspirations.
Je voudrais voir la paix unir les nations.

Sainte fraternité que traite d'hérésie
La foule aux ris légers, sceptiques et moqueurs,
Viens et donne à chacun le miel et l'ambroisie
Comme au temps où les dieux se mêlaient aux vainqueurs,
Sainte fraternité viens éclairer nos cœurs.

Mais le mal nous domine. Il étend son empire
Où l'homme a pu jeter les yeux quelques instants,
Et depuis ce jour là tout être qui respire
A dans l'âme parfois des pensers attristants.
Mais le mal nous domine encor pour un long temps.

Cependant espérons et combattons sans trêve :
Nos pères, des lutteurs ont frayé le chemin;
A nous, leurs petits fils, de poursuivre leur rêve
Et d'incarner l'amour au sein du genre humain.
Cependant espérons et tendons-nous la main.

Alfred MIGRENNE.



JOHANN STIEVER

SIMPLE HISTOIRE



3me Prix. — Médaille bronze-argent

5e SECTION.— 14e CONCOURS



« Loïza, tout cela finira mal. Tu aimes Frantz Liberg?

— Non, mon père, non ! Vous savez bien que cela n'est pas. Pourquoi me dites-vous toujours la même chose ?

— Eh ! petite, j'en ai tant et tant vu ! Cela, sais-tu bien, ne serait pas impossible. M. Liberg est un beau garçon, puis c'est

un charmeur. On parle beaucoup de lui en ville ; tout le monde l'appelle le beau Frantz. Eh !...

— Et après ? M. Liberg est très aimable pour moi, il est vrai, et très empressé au bal. Où est le mal ? N'est-il pas de même pour toutes les autres jeunes filles ? Je sais bien, continua-t-elle en baissant la voix, qu'il ne fera jamais un mari pour une fille comme moi, sans père ni mère...

— Loïza, le mot est dur. Est-ce que je n'ai pas remplacé les deux depuis ta naissance ; depuis le jour où, pauvre orpheline, tu fus confiée à mes soins par ta mère à son lit de mort ? N'ai-je donc pas rempli tous les devoirs qui incombent aux parents, alors cependant que tu ne m'étais rien... Moi, vieux garçon, n'ai-je pas eu les attentions délicates d'une mère ? N'ai-je pas abandonné bien vite toutes les idées qui germent dans la tête d'un jeune homme pour me consacrer tout entier à toi, pour te donner tous mes soins... pour élever en un mot honnêtement, quoique simplement, j'en conviens, la fille de mon plus cher ami d'enfance ? N'ai-je point...

— Pardonnez-moi, mon père, j'ai tort et je ne sais ce que je dis. Mais aussi vous me tourmentez trop ou sujet de M. Frantz. Vous n'ignorez pas combien je vous aime, papa Schumann... et vous savez bien qu'il ne peut en être autrement, je n'ai que vous en ce monde...

Ah ! ça, non. par exemple, tu n'as pas que moi. Et Johann, qu'en fais-tu donc ? Ne t'aime-t-il pas autant que ses deux yeux ? Tout à l'heure encore il me disait : « Voyez-vous, père Schumann, si Loïza n'était plus là, je ne sais ce que je deviendrais. Il me semble qu'elle est tout pour moi. Sans elle, la vie me serait impossible. » Il disait cela, ce bon gros Johann, et les larmes lui coulaient des yeux. Tu vois bien, ma fille, que tu ne te devrais pas te trouver seule sur la terre car, cans compter celui du vieux Schumann, tu as un autre cœur aimant et dévoué à ta disposition.

Le présent dialogue avait lieu entre le père Schumann, déjà nommé, tonnelier strasbourgeois et Loïsa Bemmer, sa fille adoptive. Le tonnelier était un excellent homme, très considéré dans le pays à cause de sa bonté et de sa franchise qui étaient proverbiales.

Loïza courait ses seize ans. C'était une fillette qui promettait beaucoup comme beauté et son regard était déjà troublant. Lorsqu'elle dardait sur quelqu'un ses grands yeux veloutés, ces yeux de jeune fille remplis d'adorables points d'interrogation, ce quelqu'un, fut-il du beau ou du laid sexe, ne pouvait s'empêcher de penser que ce regard là cueillerait un jour bien des cœurs. Son corps était bien pris, quoique délicat et elle eut porté avec autant

de grâce un habit de princesse qu'elle en mettait à porter sa simple robe de cotonnade grise.

Elle avait ce qu'on appelle du « cachet. »

Au demeurant, une très bonne fille, pleine d'attentions pour le père Schumann et le chérissant de tout son être.

Mais Loïza avait un faible pour les romans; elle en lisait beaucoup, de bons et de mauvais, et sa condition de simple ouvrière n'était pas toujours à la hauteur de ses idées.

Frantz Liberg, fils d'un employé d'administration, courtisait depuis quelque temps la jeune fille qui se trouvait, en son for intérieur, flattée de la passion qu'elle inspirait à un « monsieur. »

Frantz saisissait toutes les occasions de lui parler, de lui dépeindre son amour et, au besoin, les faisait naître. Ainsi, comme Loïza était bonne ouvrière il avait su s'arranger de façon que sa mère la fit demander un beau jour en qualité de couturière.

Et Loïza avait eu la faiblesse d'y aller.

Il nous faut bien parler de Johann, le gros et robuste garçon de confiance, brasseur à son heure, de la grande brasserie alsacienne « Au houblon d'or. »

Johann Stiever n'était pas l'inventeur du *fil à couper le beurre*, comme on dit un peu partout, mais dame aussi il gagnait de l'argent en faisant son service avec zèle. Très bien vu de ses patrons, Johann était le premier garçon de l'établissement et pour faire de bonne bière il n'y avait rien au-dessus de ses procédés. Son père avait été l'ami intime du tonnelier Schumann, alors qu'ils étaient jeunes tous les deux, et le fils avait conservé les bonnes relations du père, d'autant plus que les charmes de la gracieuse Loïza l'attiraient depuis longtemps déjà, à son insu. Son intention secrète était de demander sa main au vieux tonnelier mais il n'avait encore osé. Loïza le tenait à distance; aussi le pauvre garçon la convoitait-il bien davantage. Il attendait avec impatience le premier jour de l'an pour déposer un bon baiser d'amoureux sur les joues fraîches de la fillette. A cette époque seulement, cette dernière lui permettait cette licence qui donnait satisfaction au jeune brasseur pour toute l'année. C'était bien maigre pour un garçon de vingt-deux ans, mais lui, franche et bonne nature, s'en contentait... faute de mieux. Il se rattrapait sur la vue et vous regardait Loïza — je ne vous dis que çà ! Quelque fois même elle le prenait du mauvais côté et le priait aigrement de ne pas la fixer ainsi, que cela devenait gênant. Et le soumis Johann obéissait passivement, tout en faisant entendre des soupirs qui ronflaient dans les futailles vides comme des sons de contrebasse à cordes.

***

Un dimanche matin du mois de décembre, Johann devisait en

compagnie de son vieux camarade. Schumann s'escrimait avec sa doloire sur un quartaud neuf, qu'il devait livrer le lendemain, et tirait de sa pipe de porcelaine des bouffées de fumée qui remplissaient l'atelier de coquets nuages ardoisés. Johann, très grave contre son ordinaire, feuilletait dans un coin un livre qu'il regardait du reste avec peu d'attention.

« Eh bien, garçon, dit le tonnelier voilà un fier temps, tout de même, pour les vendeurs de bière, hein? — du froid et de la neige! Il fait bon dans les brasseries et vous devez avoir de la pratique. Oh! où est-il mon jeune temps! Tiens, si j'étais à ton âge... Mais il me semble que je fais ici tous les frais de la conversation. Tu es tout bourru, ce matin, Johann. La bière serait-elle plus mousseuse au « Cygne blanc » qu'au « Houblon d'or, » dis? » et Schumann se mit à rire en regardant son jeune compagnon.

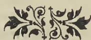
Sous le regard quelque peu ironique du tonnelier, Johann paraissait mal à l'aise. Il se décida enfin à desserrer les dents après avoir rougi plusieurs fois comme une jeune fille.

« Père Schumann, répondit-il, il est dans la vie des gens des moments très difficiles, bien durs; et, ajouta-t-il en posant son livre sur un escabeau, je suis dans un de ces moments là. Aussi, vous me voyez tout émotionné à ne plus pouvoir parler...

— Comment! un garçon de ta force!... Allons, conte-moi cela, — et le bon et brave homme s'approcha affectueusement de son jeune ami. As-tu quelque chagrin secret? Si cela était et si tu ne me mettais immédiatement au courant de tes ennuis, je ne te considérerais pas plus que ces copaux que j'enlève de mes douelles. Je suis ton confident habituel et depuis quelques semaines tu ne me parles plus! Là, tu dois avoir quelque chose et ton joyeux et égal caractère n'a pas disparu sans avoir été brusquement heurté par un évènement grave, j'en suis bien sûr.

— Puisque vous me mettez à l'aise, père Schumann, je vais vous ouvrir mon cœur et je ne chercherai pas de grandes phrases pour vous exposer mon secret chagrin. Je vais donc droit au but. J'aime Loïza et Loïza n'a pour moi que de l'aversion; je m'en aperçois tous les jours... » Et le pauvre enfant qui, depuis quelques instants déjà, cherchait à retenir de grosses larmes qui voulaient se faire jour, se mit à pleurer silencieusement.

(A suivre). Edmond PORÉE.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



JOHANN STIEVER

SIMPLE HISTOIRE



3me Prix. — Médaille bronze-argent

5e SECTION. — 14e CONCOURS



(Suite et fin)

« Mon garçon, la chose est grave. J'ai songé à cela depuis longtemps et, quoique tu ne m'en aies jamais parlé, je me suis aperçu de l'état de tes affaires. Loïza, ajouta-t-il en se rembrunissant, Loïza me cause bien du chagrin, va. Ce n'est plus ma petite fille d'autrefois... Ce qu'elle est changée!... L'orgueil la perdra, vois-tu, Johann, elle tient cela de son père. Il était comme elle, bon, sensible, mais haut de caractère; il n'en récolta que des ennuis toute sa vie.

Ceci dit, comment veux-tu qu'elle aime un garçon brasseur? Ce n'est pas assez relevé! Et puis, nous avons parlé de toi, l'autre soir. Tu ne lui plais ni ne lui déplais; elle ne te déteste ni ne t'aime : elle est d'une grande indifférence à ton égard et voilà tout. C'est une chose que je ne puis comprendre ou que je comprends trop.

Ah! tu sais, Johann, mon ami, il ne s'agit pas de te désoler comme un enfant. Mieux vaut cent fois que tu saches à quoi

t'en tenir ; je mets peut-être un peu trop les pieds dans le plat, mais c'est avec intention. Loïza...

— Achevez, père Schumann, achevez... et le jeune homme s'arrêta, haletant, comme suspendu aux lèvres du tonnelier.

— Eh bien, Johann, Loïza n'aimera jamais qu'un homme qui lui apportera une dot ou une certaine position dans le monde. Elle abhorre les ouvriers, entends-tu ? — continua en s'animant le brave homme, — et moi-même, moi, son père adoptif, qui ai brisé toute ma vie pour elle, moi, qu'elle devrait choyer, vénérer, eh bien... elle préfère ne pas me rencontrer dans la rue quand j'ai mon tablier! Oh ! malheur de ma vie ! qui m'eût dit qu'un jour Loïza serait ainsi ! »

Et là-dessus le père Schumann se mit à fumer fièvreusement et à contempler la fumée qui s'échappait du fourneau comme si elle eut emporté sur ses ailes éphémères une partie du chagrin qu'il concentrait au fond de son être.

Johann était atterré. Il ne trouva rien à répondre. Son cœur se gonflait encore et, pour la deuxième fois, des pleurs vinrent mouiller son tablier bleu.

Tout à coup, d'un geste rapide il s'essuya les yeux, puis s'approchant du père adoptif de Loïza :

« Père Schumann, laissez-moi vous faire mes adieux et vous embrasser une dernière fois, je pars.

— Comment, tu pars ? — et le vieux ne songea plus à fumer ce qui était chez lui l'indice d'une grande émotion. Et où vas-tu? Seigneur Dieu! quelle idée te prend aussi subitement ?

— Ecoutez, je veux aller à Paris. Puisque Loïza ne veut pas d'un ouvrier, j'ai quelques économies, je suis assez fort dans ma partie, je suis courageux et j'espère me faire une bonne position. Dites-lui ce soir de m'attendre, je ne lui demande que deux ou trois ans seulement. Un autre pourrait peut-être l'oublier, moi, jamais. J'ai donné mon cœur, c'est fini... mais je suis pour le moment le plus malheureux des hommes et si ma cervelle y résiste, c'est qu'elle est solidement établie dans ma tête. Mon vieux et plus fidèle ami, adieu... ou mieux, au revoir... » — et le jeune homme, prenant les mains du tonnelier, avant que celui-ci ne fut revenu de l'étonnement que lui causait une aussi soudaine détermination, — les pressa avec force dans les siennes et disparut.

« A Paris ! répéta mentalement le bon Schumann tout rêveur, à Paris ! — Puis il ajouta tristement à mi-voix en reprenant sa pipe : Pauvre Johann ! »

*
* *

Quelques années plus tard, le vieil alsacien, maintenant bien

cassé, les cheveux grisonnants et même complétement blancs, à certains endroits, causait un soir avec un voisin sur le pas de sa porte. Il avait vieilli en quatre ou cinq ans d'une façon extraordinaire.

Il ne s'apercevait pas qu'un jeune homme élégamment mis, le contemplait depuis quelques instants sans rien dire. Tournant enfin la tête il vit l'étranger qui l'examinait curieusement, et le fixa à son tour.

« Johann ! s'écria le tonnelier avec des larmes dans la voix ! — Johann ! c'est bien toi ? »

En un clin d'œil Johann, car c'était bien le jeune brasseur, fut dans ses bras.

« Mais entre donc dans la boutique, nous causerons un peu. Vous m'excuserez, voisin ; » et, poussant le jeune homme, ils se trouvèrent à l'instant tous les deux dans la maison.

« Eh oui, c'est moi, mon bon et digne ami, moi qui reviens maintenant avec une assez bonne place en mains et quelque peu d'argent comptant. Je suis associé dans une solide maison de commerce de Paris et — vous le devinez bien — je viens voir si Loïza est toujours libre. Je ne vous ai pas écrit, c'est vrai, ni fait connaître mon adresse, parce que je m'étais juré de n'avoir aucun rapport avec le pays, avant de posséder ce que je voulais offrir à celle que j'aime toujours. Je me suis tenu parole et me voilà. Vous ne dites rien... Ne le serait-elle plus — libre ? — et la voix de Johann trembla un peu en prononçant ce dernier mot.

« Libre ! Loïza... Oh ! — et le vieil alsacien passa sa main calleuse sur son front comme s'il eut voulu en chasser un triste souvenir.

— Il me semble que vous pleurez, père Schumann ; mais pourquoi ? fit le jeune homme douloureusement impressionné. Loïza ! eh ! quoi, lui serait-il arrivé malheur ? Ah ! sortez-moi de ce doute affreux, père Schumann, vos pleurs me font mal. Qu'y a-t-il ? Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ! Dites, dites vite... »

Et le pauvre garçon se laissa choir sur une petite banquette collée au mur.

« Johann ! Johann, mon enfant, il faut avoir du courage. Je vais, d'un seul coup, anéantir toutes tes espérances : Loïza n'est plus de ce monde ! Je te dis peut-être un peu brutalement la chose, mais, d'abord, je n'ai pas assez d'instruction pour t'y préparer par un discours et ensuite il est préférable, en mon âme et conscience, de te faire savoir sans plus tarder cet affreux malheur. Tu dois connaître ma façon d'agir en toutes circonstances. En quelques mots donc tu sauras ce qui s'est passé — ce que je prévoyais depuis longtemps déjà quand tu es parti. Elle a été déshonorée par cet infâme Liberg qui, après l'avoir séduite, s'est enfui

en Amérique, emportant deux ou trois mille francs volés à son père. On dit dans le pays qu'il a un coup de marteau dans le plafond et qu'il ne reviendra certainement jamais. Mais, le plus triste, continua le tonnelier, le plus triste, Johann, c'est qu'elle est morte en donnant le jour à un pauvre petit être, orphelin à cette heure! Ah! j'en ai vu de dures, va! » Et le père Schumann qui cherchait à se contenir en augmentant le volume de sa voix, n'y tenant plus au souvenir de ce terrible malheur, éclata en sanglots.

— Avant de rendre le dernier soupir — reprit-il au bout d'un moment — elle a parlé de toi, Johann. Ah! pauvre enfant, comme elle savait t'apprécier alors et comme elle a compris la noblesse de tes sentiments! Combien elle a regretté ses erreurs passées! Elle est morte, mon bon Stiever, en te demandant pardon de toute la peine qu'elle a pu te causer et en te priant de conserver, en souvenir d'elle, ton amitié au pauvre petit chérubin qu'elle laisse aujourd'hui dénué de ressources. « Johann, m'a-t-elle dit, était celui que mon cœur aurait dû choisir, car il était honnête et bon et je serais en ce moment la plus heureuse des femmes. Il n'en a pas été ainsi. Que la volonté de Dieu soit faite... » Ah! chère petite fille, qui me fermera les yeux maintenant!... Voyons, mon cher enfant, reprit, après un silence, le malheureux Schumann, en frappant sur l'épaule du jeune homme qui, sombre et anéanti, se tenait la tête à deux mains, — voyons, du courage, il ne faut pas te laisser abattre ainsi. Parlons un peu d'autre chose. Que penses-tu faire maintenant.

— Père Schumann — et Stiever se redressa tout à coup, pâle comme la mort, mais les yeux secs — je ne suis pas né sous une bonne étoile; le bonheur ne veut pas de moi et cette épouvantable catastrophe brise tous les beaux rêves d'avenir que j'avais caressés depuis si longtemps, au moment même où je me croyais le plus près de toucher au but. Je l'aimais trop; je sens là — et Johann portait la main à sa poitrine — qu'il n'y a plus rien, qu'il ne bat plus. J'avais travaillé pour elle, certes plus que pour moi encore... Eh bien, ce sera pour elle quand même, car il me reste un devoir à remplir. Je veux élever son enfant... A demain, mon bon Schumann, je reviendrai et nous concerterons ensemble, si vous le voulez bien, les dispositions qu'il convient de prendre pour exécuter mon projet. »

« Tonnerre de D...! c'est trop de peine tout de même pour un homme qui a tant de cœur! » et le vieux, qui venait de reconduire Stiever, rentra chez lui après avoir brisé sa pipe entre ses dents.

C'était la première fois de sa vie que le brave tonnelier, religieux s'il en fut, envoyait pareil juron.

Edmond PORÉE.

LES INFIDÈLES



Je t'aime, en attendant mon éternelle épouse
Celle qui doit venir à ma rencontre un jour
Dans l'immuable Eden, loin de l'ingrat séjour
Où les prés n'ont de fleurs qu'à peine un mois sur douze.

Je verrai devant moi sur l'immense pelouse
Où se cherchent les morts pour l'hymen sans retour,
Tes sœurs de tous les temps défiler tour à tour,
Et je te trahirai sans te rendre jalouse;

Car toi-même, élisant ton époux éternel,
Tu m'abandonneras dès son premier appel,
Quand passera son ombre avec la foule humaine;

Et nous nous oublîrons, comme les passagers
Que le même navire à leurs foyers ramène
Ne s'y souviennent plus de leurs liens légers.

SULLY-PRUDHOMME.



LA PERVENCHE



Sous son feuillage reluisant
Au bas de la paisible sente,
Elle se penchait innocente
Sans se méfier du passant.

Elle avait l'air si caressant
Si près de l'onde frissonnante,
Qu'il s'inclina sur la descente
Pour mieux la voir en se baissant.

Elle était si bleue et si douce
Parmi les dentelles de mousse
Qu'il n'osa troubler son séjour ;

Car le flot lui disait des choses
Plus tendres que jamais les roses
N'ont dit dans leur soupir d'amour.

Louise Hermel.



LA VIE DU SOLEIL



(Mention très honorable)

2me Section. — 14me Concours



Il monte illuminant les espaces troublés,
Prenant la brume aux cieux, la rosée à la plante,
Jetant de chauds frissons dans la bise cinglante,
De la pourpre aux pavots et de l'or sur les blés.

Il descend dans l'azur. Par son choc, accablés,
Les nuages ont fui sa rencontre brûlante,
En traînant vers l'Ouest que leur masse ensanglante
Les blessures de feu dont il les a criblés.

Il meurt, crêpant le sol des ombres qui s'allongent :
Mais lorsque dans la nuit ses derniers rayons plongent,
Une aurore étincelle à l'hémisphère austral.

Il renaît chaque jour : voyez, sa chaleur tombe
Encore et vient tiédir les baisers du mistral...
L'homme n'a qu'un berceau... bien proche d'une tombe !

Prosper Genquin.



LE CŒUR



(Mention très honorable)

1re Section. — 14me Concours



A Alexandre Michel.

Dés la naissance il bat pour la vie et, sonore,
Son rythme nous conduit jusqu'au seuil des vingt ans!
Alors, il se dilate aux baisers du Printemps,
Pour réclamer sa part de la nouvelle aurore.

Guidé par le rayon qui l'embrase et le dore,
L'Amour, doux échanson, vient à tous les instants
Lui verser son nectar aux reflets éclatants...
Tel un vin précieux dans une frêle amphore.

Ce breuvage subtil le transforme, soudain :
Il aime! se croit fort, appelle avec dédain
La Douleur qui, sur lui, dit-il, n'aura point prise ..

Mais, elle, répondant à son orgueilleux cri,
Se retourne, l'étreint puis, lentement, le brise
De ses coups répétés après l'avoir tari !...

Joseph Destibarde.

LE COUTEAU



Jean est tout à fait optimiste.
Lui survient-il quelque désagrément,
Vous ne le voyez jamais triste
Il trouve — naturel charmant —
Le bon côté de toute chose.

Il possède un couteau : manche de couleur rose,
Fine lame d'acier, qui lui sert de miroir,
Pointe acérée et tranchant d'un rasoir :
Le tout coquet, mignon et mince,
Enfin un vrai joujou de prince.
Quoi d'étonnant si du matin au soir
Il s'amuse, même à l'école ?
Il s'amuse... et le temps s'envole !
Les avertissements du maître n'y font rien :
Jean continue à jouer bel et bien.
— « Ce couteau t'empêche d'apprendre.
Dit le maître à la fin ; tu devrais le comprendre !
Et puisque mes avis sont superflus,
Je m'en vais te le prendre ! »
— Tant mieux, dit Jean, car je ne me couperai plus.»

Victor Ferrier.



VŒU



A ma Mère, pour sa fête.

O toi qui fus la Fée infatigable et bonne,
Dont le tendre sourire égaya mon berceau,
Toi, dont le cœur ardent fut le divin flambeau
Qui me montra la Route où la Bonté rayonne.

Toi qui restas toujours la Prêtresse du Beau
Qui m'épela Musset qui pleure, Hugo qui tonne,
L'Ange consolateur qui ranime et pardonne
A l'heure où, l'âme en deuil, j'aspire au noir tombeau.

Laisse-moi, quand aux cieux l'astre du jour décline
Poser quelques instants mon front sur ta poitrine
Pour puiser en ton cœur la Sagesse et la Foi,

Et, scandant chaque mot d'une douce caresse,
Je prierai pour que Dieu me donne comme à Toi :
L'ineffable Bonté, l'éternelle Jeunesse.

A.-C. Coche.



EN NOUS AIMANT



Un charme pénétrant montait du cœur des roses ;
Et dans l'azur nacré les étoiles écloses
Répandaient sur ton front leur doux rayonnement.
Nous allions sous la nuit, enlacés tendrement...

Et nos baisers d'amour, nés sur tes lèvres roses,
Troublaient seuls le repos mystérieux des choses...
L'Angelus vers le ciel s'élevait lentement...
Lors en retour du mien, je reçus ton serment.

Et depuis, dans l'amour nos deux âmes unies
N'ont vu se succéder que des heures bénies ;
Car les douleurs à deux sont des fardeaux charmants

Que savent supporter les fidèles amants.
Pour eux chaque sanglot dans un baiser expire
Et la tristesse meurt aux rayons d'un sourire!

Pol Robain.



MYRTALE



Quand les arbres en fleur embaument nos allées,
Eros baisse la voix en longeant le vieux mur,
Et moi, dont le cœur froid est pourtant déjà mûr,
J'ai peur lorsque j'entends ses paroles ailées.

J'ai laissé mon enfance aux heures écoulées,
Mais, malgré son sein ferme et ses grands yeux d'azur,
Myrtale n'ira point avec l'homme au pied sûr
Cueillir dans le ravin des bouquets d'azalées.

Car celui qui m'aima cent fois trop pour oser
Dévoiler sa tendresse à l'ombre d'un baiser
Boit l'oubli redoutable au Léthé qui l'abreuve;

Et je veux maintenant, sombre et blanche pour lui,
Unir sur cette chair dont il n'a pas joui
Le voile de la vierge au voile de la veuve.

Henri Galoy.



PRINTEMPS



Pareille aux bienheureux qu'un blanc linceul protège,
La terre paraissait reposer pour toujours ;
Mais voici qu'à ses champs endormis sous la neige,
Avril a ramené le soleil des longs jours.

Dans les cieux élargis, l'air s'embaume et s'allège
L'aube semble fêter d'inespérés retours !
C'est le printemps avec son radieux cortège
D'anciens rayonnements et de jeunes amours.

Devant ce grand réveil, qu'en tout je sens frémir,
Mon cœur, si résigné, se reprend à gémir !...
J'espérais qu'on noyait, au fond des tombes closes,

Dans un sommeil sans fin, l'éphémère souci ;
Et je songe, en voyant refleurir tant de roses,
Que les âmes, hélas ! pourraient renaître aussi !

Marguerite Comert.



RONDEAUX POUR LA MEUNIÈRE



A M. et Mme Gaudrefroy.

I.

Tic-tac dit le moulin de Rose,
Le moulin en bas du coteau ;
Qu'il fasse gris, qu'il fasse beau,
On ne voit jamais qu'il repose
Ou s'arrête sur le ruisseau...

Dès qu'on entend « cocorico » !
Dès que l'Aube au ciel est éclose,
Il tourne et chante au bord de l'eau :
Tic tac !

Quand donc l'Amour et son flambeau
Trouveront-ils porte déclose
Chez la meunière blonde et rose ?...
Quand donc, pour un gars du hameau
Son cœur fera-t-il, douce chose,
Tic tac ?...

II.

Le vieux moulin tourne ses ailes
Qui gémissent plaintivement ;
On dirait, dans ce tournoiement,
De gigantesques demoiselles
Qui volent sous le firmament.

Il est bien laid certainement;
Mais une belle entre les belles
Habite depuis un moment
Le vieux moulin !...

La meunière est belle vraiment
Et croit aux amours éternelles,
Ses yeux noirs ont des étincelles,
On voudrait être son amant :
Voilà pourquoi paraît charmant
Le vieux moulin !...

Jules Denoyelles.



A L'OUVRIER



Le printemps à baisé vingt fois ton front vermeil,
Pour répandre le miel doucement en ton âme !
L'été t'a prodigué son radieux soleil,
Voulant forger tes bras à sa divine flamme.

Lutte noble ouvrier, travailleur sans pareil,
Pour gagner dignement le pain que l'on réclame,
Dans la pauvre chaumière où jasent, au réveil,
Quelques bambins joufflus près d'une jeune femme...

Et tu verras, alors, habiter sous ton toit,
L'Aisance, te payant le tribut de ton droit,
Et le bonheur régner au sein de ta famille !

Qu'importent la fatigue et le rude labeur !
Vois ! dans les yeux des tiens une larme qui brille,
C'est la reconnaissance éternelle du cœur.

Antonin Granier.



MÉLANCOLIE PRINTANIÈRE



O printemps ! bonnes heures franches !
Heureux qui vous passe à courir
Sans autre but que de chérir
Avril, qui met la feuille aux branches !

Insoucieux des brumes blanches,
D'air pur je viens de me nourrir,
Et, sous le soleil, voir s'ouvrir
Les gentils yeux bleus des pervenches.

Rêve trop court ! adieu les prés,
Les soirs aux couchants empourprés !
Du labeur je reprends l'ornière ;

Et, feuilletant les parchemins,
Malgré mon humeur casanière,
Je regrette mes gais chemins.

Armand Belloc.



BIBLIOGRAPHIE



L'abbé Sylvestre, par Edouard MICHEL. — Brochure in-18. — Typographie Le Boyteux, Caen 1896.

En ouvrant le petit livre de M. Edouard Michel, nous avions de prime abord présumé que l'*Abbé Sylvestre*, présenté par lui au public, était une de ces douces et bienveillantes figures ecclésiastiques, simples, naïves et indulgentes, tracées sur le patron de l'*Abbé Constantin*, de sympathique mémoire, auquel le roman et le théâtre ont fait une longue popularité. Mais nous nous sommes bien vite aperçu que ce n'est point sous cette forme que notre auteur avait envisagé son sujet.

Ici, l'abbé Sylvestre, très digne prêtre d'ailleurs et doué de toutes les vertus sacerdotales, n'est point offert comme un type particulier. Il n'est mis en scène que pour relier, en leur servant de centre, les diverses parties d'un récit, arrangé et tout conventionnel. Il forme ainsi, à raison du saint caractère dont il est revêtu, la figure principale du tableau que M. Edouard Michel a entendu consacrer à la peinture de l'intérieur d'une famille chrétienne et du petit nombre d'évènements très simples et prévus d'avance, qui peuvent surgir dans cet intérieur et en rompre la monotonie.

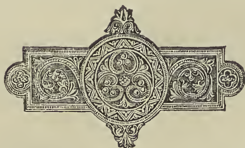
On comprend tout de suite que l'œuvre de M. Edouard Michel, inspirée non point par l'imagination mais par une simple vue de l'esprit, est dominée par la pensée d'une thèse à établir et à justifier, et n'est, au fond, qu'une sorte de prédication déguisée sous forme de narration.

Pour ce motif, le récit quoique bien composé et correctement écrit, manque un peu de cette animation d'où découle l'intérêt. A chaque instant la thèse reparaît et éclipse les personnages. On reconnaît aisément, dans les développements donnés par l'auteur à son sujet, le parti-pris d'une proposition à soutenir; de sorte qu'au lieu d'un épisode de la vie ordinaire, on se trouve en présence d'une situation arrangée d'avance, sous certaines couleurs factices, pour les besoins de la cause. Dès lors l'intérêt du récit faiblit et s'évanouit dans les prolixités d'une dissertation faite pour refroidir sensiblement le lecteur.

Le genre littéraire auquel appartient l'*abbé Sylvestre*, se rattache à cette littérature spéciale, anodine et édulcorée dont les productions ont communément l'avantage d'être données en prix dans les pensionnats de jeunes demoiselles. C'est là probablement le but que M. Edouard Michel a voulu atteindre. Nous devons le féliciter d'y avoir pleinement réussi. Car son livre, en effet, pourra jouer, entre les mains des petites filles, le rôle d'un chapître de *la Morale en actions*.

On voit que, dans tout cela, il y a de notables différences entre l'*abbé Sylvestre* et l'*abbé Constantin*.

Gabriel MONAVON.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



VÉNUS ET ADONIS



Sur le gazon fleuri d'anémones naissantes,
Gouttes du sang vermeil du blond fils de Tyrrha,
Autour de son tombeau que leur douleur para,
A défilé le chœur des nymphes gémissantes.

Auprès du corps charmant sur la pierre étendu,
Vénus seule est restée, et sa douleur est telle
Qu'elle demande aux dieux de la rendre mortelle
Ou de rendre immortel celui qu'elle a perdu.

— Adonis ! Adonis ! dans le grand bois sonore,
Tes pas ne diront plus à mon cœur son chemin;
Et, sans rendre à mes yeux ton image, demain,
S'allumeront les feux d'une inutile aurore.

— Adonis, Adonis! rends-moi ton regard cher,
La tiédeur de ton sein, la fraîcheur de ta bouche !
Revis, car j'ai tué le sanglier farouche
Qui délia ton âme et déchira ta chair !...

Des siècles ont passé, chargés d'ans, depuis l'heure
Où Vénus exhalait ses tourments infinis.
Les temps savent encor le doux nom d'Adonis :
L'amour fait immortels ceux que la Beauté pleure !

ARMAND SILVESTRE.

TE SOUVIENS-TU ?



Dis-moi, te souviens-tu de ce beau soir d'été,
Où dans le vert sentier, émaillé de fleurs blanches,
Les rayons du soleil, tamisés par les branches,
Nous baignaient tous les deux d'une douce clarté ?

Nous allions lentement, rêvant sous le feuillage,
Heureux d'être enfin seuls, loin des yeux indiscrets,
Nous confiant tout bas, nos espoirs, nos secrets,
Ecoutant des oiseaux le joyeux babillage.

Et ces tendres aveux, ces rêves si troublants,
A ton front chaste et pur faisaient monter le rose;
Tes petits doigts mignons, effeuillant une rose,
Devenaient tout à coup agités et brûlants.

Alors, tu t'en souviens, en te voyant si belle,
Pour toi je ressentis un attrait surhumain.
Et, tandis qu'éperdu je te pressais la main,
Un éclair de plaisir brilla dans ta prunelle.

Puis, je te vis rougir et pâlir tour à tour,
Car l'émoi redoublait en ton âme ingénue;
Dans ton sang s'allumait une fièvre inconnue,
Et ton corps eut soudain de doux frissons d'amour.

Nerveux, je t'enlaçai sans dire une parole,
Et, serrant dans mes bras ta taille à la briser,
Je posai sur ta bouche un énivrant baiser...
Dis-moi, te souviens-tu de cette étreinte folle ?

A. Fink aîné.

A DIRE, POUR JEUNES FILLES



Oui ! je suis en colère, et savez-vous pourquoi ?
On me défend d'aller chez celui qui m'attire ;
Riant
On défend, c'est bien bon ! et je ne fais qu'en rire,
Avec contrition
J'ai grand tort, j'en conviens, mais c'est plus fort que moi !

Pourtant je ne suis pas si mauvaise ! Ma foi !
Je crois, sans me flatter, qu'on pourrait trouver pire
Et, si j'y réfléchis, je me prends à redire :
Mon cher péché mignon est peu coupable en soi !

Si je peux m'échapper la liberté me grise !
Avec élan — avec transport, les yeux levés au ciel
Je cours chez lui !.. chez lui.. Douceur ! douceur exquise !..
A mi-voix, avec malice
De vous l'imaginer je vous laisse le soin !

Certes ! de me blâmer vous avez grande envie !
Suppliante
Oh ! ne me jugez pas trop mal, je vous en prie !
Lui !... c'est tout simplement le pâtissier du coin !

Adèle Hahn.



PRÈS DE L'ENFANT TRÉPASSÉ



A Jules Vacoutat.

Au fond de la chambrette close,
Hélas ! l'Enfant chéri repose :
Il dort dans son petit cercueil,
Couvert de mousseline blanche ;
Et, pleurante, la mère épanche
Tout son cœur que brise ce deuil !...

Ah ! pour la pauvre femme en larmes,
Ce berceau garde encor des charmes...
Elle y fixe parfois les yeux...
Mais, trompant son regard humide,
Le berceau n'est plus qu'un nid vide,
Dont l'hôte aimé s'envole aux cieux !...

Près de l'enfant dans son suaire
Que voile le drap mortuaire,
Brûlent de grands cierges tout droits ;
Leur flamme tremblante s'élève,
Comme pour suivre ce doux rêve
Que la mort brisa sous ses doigts !

Et Dieu qui marqua pour la tombe
Cette âme, innocente colombe,
Permet alors qu'un jeune oiseau
Près de la fenêtre s'avance...
Et le chant pur que l'oiseau lance
Semble réveiller le berceau !...

C'est comme si la mort cruelle,
Regrettant l'enfant qu'elle appelle,
Laissait à l'ange du trépas
Le soin de consoler la mère,
En disant : — ta fleur éphémère,
Aux cieux ne se flétrira pas !...

Louis DANVÉ.



MÉTAMORPHOSE



On va vers le Bonheur comme un fier pélerin —
Mais si la vie, un jour, se montre moins clémente,
On fait de son cœur las une porte d'airain
Fermée à tous les bruits d'ivresse ou de tourmente...

— A d'autres tes fadeurs, Printemps mièvre et serein
Qui mouilles ton pied rose au bois, parmi la menthe,
Et, dans l'air parfumé de vague romarin,
Souffles des mots câlins à quelque brune amante ! —

On sait qu'on a tiré pour jamais les verrous.
En vain le sort voudrait épuiser son courroux
Sur cette prison sombre où dort l'âme trahie...

C'est tout ! — Soudain l'Amour sourit sur le chemin ;
Et les battants de fer deviennent, sous sa main,
La grille aux barreaux d'or par les fleurs envahie !

ANDRÉ JURÉNIL.

ARTISTE ET POÈTE



Je ne vous aime pas, cependant chaque soir
En vous quittant j'emporte une ivresse infinie
Qui subsiste un moment puis meurt à tout espoir, —
Lente vibration d'une belle harmonie.

La veillée est si douce et votre art si charmeur
Qu'auprès de vous, ami, les heures passent, brèves.
Je ne vous aime pas, pourtant, avec ferveur
J'écoute vos accents, chers échos de mes rêves.

Et je regarde encor avec ravissement
Voler vos doigts légers sur le clavier sonore.
C'est mon heure de vivre et je la vis vraiment
Dans ce charme souffrant qui tue et qu'on adore.

Je voudrais retenir les perles de beauté
Que vous jetez au vent, jamais lasse d'entendre
Dans le soir qui s'achève, empreint de volupté,
Le crescendo chantant d'un égrènement tendre.

Je voudrais les saisir, en former un collier
Qu'un ange attacherait à ses épaules nues.
Cercle étroit et divin où se viendraient lier
Purs désirs, fous espoirs, délices inconnues.

Mais vous ne devez pas me donner ce bonheur
De toucher au bonheur ineffable et d'atteindre
Le sommet d'Idéal pour y fixer mon cœur :
Je sens vibrer mon rêve et je ne puis l'étreindre. —

Et ce trouble m'est cher, chère l'illusion,
Quand mon regard parfois vient rencontrer le vôtre,
Votre âme avec la mienne entre en communion :
Pour la cause du Beau, l'ange s'est fait apôtre.

Les sons meurent ainsi que se fanent les fleurs,
Sous la caresse aîlée... Après la courte ivresse
L'écrin brillant se change en la coupe des pleurs ;
Le clavecin muet, bientôt le charme cesse.

....

Je ne vous aime pas, cependant chaque soir
En vous quittant j'emporte une ivresse infinie
Qui subsiste un instant puis meurt à tout espoir,
Lente vibration d'une belle harmonie...

Marguerite Lucron.



NOCES D'ARGENT



A M. et Mme Maggiore

Que l'existence est douce et comme l'heure est brêve,
Lorsqu'on fait de sa vie un tendre et calme rêve,
Qui dure vingt-cinq ans!
Amis, qui savez vivre en cette paix profonde
D'un éternel amour, laissez vieillir le monde,
Votre hiver est printemps.

L'un sur l'autre appuyés ; des ans bravant l'outrage,
Vous pouvez résister aux âpres vents d'orage
Dans les jours douloureux!
Quand le malheur sur vous vint répandre son ombre
Il a dû vous sembler moins cruel et moins sombre
Le partageant à deux ?

Maintenant, vous pouvez regarder en arrière;
Sans crainte repasser votre existence entière,
Sa paisible union.
Le cœur n'a pas de ride et, quelquefois, on trouve
Sous des flocons neigeux l'étincelle qui couve
Encore un chaud rayon,

Blanchissent les cheveux; s'ils blanchissent ensemble
Ils sont toujours pareils à nos yeux, quand il semble
Qu'hier est aujourd'hui.
Partageant peine ou joie, espérance ou folie,
Pour Lui vous resterez toujours la plus jolie,
Pour Elle, toujours Lui !

Avez-vous, quelques fois, par un beau soir d'automne
A l'horizon lointain du couchant qui rayonne
Regardé le Soleil?
Las de sa course immense, il meurt, la nuit va naître;
Mais demain c'est l'aurore et l'astre va paraître
Plus pur et plus vermeil.

Ainsi refleuriront après vingt cinq années,
Conservant leurs parfums, les roses non fanées
Du bouquet nuptial.
Au soir de votre vie, aimez-vous plus encore;
Que chaque nuit précède une nouvelle aurore
Au foyer familial!

Frédéric Picot



LA CHASSE



Au baron de Mathan, respectueusement.

Les levriers de Perse et les dogues Danois
Bondissaient, l'œil en feu, dans l'herbe échevelée,
Dans les sentiers ombreux, dans la fraîche vallée,
Se pressaient, écumants, vers l'ombre des grands bois.

Et courbés sur le col fumant des palefrois
Foulant crinière au vent la forêt ébranlée,
Les barons suzerains, comme dans la mêlée,
Harcelaient à grands cris une biche aux abois.

L'ardeur fauve gonflait leurs narines puissantes,
Leurs yeux s'illuminaient de clartés flamboyantes
Quand ils lançaient dans l'air leur glaive aux reflets bleus.

Le coutelas au poing, vers la victime frêle,
Ils marchaient et d'un coup tranchant la gorge grêle,
Le vainqueur s'écriait : — Pour madame aux doux yeux.

Léon Grenet.



VITTORIA COLONNA



(Rome. 1490-1547).

Qui dira ta beauté? Blonde comme un archange
Créé par le pinceau du Corrège rêveur
Immortelle, souris à cette humble louange
Que je t'offre aujourd'hui, par la plume et le cœur.

L'idéal adoré versa son charme étrange
Sur tes jours, plus brillants que la rose en sa fleur ;
On saluait ton nom du Tibre aux bords du Gange
Quand la mort éteignit tes chants et ton bonheur.

Les plus nobles vertus rayonnaient dans ton âme,
Sœur des Muses, renais ! Plus déesse que femme
Mêle à tes cheveux d'or ces lauriers innocents.

A tes regards, baignés d'amoureuse tendresse,
Sous tes doigts frémissants de poétique ivresse,
Ta lyre, de Pétrarque, évoqua les accents.

Mme C. Mazoyer.



LE PASSEUR



(4e Prix. — Médaille de bronze. — 14e Concours



Sur la rive gauche du Rhône, non loin de Sorgues, en face de la petite île d'Oiselay, si verte et si fraîche, avec ses ombrages de saules dont les frondaisons pendent sur l'eau, comme des chevelures dénouées, habitait un pauvre passeur.

On ne le connaissait dans le pays que sous le nom de Jacques; il pouvait avoir de 45 à 50 ans.

Sa cabane, d'aspect misérable, était adossée contre les hauts graviers de la rive; tout à côté d'une oseraie où grondait le mistral, par les temps d'orage, où jasait la brise par les beaux jours.

Il vivait là, seul, du produit de sa pêche et des maigres revenus de son rude métier.

Je l'avais souvent rencontré dans mes promenades et m'étais senti attiré vers lui. Son isolement lui prêtait je ne sais quel attrait mystérieux qui m'avait captivé. Il paraissait avoir beaucoup souffert et, maintes fois, j'avais eu le désir de l'interroger sur son passé; mais la crainte d'irriter quelque plaie saignante encore, peut-être, m'avait toujours retenu.

Peu à peu nos relations étaient devenues plus fréquentes et, bientôt, une véritable intimité s'établit entre nous.

J'allais souvent le trouver au déclin du jour, et le priais de me conduire de l'autre côté du Rhône. Après avoir traversé le fleuve nous causions pendant quelques instants assis sous les trembles et les platanes, puis nous revenions lentement, pour mieux goûter le charme des premières ombres se couchant mollement sur l'eau.

Une après-midi d'août l'envie me prit d'aller faire une partie de pêche sur les bords de l'île et, vers les six heures, nous partîmes.

La soirée était superbe; le soleil qui descendait, dans la sérénité de l'air, derrière les collines grises du Gard incendiait le couchant où flottait glorieusement un amoncellement de nuages zébrés de traînées de feu. Sur le fleuve flambait une vapeur rouge et l'eau se brisait, sur les cailloux, et les aspérités de la rive avec des rutilances de braise éclaboussée. Un souffle léger courbait les cîmes grêles des peupliers et, de tontes choses, après la lassitude du jour, semblait sortir un soupir de soulagement et de bien-être indéfinissables.

Notre partie de pêche terminée nous regagnions lentement la rive opposée en faisant un long détour pour mieux jouir de la fraîcheur de la nuit qui venait, et nous laissions aller nos pensées au fil de l'eau et au gré du vent, quand une sourde rumeur gronda sur le Rhône. J'étais assis à côté de Jacques et le sentis tressaillir. La rumeur approchait grossissant; on eût dit d'un énorme halètement, saccadé et puissant. Soudain, un coup de sifflet retentit et nous aperçûmes une grande ombre mouvante, que piquait à l'avant un feu rouge et qui venait droit sur nous.

C'était un de ces vapeurs qui font le service du Rhône entre Lyon et Arles.

Mon compagnon donna quelques coups de rame pour se ranger et, au moment où le bateau passait à notre hauteur, subitement il se dressa sur son séant et lui montra le poing avec une exclamation de rage inexprimable, puis il retomba inerte sur son banc, baissa la tête et un rauque sanglot souleva sa large poitrine.

Je respectai cette grande douleur qui l'étreignait et, quelques instants après, je me disposais à le quitter, quand, se tournant vers moi, il me dit avec ce ton triste et doux qui lui était familier : — Ne vous éloignez pas vous m'avez vu pleurer, il faut que vous sachiez pourquoi — et il me fit entrer dans sa cabane.

A ce moment la lune venait de se lever; par la porte restée entr'ouverte glissait une lueur mate et, au dehors, l'oseraie frissonnait sous le vent, avec de longs murmures plaintifs.

Jacques s'assit près de moi et me fit le simple et douloureux récit que l'on va lire.

Je suis né à Annecy; mon père, qui exploitait dans cette ville, un petit fonds de commerce, et dont j'étais l'unique enfant, avait rêvé pour moi, sans doute, un avenir au-dessus de notre condition, car il n'avait rien négligé pour me donner une brillante instruction. J'étais sur le point de terminer mes études quand une maladie de quelques jours nous l'enleva.

Cette mort inopinée, en même temps qu'elle nous frappait cruellement, ma mère et moi, dans nos plus vives affections, nous jetait dans une situation des plus précaires. Il fallut rembourser de nombreux créanciers, procéder à une liquidation;

bref, ce fut pour nous presque la ruine. Dans l'impossibilité où elle se trouvait, de faire face aux dépenses que je lui occasionnais, ma mère dut me rappeler auprès d'elle. L'année d'après, j'étais pris par la conscription et partais pour Avignon où mon régiment tenait garnison.

Cette suite d'évènements douloureux ne s'était pas déroulée sans influer sur mon caractère. Je me sentais enclin aux idées tristes, j'aimais à m'isoler et ne prenais que peu de part aux plaisirs et aux amusements de mes camarades.

Un jour je me promenais sur les bords du Rhône quand je fis rencontre d'une jeune fille avec qui je liai connaissance. Elle s'appelait Marie, elle avait vingt ans, elle était d'Annecy, comme moi. Placée chez de riches négociants de la Savoie elle les avait suivis dans le midi où ils étaient venus se fixer et habitait, avec eux, une jolie maison cachée dans les saulaies, près de la route de Sorgues à Avignon. Nous parlâmes du pays, des connaissances qui nous étaient communes, et, de nous rencontrer ainsi, à pareille distance de chez nous, une émotion nous saisit. En la quittant, je la priai de m'autoriser à la revoir; elle y consentit volontiers et nous prîmes dès lors l'habitude de passer ensemble, quelques instants de l'après-midi chaque dimanche. Mais, croyez-le bien, Monsieur, nul n'eût trouvé à y redire, je n'ai jamais eu de goût pour les aventures galantes, et, d'ailleurs, l'affection que m'inspira bientôt Marie était trop sincère pour que je n'eusse pas à cœur de la respecter.

Un jour l'aveu de mon secret m'échappa; j'osai lui dire que je l'aimais. Pour toute réponse elle me sauta au cou dans un mouvement d'abandon naïf qui me remua le cœur et, après m'avoir donné l'assurance que je pouvais compter sur elle: — Maintenant, ajouta-t-elle, il faut écrire à nos parents, et prévenir mes maîtres.

J'écrivis à ma mère. Elle me répondit que son seul désir était de me voir heureux et que mon mariage ferait la joie de ses vieux jours. Sa lettre était pleine d'éloges de Marie; même elle ne renfermait guère que cela; elle l'avait connue enfant et savait ses rares qualités. — Ah! bonne et sainte mère!

A quelque temps de là j'obtins un congé qui me permettait d'attendre, chez moi, l'époque de ma libération et je me disposai à retourner à Annecy.

La veille de mon départ, je passai ma journée avec ma fiancée et nous nous entretînmes (Dieu sait avec quelle enthousiaste confiance de leur réalisation)! de nos projets d'avenir. Nous aimions ce pays où le hasard nous avait réunis, aussi nous promîmes-nous d'y revenir après notre mariage. Je comptais y trouver facilement à m'employer, grâce aux relations que je m'étais

créées, et elle, de son côté, pensait bien qu'avec l'appui et la protection de ses maîtres, l'ouvrage ne lui manquerait pas.

Dans l'après-midi nous voulûmes revoir les lieux où nous nous étions rencontrés pour la première fois et nous nous rendîmes sur les bords du Rhône. Nous étions là tout entiers à notre bonheur, et nous échangions des fleurs, quand, tout à coup je vis Marie pâlir. Inquiet je lui demandai ce qu'elle éprouvait : — Oh! quelle folie, me répondit-elle, une sotte idée qui m'a traversé l'esprit, une ridicule appréhension, d'un malheur possible .. puis, me prenant par le bras et se serrant contre moi : Ah! quelle joie de s'aimer, reprit-elle et de ne pas penser aux vilaines choses qui peuvent arriver!

Quand nous rentrâmes cette fugitive impression de souffrance avait depuis longtemps disparu.

Le lendemain je partais pour Annecy.

Avec quel plaisir je les retrouvai, mes chères montagnes, ma vieille ville et mon beau lac! Ma mère m'attendait avec impatience, et je compris en la serrant dans mes bras que jamais je ne l'avais aimée avec une pareille intensité d'affection. Loin d'amoindrir mon attachement pour elle, l'amour que je ressentais lui donnait quelque chose de plus tendre comme il ajoutait, d'ailleurs, à tout ce qui m'entourait, un charme que j'avais jusqu'alors ignoré.

Mes camarades avaient organisé des parties de plaisir pour fêter mon retour, mais elles n'avaient pour moi que peu d'attrait, ma pensée étant ailleurs. Ma mère le comprenait bien; aussi il ne se passait guère de jours qu'elle ne m'entretînt de celle que j'aimais et ne s'attachât à la mêler, elle absente, à notre existence, marquant déjà sa place prépondérante à notre foyer, avec une abnégation et un dévouement à mon bonheur qui m'arrachaient des larmes.

Nous habitions une petite maison sur les bords du lac. Au premier étage se trouvait la chambre de ma mère. Un matin je fus tout étonné de la voir s'installer dans une pièce du bas, petite et sombre. Comme je lui en exprimais ma surprise : — Je suis bien trop vieille maintenant, me répondit-elle avec son bon sourire, pour rester dans cette chambre où il entre tant de lumière, où montent des alentours tant de rumeurs réjouissantes! elle ne peut convenir qu'à la jeunesse et je la cède à mes enfants!

Tous ces détails vous paraîtront sans doute ridicules, ajouta le passeur, mais j'éprouve une âpre jouissance à les retrouver dans mon souvenir.

Il se tut et resta quelques instants silencieux.

Cependant des nuages poussés par le vent voilaient, par intervalles, la morne lueur qui nous éclairait. Des vagues d'ombre et

de clarté pâle glissaient sur nous, avec des effacements troublants, et les bruits de l'oseraie, se mêlant au grondement du Rhône, montaient dans la solennité de la nuit mélancoliques et graves.

Tout à coup Jacques eût une exclamation de colère : — Allons, dit-il, les malheurs arrivent parce qu'il le faut et tant pis pour ceux qui souffrent. — Puis il continua son récit.

— Rien ne vint entraver nos projets et le mariage se fit au jour convenu. Le soir, quand les invités nous eurent quittés, je détachai ma barque et Marie et moi nous fûmes nous promener sur le lac.

Je crois avoir alors éprouvé le bonheur le plus complet que l'on puisse goûter ici-bas. Ma bien-aimée avait appuyé sa tête sur mon épaule et nous nous abandonnions au ravissement de nos sens comme à cette ombre qui nous entourait, avec ses doux murmures et ses radieuses lueurs d'étoiles. Un grand calme, d'un charme indicible, s'était fait en moi : celui des espérances réalisées. J'entrevoyais dans une sorte de vision intérieure, la suite des années heureuses que me promettait celle dont je sentais palpiter le cœur sous l'impression des mêmes pensées et, combien elle me paraissait plus adorable encore que je n'avais osé la concevoir, cette existence nouvelle à laquelle je me sentais naître dans l'ineffable enivrement de mon âme !

Si, par moment, quelque appréhension des choses futures me venait, elle prenait sa source dans la plénitude même de ma félicité. — Est-il possible, pensais-je alors, que tant de joie te soit réservée ! — et je m'inquiétais ; mais tout mon être se révoltait à cette idée ! Marie était bien là, à mes côtés, je la serrais dans mes bras, la couvrais de mes baisers, et il y avait en moi plus de certitude de bonheur, que d'immensité dans ce beau ciel d'été qui nous recouvrait !...

Cependant comme il arrive souvent à cette époque de l'année, un vent violent venait de se lever ; il était temps de songer au retour et je poussais ma barque vers le rivage, quand, soudain, un sifflement strident déchira l'air. Au même instant j'aperçus dans l'ombre une masse plus sombre qui avançait vers nous avec une rapidité effrayante. C'était un petit vapeur qui se dirigeait sur Annecy venant de Talloires. Brusquement j'appuyai sur les avirons pour m'éloigner, mais, sous l'effort, l'un d'eux se rompit. Une angoisse me serra le cœur. J'entrevis la plus atroce des catastrophes. Soudain, un choc épouvantable se produisit et nous fûmes précipités dans le lac. J'entendis des appels, des cris, un surtout déchirant, désespéré. Jacques... Jacques... puis je sentis que j'enfonçais, je crus rentrer dans le néant et je perdis la notion des choses.

Le lendemain, quand je revins à moi, ma mère pleurait au chevet de mon lit. — Pauvre enfant ! pauvre enfant ! — me dit-elle, en me serrant dans ses bras et en me couvrant de ses larmes ! J'appris alors que tous les efforts tentés pour sauver Marie avaient été impuissants. Son corps n'a jamais été retrouvé.

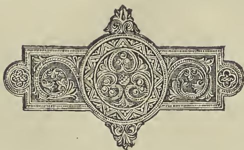
L'année d'après ma mère mourut. Je quittai Annecy et je vins me fixer dans ce pays où se sont écoulés les quelques jours heureux de ma vie.

Au même instant des cris joyeux éclatèrent au dehors et une douzaine de jeunes gens accompagnant deux nouveaux mariés qui rentraient chez eux à Oiselay, firent irruption dans la cabane.

Jacques me regarda tristement. Je lui serrai la main et me retirai.

Je ne l'ai plus revu ; quelques jours après il se noyait en cherchant à sauver une malheureuse que le courant du fleuve emportait.

Charles d'ANDRÉE de RENOARD.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



LES PAPILLONS



Papillons, ô papillons,
Restez au raz des sillons.
Tout au plus courez la brande.
C'est assez pour vos ébats.
Qu'allez vous faire là-bas,
Tout petits sur la mer grande ?

— Laisse-nous, décourageux!
Il faut bien voir d'autres jeux
Que ceux dont on a coutume,
Quand on est lassé du miel,
Ne sais-tu pas que le fiel
Est doux par son amertume ?

— Mais des fleurs pour vos repas,
Là-bas, vous n'en aurez pas,
On n'en trouve que sur terre,
Pauvres petits malheureux,
Vous mourrez le ventre creux
Sur l'eau nue et solitaire.

— O l'ennuyeux raisonneur
Qui met sur notre bonheur
L'éteignoir d'avis moroses !
Ne vois-tu pas que ces prés
Liquides sont diaprés
De lis, d'œillets et de roses ?

— Papillons, vous êtes fous.
Ces fleurs-là, m'entendez-vous,
Ce sont les vagues amères,
Où les rayons miroitants
Font éclore le printemps
Dans un jardin de chimères.

— Qu'importe, si nous croyons
Aux fleurs de qui ces rayons
Dorent la belle imposture !
Dût-on ne point les saisir,
N'est-ce pas encor plaisir
Que dans risquer l'aventure ?

— Allez, vous avez raison.
Comme vous à l'horizon
Mes vœux portent leur offrande.
Poètes et papillons,
Partons en gais tourbillons,
Tous petits sur la mer grande.

Jean Richepin.



LE CŒUR HUMAIN



Quand je naquis, sur moi veillait l'ange, ma mère,
Mon père, digne fils de nos braves Gaulois
Etait un travailleur, observateur des lois
Fidèle à son foyer comme un héros d'Homère.

Tout était réuni pour rendre moins amère
A son fils l'existence avec ses durs emplois ;
Mon bonheur sans soucis et sans rudes exploits
S'annonçait comme immense et non pas éphémère.

Mais Dieu ne voulut pas que mon destin fût tel ;
Il me dit : « La douleur seule rend immortel ;
Dans ces rêves dorés je veux faire le vide. »

Il me donna mon cœur. Et de douleur avide
Ce cœur m'a toujours fait horriblement souffrir
Et si je ne le tue, il me fera mourir.

Alix Moussé.



LA ROSE QUE TU M'AS DONNÉE



La rose que tu m'as donnée,
Mignonne, a brillé tout un jour,
Rose de France et fleur d'amour,
Et maintenant elle est fanée,
La rose que tu m'as donnée.

Son pur calice s'est flétri
Loin de ta grâce virginale,
Jamais la brise matinale
Ne guérira ce cœur meurtri...
Son pur calice s'est flétri.

J'ai conservé la fleur déclose
En son exil du beau ciel bleu;
Elle est pour moi comme un aveu
De ton âme chastement close:
J'ai conservé la fleur déclose.

Il m'est doux de me souvenir
De la minute sans pareille
Où tu vins me l'offrir, vermeille;
Quand je regarde l'avenir,
Il m'est doux de me souvenir.

Les chères mains qui l'ont cueillie
L'ont faite mienne pour toujours;
Car je retrouve en son velours
Le parfum, l'odeur affaiblie
Des chères mains qui l'ont cueillie.

Ton visage au charme troublant
Peut-être a frôlé sa corolle.
En la baisant ma lèvre folle
Croira caresser un instant
Ton visage au charme troublant.

Robert Myriel



MORT HÉROIQUE DU MARQUIS DE MORÈS

(9 JUIN 1896)



ADMIRONS et pleurons ce héros d'un autre âge,
Gardons le souvenir de ce combat sanglant,
Où la noble victime expirait sous la rage
De ses noirs ennemis, de haine l'accablant.

De son cœur de français, comprenons le langage,
Que le nom de Morès, à nos deuils se mêlant,
Nous parle de patrie et double le courage
De celui qu'un danger pourrait rendre tremblant.

Que Dieu, dans sa bonté, reçoive en son royaume,
Ce vaillant chevalier qui nous laisse le baume
Du dévouement toujours pur et mystérieux.

Pour la France, il voulait et grandeur et puissance;
Elle aura pour son nom, amour, reconnaissance,
L'entourant d'un prestige à jamais glorieux!

AGATHE-MARIE BAUDOUIN.



VÉNUS ET MINERVE



Quand Vénus apparut, sortant du sein de l'onde
Comme du vert feuillage un grand lys argenté,
L'Olympe frissonna, longuement enchanté
Sous l'éclat merveilleux de la déesse blonde.

Et le frisson courut jusqu'aux bornes du Monde,
Quand, passant sur son char, la superbe Astarté
S'offrit nue aux regards, baignée en la clarté
De l'astre d'or guidant sa course vagabonde.

Minerve, délaissée au pied de ses autels,
Contemple tristement la foule des mortels
Qui se détourne et fuit, — l'ingrate ! -- son empire...

Elle entrevit du coup les Vices séduisants :
Quand la Beauté s'incarne en des charmes puissants,
La Folie est de règne et... la Sagesse expire !

J. Delange-Eloy.



SANS VOTRE AMOUR



A Mademoiselle R...

Vous paraissez sourire encore,
Au Printemps couronné de fleurs,
L'aurore, aux plus fraîches couleurs,
Pour vous, du bonheur est l'aurore.

Vous allez, le cœur plein d'espoir,
Cueillir un bouquet d'églantines;
Des champs, du bois, mille odeurs fines
Montent, comme d'un encensoir.

Pendant que ce Printemps vous charme,
Ma bien-aimée aux beaux yeux bleus,
L'on peut voir parfois de mes yeux,
Couler plus d'une amère larme.

Que m'importe l'astre qui luit,
Puisque bien trop souvent je pleure;
Puisque pendant que sonne l'heure,
Toute ma jeunesse s'enfuit.

Je suis silencieux, morose,
Les chants d'oiseaux me font souffrir;
Le Printemps ne peut me couvrir
De son merveilleux manteau rose.

Que m'importent la nuit, le jour,
Les oiseaux et les fleurs écloses.
Pour moi, rien n'est beau dans ces choses,
O mignonne, sans votre amour.

Arthur MARSEILLE.



IRMA



A Alexandre Michel.

Sous les feux du couchant, quand l'horizon s'allume,
Lorsque, dans la forêt, se taisent les oiseaux,
Lorsque, dans le lac bleu, se baignent les roseaux,
Irma vient reposer, le sein plein d'amertume.

Sur la vapeur de l'onde, en retombant, la brume
Parle, à la pauvre enfant, du dernier de ses maux;
Et les blancs nénuphars, qui rampent sur les eaux,
Réveillent, dans son âme, une douleur posthume.

Sous les traits de l'amour, son cœur a trépassé,
Et ses rêves d'hier, en un jour ont passé,
En s'envolant ainsi qu'une blanche fumée.

Et la Mignonne vient promener son œil noir
Sur les limpides eaux, en espérant, ce soir,
Retrouver, sur leurs bords, le nom de bien-aimée.

Louis Michaut.



LE BAPTÊME DES CLOCHES



A ma cousine Alice Marchand.

LES JEUNES MARRAINES

L'HEURE s'avance; il faut que nous partions enfin,
Mais nous avons voulu vous contempler encore,
Avant que vous montiez dans le clocher sonore
Où l'on fera vibrer vos grosses voix d'airain.

C'est que nous les aimons, nos filleules nouvelles,
Et, pour solenniser vos premiers tintements,
Nous n'avons rien omis : ni les fines dentelles,
Ni les flambeaux, ni l'or des divins ornements,

Ni les fleurs, ni le chœur des hymnes triomphales,
Et, sous les vieilles nefs des riches cathédrales,
On n'en fêta jamais avec autant d'amour.

Mais vous, quand vous serez là-haut, graves et seules,
Ne penserez-vous pas à nous, brunes filleules,
Et ne ferez-vous rien pour nous à votre tour ?



LES CLOCHES

BELLES, rassurez-vous; nous vous aimons de même,
Vous reviendrez parmi les fleurs et les flambeaux,
Tremblantes de bonheur sous le saint diadème,
Et nous vous chanterons nos refrains les plus beaux.

Puis lorsqu'en souriant l'aïeule grise et blême,
Avec un chérubin viendra sous ces arceaux,
Nous sonnerons encor pour un autre baptême :
Nos plus gais carillons tombent sur les berceaux.

Tranquillisez-vous donc, adorables marraines,
Et, quand vous fermerez vos paupières sereines
Pour le dernier sommeil, toutes à petits coups,

Rythmant plaintivement le psaume et la prière,
Nous tinterons un glas si discret et si doux
Qu'il n'éveillera pas les mortes dans leur bière.

AYMERILLOT.



LA MORT



O lugubre tombeau que le temps froid délabre,
Es-tu le Rien sans nom où gîte le Néant?
Chacun plie en effet sous ton niveau géant,
Qu'il s'appelle César, Lauzun ou Benoîst Labre!

O gouffre, à ton aspect l'esprit humain se cabre
Et recule d'effroi devant ton bord béant;
N'es-tu pas l'antre noir, perdu sous l'Océan,
Que hantent les démons au sourire macabre?

Ou, plutôt, le Trépas, malgré tant de laideur,
N'est-il pas le chemin du séjour de splendeur
D'où descendit jadis l'originelle flamme?

Pour moi, je ne crains pas les ciseaux d'Atropos :
Je rêve d'espérance et je crois que, pour l'âme,
La Vie est un combat et la Mort un repos !

Jules SIONVILLE.



RAYON D'ESPOIR



QUAND l'hiver s'est enfui, quand plus un seul nuage
Ne traverse l'azur immaculé des cieux,
Tous les oiseaux du Nord s'en vont vers d'autres lieux
Et parcourent la nue en troupes de passage.

Abandonnant alors son séjour trop sauvage,
L'hirondelle revient par ce temps radieux :
Le caprice léger de ses ébats joyeux
Semble être de l'amour l'enchanteresse image.

Ainsi lorsqu'en mon âme un rayon d'espérance
Luit encore une fois sur ma triste existence,
Le vol de mes chagrins s'enfuit et disparaît;

Mes rêves de bonheur, de plaisir et d'ivresse
Flottent dans mon esprit où le calme renaît,
Et mon cœur refleurit d'une neuve jeunesse.

Paul EVERARD.



QUAND JE LA VIS



(Mention très honorable)

4e Section. — 14me Concours



Quand je la vis, au temps d'Avril,
Se mirant dans les claires ondes
De la fontaine au doux babil,
Le vent baisait ses tresses blondes.
Belle rêveuse, elle écoutait
Chanter les oiseaux dans les branches,
La vierge rieuse aux dents blanches,
Elle chantait!

Quand je la vis, aux jours d'été,
La blonde enfant, triste et pensive,
Errait sous le grand bois hanté
Par la tourterelle plaintive;
Au temps des moissons, elle avait
Vu les papillons blancs et roses
Conter fleurette aux belles roses...
Elle rêvait!

Quand je la vis, aux jours brumeux,
Sous la ramure aux vents ouverte
L'oiseau pleurait les bois ombreux
Les bois pleuraient la feuille verte.
La belle plus ne se mirait
Dans l'onde en montrant ses dents blanches ...
Comme la brise dans les branches,
Elle pleurait!

J. W. Bimoz.



UN PRÊTRE

A la mémoire de C. A.

L'AUBE sourit aux monts : sur le velours des cieux
S'épanche lentement sa gaze purpurine.
La cloche a réveillé le val silencieux
Et déjà le curé paraît sur la colline.

Il a quatre vingts ans, ce brave petit vieux,
Son pas est lourd et sa blanche tête s'incline,
Mais son regard d'azur et son front radieux
Ont la fraîche candeur de l'onde cristalline.

Enfants, cet homme est prêtre et prêtre pour toujours :
Le bon Dieu le conduit de sa main paternelle ;
Il façonna son cœur aux célestes amours.

Pour lui, point de tristesse et d'angoisse cruelle ;
Son âme a l'avant-goût des sublimes séjours
Et commence ici-bas sa jeunesse éternelle.

Louis AZÉMAR.



PAGES INTIMES



A Louise.

Sous la tiédeur d'un soir exquis de Floréal,
— En as-tu conservé la vive souvenance ? --
Nous avons, couple heureux, dans l'ombre et le silence,
Erré sans aucun but et d'un pas machinal.

Le fleuve apparaissait comme un lit nuptial
A nos yeux fascinés par sa douce attirance ;
De nos cœurs s'élevait un hymne d'espérance
En les airs embaumés d'un parfum lilial.

Du ciel mystérieux perçant la voûte noire,
Seule, une étoile d'or se jouait sur la Loire
Dont le chant caresseur nous semblait s'apaiser.

Et ce recueillement ineffable des choses
-- Chère, t'en souviens-tu ? -- fit qu'à tes lèvres roses
Je n'osai dérober qu'un très chaste baiser.

Antonin Lugnier.



BIBLIOGRAPHIE



Mésanges, poésies par Xavier de la Perraudière. — Un volume in-8°. — Germain et Grassin, éditeurs, Angers, 1896.

L'auteur de cet élégant recueil l'a fait précéder d'une courte et modeste préface où nous relevons les lignes suivantes :

« En cheminant le long des sentiers, j'ai cueilli au hasard des « fleurs rustiques ; j'ai pris tout ce que j'ai trouvé : pervenches, « paquerettes, primevères, bluets, jonquilles, herbes folles. J'ai « tout amassé en gerbe pêle mêle, et c'est cette gerbe que je pré- « sente au lecteur, sans même avoir essayé d'en faire un bouquet « régulier. »

Ces paroles, si on les prenait au pied de la lettre, seraient de nature à faire présumer qu'il s'agit ici d'un bouquet simple et sans art. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; il y a de l'art, beaucoup d'art, et un art charmant dans la composition de cet aimable recueil. Tous ceux qui voudront se donner le plaisir de le lire s'en convaincront aisément. Ils y apprécieront une poésie harmonieuse, faite à la fois d'un heureux mélange de raison et de grâce, exprimée dans une langue claire, précise et colorée ; ils y découvriront à maintes reprises d'agréables saillies de bon sens aiguisées d'une pointe de malice, de finesse et d'humour.

Pourquoi ce titre de *Mésanges* donné par l'auteur à ses poésies ? Il prend soin de nous l'expliquer dans une jolie pièce accorte et familière, intitulée effectivement *Mésanges* et dont nous détachons la strophe suivante adressée au gracieux petit oiseau qui gazouille et qui siffle si gentiment :

Tu me plais, oisillon moqueur,
Car tu ne fais rien à la pose...
Essayons de chanter en chœur ;
Tu me plais, oisillon moqueur,
Ah ! je voudrais de tout mon cœur
Te ressembler en quelque chose !...
Tu me plais, oisillon moqueur,
Car tu ne fais rien à la pose !

Eh! bien le vœu du poète a été exaucé, car sa poésie, à la fois simple et naturelle, réunit bien la verve et la grâce de l'*oisillon moqueur*.

D'une façon générale, c'est le mot *sympathie* qui nous paraît applicable au talent de M. X. de la Perraudière et qui nous semble le mieux le caractériser. Par la forme aussi bien que par le fond notre auteur est un sympathique.

On doit ajouter, en ce qui touche la forme, qu'il a le culte de la rime riche. Il estime, en effet, et non sans raison, que mieux vaut écrire en prose, que s'évertuer à rimer pauvrement et chétivement. Sous ce rapport son volume est un modèle de versification très châtiée et dont la correction néanmoins ne nuit pas à l'aisance du tour et à la facilité de l'expression. Il porte ainsi le signe et la marque du vrai poète, fidèle au langage harmonieux de la Muse ; et Théodore de Banville, le maître impeccable de la rime, le reconnaîtrait volontiers pour un de ses disciples fervents.

En terminant ce peu de lignes, nous nous faisons un devoir d'ajouter que M. Xavier de la Perraudière n'est point un inconnu pour nos lecteurs. Le *Sylphe* s'est enrichi de plusieurs de ses productions, et il a été un des lauréats distingués de nos concours. Nous sommes donc heureux de trouver ici une occasion de signaler de nouveau son talent et de lui exprimer nos vifs sentiments d'estime et de sympathie.

Gabriel MONAVON.



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



LA GRAND'TANTE



Dans le calme logis qu'habite la grand'tante,
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps;
La cour au puits sonore et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ;
Aux heures du soleil couchant on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeunette,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck ou Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre,
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaïre*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclair de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts :
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ces pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où soixante ans l'œillet rouge a dormi.

André Theuriet.



AMOUR DISCRET



Chaque soir, près de moi, sans lever tes beaux yeux,
Tu viens passer sous ma fenêtre
Sans te douter jamais que tu me rends heureux,
Car je t'aime de tout mon être.

C'était hier ; sous tes pas j'ai fait tomber la fleur
Que tendrement j'avais baisée,
Mais elle n'a point dit le secret de mon cœur,
Car tu ne l'as pas ramassée.

Caché sous les lilas, j'ai chanté le refrain
D'une poètique romance,
Mais le vent qui brisa l'écho sur ton chemin
Anéantit mon espérance.

Je t'attendrai demain au seuil de ma maison;
La tristesse de mon visage
Peut-être plus que fleurs et plaintive chanson
T'arrêtera sur ton passage.

Louise Petyt.



L'AME DU PETIT



Le petit meurt. Glacée et pâle,
La mère sanglote et se tait.
Elle a cru toucher, dans un râle,
L'âme du petit qui partait.

C'est que, sitôt l'adieu suprême,
L'étreinte ardente ou l'appel fou,
Les âmes de ceux que l'on aime
S'en vont là-haut, on ne sait où.

Loin de la mère épouvantée
Qu'elle a caressée en passant,
L'âme du petit est montée
Au fond du ciel resplendissant.

Elle eût pu voir, dans ces abîmes
D'où nulle âme ne s'en revient,
La splendeur des astres sublimes :
L'âme du petit ne voit rien.

L'âme du petit est si frêle,
Elle a si peur de s'égarer,
Que les astres roulent sur elle
Sans que nul l'entende pleurer.

Toute palpitante, elle écoute :
Dans l'océan d'or et de lait,
Elle ne trouve pas sa route
Vers ce bon Dieu dont on parlait.

Partout le vide et l'étendue,
Le silence dans la clarté !
— L'âme du petit s'est perdue
A travers cette immensité.

Et, là-bas, dans la paix amère
Qui suit les horreurs de l'adieu,
La mère se dit : — pauvre mère ! —
« Du moins il est près du bon Dieu... »

Charles Fuster.



DOUTE



Les jours en s'envolant ont blanchi mes cheveux,
Et mon front jadis pur s'est sillonné de rides !
J'ai cherché, mais en vain, dans les plaisirs perfides
Des folles voluptés, le moyen d'être heureux. —

Toujours je l'ai cherché : dans les yeux langoureux,
Dans le baiser troublant sur les lèvres humides
De celle que j'aimais ; ses caresses candides
N'ont rien fait tressaillir en mon cœur malheureux ?

Et je n'ai su trouver dans l'épineuse route
De l'existence, que la tristesse et le doute,
Et mon cœur méfiant garde un doute de tout

De l'honnête, du vrai, du juste, de Dieu même,
De ce que l'on révère et de ce que l'on aime,
Car recherchant le Bien, j'ai vu le Mal partout!

Auguste Petyt.



LES FIANCÉS



Hommage à la mémoire de mon parrain
Albert J.., sous-lieutenant au 95e
Régiment d'Infanterie, tué au combat
de Noisseville, le 31 août 1870.

L'aieule d'une voix que les ans font trembler,
A ses petits enfants réunis autour d'elle,
Leur racontait émue une histoire si belle
Qu'ils n'osaient l'interrompre en l'écoutant parler.

* * *

La guerre!... ô mot lugubre à l'oreille des mères!..
Les larmes de leurs yeux jaillissent plus amères!...
A quoi sert maintenant la mort de leurs enfants?
Nos fiers soldats sont-ils revenus triomphants?
La terre des grands cœurs qu'enviait l'Allemagne,
Sous les pas des soudards vaincus par Charlemagne,
Battus par Bonaparte, a gémi de douleur.
Nos pères combattaient avec cette valeur
Qui souvent ajoutait dans notre grande histoire
Une page où leurs fils lisent une victoire.
Nos descendants diront : « Nos ennemis pervers,

Instruits par les affronts de leur nombreux revers,
Ont vaincu par le nombre et non par le courage.
Face à face ! un contre un ! cette manière outrage
Leur bravoure vantarde ! Ils se sont rappelés
Leurs aïeux sur les champs de bataille affolés
Devant les rudes coups et l'attitude altière
De nos preux les chassant par delà la frontière !
Ils ont Moltke et Bismarck, nous Turenne et Jourdan,
Dumouriez et Condé. Valmy pèse Sedan ;
Nordlingen amoindrit Metz livré par un homme
Qui salit de son nom la lèvre qui le nomme ;
La patrie en danger forma des bataillons
De héros, héritiers des héros en haillons
Qui, grisés par la poudre et par la *Marseillaise*,
S'élançaient l'arme au poing dans l'ardente fournaise. »

*
* *

Vous êtes nés trop tard pour voir l'invasion
Des pillards allemands et cette explosion
De fureur qu'excita cette maudite engeance
Dans nos cœurs de Français avides de vengeance.
J'avais deux fils alors. Votre oncle était l'aîné.
L'amour du sol natal était enraciné
Dans cette âme toujours prête pour la défense
Du faible qu'on opprime et du droit qu'on offense.
Il s'appelait Albert comme son vieux parrain,
Et celui-là servit son pays en Lorrain.
Toujours son souvenir afflige ma mémoire.
Je suis mère !... et pourtant son trépas méritoire
Adoucit mes regrets d'un légitime orgueil.
Je suis vieille et j'existe ! et lui dans un cercueil !
Mon Albert dans la tombe avec sa fiancée !
Allemands, je vous hais rien qu'à cette pensée !

*
* *

Albert avait trente ans. Il était vigoureux,
Adroit, agile, grand et surtout point peureux.
C'était un vrai soldat, un vrai fils de la Gaule,
Lorsqu'il parût un soir, un fusil sur l'épaule,

Son chapeau sur l'oreille et son air menaçant.
« Au revoir nous dit-il tout en nous embrassant.
Le devoir le commande, il vaut mieux que je parte.
Nous allons à Berlin avec un Bonaparte.
Serions-nous des poltrons en face du danger
Quand chez nous une vierge a battu l'étranger ?
Est-ce que Jeanne d'Arc n'est pas une Lorraine ?
Je ne suis pas encore un lapin de garenne.
Ne me regardez pas avec votre œil pleureur.
Criez : Vive la France et vive l'Empereur !
On dirait que la fin du monde est arrivée.
Tous ne sont pas tués, et la guerre achevée,
Votre Albert bien vivant, bien portant et vainqueur
Accourt pour épouser la femme de son cœur. »
— Bien parlé ! je t'approuve et sur le champ t'engage
A régler ta conduite à ton mâle langage,
Répondit votre feu grand-père avec fierté.
Pour notre chère France et pour la liberté,
Le soldat d'autrefois redevient militaire
Et conduit au combat le jeune volontaire ! »

*
* *

Il partit nous laissant anxieux sur son sort.
Peut-être il est blessé, qui sait ? peut-être mort.
Que d'affreux cauchemars ! que de transes cruelles !
La rumeur propageait de sinistres nouvelles !
Wissembourg ! Reichshoffen où nos beaux cuirassiers
A la voix de leurs chefs ont lancé leurs coursiers
Rapides et fougueux ! Sublime chevauchée
Que bientôt la mitraille a sur le sol couchée !
Puis Strasbourg ! Saint-Privat ! chaque jour l'Allemand
Conscient de sa force avançait sûrement...
Mathilde, sa jolie et douce fiancée,
Une blonde aux yeux bleus, à la taille élancée,
Venait souvent chez nous pour parler de l'absent.
Il me semble la voir et l'entendre à présent
Comme en cette fatale et sanglante journée
Où la haine acheva sa courte destinée.
Noisseville était plein d'ennemis insolents,
Prétentieux la veille et plus humbles, tremblants,

Fuyant le lendemain devant la baïonnette
Qui leur lardait le dos et faisait place nette !
Ces lâches assassins de femmes et d'enfants
Alternaient à leurs toasts leurs couplets triomphants
Et d'un peuple énergique escomptaient l'agonie
Comme si déjà Dieu pour cette Germanie
Avait abandonné la France de Clovis !
Buvez ! hurlez ! roulez sous la table assouvis !
Ces soldats méprisés dont la France s'honore
Changeront votre ivresse en un râle sonore !
Demain à pareille heure, Albert, ses compagnons,
Malgré les lourds boulets crachés par vos canons,
Ces troupiers entraînés par leur fougue guerrière
Aggraveront ici la lutte meurtrière !
Battez, tambours, sonnez, clairons, votre refrain !
A la charge ! en avant ! ça donne de l'entrain !
A la charge ! en avant ! qu'importe l'embuscade !
A la charge ! en avant ! nargue la barricade !
Les voilà ! les Français ! ils ne reculent pas !
Garde à vous ! les mourants s'entassent sous leurs pas !
Le ciel exauce enfin notre intime espérance,
Et Mathilde à genoux chante la délivrance.
Brave fille ! Elle était restée auprès de moi
Jusqu'au dernier moment pour calmer mon émoi,
Car votre aïeul, malgré mes désirs et mes larmes,
Avait, par son départ, redoublé mes alarmes.
Albert était parti, n'était-ce pas assez ?
Faut-il donc d'autre sang pour avoir le succès ?
Et mon mari regrette, en montrant votre père
Jeune encore, un secours que la patrie espère !
La Vierge a bien pleuré son Fils crucifié
Qui, pour l'humanité s'était sacrifié,
Et moi comme elle, hélas ! devant cet héroïsme,
Mère en deuil, je raisonne avec mon égoïsme !
Pourtant si j'avais pu les broyer dans mes mains
Ces fanfarons fieffés, ces êtres inhumains,
Dont la force est le droit dans leur code tudesque
Et prétend asservir tout cœur chevaleresque !
Les maudire en secret à ton sexe est permis,
O femme sans appui contre nos ennemis,
Tes armes sont les pleurs que la guerre t'impose !...

De nos biens et de nous leur bon plaisir dispose,
Et de notre maison ces bandits à l'abri
Accueillent nos sauveurs par un feu fort nourri.
Derrière les volets ils sont une vingtaine,
Les yeux étincelant de fureur et de haine.
« Nos amis dévoués, les passants inconnus,
Dans notre auberge honnête, étaient les bienvenus,
Et pour nos défenseurs notre porte fermée
Aujourd'hui fait mentir sa bonne renommée,
Dis-je à Mathilde. — Agir ainsi, c'est se flétrir.
Si la porte est fermée, eh bien il faut l'ouvrir. »
Et superbe, intrépide, elle court vers la porte
Qui grince sur ses gonds, et puis d'une voix forte :
« Par ici, braves gens ! » dit-elle en clignant l'œil,
Albert, mon Dieu! soudain apparaît sur le seuil,
Bondit comme un lion, éventre, cogne ferme,
Pendant qu'après lui seul la porte se referme
Sous l'effort des prussiens accourus affolés.
Éperdue, elle suit mon fils, mais acculés
Bientôt au mur, Albert devant sa fiancée,
Tous deux perdant leur sang, la poitrine percée,
L'un sur l'autre cloués, tombent sur le plancher
Comme des bœufs ruant sous le fer du boucher.
« Mère, au ciel ! cria-t-il. Adieu! Vive la France ! »
A ce spectacle affreux, je perdis connaissance.

. . . .

. . . .

. . . .

Quand viendra la revanche, enfants, vous, l'avenir,
Notre espoir, vengez-les ! gardez le souvenir !

Germain CUGUILLIERE.



LA FLEUR PRÉFÉRÉE



5e Prix. — 1re Section — XVe Concours



Maintenant que nos cœurs n'ont plus rien à se dire,
Qu'un silence éternel entre eux est établi,
Je veux brûler la lettre où je pourrais relire
Les promesses d'amour que dément ton oubli.

Pour la revoir hélas ! sans fièvre ni délire,
Mon souvenir n'est point de cendre assez empli ;
Peut-être, elle saurait me faire te maudire,
Avant que, sous mes pleurs, son mensonge ait pâli.

Sa page que le temps n'a pas encor jaunie
Semblerait à mon deuil une amère ironie;
Mais, je conserverai, douce à mon désespoir,

Cette humble et frêle fleur de notre chère année,
Dont la corolle, autant que mon bonheur, fanée,
Ne rayonna qu'un jour et n'embauma qu'un soir.

Marguerite Comert.



A MARIE



5e Prix. — 2e Section. — XVe Concours



Refugium peccatorum.

Depuis que le Sauveur a dit : « Soyez leur Mère, »
L'homme implore, à genoux, votre secours divin;
Et toujours vous venez embellir son chemin
Du plus sublime amour qui se trouve sur terre.

Votre adorable voix chante à son âme : « Espère,
Prie, et je t'aiderai d'un pouvoir surhumain ;
Le bras qui porta Dieu tendra la même main
Pour te conduire aussi dans ta course éphémère. »

O Mère incomparable ! O cœur compatissant !
Vous êtes le doux guide et le soutien puissant,
Vous êtes l'espérance et le calme refuge;

Car l'homme qui vous aime expire triomphant;
L'arrêt de votre bouche est celui du Grand Juge :
Jésus ne peut frapper quand sa Mère défend.

Adrien Vannier.



PECHEUR D'ALOSES



1er Prix. — 5e Section — XVe Concours

(Médaille de Vermeil)



Connaissez-vous le Pont d'Avignon ? ne vous hâtez pas de répondre ; je ne parle pas du fameux ; de celui qui tient sa place dans l'histoire et sur lequel nous avons tous plus ou moins passé, mais de l'autre, qui, partant des saulaies de la Barthelasse tra-

verse le grand Rhône pour aboutir aux rochere gris de Villeneuve ? Il est original en diable, ce pont, avec ses alignements de longs madriers peints en rouge et l'enchevêtrement fantastique de ses piliers de bois enfouis dans le lit du fleuve.

Si vous ne l'avez jamais vu et que, d'aventure, le hasard vous amène à Avignon, ne manquez pas de lui rendre visite. Le matin, d'abord, quand, sous une pointe de soleil, et à travers le déchirement des brumes qui s'évaporent, les oseraies frissonnent, comme des nudités brusquement dévêtues aux premiers attouchements de l'air et qu'au dessus de leurs frondaisons mouvantes, s'élèvent, dans la sérénité du jour, les tours hautaines du Palais des Papes, les silhouettes gothiques des clochers et la crète dentelée des remparts casqués de créneaux. On dirait alors l'apparition flottante d une ville du passé que le temps n'a touchée que pour mieux en accuser l'originalité en l'incrustant de vétusté. Retournez-y ensuite, à l'approche du soir, à l'heure, où sur tous les reliefs qui émergent, dans la splendeur triomphale du soleil qui s'éloigne, ruisselle comme une gloire de pourpre cardinalice et que le Rhône semble rouler de la braise moirée de noires scories, et, attendez là, pour en jouir délicieusement, le moment apaisé où l'intensité des éclats se décolore, où les lignes des aspects se déforment, où les bruits s'éteignent pour se confondre en une sonorité vague, avec des murmures de bercement et de prière, et que, ce qui s'aperçoit alors de la vieille cité Papale ne s'offre plus au regard qu'en une vision confuse de chose morte en laquelle se complait la mélancolie des souvenirs !

Sous les arches du pont que je viens de vous présenter en avril, à l'époque où les aloses remontent le courant du Rhône, les mariniers amarrent leurs barques et installent leurs filets. Très curieux, ces filets disposés en triangle entre deux longues perches, et qui, dès que le moindre choc vient heurter leurs mailles, se relèvent brusquement, sous l'effort des pêcheurs. Or, il y a quelques années, parmi ces derniers, se trouvait un beau garçon de vingt-cinq ans, Vincent, dont les goûts et le caractère s'accordaient peu avec l'humilité de son origine et de sa profession. Il avait, sans s'en douter à coup sûr, un tempérament de poète, qu'impressionnaient étrangement les sensations bienfaisantes ou douloureuses qui naissent des choses et du mouvement de la vie, et un besoin le dominait de se concentrer en lui-même pour mieux les savourer ou pour en souffrir.

Il aimait passionnément la terre, ses champs, ses bois, ses limpides horizons et surtout ce Rhône, au bord duquel il était né, le sien, lui semblait-il ! Et de l'agitation et de l'apaisement de ses eaux, de la beauté de ses rives, s'exhalait pour lui, je ne sais quel charme secret, quel reconfort mystérieux qui le ravissait !

Les autres pêcheurs s'en moquaient et s'en éloignaient, le prenant pour un simple d'esprit, mais en revanche, et à son insu, il s'était acquis d'ardentes sympathies féminines et plus d'une jeune fille se disait qu'il devait être bien supérieur à ceux de sa condition par cela seul qu'il leur ressemblait si peu.

Il n'était bruit, à cette époque, dans ce monde de pêcheurs et de petites gens, que de la beauté d'une jeune arlésienne, Nore, la fille d'un riche paysan des envisons, le maître Noël, comme on l'appelait dans le pays. Elle avait dix-huit ans et était belle à souhait. Taille flexible, opulente chevelure que l'on eût dite tissee de rayons, regard langoureux que la plus petite émotion allumait d'une ardeur, elle avait tout cela et plus encore, cet attrait subtil et despotique qui a si vite raison de notre cœur et de notre volonté. — Or un beau soir où, dans la mélancolie de sa chambrette, elle se demandait qu'elle pouvait bien être la cause du souci qui l'obsédait depuis quelque temps, l'image de Vincent se présenta tout à coup à ses yeux et elle s'avoua qu'elle l'aimait. Et dès ce moment, elle se jura que, quelque effort qu'il lui fallût tenter, quelque épreuve qu'elle eût à subir, elle parviendrait à l'épouser. Mais voilà ce n'était pas chose aisée que de mener à bien un pareil projet ! Ce fut alors alors, de sa part, à l'endroit du jeune pêcheur un assaut sans répit de prévenances perfides, de provocantes gentillesses; mais rien n'y fit et ses tentatives demeurèrent sans résultat.

Tout d'abord Nore pensa qu'elle avait une rivale mais elle eût vite acquis la certitude que ses appréhensions n'étaient point fondées ce qui ne laissa pas de lui rendre quelque espoir. Elle s'imagina ensuite que Vincent la dédaignait parce qu'elle n'était point assez belle, mais il lui suffit de se regarder dans son miroir et de songer à ses nombreux adorateurs pour se convaincre du contraire; alors elle résolut de changer de tactique.

Une après midi, Vincent était assis à l'extrêmité de son bateau surveillant son filet et perdu en une muette contemplation quand il s'entendit appeler de la rive : — Hé, Vincent, criait Nore, voulez-vous nous passer sur votre barque ma mère et moi ? — Il sauta dans son batelet et en quelques coups de rame, se trouva auprès d'elles. Nore lui expliqua qu'elles mouraient d'envie toutes les deux de lui voir manœuvrer son filet et le pria de les laisser assister à sa pêche. — Il y consentit, bien qu'avec un dépit non dissimulé, et quelques minutes après elles étaient installées à ses côtés.

A ce moment des éclats d'or ondulaient à travers les agitations de l'eau comme des serpents déliés pris d'allégresse et des souffles en gaîté chansonnaient dans les oseraies. — Voilà une belle journée hasarda Nore où l'on a plaisir de se sentir vivre — et un frisson d'aise entr'ouvrit ses lèvres et rosa ses joues. — Oui, ob-

serva Vincent, et tout à l'heure quand le soleil se couchera derrière les rochers il fera bien meilleur encore. Vous verrez on dirait que le Rhône brûle tant il est rouge et il vient de partont quelque chose qui vous réjouit. Tout à coup un petit choc heurta le filet qui se releva brusquement et sur ses mailles, d'où s'éparpillaient comme des larmes de cristal, apparut une alose toute convulsée en sa cuirasse d'argent. — Oh! le beau poisson, s'écria Nore, oh! le beau poisson et dire, ajouta-t-elle, en un attendrissement subit... et dire qu'il va mourir! — A cette exclamation Vincent regarda Nore et alors il lui sembla qu'il la voyait pour la première fois! Il tendit de nouveau son filet et un silence régna. Nore l'interrompit bientôt. — Hé, Vincent, interrogea-t-elle à quoi pensez-vous donc, quand vous attendez ainsi, assis sur votre banc, si tranquille que vous paraissez dormir? — Il répondit naïvement : — A rien, Nore. — Allons, allons riposta-t-elle, en baissant les yeux sur un écheveau de laine qu'elle dévidait, mais le regardant en dessous sans qu'il s'en aperçut : — Ça je ne puis le croire! Pour sûr, vous songez à quelque belle fille du pays! et l'interpellant : Est-ce que je la connais celle-là? Il eût un haussement d'épaules. — Si l'on peut parler ainsi prononça-t-il! — et il se tut.

Le lendemain Nore revint avec sa mère passer quelques instants sur le bateau et les jours suivants encore. Elle prenait plaisir à converser avec Vincent qui peu à peu, ainsi sollicité, devenait d'humeur plus facile et plus accueillante, à s'immiscer en ces sensations qu'elle avivait en y mêlant la séduction des siennes, et tout cela d'instinct, sous l'entraînement de cette clairvoyance féminine qui s'éveille au cœur des plus naïves quand le souci d'aimer les tient! Parfois elle se divertissait à le remplacer dans le maniement du filet et c'était une joie de la contempler dans l'allégresse juvénile de ses efforts et de ses triomphes. — Hé, hé, Vincent, lui dit-elle un jour, en lui montrant sa corbeille remplie de poissons, si jamais je rentre en ménage et que le pain manque chez nous, j'aurai toujours la ressource de venir pêcher au Rhône! — Ah, répliqua-t-il, vous songez donc à vous marier, Nore? — Pour sûr, affirma-t-elle, vivement et le plus tôt possible encore!

Le résultat de cet aveu ne se fit pas attendre et le soir même Vincent lui confessait qu'il l'aimait.

A quelque temps de là, s'armant de tout son courage, il fut trouver Noël pour lui demander la main de sa fille. Le brave homme au moment où il l'aborda, était assis sous sa treille et se délassait à contempler ses champs de blé où le vent faisait onduler comme des vagues vertes. Aux premiers mots que notre amoureux lui lâcha, il eut un soubressaut formidable. — Moi te don-

ner ma fille? jamais, et il lui tourna le dos. — Nore écoutait dissimulée derrière une porte. Un coup de colère la prit et elle intervint. Mais alors ce fut bien autre chose! — Ecoute, gronda son père, j'aimerais mieux te voir morte que mariée à ce propre à rien qui n'a pas une éminée (1) de terre au soleil! — Mais elle n'était pas fille à se soumettre comme ça sans se révolter. — Eh bien, fit-elle résolument, j'attendrai et je l'épouserai quand même!... Notre cousin Michel, le greffier m'a affirmé qu'il suffirait pour cela de certaines formalités. — Notre cousin est un idiot et un mauvais parent, répliqua Noël, et si tu suis ses conseils, moi je vendrai la Pouparde — c'était le nom de la propriété — j'en ferai de beaux écus sonnants et les dépenserai jusqu'au dernier... et après vous crèverez de misère, toi, Vincent et vos enfants si Dieu vous en donne. C'est ce que nous verrons, riposta-t-elle en se retirant plus déterminée que jamais, en brave fille d'Arles qu'elle était! — Allons, pensat-elle quand elle se trouva seule, c'est une lutte à entreprendre avec mon père maintenant... mais elle n'est pas pour m'effrayer et je réussirai avec lui comme avec Vincent.

Le lendemain au déjeuner, elle servait à Noël une alose superbe exhalant un fumet exquis... — Eh... eh... prononça le digne homme, voilà un beau poisson! et je n'en ai jamais mangé d'aussi succulent, ajouta-t-il, quand il en eut goûté. — Puis, avec une inquiétude dans le regard il interrogea Nore: — Il a dû te coûter cher? fit-il. — Pas du tout, répondit-elle, les aloses abondent ces temps-ci et on les a pour rien. — Le lendemain et toute la semaine, Noël se régala de cette bonne chère inusitée en se félicitant de ce que, cette année-là, la pêche était si fructueuse. Et quand elle prit fin, il en éprouva une amère déceptiou. Mais, elle ne dura guère, car chaque jour que Dieu faisait Nore trouvait moyen de le réjouir de quelque surprise nouvelle en laquelle sa gourmandise se délectait. C'était tantôt un brochet superbe, tantôt une carpe grassouillette, de temps à autre un lapin fleurant le serpolet, un lièvre dont la chair exhalait tous les parfums de la Provence et des brochettes d'ortolans que l'on eût servis jadis sur la table des dieux!... Cependant il regrettait ses bonnes aloses des jours passés... Hé! Nore, disait-il, souvent, dans la béatitude de ses digestions... tout cela est parfait, ma fille, mais les aloses! c'est bien meilleur encore!... Les mois s'écoulèrent.

Un matin Noël se réveilla tout joyeux et courant à sa fenêtre il regarda dans la direction du Pont. — Enfin, s'écria-t-il en une exclamation joyeuse, voilà les pêcheurs à leur poste et je vais pouvoir me régaler!... Mais ce jour-là pas plus que les au-

(1) Mesure agraire de Provence.

tres, son plat favori ne parût sur la table, et du même coup il se vit priver de ces bonnes choses succulentes dont il avait pris l'habitude et qui l'avaient si longtemps réjoui !

Il dut comme par le passé, se contenter d'une maigre pitance et ce fut alors le triomphe des oignons violents et des sanglants radis ! — Au souper, un certain soir, il interpella Nore qui, toute dolente, piquait mélancoliquement des olives sur son assiette. — Ah ça ! gronda-t-il, qu'est-ce qui se passe ? tu veux me faire mourir de faim, maintenant ! — A ceci, je ne puis rien, répliqua Nore sèchement. Allons donc, ricana le digne homme, il n'y a plus d'aloses, peut-être ? — Non mon père, il n'y en a plus, répondit-elle — et des brochets ? pas davantage — et des lapins ? les nichées n'ont pas réussi — et des ortolans ? le froid de l'hiver les a tous tués ? — Eh bien, il faut que tout cela se retrouve, s'écria-t-il en ébranlant la table d'un coup de poing formidable qui fit pleuvoir sut le sol et les oignons et les radis et il s'éloigna en grondant comme une tempête. Mais de sa fureur Nore ne prit souci et aucun changement ne fut apporté au régime de cénobite qui lui était imposé. Alors il s'adoucit et implora. -- Nore, petite Nore, disait-il souvent, voyons, est-ce que tu vas le maltraiter ainsi longtemps, ce vieux brave homme de père qui t'aime tant !

Quand elle le jugea arrivé au point où elle voulait l'amener et qu'il lui parut incapable de résistance elle se décida à brusquer le dénouement de son entreprise. — Mon père, hasarda-t-elle un jour, où elle le voyait plus affaissé que d'habitude sous l'oppression de sa gourmandise déçue, il y aurait peut-être un moyen de retrouver, comme vous le dites, tout ce que vous avez perdu — Et lequel, s'écria-t-il en sursaut d'allégresse ? — Savez-vous, continua Nore, qui me fournissait tous ces bons morceaux dont vous êtes si friants ? — Il l'interrogea du regard ? — Vincent prononça-t-elle. — Hein, riposta-t-il violemment, Vincent ! — Et même, interrompit Nore, vous lui devez une fameuse note, car, par amour pour moi, il m'a tout livré à crédit !

Noël se tut et resta quelques instants songeur, puis, avec un gros soupir : — Allons, allons, gémit-il, tu es une fine mouche, petite Nore et tu m'as pris à tes filets!... Amène-moi demain Vincent et nous couserons de certaines choses.,. Il n'a pas le sou, c'est vrai, mais, au fond, c'est un brave garçon. Et se rapprochant d'elle et la menaçant joyeusement du doigt, l'œil allumé par la convoitise des jouissances prochaines : — mais au moins, ajouta-t-il, mais au moins, tu tiendras tes promesses : j'aurai des aloses ? — toute la saison, mon père. Le dimanche et les jours de fête un fin lapin ou quelque beau lièvre ? — même en temps prohibé. — Des brochets? — Quand il vous plaira. — Et des ortolans ? — Toujours.

Charles d'ANDRÉE de RENOARD.

SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



DE LOIN



Du bonheur qu'ils rêvaient toujours pur et nouveau,
Les couples exaucés ne jouissent qu'une heure;
Plus tiède, leur baiser ne sourit ni ne pleure;
Le nid de leur tendresse en devient le tombeau.

Puisque l'œil assouvi se fatigue du beau,
Que la lèvre, en jurant un long culte se leurre,
Que le lys des printemps d'amour dès qu'on l'effleure,
Où vont les autres lys va lambeau par lambeau,

J'accepte le tourment de respirer loin d'elle.
Mon hommage muet, mais aussi plus fidèle,
D'aucune lassitude en mon cœur n'est puni;

Posant sur sa beauté mon respect comme un voile,
Je l'aime sans désir comme on aime une étoile,
Avec le sentiment qu'elle est à l'infini.

Sully Prudhomme.

MIRAGE



A Mademoiselle J. H.

J'ai fait un rêve bien doux ;
Voulez-vous,
Ma charmante demoiselle,
Que je vous en fasse ici
Le récit
Simple, naïf et fidèle ?

J'étais sur un gazon vert
Tout couvert
De rosée et de fleurs blanches,
Dans un de ces gais séjours
Où toujours
Le vent parle dans les branches.

Dans un de ces frais bosquets
Très coquets
Et très calmes d'où s'élance
De l'invisible berceau
De l'oiseau
Une timide romance.

Et dans ce site enchanteur
Et flatteur
Dans mon rêve, toute chose
Que ma pensée y trouvait
S'achevait
Par une métamorphose.

L'écho rendait la chanson
Du pinson
Dans une langue tout autre,
Et dans ce mystique bois
Cette voix
Etait semblable à la vôtre.

Près d'un ruisseau bleu de ciel
Sur lequel
La libellule voltige
Je vis un lys fleurissant
Et laissant
Sur l'eau se courber sa tige.

Mais me penchant, j'ai cru voir
Au miroir
De cette source sauvage,
J'ai cru voir juste au niveau
De son eau
Le lys changer son image.

Et dans mon rêve enchanteur
Cette fleur
Qui s'élançait du rivage
Dans l'onde se transforma
Et charma
Mon cœur par un doux mirage!

Car, joyeux, dans le cristal
Idéal
Où son calice se mire,
Au lieu du lys j'ai cru voir,
Plein d'espoir,
Votre bouche me sourire.

Isaac Cottin.



TÉNÈBRES



La Tristesse m'écoute, et je parle à voix basse...
Il règne dans ma chambre un silence de mort ;
Le jour conserve encore un reflet dans la glace,
L'ombre met au linceul ma peine qui s'endort.

Je me sens trépasser dans l'oubli salutaire...
La douleur m'a guéri du songe décevant,
Et je sais aujourd'hui l'âpre orgueil de se taire
Et de semer son rêve aux caprices du vent.

Chère, tes yeux m'on dit la vanité de vivre ;
Leurs stellaires clartés où s'alluma ma foi
Ont perdu la douceur troublante qui fait ivre,
Et le Néant s'entr'ouvre où ce n'était que toi !

Emile Wailliez.



PRIÈRE D'ENFANT



Je suis petite fille et m'appelle Marie,
Aux abricots prochains j'aurai, dit-on, sept ans ;
De vous déplaire un peu je serais fort marrie
Et viens, sainte Patronne, à vous quelques instants.

Permettez qu'en cachette, ô Vierge ! je vous prie
D'exaucer mes désirs, les petits et les grands ;
D'abord, ne souffrez pas que, si je me marie,
J'épouse mes cousins car ils sont trop méchants ;

Ensuite, vous savez quelle est ma grosse peine...
J'ai... cassé tout à l'heure un plat de porcelaine,
Mon frère et mon cousin entravant mon élan...

— Qu'on ne me gronde point ! — et j'aimerai mon frère;
Il me taquinera sans me mettre en colère
Et nous rendrons heureux mon papa, ma maman.

Marie F.



APOTHÉOSE!



A Sa Majesté Nicolas II,
Tsar de toutes les Russies,
à l'occasion de son couronnement.

Si vous cherchez pourquoi l'Univers est en fête,
Pourquoi tout un Grand Peuple exulte et rajeunit ;
Pourquoi la glèbe est douce, et que, de chaque faîte,
La Cantate d'airain aux chants mâles s'unit,

Regardez!... Le Kremlin tressaille et s'illumine,
Orgueilleux de sa gloire, et fier de sa beauté,
Tandis qu'en un flot d'or que l'Aigle noir domine;
Près de ses murs géants, le Tsar est transporté!...

Le flot passe, ajoutant aux clartés de son onde,
Les Princes de l'Eglise et les Grands de ce monde...
Le Saint-Chrême a coulé ; le Ciel s'est entr'ouvert,

Et les Peuples ont vu, — spectacle grandiose ; —
Resplendissant dans l'immortelle apothéose,
Du Sceptre Impérial, surgir l'olivier vert ! —

Edouard Sartorio.

MA FLEUR PRÉFÉRÉE



6e Prix. — 1re Section. — XVe Concours



A Charles Fuster.

Rose qui réunis la grâce souveraine,
Le parfum capiteux, l'éclat éblouissant,
Jaune comme de l'or, rouge comme du sang,
Blanche ou bien rose-chair, des fleurs superbe reine;

Lys, symbole de paix, d'innocence sereine,
Œillet, lilas, jasmin, réséda ravissant,
Violette à l'arôme exquis et caressant,
Vers une autre que vous mon humble choix m'entraîne.

Je vous admire; mais, malgré votre beauté,
Vos pétales soyeux, votre sein velouté,
Pour moi, Barde Breton, vous êtes monotones.

Embaumez et brillez: vous ne vivrez qu'un jour!...
Une fleur seulement possède mon amour :
La Bruyère qui croît dans nos landes bretonnes.

A. Fink aîné.



DE TOUTE ÉTERNITÉ



6e Prix. — 2e Section. — XVe Concours



Si mon premier regard a pu troubler ton âme,
Si ton premier sourire a pu griser mon cœur,
Si la rose d'amour, la rose au pur dictame,
A fleuri sur ta lèvre à mon baiser vainqueur ;

Si, dès le premier soir, ta pudeur sainte, ô femme,
Ecarta son beau voile et perdit sa rigueur,
Si mon aveu, perçant comme une froide lame,
Te laissa dans mes bras mourante de langueur :

C'est que l'obscure nuit qui berce tous les mondes
A des astres cachés où les amours profondes
S'ébauchent dans la paix et la sérénité ;

C'est qu'avant d'être nés aux désirs de la terre
Nous nous étions connus en un ciel solitaire,
C'est que nous nous aimions de toute éternité.

Emile Langlois.



L'IDÉAL



5e Prix. — 3e Section. — XVe Concours



Suprême inspirateur, consolateur suprême,
Qui donnes au génie et le verbe et l'accent,
Tu sais de quelle ardeur mon cœur te sert et t'aime :
Que ne peut-il te peindre, hélas ! comme il te sent !



CONFIDENCE



Je livre à tous les vents les cordes de ma lyre,
Mais ne retiens qu'un son qui me puisse charmer :
C'est l'accord idéal qui tout bas me soupire :
« Travaille, chante, souffre.., et surtout sache aimer. »

Armand Belloc.



NOCTURNE



5e Prix. — 4e Section. — XVe Concours

(Médaille de Bronze)



Mignonne, qu'il fait bon ce soir
Pour une heure de rêverie...
Les fleurs ont des perles — viens voir
Comme c'est beau dans la prairie!
Oh! viens avec moi, je t'en prie,
Mignonne, il fait si bon ce soir.

La brise a des parfums de roses,
D'héliotropes et d'iris —
Suaves odeurs comme écloses
Au sein des célestes pourpris;
Sous la baguette de Chloris
La brise a des parfums de roses!

Descendez-donc du Paradis,
Les beaux anges! Sur son passage
Venez exprès, je vous le dis,
Pour voir son aimable visage,
Sa taille fine en son corsage...
Descendez-donc du Paradis!

Je célébrerai tes louanges...
« Elle est bien plus belle que vous, »
Dirai-je, « messeigneurs les anges! »
Ils seront peut-être en courroux...
Oui, mais il me sera si doux,
Va, de célébrer tes louanges.

Mon secret! tu ne le sais pas
Oh ! qu'en mon pauvre cœur il pèse...
Je n'ose... Mais parfois, tout bas,
Je murmure au vent qui me baise,
Un doux aveu — cela m'apaise...
Mon secret, tu ne le sais pas.

Avec des anges l'on s'accorde...
Je leur parlerai sans émoi :
A tout péché miséricorde!
« Elle a mon âme, elle a ma foi —
« Et puis, c'est mon bon ange, à moi! »
Avec des anges, l'on s'accorde.

Reposons-nous près du buisson
Tout blanc d'aubépine fleurie,
Où l'eau court sur le vert cresson,
Miroitant comme argenterie!
Pour mieux contempler la féerie,
Reposons-nous près du buisson.

C'est pour toi seule sur la terre
Que dame Nuit jette son or ;
Qu'elle étale ainsi, sans mystère,
Son incomparable trésor.
Jouis de ce divin décor
Que la Nuit pose sur la terre.

N'est-il pas vraiment merveilleux!
Où donc est le Maître en ce monde,
De son art assez orgueilleux
Pour le peindre? Qu'il me réponde !
A ces richesses de Golconde
Il faut un pinceau merveilleux...

N'écrasons pas les émeraudes,
Dis, nous respecterons ce vœu ?
Car, dans les nuits calmes et chaudes,

Tous ces calices pleins de feu
Ce sont les joyaux du bon Dieu...
N'écrasons pas les émeraudes !

Le rossignol chante déjà —
Dans le silence sa voix tranche;
Lui qui tout le jour voltigea
Sans rien dire de branche en branche...
Il a dû voir ta robe blanche !
Et, tout joyeux, chante déjà.

Le ciel allume ses étoiles !
Serait-il jaloux de tes yeux ?
Plus de brumes et plus de voiles...
Quel chatoîment délicieux
D'ors et de rubis précieux :
Le ciel allume ses étoiles !

Mignonne, qu'il fait bon ce soir
Pour une heure de rêverie...
Les fleurs ont des perles — viens voir
Comme c'est beau dans la prairie !
Oh ! viens avec moi, je t'en prie,
Mignonne, il fait si bon ce soir...



Las ! les anges l'ont emmenée...
Et chaque nuit, silencieux,
Depuis bientôt près d'une année,
Doux et tendres, je vois ses yeux
Me regarder du haut des cieux —
Où les anges l'ont emmenée...

O mes beaux chérubins d'amour !
Adieu le bonheur de ma vie;
Mon secret n'a pas vu le jour :
Le ciel la trouvait trop jolie...
Pourquoi me l'avez-vous ravie,
O mes beaux chérubins d'amour ?

Edmond Porée.

LE JOUEUR DE FIFRE

Légende Landaise



2e Prix. — Médaille d'argent

15e Concours



A Joseph Diris.

J'ignore si elle a jamais éte écrite cette légende que m'a remémorée, il y a quelques jours, un court extrait du compte-rendu de la fête annuelle de l'Association Landaise de Bordeaux et qui me fut contée, autrefois — j'avais huit ans alors — par ma voisine de l'époque, une excellente petite vieille dont j'ai toujours gardé le souvenir vivace.

La brave femme à laquelle je fais allusion était connue dans le quartier sous le surnom de *Petite*. L'exiguïté de sa taille que l'âge avait encore rapetissée expliquait, tout naturellement, ce surnom. Quant à son nom véritable, je ne crois pas me tromper en affirmant que peu de personnes l'ont su; moi je l'ai toujours ignoré.

Je ne connaissais que *Petite* et lorsque le mardi matin elle s'apprêtait à partir au marché qui se tenait alors à la place du commerce, c'était un plaisir pour moi de l'aider à charger, sur sa brouette, des corbeilles de légumes frais, de fruits, de volailles mortes, de lui souhaiter une bonne vente et d'ajouter : « *Petite*, je viendrai vous chercher ce soir à cinq heures, ne partez pas avant que je sois arrivé. »

Cette corvée que je m'étais imposée, corvée peu fatigante au retour, car elle consistait, simplement, à brouetter les corbeilles vides, je l'accomplissais de bon cœur en avouant pourtant que j'y étais poussé, beaucoup par la gourmandise, un peu par la curiosité. La légère peine que je prenais et qui aurait été lourde pour les quatre-vingts ans de *Petite*, m'était payée à l'arrivée, par le don d'une tablette de chocolat, ou par la promesse d'une histoire nouvelle qui, parfois, prenait la tournure d'un roman-feuil-

leton ; il arrivait souvent, en effet, qu'elle comportait : « la suite à demain » !

Je me suis toujours rappelé le soir où j'eus à écouter, pour récompense, la légende du *Joueur de fifre.* C'était un mardi. A l'heure habituelle, je m'étais rendu à la place du marché. *Petite* ne m'avait pas attendu ; je la vis au haut de la place prenant au plus court pour tâcher de rentrer avant l'orage qui menaçait et dont un vent précurseur tordait les branches des hauts platanes dans un bruissement sinistre ! Je pressai le pas, pris la brouette et nous eûmes tout juste le temps d'arriver à la maison. A peine en franchissions-nous le seuil qu'une averse diluvienne zébrait le ciel d'un noir d'encre, pendant que les éclairs livides le déchiraient et que la foudree le faisait s'effondrer sur la terre meurtrie de ces chocs répétés !..

La nuit arriva vite, ce jour-là. Sitôt après le repas du soir, *Petite* m'attendait au coin de son feu, bien que nous fussions en septembre. Assujettie par une faible pression à la courte fourche de fer noircie fichée dans la paroi intérieure du côté gauche de la large cheminée, une chandelle de résine, toute neuve, brûlait en projetant, autour de sa mèche des parcelles crépitantes de résine qui flambaient pour s'éteindre aussitôt. C'était l'éclairage de luxe de ma vieille amie, éclairage que je devais surveiller et entretenir en mouchant de temps en temps la « bougie du Marensin » ainsi nommée plaisamment dans le pays, dont le prix dérisoire est à la portée de tous, mais dont l'usage tend, aujourd'hui, de plus en plus à disparaître.

Assise sur une chaise basse, la quenouille parfaitement inclinée, le fuseau prêt à suivre l'impulsion de ses doigts parcheminés, encore agiles, *Petite*, après m'avoir fait fermer le mauvais temps dehors, mouilla de ses lèvres exsangues et tombantes une pincée de filasse, mit son fuseau en branle, se recueillit un instant et me dit enfin qu'elle allait me raconter une « jolie histoire du pays. »

Cette histoire fut celle du *Joueur de fifre.*

Comme la bonne vieille ne parlait que le *patois*, je vais essayer de traduire, le mieux que je le pourrai, cette légende qui court nos Landes à l'époque des veillées, que l'on se transmet de génération à génération et que jappris, à mon tour, dans le bruit discret des tournoiements du fuseau, des crépitations de la lumière et du bois de pin, en aspirant un peu trop, à de longs intervalles, il est vrai, l'odeur fumeuse de la chandelle de résine qui, ce soir-là, brûla tout entière malgré le peu de soin que j'apportai à la moucher !...

Il ne me reste plus, maintenant, qu'à plaider les circonstances atténuantes pour ce préambule que le souvenir m'a fait allonger

plus que je ne l'aurais voulu. C'est qu'en l'écrivant je voyais se dérouler à mes yeux toute mon enfance; avec, dans le fond, la vision de *Petite,* toujours proprette, toujours éveillée, à qui son bon cœur fit une heureuse vieillesse, terminée par une mort rapide et douce. La pauvre femme fut regrettée sincèrement de tous ceux qui la connurent.

I

A l'âge d'or où les rois épousaient des bergères, où la réciproque n'étonnait personne tant l'égalité, surtout devant l'amour, était chose naturelle, habitait dans nos Landes et dans la partie appelée le *Marensin* un berger d'une beauté incomparable. Ajoutez à cela que rien ne l'effrayait, que sa force prodigieuse, connue dans toute la contrée, avait rendu maints signalés services et vous vous figurerez aisément, avoir devant vous le héros aimé des légendes, aussi bon que fort, aussi modeste que vaillant.

Notre berger possédait, en outre, un talent dont la renommée avait franchi, bien au-delà, les limites des Landes : il jouait du fifre à la perfection.

Lorsque l'aube claire irradiait ses rayons dans le miroir des étangs, dans les petites flaques d'eau moirées par la brise matinale et piquait ses gerbes d'étincelles sur les gouttelettes de rosée transformées en diamants éphémères, il partait, joyeux, précédé de son superbe troupeau de moutons qu'il menait au pacage et accompagné de ses deux chiens fidèles. Dès ce moment il semblait que la joie du réveil de la nature devenait plus intense. Les fleurs sauvages se dressaient sur leurs tiges frêles pour le saluer de leurs parfums; les oiseaux accentuaient leurs gazouillements et voletaient autour de lui, sans crainte aucune, comme pour provoquer son bonjour attendu. Lui, souriant alors, sifflait ses chiens occupés à rétablir l'ordre dans le troupeau déjà débandé puis de la poche intérieure de la peau de mouton immaculée négligeamment attachée sur ses épaules, sortait son fifre que lui-même avait fabriqué avec une fine tige de roseau coupée au bord du fleuve.

L'apparition de cet instrument primitif était d'un effet magique. Les fleurs, largement ouvertes, paraissaient se transformer eu autant d'yeux multicolores qui se fixaient sur lui; les oiseaux taisaient leurs ravissants concerts; la brise s'arrêtait dans sa course et se blotissait, curieuse, dans les buissons les plus voisins: le troupeau même se couchait à terre hypnotisé, un silence recueilli entourait le beau jouvenceau.

Soudain, un son filé, d'une pureté idéale, montait dans l'espace. Des trilles rapides lui succédaient; un motif champêtre détachait

ses accords naïfs sur l'accompagnement d'une seule note, grave, mélodieuse, véritable tour de force musical qui faisait le triomphe du joueur. L'enchantement était complet.

Au début de ses auditions, le berger avait failli être victime d'un complot bien innocent mais très compréhensible. Après l'avoir entendu, tous les rossignols d'alentour s'étaient, paraît-il, réunis et avaient désigné le meilleur d'entre eux pour donner la réplique au hardi instrumentiste. La jalousie s'en mêlant, l'émulation fit le reste. La lutte courtoise ne fut pas longue. Non seulement les rossignols entendirent leurs chants imités par le fifre, mais encore ils ne purent jamais arriver à saisir le secret de cette note, de cet accompagnement suave que, dans un moment d'inspiration, le berger avait arraché de son instrument. Les rossignols étaient vaincus ! Depuis lors, le fifre charmeur faisait vibrer les échos de ses chants inimitables et tout se courbait sous la douce et suggestive loi de son harmonie quasi-surnaturelle !

II.

Un soir de fin d'été, le berger joueur de figre ramenait son troupeau au bercail. Il suivait la berge de droite de l'Adour tout en modulant de nouveaux accords auxquels il s'exerçait depuis la veille. Les moutons, en passant, tondaient d'un coup de dent l'herbe fraîche du bord de l'eau; les deux chiens, d'une large lapée, se désaltéraient avec joie et l'occident qui s'empourprait de plus en plus criblait l'onde de paillettes et de pierreries d'une richesse sans égale ! C'était un admirable déclin du jour.

Arrivé à un brusque détour de l'Adour où les plantes aquatiques, les ajoncs, plus touffus, recevaient les baisers indolents que le fleuve, à cet endroit, leur envoyait dans un remous paresseux, le berger aperçut, étalé sur la rive, un magnifique brochet au dos bleuâtre moucheté de taches blanches.

L'infortuné poisson dont la voracité est proverbiale, attiré par les coassements d'une jolie rainette, s'était élancé hors de l'élément liquide pour happer cette proie tentante. La grenouille avait évité le glouton ; celui-ci dont l'élan ne rencontra pas d'obstacle tomba sur un lit d'herbe et, malgré tous ses efforts, ne put regagner l'eau miroitante qu'il venait de quitter.

Notre jeune héros s'approcha, curieusement, du brochet qui, le regardant avec des yeux mourants, l'interpella faiblement en ces termes : « Veux-tu me rendre un service, beau joueur de fifre ? Par ma faute, j'ai quitté la rivière où, jusqu'à l'heure, j'ai passé d'heureux jours. Je sens que je vais mourir si je ne reviens pas dans mon élément favori. Aie pitié ! remets-moi dans l'eau et tu peux être sûr que je te revaudrai cela. »

N'écoutant que son bon cœur, le berger prit délicatement le brochet et le laissa glisser dans l'eau où il disparut, en laissant derrière lui l'épanouissement d'un brillant sillage vite effacé.

Le berger, continuant sa route, prit par la plaine. A l'orée d'un petit bois il s'entendit appeler, de nouveau, sur un ton plaintif. Etonné, il cherchait d'où pouvait partir cette voix dont la finesse le surprenait. Au bout d'un instant d'attention, il reconnut à ses pieds une fourmi, blessée par le fardeau trop lourd qu'elle traînait. La pauvrette était incapable de retourner, seule, à son logis souterrain. Comprenant ce qu'elle attendait de lui, notre sauveteur la mit sur sa main, sans oublier le butin de la glaneuse puis, avec mille précautions, déposa le tout à l'entrée de la fourmilière qu'il trouva grâce aux compagnes de l'absente qui partaient à sa recherche. La fourmi le remercia en lui témoignant le vif désir de pouvoir à son tour, lui être un jour utile.

C'était, décidément, le soir des aventures pour le joueur de fifre. Au tournant du sentier aboutissant à sa maison, il remarqua, sur un buisson de roses sauvages, une abeille dont une aile, froissée par les épines, rendait impossible son retour au rucher. Il agit de même que pour le brochet et la fourmi. L'abeille fut, par ses soins, rapportée à la ruche et, après avoir reçu les remercîments de l'insecte ailé, content de sa journée, il rentra chez lui.

Les trois bonnes actions qu'il venait d'accomplir et dont il oublia toujours de se vanter, amenèrent dans son existence un changement complet. Dès le lendemain il put se rendre compte que tout ce qu'il tentait lui réussissait. Le bonheur rayonnait sur sa physionomie blanche et rose illuminée de deux grands yeux bleus bordés de longs et soyeux cils bruns. Chose étrange encore : jamais il n'avait tiré de son fire des notes et des chants aussi merveilleux.

Dans la contrée où il était aimé de tous, on commençait même à le considérer comme un de ces bons génies qui prenaient, parfois, forme humaine afin de mieux prodiguer autour d'eux les ressources bienfaisantes de leurs enchantements!...

(A suivre). **Joseph DESTIBARDE.**



SUPPLÉMENT

RÉSERVÉ

AUX ECRIVAINS NON DAUPHINOIS



LE JOUEUR DE FIFRE

Légende Landaise



2e Prix. — Médaille d'argent

15e Concours



(Suite et fin)

III.

La renommée de son bonheur et de son art grandit tellement qu'il reçut un avis le mandant à la cour du roi qui habitait la ville voisine. Il se para de sa peau de mouton la plus frisée et, son fifre à la poche, le cœur léger, le sourire aux lèvres, notre héros se mit en route vers la demeure royale.

Bien reposé, il se présenta, le jour suivant, devant le roi prévenu de son arrivée. Celui-ci, entouré de sa cour, augura bien, tout d'abord, de sa beauté et de sa prestance; les trois filles du roi, jeunes et jolies, qui étaient présentes à la réception, rougirent à sa vue, la plus jeune surtout dont le cœur ne demandait qu'à s'épanouir ! Les deux autres étaient déjà fiancées à deux princes voisins. Mais ces détails, le berger les ignorait et il se serait trouvé fort embarrassé s'il lui avait fallu choisir l'une d'elles.

Sollicité par le roi de faire apprécier son talent sur le fifre, il s'exécuta sans fausse modestie. Son triomphe fut éclatant ! Il dut jouer plusieurs fois et nul ne se serait fatigué de l'écouter. Le

roi l'arrêta cependant car il avait hâte de savoir s'il était prêt à affronter les trois épreuves qu'il voulait lui imposer. Ces trois épreuves devaient permettre au roi de s'assurer que le berger réussissait réellement dans tout ce qu'il entreprenait, ainsi qu'on le disait dans la contrée.

Le joueur de fifre sans se préoccuper de ce qu'on allait exiger de lui, répondit respectueusement au roi qu'il se tenait à sa disposition. La première épreuve fut fixée au lendemain. Jusqu'à ce moment, le berger fut fêté, choyé, tant l'impression qu'il avait produite lui était favorable.

Le lendemain, sur l'ordre du roi, toute la Cour se rendit au bord de l'Adour. Le trône royal avait été approché le plus près possible du fleuve ; le berger, debout, avait pris place tout à côté, attendant le bon plaisir du roi. Celui-ci prit alors, des mains d'un chambellan, la clef du trésor, toute en or ciselé et, d'un geste brusque, la jeta dans l'eau. — « Tu vas aller chercher cette clef, dit le roi au joueur de fifre et, si tu me la rapportes, je commencerai à croire au pouvoir que l'on te prête. »

La clef était tombée à l'endroit le plus profond du fleuve ; le roi qui le savait bien, supposait impossible la réussite de l'aventure. Le joueur de fifre s'inclina sans mot dire ; seulement le roi crut s'apercevoir qu'un sourire énigmatique errait sur ses lèvres vermeilles. Toute la Cour avait les yeux fixés sur le vaillant jeune homme. Lui, d'un pas tranquille, suivait la berge en regardant le fil de l'eau qu'il semblait interroger. Soudain, la surface du fleuve s'enflamma comme une traînée de poudre ; un magnifique brochet parut à fleur d'eau tenant dans sa gueule la clef d'or ! Le berger n'eût qu'à se pencher pour la prendre et la porter au roi dont la surprise fut extrême. Toute la Cour applaudit.

Le brochet avait payé sa dette de reconnaissance !...

L'heureux vainqueur dut aussitôt s'exécuter pour la seconde épreuve car le roi, impatient, ne voulait pas retarder davantage d'en connaître la solution, tant sa curiosité était éveillée. Il fit immédiatement répandre, sur la partie en contre haut de la rive, un sac de millet et ordonna au berger de le porter, grain à grain, à une distance qu'il lui indiqua et cela dans le délai d'une heure. Cette entreprise, insurmontable pour tout autre, fit de nouveau sourire le jeune homme. Il se rendit, les mains vides, à l'endroit où devait s'effectuer le dépôt, comme pour mieux étudier la distance à parcourir. Quand il revint sur ses pas, il vit à ses pieds des milliers de fourmis, chacune portant un grain de millet et se rendant au point qu'il venait de quitter. Avant le temps fixé, le contenu du sac était entièrement empilé par petits tas à la place désigné par le roi. Le joueur de fifre triomphait, une fois de plus grâce à son bon cœur.

C'est que, dans le monde des fourmis, la nouvelle du sauvetage de l'une d'elles avait été vite connue et toutes avaient tenu à témoigner leur gratitude au berger charitable ; c'est ainsi que, par elles, la seconde épreuve imposée et surmontée ajouta encore à sa gloire.

Il restait à affronter la troisième épreuve. Le roi, changeant d'idée, bien conseillé par son intérêt d'abord et par sa Cour ensuite, résolut de la transformer en récompense pour le joueur de fifre, si ce dernier la menait à bonne fin. S'étant aperçu de l'effet produit par le berger sur la plus jeune de ses filles, il se disait, non sans raison, qu'en la lui donnant pour femme il ferait une excellente affaire. Avec un tel gendre, il n'aurait plus à redouter la méchanceté et la jalousie des autres rois toujours prêts à guerroyer contre lui ; le sort des batailles lui serait constamment favorable ; de plus, son influence ne ferait que croître au profit du royaume et de ses sujets.

Toutes ces réflexions ne pouvaient, en effet, que flatter son orgueil ; aussi faisait-il des vœux ardents pour que le joueur de fifre sortît vainqueur de cette dernière épreuve.

Comme ses filles se ressemblaient beaucoup, le roi les pria de se vêtir, toutes trois, de la même robe de lampas bleu lamé d'argent qu'elles portaient lors de la dernière fête donnée à la Cour ; leurs coiffures devaient aussi être identiques.

Quand les princesses furent prêtes il les réunit dans la cour d'honneur du palais puis, devant la foule de ses courtisans, les présenta au berger en lui disant :

— « Si tu devines, sans hésiter, laquelle de mes trois filles éprouve pour toi un tendre sentiment d'amour, je promets de te la donner en mariage » !

En entendant ces paroles, le joueur de fifre se sentit ému ; son regard brillant de plaisir ne pouvait se lasser d'admirer l'adorable trio offert à son choix. Le cas devenait embarrassant pour lui ; il allait hésiter, pour la première fois, peut-être, lorsqu'un bourdonnement presque imperceptible, parvint jusqu'à ses oreilles ; il pressentit alors qu'un secours lui arrivait. Sans rien laisser paraître de son contentement, après trois profonds saluts adressés aux filles du roi, il s'avança lentement vers elles.

A ce moment, une abeille voltigeait au dessus des fins cheveux d'un blond cendré de la plus jeune !...

Cela suffit au berger. Vivement il mit, avec grâce, un genou à terre devant elle. Le roi ravi, le rejoignant aussitôt, prit sa main, la mit dans celle de sa fille et, aux acclamations de tous, déclara l'épreuve concluante.

L'abeille que le berger avait secourue venait de s'acquitter envers lui ; sa connaissance approfondie des fleurs lui avait permis

de deviner ce qui se passait dans le cœur de la jeune princesse! fleur à peine éclose que le souffle d'amour allait faire épanouir,

Le roi, enthousiasmé, tint sa promesse. Le mariage se fit au milieu de fêtes splendides que je ne décrirai pas. Seulement je dirai, pour terminer, que les calculs du roi se réalisèrent. Sa puissance grandit ainsi qu'il l'avait désiré et, lorsqu'il mourut, entouré de lavénération de tous, ce fut sans appréhension qu'il céda la couronne à celui auquel il devait le bonheur et la prospérité du royaume.

IV.

Comme toute légende qui se respecte comporte, non seulement le mariage du héros en cause, mais encore la formule consacrée : « et ils eurent beaucoup d'enfants »! j'ajouterai que cette multiplication s'effectua tout naturellement et passa de l'état légendaire à l'état réel.

Oui, nos Landes, tant décriées par de pseudo-géographes en chambre, ont encore des bergers joueurs de fifre et de flûte de Pan descendant du héros dont j'ai conté l'histoire. Si le brochet, la fourmi, l'abeille, ne viennent plus à leur aide, ils ont quand même en eux quelque chose qui vaut tout autant, sinon mieux, que ces artifices de la légende.

Ils ont, tous, la ténacité, la persévérance, qui font les trois quarts du succès. Ils ont la vaillance qui s'est montrée dans les sombres jours d'épreuves! Ils ont encore au cœur l'amour du sol natal, l'amour de la Patrie et, quant à leur talent sur le fifre, et principalement sur la flute de Pan, ils sauront l'approprier aux circonstances, — *car ils se sont déjà exercés*, — lorsque carillonnera l'heure sainte du réveil attendu!...

Alors, la *Marseillaise*, s'échappant sonore de leur frêle instrument et se répercutant d'un bout à l'autre de la France, éclatera comme un chant de délivrance, comme un cri vibrant de victoire, qui fera rentrer dans l'ombre les corbeaux de l'Est acharnés sur le lambeau pantelant du sol sacré qu'ils nous ont arraché!...

. . . .

Joseph **DESTIBARDE.**



FLEURS D'HIVER



Sous l'averse aux rudes baptèmes,
Sous la neige, en faisant des vers,
J'irai cueillir des chrysanthèmes,
Ces fleurs clémentes des hivers ;

Et dans leur cœur poudré de givre,
Mes baisers, fondant le grésil,
Pour toi seule feront revivre
Les tièdes caresses d'avril.

Les rayons clairs de leur calice,
Frileuse étoile des jardins,
Te diront mon divin supplice,
Mes espoirs et mes pleurs soudains.

Quel paradis rouvre sa porte
A mon souvenir attendri !
Le beau printemps qu'en moi je porte
Et qu'en toi l'autome a flétri !

Quand tu diras ; « Où donc est-elle
La ferveur des jeunes amours » ?
Ces doux frères de l'Immortelle
Répondront : « Elle vit toujours » !

Car c'est sous la neige amassée
Que s'apprêtent à refleurir
La violette et la pensée,
Que l'hiver ne fait pas mourir.

Il suffit pour qu'elle renaisse
Au sourire du ciel vermeil,
La sainte fleur de la jeunesse,
Du premier rayon de soleil.

Sous l'averse aux rudes baptêmes,
Voilà, sur l'aile de mes vers,
Ce que disent les chrysanthèmes,
Ces fleurs clémentes des hivers.

Armand Silvestre.



AU FIL DES JOURS



(7e Prix. — 4e Section. — XVe Concours)



Lorsque, en hirondelles pressées
De se suspendre à leurs vieux toits,
Mes capricieuses pensées
S'envolent aux jours d'autrefois,
Je revis dans une heure brève
Mes souvenirs d'enfance et mes printemps enfuis :
Mes pleurs vite séchés, mes longs espoirs d'élève,
Les doux tourments du cœur et ses premiers ennuis.
Sur cette branche verte et rose
Un court moment je me repose,
Et je me dis :
Chante tout bas, ô ma pauvre âme!
Dieu ne défend pas qu'on proclame
Que la jeunesse en fleur puisse être un paradis.

Quand la feuille au loin emportée
Fuit le rameau qu'elle égayait,
Et que la jaseuse nitée
A quitté l'humble nid douillet,
Je soupire dans l'heure sombre,
Songeant aux ans passés, à mes chers disparus,
A ces doux oiselets entrés dans la grande ombre
Qui gazouillaient si bien... et qui ne chantent plus !
A l'automne gris et maussade
Je ne chante point de ballade ;
Mais je me dis :
Pleure tout bas, ô ma pauvre âme !
Et rassure-toi : tout proclame
Qu'un jour tu rejoindras tous ceux que tu perdis.

La neige fouette ma fenêtre
De ses cristaux blancs et glacés :
J'évoque et je vois apparaître
Bien des souvenirs effacés !
L'hiver et le deuil de la terre :
La dolente vieillesse et le deuil froid du cœur,
Si mon triste foyer demeure solitaire,
A quoi bon protester contre le temps vainqueur ?
Je me résigne et fais silence ;
Mais immortelle est l'espérance,
Et je me dis :
Rêve tout bas, ô ma pauvre âme !
Dieu doit permettre qu'on réclame,
Quand la terre est trop dure, un coin de paradis,

Armand Belloc.



SOUVENIR TRISTE



A l'Aimée.

Te souviens-tu, mignonne, des nuits passées dans le recueillement de l'amour, au milieu du sommeil de la nature et du calme des grands bois ? Les feuilles se froissaient à peine au souffle de la douce brise dont le caprice s'étendait par instants sur la terre endormie ; les oiseaux se taisaient dans les arbres; nous étions bien seuls... Au loin, la ville se dessinait ainsi qu'un noir fantôme sur le firmament sombre, et ses feux semblaient disparaître dès que les étoiles trouaient le ciel, scintillaient craintives et pâles et que les lucioles étincelaient, çà et là, parmi les gazons perdus dans l'ombre. La lune, blanche au sein de l'immense deuil des cieux, nous souriait, baignait la forêt de lueurs opalines, et cette clarté blafarde se jouait dans tes cheveux blonds qui me caressaient. Nous allions, serrés amoureusement l'un contre l'autre, mon bras enlaçait ton corps qu'agitaient parfois de voluptueux frissons, et nous nous sentions heureux dans la solitude et les ténèbres. Dans le lointain, les lugubres aboîments d'un chien égaré dans la nuit se perdaient parfois dans la campagne *horizonnée* de frondaisons vagues et indéfinies, puis tout rentrait dans un lourd silence que nos baisers eux-mêmes n'osaient troubler..

Te souviens-tu, mignonne, de ces baisers que tu me prodiguais follement, et de notre charmante étreinte au fond du bois que nous chérissions tant, au pied du vieux chêne qui penchait sur nos têtes ses branches tordues comme les bras d'une femme suppliante..., te souviens-tu de cette étreinte dans laquelle nous rêvions, bercés par un murmure d'amour délicieusement monotone, qui chantait à nos oreilles, et qui, sans doute n'était entendu que de nous? Te souviens-tu, hélas ! de la dernière nuit où nous suivîmes ce chemin tant aimé ?



Cette nuit-là fut belle comme toutes les nuits estivales ignorantes de l'orage, et rien n'avait encore troublé notre bonheur lorsque les vapeurs fantomales s'élevèrent au-dessua de la terre

et se perdirent dans les cieux. Quand l'aube éclaira d'un faible jour la nature somnolente, nous sortîmes de la forêt : au même instant, un corbeau fendit l'air à notre gauche, où couraient de légers nuages grisâtres. Annonçait-il le soleil ? Je ne sais ; mais j'eus aussitôt un triste pressentiment, et, pour laisser l'oiseau sombre s'enfuir bien loin, s'enfoncer dans le ciel où fuyaient les derniers voiles des mystères nocturnes, pour que les pensées terribles qui m'agitaient ne flottent point, tels des songes de douleur, dans ton âme tendre, je pris ta tête blonde entre mes mains encore parfumées du contact de tes lèvres, et je déposai sur ta bouche un long baiser...

Le souvenir de cette aurore a perdu pour moi toute son amertume, puisque tu m'aimes toujours ! Mais je crois encore voir quelquefois ce cadavre que mon pied heurta : cette face horrible, sur laquelle on distinguait les traces des derniers spasmes de l'agonie, ce crâne troué de deux balles que de hideuses mouches infectaient, se présentent à mes yeux dans des hallucinations étranges ; il me semble lire encore cette lettre désespérée où j'ai appris tout le roman, trop réel cette fois! d'un amant trompé par la femme qui avait été toute sa vie et pour qui maintenant il était mort !

Oserai-je t'avouer l'idée coupable qui m'est venue après avoir parcouru ces pages sinistres ? Mais pourquoi te cacher ce qui s'est passé alors dans mon âme ? Ne l'as-tu pas deviné aussitôt, lorsque tu as attiré mes lèvres contre tes lèvres, comme pour renouveler le serment que tu m'avais fait depuis longtemps ? Et malgré tout, je pensais à ce malheureux qui s'était cru aimé, qui avait recueilli bien des promesses de fidélité, et qui, victime de sa foi aveugle d'amoureux fervent, s'était jeté dans les bras de la Mort, suprême amante et suprême libératrice de l'Homme ; je doutais de toi-même, de tes serments ; cependant que les pleurs de l'aurore se balançaient au sommet des tiges fleuries où brillaient au fond des calices odorants, que les oiseaux saluaient de leur gazouillement clair le jour nouveau, et que le soleil levant, ouvrant des horizons paradisiaques, éclairait de ses rayons encore pâles nos fronts qui s'unissaient dans un baiser sacré...

....

Depuis lors, nous ne reprîmes plus cette route, comme si, au dessus d'elle, planait sans cesse le spectre du suicidé.

Paul EVERARD.



LES ETOILES



1er Accessit. — 2e Section. — XVe Concours



Hommage à Mme Fébraud.

Le soleil s'est éteint majestueusement.
Sur la terre la nuit jette son manteau d'ombre;
Les étoiles déjà luisent au firmament,
Pareilles à des clous d'or sur du velours sombre.

Et contemplant leur clair et vif scintillement,
Ebloui de leurs feux, effrayé de leur nombre,
Mon esprit éperdu songe anxieusement
Au mystère devant lequel la raison sombre.

Emu, je me souviens de cette nuit d'été
Où, me montrant les cieux, ma mère avec bonté
Me dit, (laissant parler sa foi pure et vaillante) :

« Les secrets éternels ne se pénètrent pas;
» Mais les étoiles sont la poussière brillante
» Que Dieu, venant à nous, soulève sous ses pas. »

A. Fink aîné.



SUR MER ET SUR TERRE

PANTOUM

Mention Très honorable. — 4e Section

(XVe Concours)

QUAND le tempe est à la tempête,
En mer, on craint les tourbillons.
Rose, c'est aujourd'hui ta fête,
Cueillons des fleurs dans les sillons.

En mer, on craint les tourbillons ;
Le rapide alcyon s'éloigne.
Cueillons des fleurs dans les sillons,
Que ta main à ma main se joigne.

Le rapide alcyon s'éloigne
Fuyant un parage inclément
Que ta main à ma main se joigne
L'odeur des champs est un aimant.

Fuyant un parage inclément
Le navire fend l'onde amère.
L'odeur des champs est un aimant,
Voici fleurir la primevère.

Le navire fend l'onde amère,
Battu par le flot irrité.
Voici fleurir la primevère,
Ornes-en ton cou velouté.

Battu par le flot irrité
Le pilote cherche un rivage.
Ornes-en ton cou velouté,
La fleur est sœur de ton visage.

Le pilote cherche un rivage,
La nuée obscurcit les cieux.
La fleur est sœur de ton visage,
Et comme toi charme mes yeux.

La nuée obscurcit les cieux,
Tout espoir d'atterrir s'envole.
Et comme toi charme mes yeux,
Petite fleur divin symbole.

Tout espoir d'atterrir s'envole.
Le navire va cependant.
Petite fleur, divin symbole,
Ta fraîcheur ne vit qu'un instant.

Le navire va cependant,
Aux flots furieux il tient tête.
Ta fraîcheur ne vit qu'un instant
Quand le temps est à la tempête.

Georges TINTANNÉ.



BIBLIOGRAPHIE



Autour du Drapeau, poésies par Henri Puymaly, un volume in-16. — Imprimerie Gounouilhon, Bordeaux, 1896.

Le titre martial de cet intéressant volume indique suffisamment la matière dont il est composé, l'esprit dans lequel il est conçu et le sentiment émouvant dont il est animé. Cette poésie est évidemment patriotique et militaire ; c'est comme un écho prolongé et vibrant des *Chants du Soldat* de Paul Deroulède. C'est un hymne en l'honneur de la patrie et de cet emblême sacré qui se nomme le drapeau de la France. On croit entendre parfois résonner, à travers cette mélodie guerrière, des appels de clairon et de sourds roulements de tambour. Il y a dans ces accents virils de l'enthousiasme et de l'élan.

Le poète, soucieux d'évoquer *Autour du Drapeau* toutes nos grandeurs nationales, n'oublie pas d'associer la resplendissante bannière de Jeanne d'Arc aux gloires et aux deuils de l'étendard tricolore. Il évoque ainsi la mémoire des triomphes éclatants et aussi, hélas ! le poignant souvenir des revers.

Pour donner à nos lecteurs une idée du ton noble et fier qui règne dans ce volume, nous nous bornons à détacher d'une pièce de trop longue haleine pour être reproduite tout entière, les strophes suivantes :

Drapeau ! non, tu n'es pas seulement à nos yeux
Le prisme éblouissant, le glorieux emblême ;
L'âme de tes martyrs bat sous tes plis soyeux,
Et je sens vivre en toi la patrie elle-même.

Ne partages-tu pas l'ivresse des vainqueurs
Quand des braves l'étoile illumine ton faite ?
Et d'un crèpe de deuil, moins triste que nos cœurs,
Ne te voiles-tu pas aux jours de la défaite ?...

Oh ! fais flotter toujours sur nous tes larges plis !
Verse nous tes clartés, allume en nous tes fièvres...
Ceux qui doutaient de toi, qu'ils soient donc éblouis !
Que ceux qui te niaient te pressent sur leurs lèvres !...

Et que dans cette ivresse et dans cette clarté,
Où s'abreuvent les yeux, où les cœurs s'alimentent,
Justice, tolérance, oubli, fraternité,
Ne soient plus ces vains mots que nos actes démentent...

Par toi qu'un peuple s'aime et soit régénéré ;
Qu'il n'ait plus qu'un souci, qu'il n'ait qu'une espérance :
Du contact étranger laver le sol sacré,
Et s'unir dans l'amour de notre belle France !

On peut apprécier, en lisant ces vers sonores et mâles, ce qu'il y a de patriotique et d'entraînant dans la poésie de M. H. Puymaly.

Le volume est complété par des essais de traductions comprenant quelques odes d'Horace et divers passages de Lucain réputés les plus éloquents. En entrant en lutte avec de pareils modèles, notre auteur a donné la mesure de sa valeur et de son habileté comme poète.

Gabriel **MONAVON.**



A NOS LECTEURS



Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que nous apporterons en 1897 une légère modification à notre Revue.

Jusqu'alors, le *Sylphe* a eu deux parties distinctes : l'une dauphinoise, l'autre, un supplément réservé aux œuvres non dauphinoises ; nous avons décidé que dès le mois de janvier prochain, notre Revue n'aurait plus *qu'une partie* de 32 pages où collaborateurs dauphinois et non dauphinois fraterniseront.

Afin de laisser aux dix années parues du *Sylphe* le caractère d'anthologie dauphinoise qui les distingue, nous avons pensé que la Revue modifiée demandait un nouveau nom, — nous avons choisi celui de **La Sylphide**

Aucun changement ne sera apporté à l'Administration ni à la Rédaction.

La *Sylphide*, comme le *Sylphe* aura des concours de poésie et de prose, et celui actuellement ouvert ne subira aucune modification.

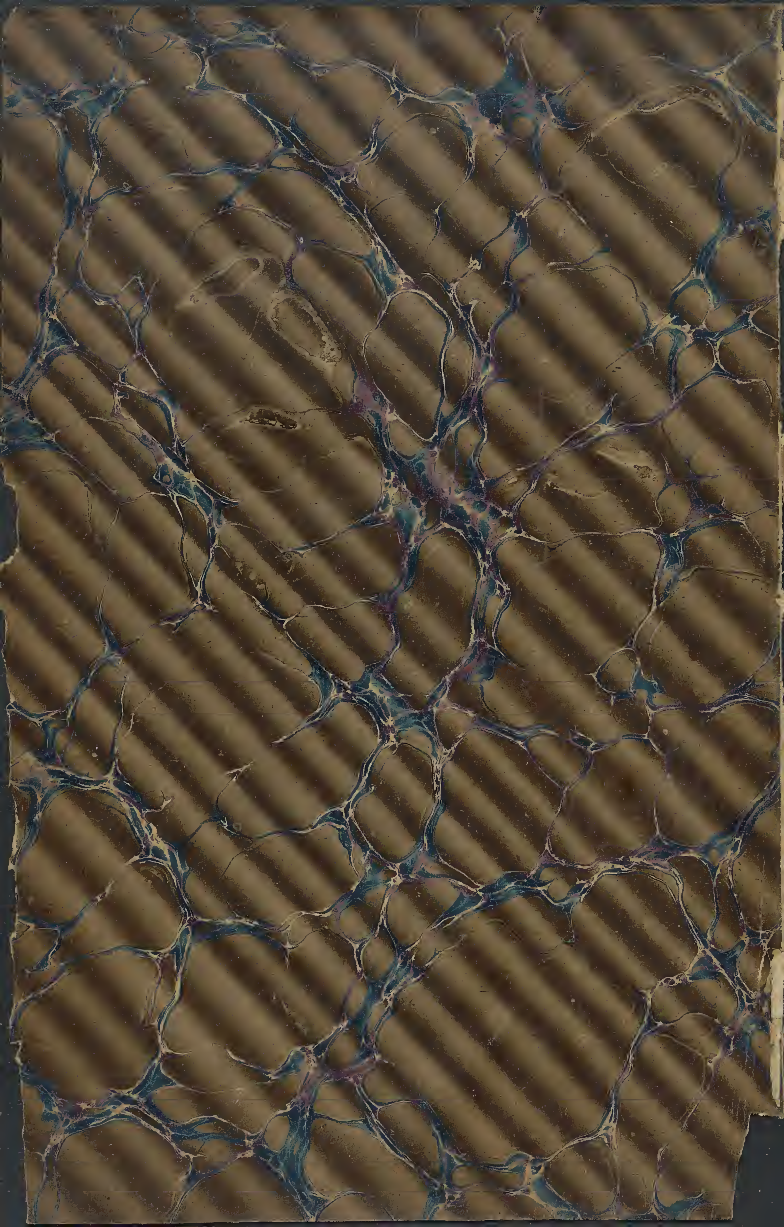
Nous espérons que nos lecteurs seront aussi fidèles à la *Sylphide* qu'ils l'ont été au *Sylphe*, et nous les remercions par avance de cette nouvelle marque d'estime et de sympathie, en les priant d'agréer nos souhaits de bonheur pour l'année 1897.



TABLE DES MATIERES








COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0055235697

